D
1
.831H
185H
v.1
SMRS

Ex libris
A. POUDROUX.

MÉLANGES

RELIGIEUX, PHILOSOPHIQUES,

POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

BESANÇON, IMPRIMERIE D'OUT. CHALANDRE FILS.

MÉLANGES

RELIGIEUX, PHILOSOPHIQUES,

POLITIQUES ET LITTÉRAIRES,

DE J. BALMÈS;

Traduits de l'espagnol, avec une Introduction,

PAR J. BAREILLE.

TOME PREMIER.

PARIS,

CHEZ LOUIS VIVÈS, ÉDITEUR,

RUE CASSETTE, 23.

1854.

INTRODUCTION.

L'influence réciproque de l'homme et de la société est désormais regardée comme un axiome historique. Il est vrai que c'est là un axiome susceptible de démonstration, qu'il n'a même été accepté pour tel qu'après un très-grand nombre de démonstrations successives; mais un rapide coup d'œil sur l'histoire et les simples lumières du sens commun suffiraient pour montrer qu'il est du domaine de l'évidence. Notre intention n'est pas de développer une vérité que nous avons eu l'occasion de présenter ailleurs[1], et dans un jour plus favorable, puisqu'il s'agissait d'en faire l'application, non à la vie d'un

[1] *Introduction à l'Histoire de saint Thomas d'Aquin.*

esprit supérieur, d'un noble et généreux talent, comme Balmès, mais bien à l'histoire d'un des plus grands génies qui aient jamais honoré l'humanité, d'un de ces hommes qui dominent toute une époque et les époques suivantes, tel que fut saint Thomas d'Aquin.

Il serait inutile, d'ailleurs, d'insister sur la légitimité d'un point de vue qui n'est plus l'objet d'aucun doute, que nous voyons au contraire prévaloir aujourd'hui dans les études d'histoire empreintes de quelque force et de quelque valeur. Tous les travaux historiques, réellement sérieux, publiés depuis les premières années de ce siècle, tendent incessamment, et d'une manière toujours plus prononcée, à mettre l'homme en rapport avec la société, à rechercher l'action que ces deux êtres peuvent avoir exercée l'un sur l'autre. Si ces travaux n'étaient pas toujours entrepris dans ce but, ils n'ont jamais ou presque jamais manqué d'aboutir à cette conclusion. C'est ce qui les distingue des travaux antérieurs sur la même matière ; c'est là leur caractère spécial.

L'impulsion est donnée : Dans les œuvres de l'écrivain, comme dans les actes de l'homme, on cherche les influences qu'il a subies et celles qu'il a développées ; dans le travail d'une intelligence, on veut saisir le travail d'une époque ; on ne consent plus à séparer l'existence individuelle de l'existence collective ; on comprend qu'en les éclairant l'une par l'autre, on parvient plus aisément à reconnaître leurs traits distinctifs, à leur assigner leur véritable caractère. En nous conduisant à la connaissance de la vérité, cette tendance peut aussi devenir féconde en utiles conséquences ; la voie que certains auteurs nous ont ouverte, est lumineuse à la fois et salutaire. Mais pour ne pas s'écarter de cette voie, pour la suivre toujours avec fruit, il ne suffit pas de se livrer à des investigations plus ou moins curieuses, plus ou moins savantes ; il faut encore pouvoir discerner et juger. Or, pour être en état d'accomplir ce second devoir, il faut porter en soi-même un Criterium, c'est-à-dire, un principe éclairé qui préside à tous les jugements, une convic-

tion immuable dont on rapproche constamment les idées et les faits; et c'est ce qui manque à un grand nombre de nos contemporains. De là viennent la plupart de leurs erreurs, erreurs d'autant plus funestes que leurs recherches sont plus consciencieuses et que la direction dans laquelle ils sont entrés s'applique d'une manière plus immédiate aux réalités de la vie.

Guidée par une conviction vraiment philosophique, éclairée par le flambeau de la foi, une telle étude revêt aussitôt un caractère de grandeur et d'utilité qui en fait une sorte de sacerdoce. Voilà bien, on l'avouera, la véritable philosophie de l'histoire, le but le plus utile et le plus élevé qu'on puisse assigner à cette science, la plus noble intervention de la raison et du jugement dans l'exercice de la mémoire, la plus belle mission que l'historien ait à remplir. S'il entreprend de déterminer l'influence qu'un homme peut avoir exercée sur une nation ou sur une époque, ce qui forme assurément la partie de son devoir la plus difficile, l'œuvre qu'il poursuit, en sup-

posant toujours qu'il la poursuit avec conscience, est une imitation éloignée de l'œuvre même de Dieu. Il fait dans le temps, d'une manière bien imparfaite, il est vrai, mais toujours bien glorieuse, ce que Dieu fera d'une manière souveraine et toute-puissante, à la fin des temps, en rendant à chacun selon ses œuvres, suivant l'expression des Livres saints, en restituant aux individus ce qui leur revient personnellement dans cette masse confuse, dans cet immense chaos d'événements, d'actions, de pensées et de tendances qui forment l'histoire de l'humanité.

S'il s'agit, au contraire, de rechercher l'influence d'une époque ou d'une société sur un homme, l'étude offre moins de difficulté peut-être, mais sans rien perdre de son intérêt. C'est sous ce rapport surtout que le caractère, les œuvres, la vie d'un homme prennent une signification vraiment sociale; l'homme devient, à ce point de vue, une sorte de monument historique, le plus instructif sans doute à consulter; et son importance relative ne lui fait rien perdre de son mérite réel et de sa

grandeur absolue. On se persuade trop aisément qu'un homme n'est grand que par ce qui le distingue et le sépare presque de ses semblables; on s'accoutume, sans rien examiner, à ne voir la force que dans l'opposition et la résistance. Sans doute, la force et la grandeur se manifestent dans les combats de la vie, et l'observateur doit en tenir compte dans ses appréciations; l'homme réellement grand et fort trouve en lui-même, ou mieux encore dans ses rapports avec les âges antérieurs ou les peuples étrangers, de quoi résister aux entraînements de sa nation ou de son époque. Il faut néanmoins observer qu'il ne se montre pas grand par le fait seul de sa résistance, mais encore et surtout par le principe au nom duquel et par la vertu duquel il résiste. Il y a la résistance de saint Athanase, et il y a la résistance de Julien l'Apostat.

Mais la lutte, éclairée même par une sainte conviction, n'est pas la seule ni peut-être la plus haute preuve de force et de grandeur. Plus un homme est fort, et plus il s'assimile avec abondance les éléments sociaux au sein

desquels il vit, plus il est imprégné du milieu qui l'environne. C'est parce qu'il résume puissamment en lui-même et qu'il reflète au loin son temps ou sa patrie, que nous en faisons volontiers l'objet de notre admiration et celui de nos études. C'est là, qu'on n'en doute point, la source véritable de sa grandeur, le secret de sa domination, la cause première de cet éclat immortel qui se répand autour de son existence. C'est par là qu'un homme peut s'élever jusqu'à devenir, pendant sa vie, l'organe d'une société, et sa personnification aux yeux de la postérité. C'est dans ce sens que le docteur Balmès a pu dire, en parlant d'un des plus beaux caractères de notre temps : « O'Connell, c'est l'Irlande ! »

Nous n'oserions pas appliquer au philosophe catalan lui-même cette expression hardie ; car, tout épris que nous soyons de son magnifique talent, quelque désir que nous ayons de le faire connaître, nous avons à cœur d'éviter toute exagération et de nous renfermer, autant qu'il est en nous, dans les bornes de la justice. Mais si nous ne pouvons

pas dire absolument : Balmès, c'est l'Espagne, nous pouvons bien affirmer sans crainte que toutes les croyances vraies, tous les sentiments généreux, toutes les grandes aspirations de la nation espagnole, ont palpité dans cette noble poitrine, rayonné de cette forte tête, retenti dans les mâles accents de sa parole. C'est ce qui paraîtra clairement, quand nous tâcherons d'esquisser le rôle de cet esprit supérieur ; c'est ce que l'on sentira surtout à chacune de ces pages que nous avons essayé de transporter à notre langue.

Ces pages, écrites chaque jour, sous l'impression du moment, au courant des événements et des idées, des douleurs et des espérances publiques, sont spécialement animées de ce qu'on peut bien appeler la vie nationale. Certes, on y retrouvera toujours le profond penseur, le philosophe chrétien, le célèbre auteur du *Protestantisme* et de *la Philosophie fondamentale*. Nous ne doutons pas qu'on ne soit étonné, même après avoir lu ces grands ouvrages, des idées que Balmès avait remuées, des connaissances qu'il avait

acquises, des questions sans nombre qu'il a débattues, dans une si courte existence. Sous ce rapport encore, ces Mélanges offriront un grand intérêt à ceux qui connaissent déjà ses productions les plus importantes. Mais après avoir connu l'auteur, on voudra connaître l'homme, et par l'homme, la nation; et c'est le mérite particulier, le plus puissant attrait du livre que nous publions. Le génie de l'Espagne moderne s'y montre à chaque instant et sous toutes ses faces : c'est dire tout l'intérêt que ce livre doit offrir.

Aucun pays, en effet, ne conserve à nos yeux plus de genres de prestige; aucun n'a le pouvoir de passionner davantage les esprits, chez les peuples étrangers et particulièrement en France. L'indifférence n'est pas possible à son égard. L'Espagne a toujours excité parmi nous ou de profondes sympathies ou des antipathies ardentes, et le plus souvent ces deux sentiments à la fois. A peine si la Pologne et l'Irlande, dans leurs grandes luttes pour leur indépendance et leur foi, dans leurs héroïques tressaillements sous les pieds de

l'usurpateur sacrilége, ont obtenu de la part des chrétiens autant d'applaudissements et de larmes. L'Espagne a du moins un avantage sur ses compagnes de gloire, c'est d'avoir triomphé jusqu'à ce jour, c'est d'offrir encore un aliment à l'espérance, en prolongeant la lutte contre les doctrines impies et le despotisme étranger qui, plus que jamais peut-être, cherchent à l'envahir. Comme la Pologne et plus longtemps que la Pologne, elle a combattu contre le fatalisme oriental, formulé, défendu, propagé par l'islamisme; elle fut au Midi le boulevard de la civilisation chrétienne, comme la Pologne le fut au Nord. Plus heureuse que cette dernière, elle a plus tard repoussé le joug d'une puissance européenne. Comme l'Irlande, elle a lutté, elle lutte encore contre les envahissements du protestantisme anglican, avec cette différence toutefois que la ruse chez ce nouvel ennemi a remplacé la violence; si l'Irlande a souffert comme un martyr, l'Espagne a résisté comme un chevalier chrétien, nous pouvons ajouter, et comme un docteur de l'Eglise!

Les armes de la science et de la discussion lui deviennent, pour le dire en passant, de plus en plus nécessaires. L'Angleterre semble avoir résolu de protestantiser l'Espagne. Au moment même où nous parlons, elle se livre, pour arriver à ce but, aux manœuvres les plus insidieuses et les plus perfides; elle saisit toutes les occasions propres à favoriser ses desseins, avec une adresse, disons le mot, avec une mauvaise foi particulière aux sectaires, ou bien encore aux traficants. On se demande d'abord ce que l'Angleterre peut se proposer dans cette recrudescence intempestive et déplacée de zèle religieux. Que signifie ce prosélytisme posthume? Quoi! c'est quand le protestantisme expire dans son propre sein, ou plutôt quand il est moralement mort, qu'elle cherche à le répandre dans les autres pays, et dans les pays les plus catholiques! Evidemment, ce n'est pas là le but que l'Angleterre poursuit. La religion n'est ici qu'un prétexte; on veut en faire un instrument de domination et de cupidité. Que l'Espagne y prenne garde! on n'en veut à sa foi que parce

qu'on en veut à ses richesses ; on prétend mettre à profit, mieux qu'elle ne l'a fait elle-même, son magnifique sol et sa position géographique ; on veut la diviser pour l'affaiblir, et l'affaiblir pour l'exploiter.

Mais la Péninsule ne manque pas d'esprits éclairés, capables de déjouer ces manœuvres hypocrites. Nous en connaissons qui les ont déjà démasquées dans la presse ; et ceux-là ne se laisseront ni décourager ni séduire, ils ne failliront pas à leur mission. Nous avons foi dans leurs lumières, aussi bien que dans leur fermeté. Qu'ils défendent leur unité et leur indépendance nationale, en défendant l'intégrité de leur religion : ils auront pour eux, dans cette noble lutte, non-seulement les catholiques, mais encore tous les esprits éclairés et tous les cœurs honnêtes.

Dans un temps encore bien récent, quand l'impiété menait ouvertement le monde, et même de nos jours, parmi les arriérés de cette funeste époque, aucun pays de l'Europe n'a mérité autant de sarcasmes, de dérisions et de mépris que cette malheureuse Espa-

gne. On aurait dit qu'elle concentrait, aux yeux d'une certaine espèce d'incrédules, tout ce qu'ils avaient si généreusement accordé de ridicule, d'odieux et de vil au catholicisme lui-même. C'est de l'autre côté des Pyrénées, que semblaient avoir grandi d'une manière plus spéciale et plus exclusivement régné la superstition, l'intolérance, le fanatisme, l'obscurantisme et tous ces fantômes hideux créés pour les besoins d'une guerre impie, sous l'inspiration d'une haine stupide. Aujourd'hui, dans la plupart des esprits du moins, les choses ont bien changé de face; et nous ne croyons pas nous tromper en disant que les sentiments dont l'Espagne est maintenant l'objet, sont ceux d'une profonde estime, d'une sincère admiration et d'une noble sympathie.

Cela tient à plusieurs causes : d'abord, à ce que nous nommerons le courant actuel des idées; ensuite, au progrès réel des études historiques, non-seulement dans leur direction, mais encore dans leurs recherches; enfin, à la facilité toujours crois-

sante des communications internationales.

Les idées se montrent presque partout, dans les relations ordinaires de la vie comme dans les voies nouvelles de la science, beaucoup moins opposées à la religion, et par conséquent à tout ce qui se présente sous un aspect religieux. La foi catholique, si fidèlement professée, si vaillamment défendue par l'Espagne, attirait naguère à cette nation les anathèmes de ceux qui dirigeaient l'opinion en France et dans le reste de l'Europe; elle ne peut lui mériter maintenant que plus d'égards et de bienveillance; elle ne sera pas du moins une cause de défaveur, un obstacle à la justice qu'on croira devoir lui rendre. Il est de bon ton aujourd'hui de savoir reconnaître ce qu'il y a d'utile et de grand dans les influences, surtout sociales, exercées par le christianisme. Il ne faut pas trop se presser d'y voir une conversion; car une conversion réelle, soit dans une société, soit dans un homme, exige bien des qualités qu'il ne sera pas aisé de trouver dans celle-là; mais on peut y voir, sans être accusé d'opti-

misme, le gage d'un meilleur avenir, l'espoir même d'une conversion future.

Une autre modification s'est faite dans nos idées : elles sont moins tranchées, moins exclusives qu'elles ne l'étaient auparavant. Ceci ne s'applique pas seulement à l'ordre religieux ; on peut en voir la réalisation dans tout autre ordre de choses. Les esprits ne s'effraient plus autant des préjugés ou des croyances qu'ils ne partagent pas. On comprend aujourd'hui toutes les religions, on respecte toutes les nationalités, on trouve quelque chose de bon dans tous les systèmes. On fait, avec une édifiante impartialité, la part des traditions et des mœurs locales ; on ira même jusqu'à les adopter pendant quelque temps, pour l'amour de l'art et de la science ; on se place entièrement au point de vue d'une nation, afin de mieux retracer son histoire ou de mieux juger sa conduite. On se fait tour à tour Espagnol, Italien, Allemand, Anglais, Russe ou Turc, Turc spécialement à cette heure, par une fiction de l'esprit, devenue désormais la chose la plus facile et la plus naturelle.

Est-ce un bien ? est-ce un mal ? doit-on y voir un progrès de la raison, ou bien un affaiblissement du caractère ? C'est ce que nous n'avons pas à décider ; il nous suffit pour le moment de constater, à l'appui de notre assertion, cette tendance générale.

Les sentiments nouveaux qu'on éprouve pour l'Espagne ont aussi pour cause, avons-nous dit, le développement qu'ont reçu de nos jours les études historiques. Les temps, en particulier, où cette nation exerça sur ses propres destinées et sur les destinées générales de la civilisation une si glorieuse influence, sont maintenant plus connus et surtout mieux compris, qu'ils ne l'étaient durant le cours du dernier siècle et dans les premières années de celui-ci. De fortes et patientes études ont été faites de nos jours sur le moyen âge. Des écrivains distingués, en France et surtout en Allemagne, en ont fait l'objet des travaux les plus consciencieux : ils ne se sont pas contentés de narrer les événements de cette grande époque ; ils ont pénétré dans le sens même de ces événements, ils nous en ont fait

connaître le caractère et l'esprit. Or, en la montrant ainsi sous son jour véritable, il se trouve qu'ils l'ont réhabilitée, et d'une manière d'autant plus efficace, que la plupart d'entre eux étaient loin de se proposer ce dernier résultat. Ils ont fait rougir les prétendus philosophes de leur ignorance et de leurs calomnies. On sait enfin et l'on ose admirer une période historique qui n'avait été si longtemps calomniée, si perfidement travestie, que parce qu'elle eut le tort d'être éminemment chrétienne. Les préjugés antireligieux, la tyrannie des plus grossiers instincts et celle non moins brutale de la mode n'ont plus le triste privilége de refouler et d'étouffer les généreuses sympathies de l'intelligence; il est désormais permis de les éprouver et de les exprimer!

Comme cela devait naturellement arriver, une grande part de cette œuvre de justice et de science a rejailli sur l'Espagne. Le rôle de cette nation fut certes assez considérable pendant le cours du moyen âge. Lors donc qu'en parcourant les pages glorieuses d'une histoire

qui semble un poème épique dont tout un peuple serait le héros, on voit ce peuple, dans le premier moment de sa cohésion et de sa vie publique, englouti tout-à-coup sous un déluge de nouveaux barbares, sous les flots pressés de ce torrent qui remonte du Midi vers le Nord, comme un torrent semblable s'était autrefois précipité du Nord sur le Midi ; quand on voit cette monarchie naissante, cette grande nationalité chrétienne survivre, contre tout espoir, à sa ruine, se réfugier dans le cœur d'un de ses enfants et dans une grotte de ses montagnes ; puis sortir peu à peu de ce double sanctuaire, et, autour de cette même grotte de Cavadonga, son second berceau, où Pélage avait caché sa dernière espérance, se faire une petite patrie dans un coin ignoré de ses anciens domaines, s'y défendre avec une invincible énergie ; échapper à ces étroites limites, s'agrandir chaque jour à force de patience et de victoires ; s'assimiler, en avançant, tous les éléments propres à constituer une nation homogène ; effacer les divisions et les fractionnements, à mesure qu'elle con-

quiert son propre territoire; travailler à son unité, en même temps qu'à son indépendance; quand on la suit dans cette marche héroïque, dans cette lutte de huit siècles, dont chaque phase est marquée par un souvenir immortel, dont chaque étape est la conquête d'un royaume; quand on assiste enfin au dénouement prévu, préparé, connu, mais toujours saisissant et sublime, de ce drame national, au moment où le peuple espagnol rejette loin de ses rivages les derniers soldats du Croissant et plante son drapeau victorieux sur les bords de la mer africaine, on est heureux de pouvoir soulager son cœur par l'explosion de cette admiration et de cet amour qui s'y sont accumulés pour un tel peuple!

On se demande, après cela, si l'histoire nous présente nulle part, chez une autre nation, un spectacle aussi beau; si jamais un peuple a eu sur sa propre destinée une action aussi directe, aussi glorieuse. On comprend que celui-ci soit jaloux, jusqu'à la fureur quelquefois, de son indépendance et

de son unité; on conçoit que des excès aient été possibles, sans les approuver ni les atténuer. Et lorsque, dans des temps plus rapprochés de nous, nous voyons cette nationalité militante, si noblement reconquise et vengée, repousser encore une fois l'invasion étrangère, soutenir une guerre acharnée contre le colosse du siècle, fatiguer ses armées, ébranler sa fortune, nous pouvons sans déshonneur applaudir à ce courage, prendre parti pour la cause qu'il défend, alors même que notre cœur de Français saigne de son triomphe.

Maintenant, si de cette activité que l'Espagne a montrée par rapport à elle-même et sur son propre sol, nous voulions porter nos regards sur celle qu'elle a déployée dans le monde, quel magnifique tableau se déroulerait à notre vue! Mais, loin de pouvoir le retracer dans son ensemble, nous ne pouvons pas même en indiquer les principaux traits. Il nous suffira de rappeler ici que la Péninsule eut la gloire unique de comprendre et de seconder le génie de Christophe Colomb,

et d'avoir donné le jour à ce hardi navigateur dont le nom se place à côté de celui-là, dans l'histoire des grandes découvertes. Faisons observer seulement que la moitié du continent américain fut longtemps soumis à la domination espagnole, et parle encore la belle langue de sainte Thérèse et de Cervantès. On comprend dès-lors le retentissement que peuvent avoir les idées exprimées dans cette langue, et par conséquent l'influence que peut exercer le génie auquel elle sert d'instrument.

La question américaine, considérée surtout sous le rapport religieux et social, question à laquelle se rattache d'une manière si étroite l'importance de la littérature espagnole, exigerait à elle seule un ouvrage tout entier. Nous ne croyons pas commettre une indiscrétion en disant que les matériaux de cet ouvrage sont préparés et seront, avant longtemps, mis en œuvre par une intelligence d'élite, par un des hommes les plus distingués qui aient pris part aux événements de l'Amérique du Sud, dans le sens des prin-

cipes religieux et d'une sage liberté. La lutte actuellement engagée dans le Nouveau-Monde, entre la doctrine catholique et la théorie protestante, représentées, l'une par la langue, la littérature et le génie de l'Espagne, l'autre par la langue, la littérature et le génie de l'Angleterre, y sera considérée, nous pouvons le dire, sous un jour entièrement nouveau pour nous; et cette grande question, étudiée de la sorte, joint à l'intérêt qui résulte de son importance intrinsèque et de son éclatante vérité, le mérite de révéler à notre France, et particulièrement à son clergé, les sublimes devoirs que leur imposent le respect et la déférence des peuples étrangers. Il ne tiendra pas à nous que le livre dont il s'agit ne vienne bientôt porter à notre patrie le tribut de ses lumières; nous userons des droits que nous donne l'intime amitié dont l'auteur nous honore, pour triompher des craintes exagérées et des lenteurs excessives de sa modestie. Renfermons-nous, en attendant, dans la question intérieure de l'Espagne.

Ce que nous avons dit plus haut sur la manière dont s'est formée et développée la nationalité espagnole, nous laisse entrevoir dans les faits de son histoire les causes éloignées des grands caractères qui la distinguent. Il ne faudrait pas attribuer, comme l'ont fait des écrivains superficiels, à la volonté d'un souverain, ou bien à une sorte de hasard historique, ce titre de Monarchie Catholique dont a été marqué le royaume de Récarède et de saint Ferdinand. C'est ici, non un terme de convention, mais l'expression d'une vérité de fait, d'une réalité nationale. L'Espagne est bien réellement et par son intime constitution une Monarchie Catholique. N'oublions pas, en effet, que pendant huit cents ans elle a disputé son existence aux ennemis de sa religion. Les musulmans étaient à la fois les ennemis du christianisme et les ennemis du peuple espagnol. Ce peuple était excité contre eux par les deux plus puissants mobiles du cœur humain : le sentiment religieux et le sentiment patriotique. Chaque victoire remportée, chaque progrès

accompli, constituait son indépendance et vengeait sa foi. Le peuple espagnol a dû nécessairement confondre ces deux causes et les nobles sentiments qu'elles inspirent. Ces deux principes de vie se sont mêlés, pour ainsi dire, dans les veines de ce corps social, à tel point qu'il n'a plus été possible de porter atteinte à l'un sans menacer l'existence de l'autre, et que la Religion elle-même est devenue la première loi de l'Etat.

Que d'erreurs et d'injustices on aurait évitées, si l'on s'était donné la peine d'étudier un peu mieux l'histoire! On aurait compris du moins, si l'on n'avait pu toujours approuver, les mesures adoptées par une nation pour se protéger elle-même, pour sauvegarder le principe de son unité, c'est-à-dire de sa vie. L'Inquisition n'eût pas été l'éternel sujet de déclamations ignorantes et d'odieuses calomnies. Nul n'ignore que tout sentiment profond est, par là même, sujet à des excès; que les plus belles institutions ne sont pas exemptes des défauts ou des abus inhérents à la faiblesse humaine. Ce qu'il faudrait du

moins éviter, c'est de paraître ignorer le but des institutions nationales, ou méconnaître la noblesse des plus beaux sentiments!

Notre intention ne saurait être, on le sent bien, de résumer ici l'histoire ou de présenter l'apologie de l'Inquisition en Espagne. Ceux qui veulent connaître la vérité, ou trouver des arguments pour la défendre, peuvent recourir aux ouvrages spéciaux sur cette matière, au remarquable travail, par exemple, du comte de Maistre[1]. Pour nous, dans le but que nous nous proposons, il nous suffira de rappeler que l'Inquisition fut l'exercice légal d'un droit qu'on ne saurait refuser aux sociétés humaines, le droit de rejeter de leur sein tout ce qu'elles jugent pouvoir nuire à leur existence. Quant au sang versé par ce tribunal, si l'on veut bien faire la part des exagérations, en laissant même subsister les exagérations les plus extravagantes, il est loin d'être la millième partie, toute proportion gardée, de celui que

[1] *Lettres sur l'Inquisition espagnole.*

versèrent en France, en Allemagne, en Angleterre, les guerres de religion suscitées dans ces pays par l'établissement de la Réforme, et que prévinrent, en Espagne, des mesures politiques empreintes d'autant de sagesse que de vigueur.

La Constitution de l'Espagne, et qu'on n'entende pas ce mot dans le sens des misérables essais qu'on renouvelle chaque jour pour le malheur de certains peuples, la Constitution intime et réelle de l'Espagne est demeurée ce que le temps, les événements et son génie l'ont faite, une Constitution éminemment religieuse. Mais les efforts tentés pour la dénaturer et la détruire, bien loin de se décourager ou de se ralentir, sont devenus en ces derniers temps plus nombreux et plus perfides. Le protestantisme s'est fait encore ici, par la logique de ses doctrines ou de propos délibéré, peu importe, le précurseur et l'initiateur de la mauvaise philosophie moderne. Celle-ci n'a pas tardé à rejoindre son antique allié sur ce nouveau champ de bataille. Les théories protestantes

et philosophiques, sous toutes les formes qu'elles ont revêtues, religieuses, politiques, scientifiques ou sociales, sont donc les ennemis qui menacent actuellement l'unité et, par là même, dans un avenir plus ou moins rapproché, l'existence de la nationalité espagnole. L'attaque est ardente, habile, infatigable; jusqu'ici la défense ne l'a pas été moins. La Providence a suscité dans ces derniers temps d'illustres défenseurs à la cause de cette vieille nationalité chrétienne. Les luttes de l'intelligence ont remplacé les combats matériels. Mais dans cette guerre nouvelle, la patrie de Pélage, du Cid et de Gonzalve a montré qu'elle n'avait pas dégénéré de son antique vertu; les héros de son indépendance ont eu de dignes successeurs. Or, en tête de ces noms qui se sont illustrés dans le champ de la science et de la discussion, l'admiration et la reconnaissance de l'Espagne ont placé le nom de Jacques Balmès.

Pour mieux comprendre le rôle glorieux, ou plutôt la mission providentielle dont cet homme fut investi dans ces grandes luttes

religieuses et nationales, nous devons jeter un coup d'œil sur la manière dont il s'y prépara. Balmès est un enfant du peuple ; il s'est élevé par la seule force de son talent, ajoutons et de sa vertu. Il est à remarquer que sa première éducation, son éducation de famille, se forma dans les sentiments les plus purs, dans les traditions les plus vives de la piété chrétienne. Ces premières impressions ont une influence beaucoup plus décisive qu'on ne le pense communément sur la direction que prend, pour le reste de la vie, une haute intelligence secondée d'une énergique volonté. La seconde éducation de Balmès, celle des écoles publiques, commença dans le lieu même de sa naissance, dans la petite ville de Vich, située au nord de la Catalogne, et fut achevée dans l'université de Cervera, ville encore moins importante, occupant à peu près le centre de la même province, et qui n'avait de remarquable que son université même, dont elle a été dépouillée depuis en faveur de Barcelone. Les méthodes d'enseignement pratiquées en

Espagne n'ont rien de commun avec celles qu'on suit actuellement en France, et rappellent bien plutôt ce qui se pratiquait, durant le moyen âge, dans toutes les universités de l'Europe. Du reste, il serait difficile de saisir un rapport spécial entre les études faites par le jeune Balmès et la destinée future du grand écrivain; mais il est des intelligences qui spécialisent les moyens communs par la manière dont elles les appliquent. Les aptitudes des esprits éminents se révèlent encore par leurs sympathies littéraires, par l'amour particulier et presque exclusif qu'ils témoignent pour certains livres.

Le livre de prédilection de Balmès, dans les écoles, fut la *Somme théologique* de saint Thomas d'Aquin. On aime à voir cette tête de jeune lévite, déjà si pleine d'expression et de pensée, inclinée pendant de longues heures sur ces pages sublimes, puis s'envelopper et disparaître dans son manteau d'écolier, pour mieux pénétrer et savourer, à l'abri de toutes les distractions extérieures,

la doctrine du grand théologien. Une telle étude, ce contact fréquent, ce commerce intime avec le Docteur Angélique, confirma la vocation ecclésiastique du jeune Balmès et prépara sa mission intellectuelle.

Là, sa foi devint plus forte et plus expansive, en devenant plus éclairée; là, il acquit cette vigueur de raisonnement et cette logique inflexible dont toutes les erreurs contemporaines devaient si souvent éprouver les rudes étreintes; à l'école du plus profond peut-être et du plus complet des métaphysiciens, il puisa ces convictions invariables, ces principes lumineux, cette force de synthèse, ce sens philosophique, ce Criterium intérieur qui lui permirent d'étudier sans danger tous les systèmes de religion et de philosophie, de les juger tous et de les ramener à la grande unité de la philosophie chrétienne. Il emprunta les ornements de la pensée, la beauté relative et la perfection de la forme aux écrivains dont il allait réfuter les théories, ou bien à ceux qui l'avaient devancé dans cette noble lutte. Il faudrait être bien peu versé

dans la littérature moderne pour ne pas voir combien le philosophe catalan est surtout redevable à nos philosophes chrétiens, de Maistre, de Bonald, Lamennais.

Quand, du haut des principes qui s'étaient développés en lui, avec cette puissance d'expansion et de dévouement que communique toujours l'onction sacerdotale, Balmès eut constaté la situation du monde moral, les dangers qui menaçaient sa patrie, les attaques dirigées contre le christianisme, il eut beau vouloir se renfermer dans un obscur enseignement, au sein de sa ville natale, il dut céder aux secrets instincts de sa vocation, qui l'appelaient sur un plus vaste théâtre : il alla se fixer à Barcelone. C'était en 1841, Balmès avait alors trente ans. A cette époque, un de ces hommes qui sont comme les débris de l'ordre des Bénédictins, tant ils rappellent ces patients cultivateurs de la science, par la profondeur et l'étendue de leur érudition, par le nombre et la perfection de leurs travaux; un homme dont la vie tout entière semblerait s'être écoulée dans le calme de

l'étude et le silence du cabinet, mais qui néanmoins a pris part à toutes les luttes intellectuelles de son époque et de sa patrie, publiait seul, dans la capitale de la Catalogne, un recueil périodique intitulé : *la Religion*. C'était M. Roca y Cornet. Sa revue avait pour objet de défendre en Espagne, et de la manière qui pouvait le mieux convenir à ce pays, les principes défendus en France par l'*Université catholique* et les *Annales de philosophie chrétienne*. On peut donc la regarder comme ayant été le prélude de la grande lutte que Balmès allait entreprendre et soutenir. Ce n'est pas, du reste, sous cet unique rapport, comme nous aurons à l'observer, que M. Roca y Cornet fut l'initiateur du célèbre philosophe.

Il l'associa bientôt à son œuvre, avec un autre jeune homme, Ferrer y Sobirana, du même âge et de la même patrie que Balmès, son ancien émule sur les bancs de Vich et de Cervera. L'adjonction de ces deux remarquables talents assurait à la pensée du fondateur une expression à peu près complète.

La revue prit un nom plus conforme à l'esprit et mieux approprié aux besoins de l'époque ; elle fut intitulée : *la Civilisation*. Elle acquit immédiatement une importance et des proportions où s'élèvent rarement des travaux de ce genre. Les deux collaborateurs de M. Roca y Cornet apportaient à son œuvre une intelligence également distinguée, s'il faut du moins en juger par l'impression que faisaient leurs articles et par l'opinion de leurs amis communs ; pleins de jeunesse et d'avenir, ils entraient avec une égale ardeur dans la même carrière, ils étaient animés d'un amour égal pour les mêmes vérités. Leurs caractères étaient bien différents et se complétaient admirablement l'un l'autre. L'un était prêtre, et par conséquent plus versé dans les études philosophiques et théologiques ; l'autre était avocat, et possédait mieux, par là même, la science du droit et l'histoire des législations ; ils entraient par des voies opposées dans les questions politiques et sociales et pouvaient ainsi les considérer sous leurs divers aspects, d'une ma-

nière toujours utile et saisissante. Ils avaient tous deux une imagination riche et féconde, un esprit également cultivé. Le premier avait peut-être plus de vigueur dans la pensée, plus de pénétration et de logique; le second, plus de tendresse dans l'âme, plus d'inspiration et d'enthousiasme. Celui-là se faisait remarquer par la noble fermeté de l'intelligence, celui-ci par l'exquise sensibilité du cœur; si l'un semblait mieux embrasser une large conception, l'autre à coup sûr était plus capable d'un grand dévouement. En un mot, si j'avais eu la libre répartition des qualités qui distinguaient ces deux hommes, qu'on me pardonne ce singulier aveu de mes prédilections sacerdotales, volontiers j'eusse fait au prêtre la part qui était échue à l'avocat.

Quoi qu'il en soit, c'est ici la plus belle période de l'histoire de Balmès; c'est alors que son esprit se manifeste dans tout l'éclat de sa force et de sa beauté. Ses deux plus importants ouvrages datent de cette époque, quoiqu'ils n'aient été publiés que plus tard. C'est pendant qu'il travaillait à *la Civilisa-*

tion, qu'il conçut la pensée d'attaquer séparément les deux grands ennemis de l'Espagne et de la religion, à savoir : le protestantisme et la philosophie moderne. C'est donc ici le lieu de jeter un coup d'œil sur les deux œuvres capitales de Balmès : *le Protestantisme comparé au Catholicisme*, et *la Philosophie fondamentale*.

Il n'était pas aisé, il eût paru même impossible d'aborder la question de la Réforme protestante, après les innombrables travaux publiés sur cette matière, et surtout après les livres immortels de Bossuet et de Mœhler. On pouvait se demander d'abord sous quel point de vue cette question pouvait être examinée, qui n'eût été déjà l'objet d'une discussion savante et décisive. Eh bien, ce point de vue nouveau, Balmès l'a découvert ; et l'on serait tenté d'ajouter qu'il n'a pas eu de peine à le découvrir, tant on y remarque de naturel et de conformité avec nos idées actuelles. Les idées ne sauraient plus aujourd'hui se renfermer dans le domaine de la spéculation et de la théorie ; ce qu'on y voit avant tout, c'est

leur réalisation dans les faits, c'est leur application aux réalités sociales. Bossuet avait saisi dans le protestantisme le côté historique, par rapport à ses enseignements successifs, rapprochés du caractère propre de la vérité, qui est d'être immuable comme Dieu même; et l'impitoyable logique du grand docteur écrasait la Réforme contre ses perpétuelles *variations*, entre les termes opposés de ses contradictions éclatantes. Mœhler a sondé le protestantisme dans un autre sens, dans le sens du dogme pur, et par conséquent dans son *symbole*, dans ses relations intimes avec l'essence même du christianisme; il l'a hautement convaincu de n'être plus chrétien, de nier la rédemption de Jésus-Christ dans ses effets et dans sa source; la conclusion n'était pas difficile à tirer, après cette magnifique thèse. Restait le côté social du protestantisme. Qu'importent les variations de ses docteurs? qu'importe sa doctrine elle-même et son symbole essentiel? Pour un siècle aussi léger, d'une part, aussi positif, de l'autre, que le siècle où nous vivons, les théories ne sont

rien ; les résultats sont tout. Le protestantisme est-il, oui ou non, avantageux à la société, favorable à ses progrès, utile à son bien-être? Voilà la question.

S'il faut la résoudre affirmativement, l'Espagne n'a rien de mieux à faire qu'à laisser au plus tôt ses portes ouvertes au protestantisme. Du reste, le principe une fois posé, malgré toutes les lois et toutes les barrières, le protestantisme entrera tôt ou tard, s'il a pour complices le désir légitime du progrès et le besoin de bien-être. Mais s'il est impuissant à répandre ces biens, s'il ne peut que les amoindrir ou les détruire, si le catholicisme fait mieux que lui le bonheur et le progrès réel des peuples, toutes les convictions, tous les dévouements et tous les intérêts doivent se coaliser pour lui fermer l'entrée de l'Espagne. Telle est la thèse et telle est aussi la conclusion de Balmès ; c'est là l'objet de son livre. La perturbation que la Réforme avait jetée dans les intelligences et dans les dogmes, l'auteur démontre, par des arguments irrésistibles, qu'elle l'a également

portée dans la civilisation européenne. Cette démonstration résulte d'un examen approfondi de tous les éléments sociaux ; l'auteur étudie la société sous toutes ses faces, dans le développement de toutes les forces qui la constituent, et partout il montre l'action délétère du protestantisme. Il rend aux faits leur valeur, aux idées leur véritable influence. Et de cet immense travail, il résulte que la Réforme, bien loin d'être un progrès, fut un écart lamentable ; que ses prophètes, au lieu d'être les émancipateurs de l'esprit humain, les bienfaiteurs des peuples, comme on a bien voulu les représenter, sont les promoteurs ou les instruments de la plus funeste de toutes les révoltes ; que leurs principes devront produire partout et toujours les mêmes résultats ; que dans le catholicisme seul, enfin, réside la plénitude de cette vérité qui délivre, sauve et ranime les sociétés comme les individus.

Parvenue à cette hauteur, la question n'est plus simplement une question nationale ; elle appartient de droit à toutes les nations chré-

tiennes; chacune peut en faire l'application à ses propres destinées. La réputation de Balmès, principalement basée sur cette œuvre, eût été moins grande peut-être et moins rapide à coup sûr, si le sentiment de la reconnaissance, chez les catholiques, ne s'était joint à celui de l'admiration : ce qui n'ôte rien, selon nous, au mérite du livre ni à la gloire de l'auteur. Une partie de cette gloire, et nous ne croyons pas non plus en diminuer l'éclat par cette observation, doit rejaillir sur M. Roca y Cornet, puisque c'est lui qui suggéra, nous assure-t-on, au docteur Balmès la pensée de son immortel ouvrage. C'est un service de plus dont la religion et la patrie sont redevables à cet homme aussi modeste que savant.

Si Balmès, par l'admirable réalisation de cette pensée, a pu contribuer à fermer les portes de l'Espagne à l'idée protestante, il ne pouvait espérer le même résultat par rapport aux idées philosophiques. Ces idées, en effet, indépendamment des théories plus ou moins fausses, plus ou moins dangereuses, qui les

ont inaugurées, avaient introduit une langue nouvelle; et cette langue était devenue celle des sciences et de la philosophie dans presque toute l'Europe. Sous ce rapport du moins, l'uniformité tend irrésistiblement à s'établir dans un même siècle; car si l'on veut observer les choses de près, on verra que chaque siècle a sa langue, comme chaque pays. Le fond des doctrines peut bien rester le même, mais la forme a changé. Cette langue moderne, cette forme vivante des idées actuelles devait donc tôt ou tard pénétrer en Espagne, au risque d'y traîner à sa suite les fatales erreurs dont il est si difficile de la séparer. On n'arrête pas les idées à la frontière; le génie lui-même l'eût vainement tenté. Il avait un devoir moins difficile et plus utile à remplir, et qui consistait à combattre l'erreur, à renverser les fausses théories, en laissant subsister la langue; bien mieux, en se servant pour cela de cette langue même.

C'est ce qu'entreprit Balmès dans son grand ouvrage de *la Philosophie fondamen-*

tale. Ne pouvant élever une barrière contre les idées contemporaines, dans le sens que nous avons déterminé, il résolut de les épurer, autant qu'il était possible, en les passant au creuset de la métaphysique chrétienne et de ne les introduire dans sa patrie que baptisées et orthodoxes. Tous les principaux systèmes sur les bases de la philosophie, sur les lois de l'entendement humain, sur ces idées premières qui ont leur application dans toutes les branches de la science, dans toutes les opérations de la pensée, et même, ultérieurement, dans tous les essais d'organisation politique et sociale, y sont examinés avec une force de raison, une sérénité de vue, un esprit de synthèse qui décèlent à chaque instant le disciple de saint Thomas. Tous les grands principes de la psychologie et de la théodicée chrétienne y sont magnifiquement exposés, victorieusement défendus contre toutes les attaques, contre toutes les tendances des philosophies étrangères; l'auteur ne laisse subsister de celles-ci que ce qu'elles ont de conforme à la foi. Il remplit

dans cet ouvrage le rôle d'apologiste et celui d'initiateur; il soutient les croyances traditionnelles de sa patrie, tout en lui révélant une langue nouvelle. Cette langue, du reste, qu'il parle dans tous ses écrits, le grandit étonnamment aux yeux de ses compatriotes : il fut pour la plupart d'entre eux comme le dépositaire d'une science inconnue.

La période de *la Civilisation* est donc, dans notre pensée, la plus importante de la vie de Balmès; mais cette période ne vit point éclore toutes les pensées qu'elle avait fait germer; elle fut beaucoup trop courte, et, ce que nous ajoutons à regret, par le fait de Balmès lui-même. C'est lui qui rompit brusquement cette noble association intellectuelle. Il annonça sans détour à ses amis, nous avons presque dit à ses compagnons d'armes, qu'il allait se séparer d'eux pour se dévouer isolément au service de cette cause qui lui avait déjà donné, en échange de ses premiers services et de ses efforts d'un jour, une gloire si durable et si pure. Sans attribuer précisément cette grave démarche aux sentiments

égoïstes et vulgaires dont elle fut accusée, nous n'hésitons pas à dire que Balmès eut tort en la faisant; et nous sommes assuré que tous nos lecteurs seront de notre avis, si nous disons surtout quelle en fut la première conséquence. L'âme si tendre et si dévouée de Ferrer en reçut une atteinte mortelle. Blessé dans ses plus vives affections et dans ses plus nobles pensées, il quitta Barcelone, il alla cacher sa douleur dans ses montagnes natales où, bientôt après, il succombait, mais en chrétien résigné, à une maladie de poitrine dont les ravages furent au moins précipités par les blessures de son cœur.

Nous ignorons si cette mort prématurée ne mêla pas une sorte de remords à la douleur amère qu'elle dut causer à Balmès. Mais si le bruit des applaudissements et les prestiges de la gloire, qui l'entouraient alors, ne lui permirent pas d'éprouver un tel sentiment, il nous semble qu'il lui fut difficile de s'en garantir, bien peu d'années après, lorsque, dévoré par la même maladie, fatigué de travaux et de luttes, il vint à son tour dans

sa ville natale, attendre que la mort eût creusé sa tombe à côté de celle de son malheureux ami.

En quittant *la Civilisation,* qui cessa par là même de paraître, Balmès avait fondé *la Société.* Il déploya dans ce nouveau recueil périodique, rédigé par lui seul, une variété de connaissances, une souplesse de talent, une fécondité d'esprit qui auraient lieu d'étonner, lors même qu'on ignorerait que l'auteur travaillait en même temps à des ouvrages plus considérables. C'est dans cette revue qu'il aborda d'une manière plus ouverte et plus directe le domaine de la politique. Il y porta, sans doute, jusqu'à un certain point la vigueur de logique, l'élévation de pensée, la vivacité d'agression qui le distinguent ailleurs; mais ce n'est pas ici, nous devons le reconnaître, le plus beau côté de son talent, la plus heureuse application de son intelligence. Il ne manifeste pas dans la connaissance des faits et des hommes, dans l'étude des éléments constitutifs de la vie politique, cette clarté de vue, cette force de

compréhension qui ne l'abandonnent presque jamais dans la sphère de la science. Il sent profondément, il signale avec assez de courage les maux de sa nation ; il les résume tous dans la faiblesse du pouvoir; mais quand il s'agit d'en trouver ou d'en montrer le remède, on ne voit plus en lui la même pénétration ou la même fermeté.

N'importe; la question politique entraîne Balmès, comme tant d'autres esprits supérieurs ; elle absobe presque entièrement la fin de sa carrière. Le remède aux maux de la patrie, aux dangers qui la menacent, il croit l'avoir trouvé; il le voit dans une alliance, dans une transaction entre les deux principes qui, après avoir lutté sur les champs de bataille, se partagent encore les convictions et les sentiments. Il prend le désir du calme et de la paix, pour la pensée même de la Constitution espagnole ; et c'est pour la faire triompher qu'il va fonder à Madrid *el Pensamiento de la Nacion*. Cette dernière lutte du publiciste catalan est habile, féconde en ressources, ardente et dévouée, comme

toutes les autres; mais infructueuse, impuissante contre la marche des faits, par la raison peut-être qu'elle manque de foi dans la puissance des principes.

C'est dans ce stérile combat qu'acheva néanmoins de s'épuiser la frêle santé de Balmès; il dut bientôt se retirer de la vie publique, dire adieu même à des travaux plus utiles et plus glorieux, pour aller demander à sa ville natale, comme nous l'avons dit, un peu de repos, qui ne devait être pour l'illustre écrivain, pour le généreux athlète, que celui dont le chrétien et le prêtre désirent s'entourer, à l'approche de leur dernière heure, afin de reporter un regard scrutateur et serein sur leur existence écoulée, quand cette existence surtout a pu développer de grandes influences. Celle de Balmès avait été puissante par la pensée; elle avait déjà produit de grandes œuvres, elle pouvait en produire de plus grandes encore, puisqu'elle touchait à peine à cette époque de la vie où l'homme intellectuel est dans la plénitude de sa force; elle fut arrêtée, pour ainsi

dire, au milieu de son cours. Mais les voies de Dieu sont cachées à la raison humaine; et, pour employer une manière de parler familière à Balmès, Dieu venait de dire au jeune prêtre : Ássez! Un regret, bientôt étouffé par la piété sacerdotale, parut s'élever dans cette âme où s'agitaient alors tant de pensées fécondes. Le sentiment de la résignation et les consolations de la foi remplirent ses derniers jours; et, sans ostentation comme sans murmure, Balmès quitta l'arène de la vie, après avoir, lui aussi, *combattu le bon combat, rempli sa carrière, conservé la foi,* plein d'une sainte confiance dans la bonté du Dieu qui l'appelait sitôt à des triomphes mille fois plus doux et plus vrais que tous ceux dont la terre pouvait encore semer la voie de l'écrivain catholique.

La douleur que cette perte fit éprouver à l'Espagne fut intime et comme personnelle à cette grande nation. On vit clairement la place que Balmès occupait dans l'Espagne et dans le monde, quand cette place fut restée vide. Toutes les distinctions d'opinion

et de parti, les souvenirs des luttes les plus récentes s'effacèrent tout-à-coup, en présence de cette tombe. Chacun sentait au fond de son cœur que dans cette tombe était descendue une partie de la force et de la gloire nationales. Les catholiques de toutes les nations, de la France en particulier, éprouvèrent quelque chose de ce même sentiment : la religion avait sa large part dans le malheur qui venait de frapper l'Espagne. Il est vrai que la vie du catholicisme est immortelle et que celle des nations catholiques semble participer à cette immortalité. Les représentants de cette double vie se succèdent et se remplacent, la chaîne n'est point interrompue. Un homme fut jugé capable de remplacer Balmès, et peut-être à certains égards avec avantage. Cet homme était Donoso Cortès. Et voilà que la mort vient aussi de l'enlever aux légitimes espérances de sa patrie. Et comme si Dieu voulait bien nous montrer que son œuvre n'a pas besoin des secours humains, tout éclatants et généreux qu'ils puissent être, une autre intelligence catholique, également

pleine de jeunesse et d'avenir, la gloire et l'espoir de nos lettres françaises, nous était en même temps ravie. Les funérailles d'Ozanam ont paru continuer le deuil de Donoso Cortès.

Mais ni la France ni l'Espagne ne manquent d'hommes capables de continuer la mission chrétienne échue à ces deux peuples. Ceux qui parmi nous combattent pour cette cause sacrée sont assez connus; et nous aimons à répéter, en terminant cette rapide esquisse, que les deux écrivains étrangers dont nous déplorons la perte ont de nobles héritiers dans leur patrie. Nos voyages en Espagne nous ont permis d'entrevoir les richesses intellectuelles de ce pays. Ce sont celles qui nous ont d'abord frappé. Nous avons connu plusieurs amis de Balmès; et la publication de ces *Mélanges* est le résultat de nos rapports avec eux. C'est aussi le premier hommage que nous rendons, pour notre part, à l'esprit, au caractère d'une nation pour laquelle nous professons une admiration sincère.

Le génie de Balmès est assez aimé dans notre France; nous ne prétendons pas ac-

croître cet amour. Nous avons voulu faire connaître l'homme, encore plus que l'écrivain, offrir une image vraie du caractère moral de l'Espagne, et non élever un monument à la littérature espagnole. Et cependant, sous ce rapport même, ce livre présentera, nous le redisons avec confiance, un puissant intérêt. On aimera à voir les formes diverses qu'a revêtues, dans l'exercice de son inépuisable dévouement à la même cause, le fécond génie qui ne nous était guère apparu que comme philosophe.

Balmès fut un profond mathématicien, quoique nous ne puissions pas le comparer à Pascal, comme l'ont fait quelques-uns de ses compatriotes. Il fut poète, dans le plus large sens du mot; et l'on en verra des preuves dans ces *Mélanges*, spécialement dans le premier et le troisième volume. Comme Lamennais dans les beaux jours de sa gloire sacerdotale, il a écrit pour la jeunesse et pour les petits enfants. Comme le comte de Maistre, il a considéré de loin la marche de la France; et il nous importe de savoir comment nous

sommes jugés au dehors. Il a fait des études sérieuses sur le socialisme; et ces études nous étaient à peu près inconnues. Balmès fut préoccupé de la pensée de défendre les bons principes et d'exciter les nobles sentiments, par ce genre de compositions littéraires qu'on a tellement consacrées au mal, qu'il semblerait impossible d'en faire les instruments du bien; il avait écrit, ou du moins entrepris une *Nouvelle* historique et morale, dont nous n'avons pu retrouver que quelques fragments dans ses écrits posthumes : nous les donnons, à titre de documents biographiques. Il a prononcé quelques mots sur la Révolution de 48; c'était en quelque sorte à la veille de sa mort, puisqu'elle eut lieu le 9 juillet de la même année : nous avons également recueilli cette dernière parole.

Après avoir exposé le but que nous nous sommes proposé dans la publication de ces *Mélanges,* avons-nous besoin d'avertir que ceci n'est pas une imitation plus ou moins heureuse, mais une traduction fidèle? Nous avons conservé la pensée de l'auteur, lors

même qu'elle nous semblait défectueuse ; nous avons essayé même d'en respecter la forme, de telle sorte qu'on pût avoir une idée du style, qui est l'homme. Plus, en effet, nous aurons montré ce dernier dans la vérité de son langage, et plus nous aurons assuré à notre travail le seul mérite auquel il puisse prétendre, et, ce qui est préférable à nos yeux, le bien qu'il peut produire.

Sorèze, le 28 novembre 1853.

MÉLANGES.

MÉLANGES

RELIGIEUX, PHILOSOPHIQUES,

POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

LA SCIENCE ET LA SOCIÉTÉ.

I.

Il est des hommes qui vivent dans le passé, il en est qui vivent dans l'avenir; les uns et les autres condamnent le présent. Ceux-là exaltent ce qui fut, ceux-ci vantent ce qui sera; les premiers se consolent avec des souvenirs, les seconds avec des espérances. Quand ils considèrent ce qui doit arriver, les uns laissent échapper un profond gémissement et prononcent une sorte d'oraison funèbre, les autres saluent avec enthousiasme l'aurore d'un jour nouveau.

Nous ne nous laissons pas abattre par ces noirs pressentiments, ni éblouir par des illusions aussi flatteuses. La postérité d'Adam poursuit sa marche pénible sur la terre, sûre de ne pas retrouver ici le séjour perdu de l'Eden, mais non moins assurée de ne pas retourner au chaos. Nous ne croyons pas que son sein haletant doive jamais être livré au vau-

tour de Prométhée. Après les horreurs de la tourmente, Dieu fait briller dans les nues l'arc radieux de l'espérance.

Nous sommes persuadés qu'en cela, comme en beaucoup d'autres choses, il existe de part et d'autre beaucoup d'exagérations; et nous ne saurions comprendre quel bien peut résulter pour l'humanité, ou d'être hallucinée par de trompeuses promesses, ou d'être épouvantée par de sombres menaces. C'est ainsi que l'ardeur inconsidérée des uns s'enflamme à l'excès, et que le sang des autres se glace dans leurs veines. Poussée dès lors en sens contraires, la société perd dans ses tiraillements un temps précieux et des forces irréparables.

Ce qui ne contribue pas peu à augmenter la confusion qui naît de cet état des esprits, c'est le défaut de bonne foi chez quelques-uns de ceux qui combattent dans les deux camps. Il est à remarquer, en effet, que dans les raisons qu'ils allèguent ils sont plus préoccupés de bâtir un argument que d'exprimer une conviction. Triste condition des idées dans l'époque actuelle! elles se voient converties en instruments d'intérêt; on leur ôte la liberté de se déployer sur le terrain de la discussion avec une noble et fière indépendance. Si ces intérêts, qui prennent l'intelligence à leur solde, étaient des intérêts généraux; s'ils embrassaient une longue durée et ne se bornaient pas à un petit nombre de personnes, à des lieux, à des temps extrêmement restreints, le mal ne serait pas si grand; et le plus souvent il arriverait qu'en combat-

tant pour eux, l'intelligence ne s'écarterait pas de son objet naturel, qui est la vérité. Mais malheureusement c'est le contraire qui arrive ; les idées se trouvent renfermées dans un misérable recoin, s'agitent et tournent sur elles-mêmes dans une atmosphère qui les éteint.

Grâce à l'immense extension que toutes les discussions doivent à la presse, soit en Europe, soit en Amérique, on voit presque toujours se compliquer et se confondre en un même point les questions religieuses, philosophiques, politiques, légales et administratives. Résolues d'une certaine façon, elles tournent au profit ou au préjudice d'un parti, d'un système, d'une institution, souvent même d'une personne ; et cela suffit pour que l'on puisse dire d'avance comment les résoudront les intelligences militantes.

Tel est l'effet inévitable de ce qu'on nomme opposition, et qu'on a prétendu légitimer aux yeux de la philosophie en le donnant comme un élément nécessaire des gouvernements représentatifs. Si l'on s'était contenté de dire que c'est là un mal qu'on ne peut éviter et qui ne laisse pas de produire quelque bien, comme compensation des inconvénients qu'il entraîne, nous eussions compris cette explication ; et, supposé que nous ne l'eussions pas trouvée pleinement satisfaisante, elle nous eût paru raisonnable. Mais, loin d'exprimer une telle opinion, on pose comme chose légitime, on regarde du moins comme excusable l'emploi de l'erreur au service de l'opposi-

tion; on croit pouvoir combattre la vérité connue, du moment où l'adversaire s'en fait un bouclier. Doctrine aussi funeste à la science qu'à la morale, puisque, dépouillée du faux éclat dont on la couvre, cette doctrine n'est autre chose que l'apothéose de la mauvaise foi.

Ce n'est pas que nous méconnaissions les bienfaits de la presse; nous admirons, autant que qui que ce soit, ce conducteur électrique qui, dans un clin d'œil, communique à un peuple, à une nation, à l'univers, la pensée d'un homme; mais il est nécessaire d'avouer que jamais on ne vit un abus pareil à celui que font de ce moyen de communication les peuples civilisés. La presse est une parole nouvelle, une parole instantanée, générale, permanente. On pourrait dire d'elle ce que Talleyrand disait malicieusement de la parole orale: qu'elle a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée.

On présente comme bien tout ce qui favorise, comme mal tout ce qui nuit; on juge d'une opinion, non point par sa vérité intrinsèque, mais par sa valeur comme instrument. Il est une véritable acception de doctrines, comme il est une acception de personnes; et de même que dans celles-ci on laisse de côté le mérite, pour ne faire attention qu'à la recommandation qu'elles portent, à l'intérêt ou à l'affection qu'elles inspirent, de même dans celles-là on néglige la vérité pour ne s'occuper que de l'intérêt qu'elles peuvent servir. C'est, comme on le voit, le principe utilitaire appliqué aux idées.

II.

Cette profanation se rencontre surtout dans les questions sociales, politiques et administratives, sans que les autres en soient exemptes, à raison des nombreux points de contact qu'elles ont avec les premières. La nation qui sous ce rapport a donné le plus grand scandale, c'est la France; scandale d'autant plus funeste que les écoles françaises exercent une plus grande influence, particulièrement sur le midi de l'Europe. Les révolutions religieuses et politiques de l'Allemagne, de l'Angleterre et des autres pays du nord, survinrent dans un temps où la presse n'avait pas encore pris, de bien s'en faut, l'essor qu'elle a pris de nos jours. Elle ne produisait que des œuvres d'une certaine étendue, par conséquent mieux méditées, et auxquelles pouvaient moins prendre part les passions du moment. Il est vrai que le journal n'était pas entièrement inconnu, et qu'il contribua plus d'une fois à exalter les passions populaires, à mettre en vogue certaines idées; mais la presse ne connaissait pas encore la force qu'elle pouvait acquérir par une action continue; la périodicité proprement dite n'existait point, et par là même la presse manquait du plus grand moyen qu'elle ait aujourd'hui de diriger toutes les grandes questions et de porter son influence dans toutes les affaires.

L'intelligence par elle-même ne s'était pas encore érigée en pouvoir; le pouvoir n'était pas considéré

comme légitimement possédé, à plus forte raison comme légitimement exercé, s'il n'était attaché à un certain rang social, à quelque institution vénérable. Aussi, les premiers essais de périodicité roulèrent-ils sur des sujets scientifiques et littéraires, et se bornèrent-ils d'abord à la critique des œuvres qui voyaient le jour. Les articles de mœurs furent un grand pas de fait pour développer l'action et l'influence des écrits périodiques. Par la critique des mœurs, en effet, ils s'érigèrent en censeurs de la société. Un pas de plus, et ils s'emparaient du domaine de la politique.

Quand éclata la révolution de 89, l'Europe avait déjà subi la lente transformation que préparait l'ascendant de l'intelligence considérée en elle-même, sans distinction de classe ou de rang. Aussi, quand s'engagea la lutte gigantesque entre le monde ancien et le monde nouveau, on vit apparaître en première ligne la presse périodique. Cet exemple influa naturellement sur le reste de l'Europe, sur l'Amérique et spécialement sur les pays soumis au régime de la liberté. En Angleterre et dans les Etats-Unis, le phénomène prit dès sa naissance de colossales proportions. Dans ces deux pays, la discussion a pu s'exercer d'une autre manière qu'en France. La France était une vieille nation où l'on implantait tout à coup un système nouveau ; tandis que la société, dans les Etats-Unis, s'étant levée pour son indépendance et sa liberté, elle ne se trouva pas, à la suite de la victoire, en proie à des opinions contraires et à des intérêts ennemis ; l'Angleterre, de son côté, était un pays déjà formé à

la rude école des révolutions, elle vivait sous un régime qui en était né, et par là-même ses impressions étaient moins vives, elle éprouvait moins le désir du changement.

Dans la révolution anglaise dominait le fanatisme religieux, dans celle d'Amérique, le sentiment de l'indépendance nationale; dans celle de France, c'était le philosophisme qui régnait. Ces caractères ne se sont pas encore effacés du front de ces nations. Dans les questions sociales et politiques de la Grande-Bretagne, on rencontre toujours au premier abord la malheureuse Irlande, cette grande victime, cette personnification effrayante de toutes les victimes dans les persécutions religieuses. La patrie de Washington s'émeut encore au moindre signe de domination de la part de son ancienne métropole. En France, vous trouverez dans la société, dans les chambres, au pouvoir, les idées philosophiques représentées par Lamennais, Lamartine, Cousin. Dans ce pays, la philosophie a ruiné la politique, mais en revanche la politique a ruiné la philosophie. Cet amalgame a fait que la politique participe des abstractions de la théorie, et que la philosophie à son tour se ressent de l'étroite mesquinerie de la pratique. Des systèmes purement spéculatifs se sont emparés du gouvernement, et des intérêts d'un jour ont pénétré dans la région des idées.

C'est là une des différences caractéristiques entre la France et l'Allemagne. Dans celle-ci, en effet, la politique est éminemment pratique et par là-même plus judicieuse, la philosophie est éminemment abstraite

et par conséquent plus consciencieuse. On remarquera que nous ne disons pas plus solide ou plus vraie, mais uniquement plus consciencieuse ; car il arrive souvent que les opinions les plus extravagantes sont professées avec beaucoup de conscience et de bonne foi. Les philosophes allemands n'ont pas changé les institutions politiques et sociales de leur pays ; ils ne sont pas passés de leur cabinet de travail au ministère, de la chaire à la tribune. Enfermés dans leur solitude laborieuse, altérés d'une vérité qu'ils ne peuvent trouver, parce qu'ils la cherchent là où elle n'est point, ils se sont consacrés à des études pénibles, à de profondes méditations. C'est là qu'ils ont passé leur vie, offerte en holocauste à la science. Kant ne sortit jamais de Kœnisberg. Certes on ne peut dire la même chose des hommes qui en France occupent les premiers postes de l'Etat. Qui ne sait ce que sont maintenant et ce qu'étaient, avant la révolution de 1830, Cousin et Villemain, Thiers et Guizot? Affaiblie par ses propres excès, par ses triomphes mêmes, vaincue enfin par la Sainte-Alliance en 1814 et 1815, la révolution se couvrit, pendant la restauration, du manteau de la philosophie. Vint l'ère nouvelle de 1830, les chaires restèrent vides, la révolution n'avait plus besoin de se déguiser, elle leva le masque et quitta son manteau. A une certaine époque, Cousin, qui depuis lors a été ministre conservateur, entouré de ses disciples, leur lisait en secret les pages des journaux de la révolution ; comme un autre Socrate, il dissertait avant de boire la ciguë. Mais pour saisir la différence entre ces deux

hommes, il n'était pas même besoin que le philosophe français eût la singulière idée de faire l'apologie des juges qui condamnèrent le philosophe grec.

Il fut un temps où le génie marchait fraternellement avec le malheur et la pauvreté. Horace et Virgile eurent besoin de Mécène; Cervantes et Shakespeare vécurent et moururent pauvres; le Tasse fut aux prises avec l'indigence; le Camoëns mendia son pain. C'était là sans doute une injustice sociale; mais sous un rapport elle produisait un grand bien. Le chemin de l'immortalité ne se confondait pas avec celui de la fortune et de l'ambition; la science était un moyen mal assuré pour entasser les trésors et pour escalader les positions éminentes; elle n'en était que plus solide, plus grave, plus patiente, et surtout plus sincère et plus vraie.

III.

Si l'ambition et la cupidité souillent la science, la chaleur fébrile de l'atmosphère où nous vivons la vicie et l'égare. Il n'est pas jusqu'aux cœurs bien nés, jusqu'à ces hommes de conviction ferme, d'intention droite et de noble indépendance, qui ne ressentent presque inévitablement l'influence des passions du jour, comme tout être vivant subit celle du milieu qu'il respire. Avant nous, non-seulement la société et la politique demeuraient séparées de la science, mais la science elle-même se trouvait divisée en différentes branches qui ne se confondaient en aucun

point et qui se tenaient dans des sphères entièrement distinctes. Qu'y avait-il de commun, par exemple, entre la jurisprudence et l'histoire naturelle, entre la poésie et l'organisation politique des Etats? A l'heure qu'il est, tout se touche si tout ne se confond; les connaissances doivent être universelles, une œuvre complète sur une science particulière doit être une sorte d'encyclopédie. Les philosophes se placent à la tête des gouvernements, les commerçants aspirent à devenir des hommes d'Etat; les médecins et les naturalistes traitent de la métaphysique, de la morale et de la religion; les défenseurs de la religion et de la morale doivent tout embrasser, parce qu'ils sont interrogés et attaqués sur toutes les matières et sous tous les rapports.

L'intervention du peuple dans les affaires de tout genre a lieu sous les gouvernements libres et sous les gouvernements absolus. Tout le monde s'occupe de tout. Par parole ou par écrit, en public ou en particulier, tout est discuté, tout est soumis à l'examen de chacun, tout est objet d'approbation ou de censure. L'influence qui résulte de cette intervention peut être plus ou moins directe, plus ou moins rapide, plus ou moins apparente, mais elle est toujours efficace.

Un des caractères distinctifs des écrits de notre époque, c'est que l'auteur s'y montre constamment préoccupé, sinon entièrement absorbé par les réalités qui l'environnent. Peut-être n'avait-on pas fait assez d'attention à cette particularité de notre temps; il ne sera donc pas hors de propos de la rendre évidente en

la comparant au caractère des autres époques. Voyez les œuvres des siècles antérieurs, des siècles même les plus agités et les plus tumultueux, vous reconnaîtrez que les auteurs écrivent avec un calme inaltérable, avec une abstraction maintenant incompréhensible. Ce sera quelquefois pendant les guerres entre les seigneurs et les communes, entre les grands feudataires et la monarchie; et les écrits qui paraissent alors respirent une tranquillité parfaite. On dirait que l'auteur s'était transporté dans un désert et qu'il ne savait rien de ce qui se passait dans le monde. Pendant que le pays est en feu, que le sang coule à flots, eux dissertent paisiblement sur la politique et vont chercher la raison des faits dans l'exemple des sociétés grecque et romaine. Etait-ce par peur? certainement non; car dans leurs chroniques ils nous rapportent bien les événements qui s'accomplissent, pourquoi nous cacheraient-ils dans un cas ce qu'ils nous révèlent dans l'autre? Avant l'invention de l'imprimerie, d'ailleurs, les écrits n'arrivaient pas si facilement à la publicité, et plusieurs de ceux que nous possédons n'étaient peut-être pas destinés à voir la lumière. Les mêmes raisons ne sauraient s'appliquer aux temps qui suivent l'invention de l'imprimerie; et cependant on voit se produire, encore alors, le même phénomène. Il n'est pas donc possible d'attribuer à des considérations ou à des craintes personnelles le peu d'attention que les auteurs accordent à ce qui se passe autour d'eux. Dans une œuvre publiée en Allemagne on pouvait certes dire tout ce qu'on

voulait sur l'Italie. Ni Elisabeth d'Angleterre, ni Philippe d'Espagne n'auraient eu grand souci de ce qu'on pouvait dire chez eux, touchant l'organisation politique et sociale des peuples gouvernés par un rival.

La cause de cette différence que nous observons, se trouve dans l'esprit des temps qui faisait qu'alors on étudiait les livres et non la société. Celle-ci est maintenant comme une scène qui se passerait dans une salle dont les murs, couverts de grandes glaces, réfléchissent tous les objets. Les acteurs ont une double attention, l'une directe sur ce qu'ils exécutent, et l'autre réflexe sur l'image que la glace reproduit. L'observation continuelle de l'homme et de la société, dans toutes leurs parties, sous tous leurs aspects, dans toutes leurs relations, tel est le signe caractéristique de l'esprit humain dans notre siècle. La poésie, la littérature, l'histoire, les sciences elles-mêmes, naturelles, exactes, métaphysiques, religieuses et morales, tendent également à ce but, tout converge vers ce point, quelque différent ou opposé que soit le point de départ.

Et ce serait là un grand bien si les convictions étaient plus sincères et plus solides. L'esprit, en effet, se trouvant ainsi plus vivement affecté, s'exprimerait avec plus de force et d'éclat, rencontrerait des accents plus passionnés et plus sublimes. Mais malheureusement le scepticisme a porté ses ravages dans les matières les plus graves et les plus transcendantes ; et un esprit sceptique fut toujours accompagné d'un cœur

sec. Qu'importe la sensibilité plus ou moins délicate qu'on peut tenir de la nature? Laissez quelques mécomptes briser d'heureuses illusions, et vous verrez s'évanouir bientôt cette sensibilité naturelle, comme s'évanouit au contact de l'air le dernier arome de la précieuse liqueur qu'un vase contenait.

IV.

En comparant notre siècle aux siècles qui l'ont précédé, il est aisé de voir qu'avant nous les facultés de l'esprit humain s'exerçaient et se développaient séparément, tandis qu'elles se développent maintenant toutes ensemble. On cultivait l'imagination ou le sentiment, la raison ou la mémoire; et bien souvent il arrivait que l'homme appliqué à l'un de ces objets, demeurait presque entièrement étranger aux autres. Les poètes, les littérateurs, les savants, les philosophes formaient des classes à part et qui avaient entre elles fort peu de relations. Elle n'était pas encore faite, cette homogénéité qui assimile, autant que faire se peut, toutes les intelligences de quelque renom. En nos jours le sentiment se joint à la pensée et la pensée au sentiment, on entasse l'érudition et l'on en fait la philosophie; on fait de la philosophie et on la sème d'érudition; le poète raisonne comme un philosophe et le philosophe chante comme un poète; l'un et l'autre dissertent comme un érudit, et celui-ci à son tour laisse de côté, quand il se sent en veine, l'amas indigeste de ses connaissances et vous fait à perte

d'haleine des récits de nouvellistes avec des remarques philosophiques, ou même avec les accents harmonieux d'un barde.

Ce qui se passe parmi les hommes faits, descend jusques dans les humbles régions de l'enseignement. Le même enfant apprend à la fois une foule de choses diverses; il ne se borne pas au catéchisme et au latin, il apprend en outre la géographie, l'histoire, la littérature, la poésie, l'idéologie; on fait de l'éducation une sorte d'encyclopédie en miniature.

En aucun pays du monde on ne peut mieux observer qu'en Espagne cette différence des temps. Chez les autres peuples, le monde ancien a déjà disparu depuis longtemps, chez nous cette destruction est toute récente; les débris en sont encore si bien conservés qu'on peut aisément en faire l'étude. Pour se convaincre de la vérité de cette observation, il faut oublier un instant les écrivains pour considérer la société. Plusieurs en effet de ceux qui écrivent, ou bien ont reçu dès le commencement une éducation et une instruction conformes au caractère de ce siècle, ou bien ont pris soin d'acquérir après coup les connaissances qui devaient les élever au niveau de leur époque; ils se sont accommodés aux formes nouvelles qui, plus ou moins rationnelles en elles-mêmes, sont toutefois devenues indispensables.

Quand on compare le monde qui disparaît à celui qui prend sa place, il ne faut pas, comme quelques-uns croiraient pouvoir le faire, se borner à étudier les hommes d'un certain âge et mettre en opposition, par

exemple, les jeunes avec les vieux. Les éléments anciens et les éléments nouveaux ont marché parallèlement au milieu de nous pendant l'epace d'un demi-siècle, avec ces alternatives de lumière et d'obscurité qui résultaient de leurs victoires ou de leurs défaites réciproques et des circonstances qui favorisaient leurs développements. Ainsi se sont formés en grand nombre dans l'une et l'autre école des hommes qui maintenant se trouvent face à face dans la société, et qui ne peuvent guère mieux s'entendre que ne s'entendaient dans le moyen-âge les Arabes et les Goths.

La fixité des principes et l'unité des vues caractérisent les hommes de l'ancienne école; le vague et la mobilité distinguent au contraire ceux de l'école nouvelle. Chez les uns dominent les croyances religieuses et les maximes morales, chez les autres prévalent les intérêts matériels avec le goût d'une civilisation brillante et la tendance à certains progrès indécis, illimités, dont ils ne pourraient eux-mêmes se rendre compte. Les premiers se font remarquer par un raisonnement sévère mais un peu aride, les seconds par l'élégance de la forme, mais aussi par l'inexactitude du fonds; ceux-là ne comprennent pas la société nouvelle, ceux-ci ne connaissent pas l'ancienne; ce sont deux peuples qui ont planté leur tente dans le même pays, mais qui parlent des langues différentes, ils viennent de régions opposées et s'acheminent vers des contrées qui ne le sont pas moins. Heureux les hommes qui connaissant la langue des deux races peuvent entretenir des relations honorables avec l'une

et avec l'autre ! Du simple rôle d'interprètes ils arriveront à celui de conciliateurs.

Ceux qui appartiennent à l'école ancienne sont en possession de principes éternellement vrais, ceux qui appartiennent à l'école moderne se sont emparés du mouvement du siècle; comment ne pourraient-ils s'entendre et se réunir ! Il n'est pas, sans doute, de transaction possible quand il s'agit de vérité, il n'est pas possible non plus d'arrêter le siècle dans sa course impétueuse; mais la vérité serait-elle par hasard l'ennemi du mouvement, et le mouvement serait-il incompatible avec la vérité ? L'univers est entraîné par un mouvement incessant et se trouve néanmoins soumis à des lois invariables et constantes. La planète qui décrit son orbite avec la même régularité que l'aiguille d'une horloge, ne laisse pas que de le parcourir avec la rapidité de l'éclair.

Cette conciliation qui est, à n'en pas douter, une des premières nécessités de notre époque, et dont la réalisation est bien certainement un grand problème à résoudre, peut toutefois être obtenue à force de travail, de persévérance et surtout de bonne foi. Plus ou moins, ce problème se présente dans tous les pays civilisés; en Espagne il constitue une nécessité urgente et forcée, puisque non-seulement il se rapporte à l'avenir comme chez d'autres nations, mais qu'il est intimement lié à la situation présente et se complique de tous les intérêts du moment. De telle sorte que les efforts que l'on fait pour en retarder la solution n'ont d'autre résultat que de prolonger

les angoisses et les douleurs de notre malheureuse patrie.

Ces considérations nous font désirer avec ardeur que tous ceux qui prennent part à la discussion des questions qui causent nos discordes, s'abstiennent autant que possible d'exciter les passions, s'occupent des choses et non des personnes, et montrent par un langage prudent et modéré qu'ils combattent loyalement pour la cause de la vérité et qu'ils ne prennent conseil ni du ressentiment ni de la vengeance.

Qu'on défende, à la bonne heure, les bons principes avec cette noble chaleur, avec cet énergique accent qui naissent de convictions profondes, et qu'inspire toujours l'intérêt d'une grande cause. Il importe peu que dans la parole se laisse apercevoir l'indignation d'un cœur blessé par le cynisme du mensonge et par l'impudeur de l'injustice. Nous applaudissons à ses élans dans toute l'effusion de notre âme; car nous savons que le cœur a été donné à l'homme pour sentir, et que la religion, d'accord avec la raison, déclare sainte la colère que de tels motifs font concevoir. Nous applaudissons, parce que nous avons foi dans le triomphe de la justice et de la vérité, et que nous ne pouvons regarder comme impuissantes ou stériles les voix qui s'élèvent en leur faveur. Nous ne devons pas oublier, toutefois, que la véhémence n'est pas l'insulte, que l'indignation n'est pas la rage, qu'une protestation ferme et fière n'est pas le cri repoussant d'un aveugle désespoir. Aux hommes faibles que le désespoir possède et qu'il agite de transports furieux, est

laissée la triste consolation d'outrager la gloire d'un ennemi victorieux. L'homme fort, qui est sûr d'avoir la raison pour lui, peut bien avoir une parole énergique, mais il a toujours soin de la mesurer. Si cette parole ne produit pas son effet, il proteste, la main sur son cœur, à la face de Dieu et des hommes, contre l'injustice qu'il subit, et se retire avec calme et dignité en se disant au fond de lui-même : Mon heure viendra !

La justice et la vérité ne doivent être défendues ni par des armes déloyales, ni par les emportements de la fureur, elles portent dans leur propre sein les garanties de leur triomphe ; leur bouclier le mieux trempé, c'est la sainteté de leur cause. Ne ternissez pas leur gloire en les entourant d'une escorte indigne d'elles ; ne croyez pas les fortifier en leur donnant de vils auxiliaires, ne les faites pas se défendre avec des armes honteuses. Ces armes leur vont mal, souillent leurs mains, les déshonorent et les flétrissent. Au chevalier noble et courageux ne conviennent pas les coups perfides d'un bretteur ou le poignard d'un assassin !

DE LA PHRÉNOLOGIE.

Nos lecteurs ont entendu parler du cours de phrénologie professé par le docteur Mariano Cubi, comme aussi de son œuvre intitulée *Phrénologie ou philosophie de l'entendement humain manifesté au moyen du cerveau.* A première vue, l'idée de cet auteur pourrait sembler avoir peu d'importance, limitée qu'on la croira sans doute à de pures théories scientifiques, sans autre application possible dans les faits qu'une sorte de récréation et de passe-temps. Pour nous, certes, nous considérons la chose d'une toute autre façon; et nous sommes persuadé que ce sujet est trop grave pour que les publications dont l'objet essentiel est d'observer les progrès de l'esprit humain, n'aient pas à s'en occuper, surtout quand il s'agit d'une science que l'on prétend appliquer à l'instruction et à l'éducation des peuples.

Avant tout, nous devons avertir que, pour nouveau que soit dans notre pays l'enseignement public d'une théorie qui fait tant de bruit, depuis longtemps déjà, dans les grands centres de la civilisation européenne, nous ne sonnerons pas l'alarme à son aspect, ni ne dirons que la religion catholique, dont la défense est uniquement notre but, ait rien à redouter des faits

idéologiques et physiologiques sur lesquels roulera l'enseignement du célèbre professeur. On connaît la nature de nos convictions, on sait que l'idée dominante des essais que nous avons offerts au public, est que la religion catholique gagnera d'autant plus dans l'estime des hommes, que sera plus profond l'examen auquel on la soumettra. Elle n'a ni souillures à cacher, ni erreurs à dissimuler, pour se condamner à vivre dans les ténèbres et à fuir le contact de la science. Dieu a livré le monde aux disputes des hommes, il a confié le dépôt de la foi aux mains de son église. Il y a des siècles que la nature, l'histoire et l'expérience sont consultées sur les grands secrets de Dieu et de l'homme, sur les rapports qui existent entre la créature et le Créateur; eh bien, après tant d'expérimentations, d'observations, d'hypothèses et de systèmes, on n'a pu signaler un fait, un seul, en contradiction avec la foi catholique. L'incrédulité a souvent élevé la voix pour s'écrier d'un air de triomphe : Ce fait que nous cherchions, je l'ai trouvé. Mais bientôt un examen plus sérieux et plus approfondi est venu démentir cette parole et réduire au silence les applaudissements qui l'avaient accueillie.

Nous n'ignorons pas les accusations qu'on a dirigées contre la science phrénologique; on l'a regardée comme contraire à la religion et aux vrais principes. Ces accusations, l'auteur que nous avons nommé les relève quand il dit : « On ne comprend pas que la phrénologie, dont les principes n'ont été condamnés ni par l'Eglise ni par l'Inquisition, même dans les

temps où celle-ci se montrait le plus rigoureuse, que la phrénologie, qui prouve d'une manière palpable non-seulement que Dieu existe, mais encore que la religion est aussi naturelle à l'homme que la soif, l'amour et tous ses autres instincts, ait été taxée d'incrédulité. Depuis que la voix des plus grands théologiens catholiques et protestants s'est élevée avec indignation contre une telle calomnie, l'orthodoxie de cette science n'est plus mise en question. Qu'on voie, du reste, avec quelle force et quelle ardeur parlent en faveur du caractère moral et religieux de la phrénologie, l'abbé Frère, l'abbé de Luca, l'abbé Restani et d'autres éminents prélats catholiques, tous désireux de maintenir dans sa pureté et son intégrité l'enseignement de l'Eglise. Lord Wathely, archevêque de Dublin, dit en particulier que les objections faites contre la phrénologie au nom de la religion et de la morale sont entièrement futiles. »

Que le docteur Cubi ne craigne donc pas que nous attribuions à sa doctrine des défauts ou des tendances qu'elle n'a pas en réalité. Nous l'examinerons avec l'attention que réclame son importance, et nous produirons notre modeste opinion avec bienveillance et loyauté.

L'auteur pose deux principes comme fondement de la science phrénologique. Le premier est que l'âme, l'esprit ou l'entendement humain agit par le moyen du cerveau ; et le second, que l'âme possède différentes facultés auxquelles correspondent différents organes dans le cerveau.

Qu'il y ait, en effet, une relation entre l'entendement et le cerveau; que celui-ci soit le centre de toutes les sensations, que de sa bonne ou de sa mauvaise conformation, naturelle ou accidentelle, naissent les divers phénomènes qui se produisent dans l'exercice des facultés de l'âme, c'est une vérité qu'on ne saurait révoquer en doute. Elle est reconnue par tous les philosophes anciens et modernes, elle est attestée par l'expérience de chaque jour. Le délire et la folie, qui portent une si grande perturbation dans les fonctions intellectuelles, ont toujours leur cause dans des affections cérébrales. C'est de là que viennent aussi les songes plus ou moins variés, plus ou moins extravagants, auxquels nous sommes sujets, puisqu'on a pu constater de la manière la plus évidente l'influence qu'ont sur ces phénomènes la quantité ou la qualité des aliments que nous prenons, et tout ce qui peut donner à notre corps des dispositions capables d'affecter le cerveau. Et pour ne pas parler d'un changement aussi complet que celui que la folie opère dans l'âme, ou d'un état aussi différent que celui du rêve par rapport à l'état d'un homme éveillé, qui n'a remarqué l'exaltation que jette dans les facultés de l'âme l'action exercée sur le cerveau par de simples accidents extérieurs? Quelques verres de Champagne transforment, pour ainsi dire, en parleur aimable, pétillant, spirituel, un homme qui se montrait peu d'instants auparavant froid, insensible et taciturne.

Les divers systèmes psychologiques imaginés par les différentes écoles de philosophie, l'ont été pour ex-

pliquer les relations de l'âme avec le corps et particulièrement les relations de l'âme avec le cerveau. L'influx physique, les causes occasionnelles, l'harmonie préétablie et toutes les autres hypothèses analogues à celles-là, nous montrent la difficulté qu'ont éprouvée toutes les écoles à expliquer raisonnablement des relations, des communications, des influences réciproques aussi certaines qu'incompréhensibles.

En se bornant donc, comme l'a fait manifestement l'auteur, à établir ce phénomène généralement reconnu, il a posé, selon nous, un principe incontestable.

Bonald, après Platon, a dit que l'homme est une intelligence servie par des organes. Or, parmi ces organes, il faut sans doute regarder le cerveau comme le principal, surtout en ce qui concerne l'exercice des facultés intellectuelles. Pour ne pas confondre, à la vérité, les limites de la philosophie spiritualiste avec celles de la philosophie matérialiste, en attribuant à ce qui est purement corporel des fonctions qui ne peuvent lui convenir, il faut déterminer avec précision le sens du mot organe, afin que, lorsque l'on dit que le cerveau est l'organe de l'âme, on n'entende pas qu'il puisse produire en aucune façon les actes de l'intelligence et de la volonté. Un organe est le moyen ou l'instrument par lequel un être se communique à un autre, ou bien avec lequel s'exerce une fonction quelconque; ainsi l'œil est l'organe de la vue, la langue celui de la parole, l'oreille celui de l'ouïe, en tant que ces différentes parties du corps servent à exercer les actes correspondants. Mais pour éviter toute confusion

d'idées sur un point si important à la fois et si élevé, nous émettrons quelques observations qui suffiront, nous osons l'espérer, à prévenir toute espèce d'équivoque. Le lecteur nous pardonnera de nous livrer à des considérations d'idéologie et de métaphysique, peu faites pour être comprises, du moins parfaitement, par ceux qui ne sont pas versés dans des matières aussi épineuses ; nous nous efforcerons d'exprimer ces idées avec toute la lucidité dont nous sommes capable, afin de nous accommoder aux plus humbles intelligences, autant que nous le permettra l'objet que nous voulons éclaircir.

Un instrument est le moyen dont nous nous servons pour exécuter quelque chose ; tel est le pinceau pour le peintre, le ciseau pour le sculpteur, la plume pour l'écrivain. Dans ce sens, le cerveau n'est ni ne peut être l'instrument de l'âme pour comprendre ou vouloir. Si l'on disait dans ce sens que le cerveau ou tout autre partie du corps est l'instrument ou l'organe de l'âme, non-seulement l'expression serait inexacte, mais encore elle serait fausse ; car on donnerait à entendre que l'esprit élabore ses pensées au moyen du cerveau, que le cerveau contribue immédiatement à la formation de la pensée. Ce serait là saper par la base toute théorie spiritualiste, puisque une telle théorie repose essentiellement sur ce principe, que la matière et la pensée sont choses incompatibles. La pensée, en effet, est essentiellement simple, la matière est essentiellement composée ; celle-là suppose de toute nécessité l'unité du sujet qui

l'exerce, celle-ci est multiple de toute nécessité et composée par sa nature de différentes parties. La première existe dans un être qui peut se rendre compte à lui-même de ses actes et qui peut dire en toute vérité : Moi ; et cela en dépit de toutes les modifications que lui font éprouver la différence de ses facultés et la diversité de ses actes. Dans la seconde, au contraire, il est impossible de trouver cet être un, indivisible, sujet unique de toutes les modifications qui l'affectent ; car ce qu'une partie éprouve, l'autre ne l'éprouve pas, et par conséquent on ne saurait concevoir en elle ce Moi un, simple, indivisible, suivant l'idée que nous nous formons inévitablement de tout être qui pense et qui veut.

Telle est la raison profonde de ces étranges systèmes auxquels ont eu recours les plus grands philosophes pour expliquer l'insondable mystère de l'union de l'âme avec le corps, le mystère de leurs relations et de leurs influences réciproques. D'une part, ils voyaient le fait, ils le touchaient du doigt, en eux-mêmes et dans les autres ; le phénomène de l'action de l'âme sur le corps et du corps sur l'âme, s'offrait à eux dans toute son évidence, ils ne pouvaient le révoquer en doute ; d'autre part, ils ne pouvaient révoquer en doute, non plus, la différence essentielle de ces deux natures ; mais ils ne pouvaient se rendre compte de la possibilité même de leurs rapports, ils ne comprenaient pas comment le simple et le composé peuvent influer l'un sur l'autre. C'est pour cela que plongés dans de profondes méditations, ils ima-

ginaient ces systèmes étranges qui, plus d'une fois, provoquèrent la risée du petit nombre d'hommes versés dans de telles matières. Le vulgaire ne soupçonnait même pas la force et l'étendue des difficultés que les premiers cherchaient à résoudre, et par conséquent n'appréciait pas le mérite des efforts extraordinaires indiqués par la singularité même des hypothèses.

Il résulte de tout ce que nous avons dit, qu'on peut soutenir sans inconvénient que l'âme agit par le cerveau comme par son organe, pourvu qu'en s'exprimant de la sorte on entende seulement que certaines opérations de l'âme étant données, il existe des fonctions correspondantes dans le cerveau, et que cet organe étant à son tour affecté de telle ou telle manière, il en résulte également telle ou telle impression dans l'âme. Et qu'on remarque bien que nous n'avons pas pour but d'expliquer comment cela se passe, ni de donner la préférence à tel système de philosophie, mais uniquement de bien établir le fait qui sert de fondement à toute science psychologique, à savoir que la pensée ne peut résider dans la matière. Nous sauvegardons ainsi la spiritualité de l'âme, nous mettons hors de question la différence essentielle de l'âme et du corps, et nous pouvons de la sorte entrer sans embarras et de plein pied dans la question phrénologique, c'est-à-dire dans l'examen des faits qui unis à leurs conséquences, nous sont présentés par le savant professeur comme formant un véritable corps de doctrine.

Si nous avons bien compris le sens des termes

qu'il emploie, il est parfaitement d'accord avec les principes que nous venons de poser, quoique il ne s'exprime pas avec la rigoureuse exactitude et les éclaircissements détaillés que nous avons tâché de mettre dans notre explication. Ce n'était pas là, du reste, l'objet que se proposait l'auteur, et les limites dans lesquelles il s'était renfermé ne comportaient pas un tel développement. Mais par là-même qu'il nous dit que l'âme agit au moyen du cerveau, qu'elle possède différentes facultés que le cerveau manifeste par des organes correspondants, il donne suffisamment à comprendre que, dans son opinion, l'âme est un être entièrement distinct du cerveau. Ce serait donc une injustice de lui reprocher, comme on a pu le faire à d'autres phrénologistes, de confondre ces deux êtres distincts, de réduire les opérations intellectuelles et morales à de simples modifications d'un organe matériel, et, sous prétexte d'expliquer les phénomènes physiologiques, de donner un coup mortel au spiritualisme, d'anéantir la liberté et de ressusciter enfin l'homme-machine de La Métrie.

Le second principe de l'auteur se compose de deux parties, d'abord que l'âme est douée de différentes facultés, puis qu'elle manifeste ces facultés par des fonctions correspondantes dans le cerveau. La première partie renferme une incontestable vérité; car personne n'a jamais nié que, quoique l'âme soit une substance simple et indivisible, elle ne possède néanmoins des facultés diverses qui se produisent à chaque instant, non-seulement dans différents sujets, mais

dans le même. Les idéologues les ont classées de bien des manières ; les uns en reconnaissent plus, les autres moins ; ceux-ci leur donnent un nom, ceux-là leur en donnent un autre, mais tous conviennent que ces facultés sont différentes, puisque les actes qu'elles exercent ne sont pas de même nature et qu'ils ne sauraient en aucune façon être confondus. La seconde partie consistant à dire que l'âme manifeste ses facultés au moyen des organes cérébraux, n'offre pas non plus de difficulté réelle, en tant qu'elle exprime que le cerveau est l'organe de l'âme dans le sens déjà déterminé. C'est même la raison pour laquelle beaucoup de philosophes ont pensé que cet organe était la partie du corps où notre âme réside.

Ce qui distingue les phrénologistes des physiologistes, c'est que ceux-ci ne considéraient le cerveau que comme un organe unique et ne le distribuaient pas en différentes parties qui fussent comme les organes particuliers des différentes facultés de l'âme. Considérée sous ce dernier aspect, la question se trouve tout-à-fait en dehors de la métaphysique, de la psychologie et même de l'idéologie ; elle est du domaine de la science physiologique et doit être traitée, non par le raisonnement pur, mais aussi par l'observation des phénomènes. En effet, tout se réduit à savoir si réellement l'expérience enseigne qu'il existe un rapport entre telle ou telle faculté de l'âme et telle ou telle partie du cerveau, si le plus ou moins de volume, si la configuration même de cette partie se trouve dans un rapport constant avec le développement ou

l'énergie de telle faculté. Si nous voyons qu'on présente des faits parfaitement observés qui le prouvent, nous en conclurons que la phrénologie mérite réellement le nom de science; et le pas qu'elle aura fait faire à la connaissance de l'homme consiste en ce que, pouvant dire uniquement jusque-là que le cerveau, pris dans son ensemble ou sa totalité, est l'organe de l'âme, nous pourrons ajouter désormais que le cerveau se compose de différentes parties, et que chacune de ces parties est l'organe spécial d'une des facultés de l'âme. En cela, nous ne voyons rien qui soit contraire à la spiritualité de celle-ci; car si l'on a pu dire de tout temps qu'il existe certains rapports entre ces facultés et le cerveau, sans qu'il fût permis d'en inférer qu'on portait atteinte à sa spiritualité, il ne saurait y avoir d'inconvénients à dire que l'âme, en demeurant parfaitement simple, peut avoir suivant ses facultés des rapports déterminés avec les différentes parties du cerveau.

Cet organe était composé sans doute, autrefois comme aujourd'hui; et si cela n'était pas regardé comme un obstacle à ses relations avec l'âme, pourquoi l'y trouverait-on maintenant ? La même âme se sert des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, du palais pour goûter, et des autres organes corporels, soit pour recevoir les différentes sensations, soit pour exécuter ses volontés; pourquoi n'en serait-il pas de même par rapport au cerveau? Il n'est pas possible d'exprimer ces idées d'une manière plus distincte et plus nette que ne l'a fait notre célèbre Huarte

dans son livre si remarquable *de l'examen des esprits*, publié à Madrid en 1668, œuvre qui posa les fondements du système phrénologique, qui a été traduite en diverses langues et qui jouit encore d'une grande considération dans tous les centres importants de la science européenne. « Une âme raisonnable, dit-il, se trouvant unie à un corps, elle ne peut produire des actes contraires ou même différents, si elle n'a pour chacun un instrument particulier. C'est ce que l'on voit clairement dans les actes divers qui résultent de la diversité des sensations extérieures, lesquelles n'existent que par la diversité même des sens qui les reçoivent, de la vue, de l'ouïe, du goût, de l'odorat et du tact. S'il n'en était pas ainsi, il n'y aurait qu'une seule sorte d'acte, tout serait ou voir, ou goûter, ou toucher; puisque c'est l'instrument qui détermine et modifie la puissance dans son exercice. De ce qui se passe si clairement dans les sens extérieurs, on peut conclure ce qui doit avoir lieu dans les sens intérieurs. » Quelque idée qu'on se fasse de la science phrénologique, c'est toujours une chose assez curieuse qu'il se soit trouvé un Espagnol, dans le dix-septième siècle, c'est-à-dire à l'époque de notre décadence, qui ait établi avec autant de force que de clarté les principes d'une science nouvelle. Mais c'est aussi une chose lamentable de voir se réaliser encore ici cette incurie habituelle qui fait que nous ne revendiquons pas, comme nous le pourrions, nos gloires nationales, et que ces traits de génie qui, partout ailleurs, produisent des effets élec-

triques, demeurent ensevelis parmi nous dans une obscurité profonde, à tel point que ce sont les étrangers qui profitent de nos inventions et de nos découvertes.

Il ne faut pas croire cependant qu'on puisse dire sans restriction que Huarte fut le premier qui posa les principes dont s'appuient les phrénologues de nos jours. On trouve éparses, çà et là, dans les anciens auteurs, des propositions qui montrent avec plus ou moins de clarté, que les éléments de la phrénologie n'étaient pas alors entièrement inconnus, et cela, en passant même sous silence les travaux d'Albert le Grand dans le treizième siècle, ceux de Montaigne dans le quinzième, ceux enfin de Louis Dolci vers le milieu du seizième, tous mentionnés par le docteur Cubi. Les anciens, en comprenant sous cette dénomination ceux qui vécurent durant le moyen-âge, et pendant les siècles que nous avons coutume de nommer indistinctement siècles d'ignorance, les anciens en savaient sur ces matières délicates beaucoup plus qu'on ne le croit communément; et s'ils ne possédaient pas les moyens si nombreux que nous avons de nous instruire, ils suppléaient à ce défaut par la ténacité de leur travail et la profondeur de leurs méditations.

Dans les œuvres de saint Thomas d'Aquin se trouvent de magnifiques aperçus touchant les rapports et les communications de l'âme avec le corps. Nous ne saurions assez admirer qu'un écrivain du treizième siècle ait pu découvrir et rendre avec tant d'exactitude, de pénétration et de discernement, des

phénomènes et des faits extrêmement compliqués, et qu'on pourrait regarder comme inexplicables, vu l'état où se trouvaient alors les sciences naturelles. Les modernes observateurs qui donnent tant d'éloges à notre illustre Huarte pour avoir esquissé, dès le dix-septième siècle, les premiers linéaments d'une science nouvelle, entendront sans doute avec plaisir les paroles du saint que nous venons de nommer; ils seront agréablement surpris en voyant avec quel tact l'humble religieux du moyen-âge traitait des questions si hautes et si délicates : « L'âme intellective, dit-il, quoique par son essence elle soit une, est néanmoins, à raison de sa perfection, multiple dans ses facultés. Ainsi, pour ses différentes opérations elle a besoin de différentes dispositions dans les diverses parties du corps qui lui est uni. Et c'est pour cela que nous voyons une plus grande diversité de parties dans les animaux parfaits que dans les imparfaits, et dans ceux-ci que dans les plantes. » Nous nous sommes efforcé de traduire avec toute la fidélité possible, mais désirant que le lecteur puisse étudier les paroles mêmes de saint Thomas, nous les donnons ici. *Et hoc competit animæ intellectivæ quæ, quamvis sit una secundùm essentiam, tamen propter suî perfectionem est multiplex in virtute. Et ideo ad diversas operationes indiget diversis dispositionibus in partibus corporis cui unitur. Et propter hoc videmus quod major est diversitas partium in animalibus perfectis quàm imperfectis, et in his quàm in plantis.* (D. Th. Q. 76, art. 5, *ad* 3.)

La science et le discernement qui brillent dans ces paroles, sont vraiment admirables ; mais il nous reste à citer un passage plus curieux, dans lequel on voit clairement que le saint docteur avait connaissance des théories phrénologiques, et que plusieurs de ses contemporains se trouvaient dans le même cas. Remarquons la prudence qui le dirige : il rapporte, mais il ne juge pas, montrant ainsi par son exemple que, lorsqu'il s'agit de phénomènes phrénologiques, il faut observer avant d'affirmer. En parlant des sens intérieurs, et spécialement d'une certaine faculté de l'âme, il dit que « cette faculté se nomme raison particulière, et que les médecins lui assignent un organe déterminé, à savoir le centre même de la tête. » *Unde etiam dicitur ratio particularis cui medici assignant determinatum organum, scilicet mediam partem capitis.* (D. Th. Q. 78, art. 4.)

Après avoir écarté la difficulté qu'on eût cru pouvoir élever sur l'incompatibilité des théories phrénologiques avec la spiritualité de l'âme ; après avoir démontré que cette spiritualité n'a rien à craindre de la multiplicité des organes qu'on peut supposer dans le cerveau, nous avons à décider maintenant si réellement ces organes existent, et, de plus, quelles sont les parties du cerveau qui les renferment. Voici le côté théorique de la science, et cependant il doit reposer sur une série de faits observés avec tout le soin voulu, exprimés avec une vérité rigoureuse. Après cela nous aurons encore à rechercher s'il est possible de faire l'application des principes établis et d'en déduire des

règles pratiques pour l'inspection du crâne ; de telle sorte qu'en le parcourant avec la main ou simplement avec les yeux, on reconnaisse quelles sont les facultés intellectuelles du sujet, on distingue quelles sont ses dispositions spéciales et le genre de ses aptitudes pour une science ou un état, si bien que, sans l'avoir entendu s'expliquer sur cette matière ni rien faire qui donne à comprendre quelle est sa capacité, on puisse néanmoins reconnaître l'existence de celle-ci, en calculer même l'étendue avec une certaine exactitude.

Nous attendons avec impatience les faits que le docteur Cubi ne manquera pas de réunir en grand nombre dans l'œuvre annoncée, et nous désirons sincèrement qu'ils soient de nature à dissiper les doutes que plusieurs savants élèvent encore à l'endroit de la phrénologie. Comme les sciences naturelles, parmi lesquelles elle doit être rangée, ne peuvent se borner à de simples hypothèses ou bien à des analogies plus ou moins convaincantes ; comme elles doivent s'appuyer sur des faits profondément et rigoureusement observés, il faudra bien qu'elle aussi nous soit prouvée par de tels arguments. Le premier fait qui lui servira de preuve est que le cerveau se trouve divisé en un certain nombre de parties, dont chacune ait sa fonction déterminée ; le second, que ces fonctions soient localisées, et leurs rapports avec les différentes facultés de l'âme établis ; le troisième, qu'on puisse, en étudiant le crâne, de l'œil ou de la main, reconnaître l'existence et le développement de ces facultés ; le quatrième, qu'on indique avec quelque précision les

causes ordinaires d'erreur dans une semblable étude ; le cinquième, qu'on explique par des faits certains quel est le développement, quelles sont les modifications que peuvent amener l'éducation, l'instruction, les occupations, la conduite générale de la vie et les autres causes du même genre ; le sixième, que les planches où seront représentés les siéges divers des organes cérébraux, soient accompagnées d'explications sur le mode du dessin et sur son objet spécial, pour qu'on ne confonde pas ce qui concerne les têtes en général avec ce qui ne regarde que des têtes formées sous une influence exceptionnelle, artificiellement ou naturellement.

En un mot, nous désirons que le docteur Cubi élève la phrénologie à toute la hauteur que réclament l'honneur et la dignité de la science elle-même, afin qu'on ne puisse plus, sous aucun prétexte, la taxer d'illusion ou de charlatanisme. Nous désirons que dans la pratique on n'enlève à cette science aucune de ses attributions, et qu'on ne lui en prête pas d'imaginaires. L'exagération peut exciter un enthousiasme momentané, la vérité seule fait les succès durables. Le crédit d'une science doit être fondé sur des convictions qui aient des racines profondes dans l'entendement, et non sur des flatteries accordées à l'amour-propre, ou sur les frivoles satisfactions d'une vaine curiosité.

La longue expérience du célèbre professeur lui aura sans doute montré la nécessité d'inculquer à ses disciples les vérités que nous venons d'énoncer. Qu'il se

persuade bien qu'en Espagne il existe un fond de droiture et de jugement qui ne peut manquer de bien apprécier le mérite de ses explications, et qu'il existe également dans ce pays d'heureuses dispositions pour éviter les écueils signalés. Ces dispositions lui aplaniront singulièrement la voie pour entrer dans une exposition large et profonde des principes et des applications de la science, sans courir le risque, comme dans d'autres pays, de produire, non des élèves instruits et sensés, mais des enthousiastes superficiels et extravagants. Tout en nous réservant de revenir une autre fois sur cette importante matière, nous lui souhaitons à Barcelone les succès obtenus à la Nouvelle-Orléans, afin que les journaux de notre ville puissent lui payer le tribut d'éloges qu'il a déjà recueillis dans le Nouveau-Monde.

LE MOT PHILOSOPHIE.

Il y a des mots que tout le monde prononce, que peu de personnes approfondissent, et que le grand nombre entend d'une manière superficielle, vague, indécise, qui suffit à mettre ces mots en circulation comme une monnaie connue, que personne ne soupçonne de falsification, mais dont nul ne peut préciser le titre et fixer la valeur. Tel est le mot Philosophie, ce mot qui s'applique à tous les objets, s'étend à tous les genres de connaissances, domine dans la littérature, pénètre dans les beaux-arts et règne surtout dans les sciences.

Il fut un temps où l'on considérait la philosophie comme une science à part, entièrement distincte des autres, se bornant à certains objets et formant ce qu'on nomme un corps de doctrine. Maintenant et depuis le siècle passé, la philosophie n'est plus une branche des connaissances humaines; elle n'en est ni la racine ni le fruit, mais bien une sorte de suc précieux qui se répand insensiblement dans toutes les parties. Nous avons ainsi la philosophie scientifique, la philosophie littéraire, la philosophie de l'art, la philosophie du monde, la philosophie de tout. Mais enfin, que signifie ce mot pris dans toute sa force, dans son sens le plus rigoureux, dans son étendue la

plus complète, pour qu'il soit applicable à tant d'objets divers, de nature si différente, de formes si variées, de toute couleur et de toute nuance? Nous en donnerons une définition simple et facile, mais qui dans sa simplicité même ne laisse pas que de tout embrasser; nous ferons en sorte de vérifier en cela la célèbre inscription du tombeau de Boherave : *Sigillum veri simplex*, le caractère du vrai c'est la simplicité. La philosophie consiste à *voir dans chaque objet tout ce qu'il y a et rien que ce qu'il y a*. Donnons-en la preuve; prenons le mot dans l'acception que nous venons de fixer, et présentons-lui successivement tous les objets auxquels on l'applique. S'il y cadre parfaitement, s'il suffit d'un simple rapprochement pour constater l'accord et l'unité, c'est une marque évidente que nous avons rencontré juste, et que nous avons saisi le trait caractéristique de la vraie philosophie.

Avant tout, il faut remarquer à quel point était nécessaire la restriction que nous avons ajoutée à dessein par cette seconde partie de la définition : *et rien que ce qu'il y a;* car, comme il est des entendements obscurs et bornés qui n'arrivent jamais à bien distinguer les choses, il en est aussi de trop vifs et pointilleux qui subtilisent en tout, qui vont toujours trop loin, semblables à ces têtes folles qui prétendent voir des étincelles dans la plus profonde obscurité, et qui s'imaginent contempler des objets nombreux et divers lorsque en réalité elles ne voient rien. Elle est bien commune dans le monde, cette trompeuse phi-

losophie; on parle de tout, on raisonne sur tout, on tire des inductions de tout avec une étrange facilité, on pose au hasard des principes arbitraires; et la pauvre vérité sort de là aussi maltraitée qu'on devait s'y attendre, après en avoir confié les intérêts au plus dangereux de ses ennemis, le charlatanisme.

Le vrai talent lui-même, celui surtout qui brille d'un rayon de génie, court grand risque de tomber dans cet excès. Entraîné par son impétuosité naturelle, fier du sentiment de ses forces, séduit par la facilité même de ses conceptions, il prend en main les divers objets, il s'en fait un jouet comme d'une chose frivole et finit plus d'une fois par les déflorer et les tronquer. Mais faites qu'il ait un moment de calme, faites que, concentré un instant en lui-même, il puisse fixer sur un objet quelconque son regard pénétrant; dès lors cet objet devient à ses yeux transparent comme le cristal, il va jusqu'au fond de sa nature, il en sonde toutes les profondeurs, et signalant d'une main sûre le point essentiel de la question, il dit: le voilà!

Mais passons rapidement en revue, comme nous l'avons dit, les principales connaissances auxquelles s'applique le mot philosophie. Qu'est-ce que l'on appelle philosophie de l'histoire? C'est la connaissance vraie des hommes et des choses; c'est ce coup d'œil qui embrasse les événements avec tous leurs rapports et dans leur connexité, avec l'enchaînement des effets et des causes; c'est une conception intuitive qui fait revivre la scène du monde comme un drame dont on

serait le spectateur ; c'est enfin le sentiment profond des passions qui agitent les hommes dans les différents temps et dans les différents pays. On appelle cela philosophie de l'histoire, parce que de la sorte les objets se voient tels qu'ils sont et non autrement ; parce que ce n'est plus un simple récit de guerres, de batailles, de naissances et de morts ; c'est quelque chose de plus qu'une relation décharnée qui n'anime rien, qui ne peint rien, qui ne communique à rien le mouvement et la vie, qui fait que nous assistons aux scènes historiques, non avec l'intérêt du spectateur que le drame passionne, mais seulement avec la faible attention du curieux qui parcourt un musée rempli de choses étrangères et précieuses.

Qu'est-ce que la philosophie dans la littérature? Serait-ce par hasard la connaissance et l'application des règles ? Non, c'est la raison de ces règles mêmes, c'est l'analyse combinée de l'esprit et du cœur, c'est l'étude approfondie de tout l'homme dans son expression la plus élevée. Et pourquoi cette connaissance se nomme-t-elle philosophie, tandis qu'on ne saurait nommer ainsi la simple connaissance des règles? C'est parce que les règles ne sont rien sans la raison qui leur sert de fondement, ou bien elles ne sont que de vagues généralités qui ne vont jamais assez directement à leur objet pour qu'à leur lumière seule on puisse distinguer ce qui est bien de ce qui est mal.

Nous appelons philosophe un homme qui sait donner aux choses leur véritable valeur, qui n'amoindrit ni n'exagère rien, qui impose silence aux

passions, ne cède jamais à l'intérêt, n'a devant les yeux que les objets de son étude, en apprécie les différences, en montre les analogies, en établit les classifications, les met toujours à leur place, ainsi qu'à leur véritable point de vue. Quand nous voyons un homme désintéressé, qui méprise les futilités humaines, qui s'élève au-dessus des préoccupations dont le commun des hommes est aveuglé, obéissant alors à cette secrète persuasion, que nous partageons tous à quelque degré, que le monde est plein de folie et de vanité, nous donnons à cet homme le nom de philosophe, comme un témoignage qu'il estime les choses ce qu'elles sont ni plus ni moins.

Il suffit de ces quelques indications pour donner à connaître ce qu'on entend par le mot philosophie. Elles nous font assez voir qu'il n'y a pas de philosophie là où il n'y a que des paroles, qu'il n'y a pas de philosophie là où ne se trouvent que de téméraires conceptions et des images brillantes, que la philosophie, enfin, est inséparable de la vérité.

UN FORT ET UNE VILLE.

I.

— Je porte jusqu'aux nues ma tête souveraine ; la mer baigne mes pieds. Quand la tourmente rugit, je vois avec dédain les ondes menaçantes se briser au-dessous de moi. La riche plaine de Barcelone me sert de tapis, et quand la mer tranquille repose dans son lit, les matelots qui font voile vers la côte, s'imaginent me voir au loin assis sur un cristal poli et resplendissant.

Aussitôt que l'aurore paraît, mon sein reflète les premiers rayons de sa lumière ; avant que le soleil naissant transforme la mer en un lac de feu, il me paie son tribut et me couvre à profusion d'or et de perles.

Dans l'obscurité de la nuit, le nautonnier voit ma silhouette se dessiner à l'horizon comme celle d'un gigantesque fantôme qui garde l'entrée de la terre. Malheur à qui s'approche, sans mon aveu ! Mes pentes sont dentelées de murailles antiques ; je les porte fièrement sur mon front comme un ancien conquérant portait son casque de bataille ; les plumes de son

cimier ne flottaient pas au vent avec autant de grace et de majesté que flotte sur mes superbes remparts le drapeau de Castille.

La voix du tonnerre n'est pas aussi terrible que ma voix ; mes salves formidables font trembler la terre et résonnent au loin sur le vaste sein des mers ; tout ce qui vit est frappé de respect et de frayeur, le laboureur suspend son travail, il contemple la flamme et la fumée qui s'échappent de mon sein comme l'haleine brûlante que lancerait entre les mugissements de sa colère un monstre furieux.

II.

Voyez-vous la reine de la Catalogne, le plus riche joyau qui pare la couronne des monarques Ibériens, assise sur les bords de la mer comme une coquille précieuse que les flots auraient déposée sur la plage? Elle est mon esclave.

— Je ne suis pas ton esclave.

— Ne sais-tu pas que si je le veux, joyeuse et frémissante, tu bondis à mes pieds, comme une jeune fille folâtre aux pieds de son maître ; que si j'élève ma voix redoutable, tu plies soudain comme le faible roseau?

Si dans un jour de fête et de plaisir mon fier mugissement retentit au-dessus de ta tête, tes édifices sont ébranlés, tes cristaux vibrent avec fracas, tes jeunes vierges ont pâli, l'enfant tressaille et court en

chancelant, le visage inondé de larmes, chercher un abri dans les bras de sa mère.

— Je ne suis pas ton esclave.

— Tu n'es pas mon esclave? Un jour, un seul jour mon indignation s'alluma contre toi; as-tu pu l'oublier? se sont-elles effacées de ton souvenir ces heures d'angoisse durant lesquelles mes bouches enflammées vomissaient sur ta tête, avec d'affreux hurlements, des torrents de feu, une pluie épaisse de fer incandescent?

Tu n'es par mon esclave? Quoi! en aussi peu de temps, as-tu donc oublié le bruit strident des projectiles destructeurs que je lançais contre toi avec moins d'efforts que n'en met un enfant à lancer la pierre avec sa fronde? Ne les vois-tu pas encore, s'élever rapidement jusque dans la région des nues, puis suspendus au-dessus de toi, cherchant en quelque sorte leur victime, et laissant après cette trace enflammée qui marque la route fatale de la comète? Ne les vois-tu pas s'abattre sur tes murs avec la rapidité de l'éclair? Ils se sont donc effacés de ta mémoire, et l'horrible affaissement des toitures, et l'écroulement de tes édifices, et les ravages effrayants que la foudre faisait encore quand, après sa chute, elle s'élançait de nouveau des entrailles de la terre?

Tu n'es pas mon esclave? et une troupe de timides colombes ne se dispersent pas plus promptement au bruit de l'arme du chasseur, que ne le font tes enfants quand ils entendent mugir mes canons?

Ces nombreux ateliers dont tu t'enorgueillis, tes

trésors et ton opulence, ces superbes monuments où tu disposes des siéges si brillants et si moelleux, pour y passer les longues heures de tes jeux énivrants, il dépend de moi de les réduire en cendres! En un instant, si je le veux, ton beau ciel s'obscurcira de la poussière de tes ruines! Et, ensevelie dans un nuage de fumée, tu seras une sujet d'étonnement et d'épouvante, pour tant de nations étrangères et marchandes qui verront Barcelonne dévorée par le feu comme un vil monceau de paille.

III.

— Nous eussions coulé de longs siècles dans la paix et l'harmonie, si ta fureur l'avait permis. Mais t'acharner à ma perte, insulter à mes pleurs, m'écraser sous le poids de ta rage, comme le vautour s'acharne sur sa proie, épiant en elle les derniers tressaillements de la vie; l'eussé-je cru possible! Si une lâche trahison t'eût livré à des mains étrangères, alors, mais seulement alors, j'aurais pu m'attendre à voir tes feux se diriger contre moi.

Dans un jour de malheur, quand la discorde secouait sur mon sein ses funestes serpents et faisait couler le sang dans mes rues, poussés par une aveugle fureur les frères combattirent contre les frères, avec cette bravoure et cette impétuosité qui nous rappelait les hordes de Berwick. Si à cette heure fatale où les malheureuses victimes de la frénésie po-

pulaire, se retournant dans leur sang, crièrent vengeance, tu te crus appelé à les secourir, devais-tu continuer à vomir le feu commencé dans de si cruelles circonstances? Je voyais alors arme contre arme, fureur contre fureur. Mais quand la tourmente populaire se fut apaisée, quand mes rues furent restées solitaires et mes remparts déserts, quand mes enfants en si grand nombre étaient répandus dans la campagne, attendant avec angoisse le dénouement d'un si funeste drame, quand soumise et pacifiée, j'ouvrais loyalement mes portes, tendant aux assiégeants une main amie, quand je donnais pour garant de ma parole le caractère de mes envoyés, quand mon vénérable pasteur portait enlacée à sa houlette épiscopale le rameau d'olivier, quoi! dans un tel moment, quand j'étais démantelée, sans défense, presque déserte, me foudroyer encore!.... Non, non, ce n'est pas là ce qu'un cœur Espagnol dictait à des soldats; ils eussent mieux aimé monter sur une brèche ennemie, que d'assister immobiles à la ruine et à l'incendie d'une ville Espagnole!

Je t'avais cru le gardien de mon repos, le protecteur de mes richesses; tes courtines armées de canons devaient-elles jamais me causer de désastres? Je ne les croyais dressées que contre un camp ennemi. Si le pavillon britannique se fût montré à l'horizon lointain, lui si fier de ses triomphes sur les côtes de l'Inde, sur les plages du Céleste Empire, s'il eût menacé de me rappeler les eaux de Trafalgar, Gibraltar et ses odieuses murailles, involontairement j'aurais

tourné les yeux vers tes bastions, et, le cœur plein de courage et de joie, je me serais dit : Là est ta défense !

Que m'importaient les braves légions qui, du haut des Pyrénées, pouvaient descendre dans mes plaines ? Qu'une lutte acharnée se déroule à mes portes, il tonnera le géant aux cent bouches de feu, et les ennemis effrayés regagneront leurs retranchements pour y cacher leur défaite ! Si, dans ton noble orgueil, tu faisais retentir les airs émus pour saluer un jour de fête, ton orgueil était mon orgueil ; je hissais avec fierté l'étendard de mes rois, il flottait sur mes vaisseaux à la vue des pavillons étrangers et paraissait leur dire : Ecoutez et tremblez !

Malheureux le jour où tu brisas des illusions si belles ! malheureux le jour où tu fis un si cruel plaisir aux nations envieuses de ma gloire, en leur montrant le spectacle de mes ruines fumantes ! Dans ce jour tu couvris d'un voile de deuil l'éclat d'une royale fête.

Triste et bien triste souvenir ! un autre éclat doit l'effacer. Sais-tu quel doit être cet éclat ? un jour viendra, il viendra un jour désiré où le soleil montera à l'horizon plus resplendissant et plus beau, où la brillante aurore nuancera l'Orient de touches plus délicates et plus pures. Mon peuple, penché sur la grande muraille, attendra plein d'anxiété qu'un rayon d'or vienne frapper ta cime. Alors tu tonneras comme l'Etna dans ses jours de colère ; et, aux éclats de ta foudre, mes enfants joyeux danseront avec autant

de sécurité que le villageois au son d'un instrument champêtre. Sais-tu ce que diront tes tonnerres? ils diront qu'elle a sonné, l'heure où la noble fille de cent rois s'est assise sous le dais de saint Ferdinand.

Tu demanderas alors qu'un épais nuage te dérobe aux yeux de la jeune reine; et, quand pour la première fois l'indignation enflammera les traits de sa douce majesté, soumis et tremblant en sa présence, tu lui diras alors : Reine, je ne fus pas moi!

SITUATION DE L'ESPAGNE

(Premier Article).

Au-dessus du sombre horizon agité par la tempête, sillonné par les éclairs, ébranlé par la foudre, il est une région calme et sereine, inondée par les rayons de l'astre du jour. De même au-dessus de la politique des passions, s'élève la politique des idées; au-dessus des intérêts éphémères et particuliers, sont placés les intérêts généraux et durables; au-dessus des ténébreuses sinuosités de la mauvaise foi, les splendeurs de la droite vérité. La voix de celle-ci n'est guère plus entendue en Espagne, déjà depuis trop longtemps. Les choses mêmes qui se passent à nos yeux, il ne nous est pas permis de les voir ce qu'elles sont; on exagère, on dénature le bien comme le mal. Ce malheureux pays a été transformé en une sanglante arène où l'on combat sans pitié, tantôt avec les armes de la violence, tantôt avec celles de la perfidie. Les combattants sont intéressés à montrer sous un faux jour leur propre situation et celle de leurs adversaires. Ils soulèvent à dessein un nuage de poussière, dans le but de s'aveugler réciproquement et d'aveugler les

spectateurs. Quel homme a été en état de se faire une idée juste et complète du parti et de la cause de Don Carlos, en s'en tenant aux journaux favorables à la reine? Quel homme également pouvait connaître les éléments divers qui se combinèrent en faveur de celle-ci, s'il formait son opinion d'après la gazette d'Oñate? Dans la lutte acharnée que se sont ensuite livrée les diverses fractions du parti libéral, comment serait-il possible de découvrir la vérité, à travers de si ardentes disputes, tant de clameurs, de récriminations et d'outrages?

Pensée bien affligeante et qui le devient encore plus, quand on considère le degré d'exaltation que les passions prennent aujourd'hui. Si l'on ne voit pas descendre dans l'arène des partis qui ne sont que trop connus et qui comptent tous les jours de nouveaux prosélytes, il faut bien parler de ceux qui préfèrent la monarchie pure ou ce que rêve d'analogue Zea Bermudes sous le nom de despotisme élégant, ou bien ce que désiraient encore les partisans de Don Carlos. Ces deux derniers partis, nous dira-t-on peut-être, n'ont aucune importance et sont déjà hors de combat, ils sont tellement impuissants et nuls, qu'ils ne méritent aucune attention de la part de ceux qui combattent sous les nouvelles enseignes. Nous n'avons pas à discuter l'exactitude et la valeur de cette observation; nous ferons seulement remarquer que le premier de ces deux partis rencontre singulièrement de sympathies dans le nombre assez considérable de gouvernements européens qui, fondés sur les mêmes

principes, suivent la même ligne de conduite. Quant au second, son impuissance et sa nullité avaient revêtu, pendant trois ans, des formes assez étranges et d'une signification fort peu équivoque : des bandes nombreuses dans presque toutes les provinces du royaume, et de plus une armée de quinze mille hommes en Catalogne, une de vingt-cinq mille dans le bas Aragon, une autre de quarante mille dans le nord. Avons-nous à ce point perdu la mémoire, que nous ayons oublié le comte d'Espagne tenant tête au baron de Meer, Cabrera à O'Donnell, Maroto à Espartero?

L'Espagne ne connaît pas la vérité sur ce qui la regarde; et, dans les circonstances actuelles, cette connaissance est une question vitale. La vérité est la vie des sociétés. Si elle existe dans la pratique, on peut se passer de la théorie; un homme simple use de sa santé sans même s'en apercevoir. Mais si la vérité n'est point pratiquée, la connaissance en devient indispensable. Pour appliquer le remède, il est nécessaire de connaître le mal. Quand les sociétés se gouvernent par voie de tradition, quand ce n'est ni la réflexion ni le raisonnement qui les dirige, quand c'est la coutume et le sens commun qui perpétuent ce qu'ils ont trouvé établi, on peut alors se passer d'une connaissance explicite de la vraie situation du pays et des autres conditions de la vie sociale. Quand, au contraire, le passé est détruit et qu'il faut bâtir un nouvel édifice, quand les lois secondaires, et celles même qui servent de fondement à la société, ont subi

un profond changement, quand les lois existantes, quelque parfaites qu'on les suppose, n'ont pas l'avantage d'être passées par l'épreuve du temps, les sociétés alors sont condamnées à d'incessantes réflexions sur elles-mêmes, comme un homme qui abandonne le modeste patrimoine de sa famille, pour aller à travers de hasardeuses spéculations à la recherche d'une plus grande fortune.

Bonald a dit : « Depuis la révolution française il manque à l'Europe une expérience nouvelle ; malheur au peuple qui devra la donner ! » L'Espagne a été ce peuple. Ainsi, la nation la plus monarchique de l'Europe a été la plus cruellement punie des excès de la démocratie. Quel intérêt pouvaient avoir les monarques du Nord à contempler avec tant de froideur le spectacle de nos infortunes ? Sans doute, l'intérêt de faire servir notre malheureux exemple d'expérience à leurs sujets. La révolution française pouvait être à craindre, la nôtre, non. Là était Oreste agité par les furies et brandissant à droite et à gauche le poignard homicide ; ici, c'est un homme qui s'agite convulsivement dans des douleurs atroces après qu'on lui a versé le poison mortel. Un tel exemple n'est pas contagieux : les Spartiates faisaient enivrer un esclave, puis l'exposaient à la vue de leurs enfants, afin de leur inspirer l'horreur de ce vice.

Dans les partis qui se disputent la victoire, il y a des hommes distingués ; nul n'en doute. Il y a des hommes de bonne foi ; qui le nie ? mais qui ne voit aussi leur complète impuissance ? Ils se jettent à la

face les mots de faiblesse, d'imprévision, de mauvais vouloir et jusqu'à ceux de trahison et d'infamie. Ils savent vaincre, mais non profiter de la victoire. C'est dans le festin du triomphe qu'ils ont rencontré leur lit de douleur. Ils sont là couchés, et la nation avec eux.

Où est cette félicité que vous nous aviez promise en termes si pompeux? Nous avons rencontré, direz-vous, des obstacles insurmontables. Mais nous pouvons bien, à notre tour, dire aux uns : pourquoi les avez-vous suscités? et aux autres : pourquoi ne les avez-vous pas prévenus? C'est que nous n'avons pu les prévoir, répondront les premiers; nous n'avons pu les surmonter, diront les seconds. Eh bien, soit! que cela vous serve d'excuse aux yeux de la postérité, puisque vous avez le courage de donner en effet pour excuse l'aveuglement et l'impuissance!

Quand le navire est en danger, tous demandent le secours d'un ancre, tandis qu'ils le regardaient comme inutile au moment de mettre à la voile. La loi, s'écrient-ils, la loi sera notre ancre de salut; la loi n'est plus respectée, et c'est de là que viennent tous nos maux, elle seule pourra les guérir. Où est la loi? qu'en avez-vous fait vous-mêmes? C'est aujourd'hui, aujourd'hui seulement, que vous vous apercevez qu'elle manque et que la force décide de tout; que la force règne et menace de régner dans l'avenir, lorsque depuis dix ans elle est maîtresse de notre infortuné pays! Pensez-vous que la force existe seulement dans les champs de bataille? est-elle plus

réelle et plus vraie ; exerce-t-elle une action plus efficace et plus funeste, quand elle s'annonce par le cri de la trompette guerrière, ou par la voix du canon, que lorsqu'elle se déchaîne par de menaçantes clameurs ou par les murmures du mécontentement et de la colère? Vous plaindrez-vous aussi de notre défaut de nationalité, comme si ce défaut ne remontait pas à 1833? Quel homme, quel parti, depuis cette époque, a pu dire avec vérité : La nation, c'est moi? Vous plaindrez-vous de ce que les questions d'intérêt général se résolvent toujours en vue de la conservation du pouvoir, et de ce que par là-même notre dignité nationale est flétrie? Mais pensez-vous que cette politique soit entièrement nouvelle? Pensez-vous que ce qui se passe soit autre chose que l'extension d'un principe posé, et que nos malheurs actuels ne soient pas le résultat d'une dégradation antérieure? Les gouvernements qui ont précédé se sont lancés dans des sentiers périlleux, sur des pentes rapides; et, la chute une fois commencée, les corps tombent avec une rapidité dont la proportion est connue. On a perdu de vue les vrais principes de tout gouvernement, on les a dénaturés, et les gouvernements qui se sont succédé ont continué la décadence. C'est dans un temps de révolution, surtout, que se vérifie cette parole : *Mox daturos progeniem vitiosiorem;* il naîtra d'eux des enfants pires que leurs pères.

Nous ne désignons personne, nous n'accusons personne; nous faisons seulement remarquer les graves leçons de l'expérience. Nous plaignons le sort des

hommes qui, avec de loyales intentions, se sont trouvés dans de si terribles conjonctures. Ce n'est pas nous qui les jugerons sans les ménagements convenables; mais la vérité, l'inexorable vérité, ne nous permet pas de trahir nos convictions.

Quand la reine Christine, chargée du gouvernement pendant la maladie de son royal époux, lança le décret d'amnistie, elle inaugura une époque nouvelle qui est loin d'être encore terminée. En apparence ce n'était là qu'une amnistie, en réalité c'était un changement de politique. C'est ainsi que tout le monde le comprit sans qu'on eût besoin de s'expliquer davantage; on sentit une secousse instantanée, rapide, comme celle qu'on reçoit d'une décharge électrique. Quelles devaient être les conséquences de cette mesure? Tous ne le prévoyaient pas, et la femme auguste qui l'avait signée, moins peut-être que les autres. Mais confusément, instinctivement, les uns y découvraient un nouvel avenir et de folles espérances, les autres des tempêtes et des calamités.

Avec ce décret, et que certains de nos lecteurs ne se scandalisent pas de ce que nous allons dire, et ne jugent pas du sens de nos paroles avant de les avoir lues jusqu'au bout, avec ce décret commença la politique qui résout les questions d'intérêt national en vue de l'intérêt du moment et pour la conservation du pouvoir. Dans cette amnistie, on peut faire la part aussi grande qu'on voudra à la générosité personnelle de la femme de Ferdinand; mais, au fond et dans la pensée de ceux qui lui conseillèrent de faire un tel pas,

ce fut un contrat tacite avec le parti libéral : Je t'appuie pour que tu me soutiennes ; *do ut des*. Ainsi l'entendirent les amnistiés, ainsi l'interprétaient les circonstances, ainsi l'ont expliqué les événements. Le manifeste Zea Bermudes, après la mort du roi, fut une tentative pour rescinder ce pacte ; mais les protestations de deux généraux célèbres furent une voix qui réclamait impérieusement l'accomplissement des promesses ; le Statut fut promulgué.

Dans la presse et à la tribune retentit aussitôt le cri : Ce n'est pas assez. En mai 1835, l'auteur du Statut se voyait assailli par les poignards des assassins, aux portes mêmes de l'Assemblée ; dans le mois d'août se formèrent des soulèvements et des juntes sur plusieurs points du royaume ; en septembre, le comte de Toreno est remplacé, la reine cède, le Statut est déclaré insuffisant, on promet de le modifier. Peu de mois après, quand approche le moment de réaliser cette promesse, on s'effraie des circonstances qui l'ont accompagnée, on tente de revenir sur sa parole, le ministère Isturiz est nommé ; et dans le mois d'août 1836, les portes du palais sont forcées, l'émeute pénètre jusque dans le sanctuaire de la majesté royale, on publie la constitution de 1812, et un général, vanté peu auparavant pour la part qu'il avait prise dans l'établissement des libertés publiques, succombe misérablement sous les coups de la plus noire ingratitude.

Une assemblée constituante est convoquée ; à peine a-t-elle fini ses travaux, qu'une armée passe à Madrid ;

les siéges du ministère tremblent au bruit des tambours et des armes, un regard de mécontentement est dirigé sur lui par un grand personnage, le ministère tombe.

Les volontés de l'armée, les négociations avec prime, les changements de personnes et de systèmes, les fameux *communiqués*, les réponses, les manifestes, les protestations allaient s'enchaînant avec rapidité et produisant les plus terribles conséquences. On était vers le milieu d'octobre 1840, et des rivages de Valence s'éloignait tristement un vaisseau qui faisait voile vers les plages étrangères : la femme auguste qui peu d'années auparavant ouvrait les portes de la patrie à des milliers de proscrits, était elle-même proscrite.

Où est donc la loi, répéterons-nous ici ? où la rencontrez-vous, dans tous les grands changements survenus depuis 1833? Portez vos yeux de toutes parts, vous ne la découvrirez point. On vous en montrera le palais, la force publique en garde les portes ; pénétrez dans l'intérieur, la loi s'y trouve, en effet ; mais c'est un corps inanimé, en son nom s'accomplit ce qu'elle ne dit point. Ainsi au nom d'un roi qui vient d'expirer, des mandarins audacieux exécutent leurs propres caprices, en se donnant pour les mandataires de la volonté souveraine, alors qu'ils ne possèdent en secret que le cadavre du monarque.

En révolution on pose pour principe que, l'ordre légal établi n'est plus légitime, comme se trouvant en opposition avec l'intérêt du peuple qui est la

suprême loi. D'une manière plus ou moins explicite, ce principe est en effet toujours proclamé, quand on se jette dans un nouvel ordre de choses, en passant par dessus les formes établies. Peu importe que celui qui fait un tel pas soit peuple ou monarque, et que cette transgression vienne d'une assemblée populaire ou d'un conseil royal. Demandez aux conseillers de Christine quand elle publia le Statut, demandez aux tribuns de notre Constituante par quels principes ils se dirigeaient. Ils vous parleront tous des besoins de l'époque et de l'obligation d'y satisfaire ; les premiers remonteront peut-être aux anciennes lois fondamentales et les seconds diront également que la constitution de 1812, en vertu de laquelle ils se sont réunis, fut donnée à l'Espagne comme une restauration de ces mêmes lois ; au fond, les choses sont les mêmes de part et d'autre, il n'y a pas même de différence dans le voile dont on les couvre, si ce n'est que dans un cas c'est une reine qui le jette et que dans l'autre c'est le peuple.

Du moment où l'on est sorti du chemin de la légalité pour entrer dans celui des appréciations personnelles, à la place de la loi, on a mis la volonté d'un homme, et tout le système social est ébranlé par la base, puisqu'il a pour but essentiel dans toutes ses dispositions d'écarter autant que possible du gouvernement de la société le bon plaisir et l'arbitraire. Les événements suivent alors un cours irrésistible, le torrent va se précipitant d'abîmes en abîmes, jusqu'à ce qu'enfin, rencontrant une plaine, il entre de

nouveau dans un lit profond et continue paisiblement sa course.

Plusieurs s'imaginent que la majorité de la reine aplanira toutes les difficultés et fera disparaître, comme par enchantement, les complications qui brouillent la situation actuelle. « Quand une fois, disent-ils, la reine aura pris en main la direction des affaires, délivrés enfin de tout intérim, affranchis d'un pouvoir exercé par des personnes qui ne doivent le conserver qu'un temps, nous échapperons définitivement à tant d'agitations et de dangers, l'incertitude cessera, on verra plus clair dans l'avenir. Qu'on ajoute à cela le mariage de la jeune reine avec un prince qui porte en lui-même des garanties d'ordre, de paix et de conciliation; et nous verrons comment savent se réunir autour du trône, les Espagnols de toute opinion; un voile sera jeté sur les anciennes discordes, les institutions maintenant vacillantes seront affermies, l'union avec les puissances du Nord sera resserrée; et l'Espagne, reprenant la place qui lui appartient en Europe, verra s'ouvrir une ère nouvelle de bonheur et de prospérité. »

Nous reconnaissons que la majorité de la reine sera réellement un événement heureux, dont l'influence ne pourra qu'améliorer notre situation; nous avouons encore, que la prolongation de la minorité serait une calamité nationale, dont les conséquences ne peuvent être calculées; nous pensons dès lors aussi, qu'en effet nous aurons une excellente occasion pour commencer une ère nouvelle, que nous aurons encore

là, une de ces favorables conjonctures qui se sont déjà plus d'une fois offertes et dont on n'a pas su profiter, si même on n'en a pas abusé pour aggraver les maux de la nation. Nous ne doutons pas que si la Providence donnait à notre jeune reine des conseillers habiles, prévoyants, et dotés, par dessus tout, d'intentions assez pures et de pensées assez élevées pour se placer à la hauteur de telles circonstances, nous ne doutons pas qu'il ne fût possible de fermer le cycle des révolutions et de lancer notre nation dans cette voie du progrès où l'entraînent déjà ses généreux instincts. Mais nous avons été tellement éclairés par l'expérience, elles sont si nombreuses les espérances que nous avons vues tomber, qu'il n'est pas étonnant qu'au moment d'en concevoir de nouvelles pour une époque déterminée, notre esprit soit frappé par de tristes appréhensions qui viennent, sinon l'abattre, au moins le troubler et l'obscurcir.

Et qui pourrait assurer que les événements s'accompliront tels qu'on aime à les prévoir? qui pourrait dire qu'une situation aussi compliquée que la nôtre, se débrouillera sans efforts par le fait seul de la majorité de la reine? Laissons de côté la question si grave agitée par la presse périodique, faisons entièrement abstraction de la situation nouvelle où nous placerait une semblable éventualité, ne touchons pas aux questions de personnes et ne considérons que les faits dans leurs conséquences et leur connexité. Croit-on, par hasard, que le champ de la politique soit si aisément abandonné par les ambitions rivales, par

les intérêts opposés, alors qu'ils ont tous de puissants moyens d'action et d'influence? Cela nous semblerait difficile; et, quelque grande que soit notre confiance dans le bon sens de la nation espagnole, quelque persuadé que nous soyons de la force du sentiment monarchique dans notre pays et des admirables effets qu'il peut produire, nous ne pouvons nous empêcher de douter encore, que le simple fait de l'avènement de la jeune reine à sa quatorzième année, puisse donner des résultats aussi décisifs et aussi satisfaisants.

Son mariage est encore un événement qui fixe à bon droit l'attention de tous et fait naître de grandes espérances. Nous devons avouer que, suivant le choix qui sera fait, cette alliance peut amener les changements les plus avantageux, contribuer puissamment à dégager la situation et conduire nos affaires à un heureux dénouement. Mais quand est-ce que ce mariage aura lieu? avec qui? est-ce la politique de l'Angleterre ou celle de la France qui prévaudra? quelle part y prendront les puissances du Nord? jusqu'à quel point se mettront-elles d'accord avec la France, ou avec l'Angleterre, ou bien avec toutes les deux? Quelle politique devra représenter le mari de la reine? voilà une série de questions toutes graves, importantes, vitales, qui certainement sont plongées dans une obscurité profonde, recouvertes de cent voiles et nous laissent dans l'impossibilité, pour le moment, de hasarder une conjecture avec quelque espoir de la voir se réaliser. Il est peu d'affaires d'un plus haut in-

térêt et d'une plus grande importance pour la nation ; il n'en est pas de plus étroitement liée avec la solution des grands problèmes encore pendants à nos yeux ; il en est peu aussi, que la presse périodique puisse aborder avec moins de facilité. Une fois ou autre, on a bien donné quelques indications, des dissertations même ont été publiées ; mais la question considérée dans toute son étendue, dans toute son épineuse complexité, n'a pas encore été l'objet d'une polémique suivie. Nous n'approuvons ni ne censurons cette réserve, nous la constatons seulement comme une preuve de plus de la gravité même de l'affaire, puisque on n'entre qu'avec tant de circonspection sur un terrain par lui-même si ouvert et si libre.

Et qu'on ne croie pas que cela vient de la peur de se compromettre. Une autre question s'est présentée, et certes la presse périodique ne s'est pas montrée pusillanime ; non-seulement elle l'a abordée sans crainte, mais elle l'a résolue, pour ainsi dire, avant de la poser. Il est incontestable, a-t-elle dit, que l'époque de la majorité de la reine ne doit, ni ne peut être retardée.

Plaise au ciel qu'elles ne soient pas déçues, les espérances qu'on fonde sur ce jour, et qu'on y fonde à tel point que la seule pensée de le voir retardé, excite les plus vives alarmes et soulève un cri unanime de répulsion et d'horreur. Ces espérances ne nous sont point étrangères ; mais il ne nous est pas donné de les nourrir avec calme, quand nous considérons les diffi-

cultés qui peuvent se présenter avant cette époque, celles qui peuvent surgir au moment même, celles enfin qui viendront après.

Nous comprenons fort bien que la présence toute seule de la jeune souveraine à la tête du gouvernement doive être plus efficace pour imposer silence aux passions et respect aux partis, que celle d'une autre personne quelconque, n'importe ses qualités. Nous comprenons aussi que ce vide, rien ne peut le combler. Mais en reconnaissant ce qu'il peut y avoir d'heureux dans le moment où cessera la minorité d'Isabelle, nous n'allons pas nous imaginer que ce moment amène avec lui le remède à tous nos maux. Quand nous nous représentons cette jeune enfant entrant dans l'exercice de son pouvoir, il nous semble voir une petite fille saisir le timon d'un vaisseau qui lutte avec les fureurs de l'Océan; à ses pieds s'ouvrent les abîmes, sur sa tête l'orage mugit, la faible enfant lève au ciel ses yeux chargés d'angoisses pour invoquer l'Etoile des mers. Nous unissons alors nos prières à ses prières; et nous souvenant qu'il est un Dieu protecteur de l'innocence, nous nous rassurons un peu sur les destinées de la fille de saint Ferdinand.

ALBION.

Albion, Albion !! toi dont le front menaçant se couronne d'une brume éternelle ! elles étaient jadis cruellement inhospitalières, tes côtes enveloppées de frimats ; et le malheureux nautonnier battu par la tempête se sentait, en les touchant, glacé de frayeur. Aujourd'hui, reine des mers, redoutée des nations, tu étends ton renom et ta puissance de l'orient à l'occident, de l'aquilon au midi. Mille et mille vaisseaux reposent dans tes ports ; mille et mille vaisseaux s'éloignent de ton sein, dirigeant leur course vers les contrées les plus lointaines ; mille et mille vaisseaux viennent à toi, chargés des trésors de mondes inconnus et des dépouilles de cent peuples soumis à ta fière domination. Jamais puissance ne fut pareille à ta puissance, jamais grandeur n'égala ta grandeur. Tyr dont la docte antiquité nous vante les richesses, Carthage, la patrie d'Annibal, la rivale de Rome, n'étaient rien comparées à toi. Jamais leurs navires n'égalèrent tes navires, leurs œuvres tes œuvres, leur empire ton empire.

Babylone, la ville aux jardins suspendus, aux immenses murailles, aux superbes remparts ornés de

cent portes de bronze fut à peine comparable à la populeuse cité assise sur les bords de la Tamise. Son temple majestueux dont le superbe fronton, les hautes tours et le dôme splendide rappellent les merveilles de Rome chrétienne, ô profanation ! est souillé par le schisme. En vain se pare-t-il du nom du grand Paul ; l'apôtre de la vérité n'accepte pas les hommages de l'erreur. Westminster, la vieille abbaye aux mille caprices, aux féériques décorations architecturales, aux pyramides élevées, aux innombrables chapelles, aux antiques tombeaux, tout empreint de l'aspect des siècles, redit encore au voyageur ce que tu fus un jour, quand tu conservais intacts les augustes enseignements de Patrice et d'Augustin. Qui n'est saisi d'étonnement et de stupeur en contemplant ces magnifiques ponts qui relient les deux parties de la grande ville, ces lignes de palais et de monuments si dignes d'un grand peuple, ces parcs grandioses, ces doks orgueilleux et ces immenses ateliers ? Qui n'admirerait ce fleuve autrefois encombré de roseaux, maintenant sillonné par ces navires qu'emporte la vapeur et qui pareils à des flèches rapides s'élancent vers la mer? Qui peut, sans une surprise mêlée d'effroi, parcourir cette arcade souterraine qui porte sur ses épaules le poids incommensurable du grand fleuve ?

Puissante Albion, je ne porte pas envie à tes destins, je ne fais pas des vœux pour ta ruine. Si tu ne cesses d'appeler des maux sans nombre sur ma patrie, si, te souvenant de l'invincible Armada, tu te venges

encore sur l'empire du grand monarque, peu satisfaite du secours que te donna dans un jour de malheur la fureur de la tempête, nul n'a le droit de s'en étonner; ce n'est pas à toi qu'est confié le soin de notre défense, ni celui de notre honneur.

Si le pavillon lusitanien s'incline humblement devant ton pavillon, si, fière et dédaigneuse, tu disposes du sort de la patrie de Gama, ce n'est pas à toi qu'en est la faute. La puissance et la gloire sont l'objet des vœux de toutes les nations, la puissance et la gloire sont l'objet de tes vœux. Honte à qui prépara les voies à l'esclavage, honte à qui peut le souffrir! Oh! qui pourrait évoquer de sa tombe le héros glorieux qui, des côtes de la Lusitanie, s'élança avec une si noble audace vers le lointain climat qui voit naître le soleil! Quand il doublait le formidable cap des tourmentes et bravait le fantôme effrayant immortalisé par le génie de Camoëns, qui lui eût dit alors que dans trois siècles sa patrie serait une humble colonie du pouvoir britannique? qui lui eût dit qu'un tel abaissement se nommerait liberté, qu'on traiterait d'ignorance et de fanatisme les grandes inspirations de son temps?

Si tes prétentions triomphent aussi sur les rives de la Seine, si tes menaces font trembler la *politique modeste* de ces hommes qui souillent la gloire de Louis XIV et de Napoléon, si dans les mers du Levant ton pavillon prévaut sur le pavillon de saint Louis, si tu vas éclipsant chaque jour les souvenirs de Godefroy de Bouillon et du vainqueur des Pyramides, la

faute n'en est pas à toi. La puissance et la gloire sont l'objet des vœux de toutes les nations, la puissance et la gloire sont l'objet de tes vœux. Non ce n'est pas ta faute si, debout sur les ruines des croyances d'un grand peuple, une fausse philosophie ne sait plus lui donner d'activité sans frénésie, de calme sans torpeur.

Le drapeau glorieux d'Isabelle de Castille, le pavillon qui passa triomphant par des mondes inconnus, qui s'ouvrit de nouveaux chemins pour mesurer la circonférence du globe, qui vainquit à Pavie, à St.-Quentin, à Lépante, n'ose pas, lui non plus, pensée cruelle ! se déployer fièrement devant toi. Il s'abaisse humblement en ta présence, sur ces mêmes rivages d'où partirent jadis des flottes superbes pour aller conquérir un monde. Là aussi retentissent des cris de joie insensée, quand par hasard quelqu'un de tes lords fait entendre à dessein quelques mots ambigus, qu'on puisse interpréter dans un sens favorable. Ombre redoutée du grand Gonzalve, toi dont l'épée foudroyante faisait courber le front à de puissants monarques, toi dont le nom frappait l'Italie de terreur et l'Europe d'admiration ! immortel Cortès, conquérant de cent peuples, toi dont la main amoncelait les conquêtes comme celle du soldat amoncelle les trésors du butin ! et toi Pizarre, et toi duc d'Albe, et toi jeune vainqueur de Lépante, ombres héroïques et vénérées qui jadis avez porté la gloire du nom Espagnol jusque dans des contrées où ne parviendront jamais les fables des héros enfants des Dieux, eussiez-

vous souffert que votre patrie fût outragée, eussiez-vous mendié de méprisantes faveurs !

Notre gloire a passé, tout a disparu comme un songe léger qui charme un instant l'imagination et ne laisse après lui que la triste réalité. Et notre malheur est tel qu'il n'admet pas de remède, et qu'à l'exemple de l'infortunée Lusitanie, il nous faut, nous aussi, descendre à l'humble rang de colonie britannique ! Serait-ce donc un legs de servitude et d'avilissement que transmettrait aux générations suivantes la génération qui, brisant le joug du vainqueur de l'Europe, proclamerait hardiment son indépendance ? Non ; car l'Espagne conserve encore de nobles cœurs où s'est réfugié l'amour de la patrie. Non ; car les glorieux fantômes de nos héros, se dressant dans notre pensée avec leurs poses si fières et leurs fronts rembrunis, viendraient troubler le repos de l'esclavage. Non ; car les défenseurs de l'invincible Sarragosse et de l'immortelle Girone jetteraient la honte à notre front humilié, comme on jette la boue sur le visage des infâmes. Non ; car il vit encore parmi nous le souvenir de la peur qui saisit les armées britanniques et les faisait revoler dans leurs vaisseaux, à l'aspect des aigles françaises, tandis que l'Espagnol abandonné, combattait seul, sans autre bouclier que sa poitrine, sans autre secours que sa valeur, sans autre soutien que sa constance ; un contre mille !

Un jour, dans ses projets d'ambition insatiable, le formidable colosse cherchait au sein de nos malheurs

le secret de notre force, comme l'augure fouillait autrefois dans les entrailles palpitantes de la victime; il découvrit la source cachée, la demeure secrète de la vie, et, d'une main frémissante de terreur et d'espérance, il désigna cette force mystérieuse et se dit : « Extirpons-la ! Elle triompha de la barbarie des enfants du Nord, elle créa cette grande nationalité qui succomba sur les bords du Guadalète; elle la conserva comme le feu sacré dans les grottes de Cavadonga; elle inspira, elle anima les fondateurs d'une nouvelle monarchie groupés autour de Pélage; elle humilia dans cent batailles la puissance de l'étranger, soutint une lutte de huit siècles, triompha dans Grenade et porta jusque sur les côtes de l'Afrique le drapeau castillan; elle conduisit d'intrépides marins sur des plages inexplorées, ouvrant des mondes nouveaux à la civilisation, mena des guerriers immortels à la conquête de pays sans nombre, et porta la terreur du nom espagnol dans tous les coins de l'Europe; elle réveilla le Lion endormi et lui fit rompre d'un seul bond les chaînes dont l'avait chargé l'usurpation étrangère secondée par une lâche trahison ; elle..... extirpons-la ! Versons en secret à ce peuple un poison si violent qu'il vienne à bout de la constitution la plus robuste. Répandons à profusion au milieu d'une population ignorante le livre saint que nos mains ont altéré; faisons sans cesse retentir à ses oreilles les grands mots de lumière, de paix et de fraternité; que nos émissaires déguisés, se couvrant de la mission du Christ, sèment de toutes

parts le mépris de l'ancienne foi et la haine de Rome. »

La puissance et la gloire sont l'objet des vœux de toutes les nations, la puissance et la gloire sont l'objet de tes vœux. Mais une grande nation devait-elle employer des armes aussi viles que l'erreur et le mensonge ? Le sang qui coule sur la lame d'une loyale épée ennoblit le bras qui la tient ; le sang qui dégoutte d'un poignard imprime une tache ineffaçable.

Quand sur toi brille d'en haut une clarté merveilleuse et féconde, quand le sang des martyrs que ta main versa dans un moment de rage crie au ciel, non vengeance mais pardon, pardon et lumière, ah ! que ta main impie ne rejette pas sur un peuple fidèle les ténèbres qui commencent à se retirer de ton horizon ! Que ton orgueil ne s'élève pas contre le ciel ; car il est un Dieu vengeur ; car tes pensées et tes efforts ne peuvent rien contre la barque mystérieuse protégée par son bras tout-puissant. Il y eut aussi, dans les siècles écoulés, des nations superbes dont les sacriléges attentats ont provoqué la colère de celui qui peut, d'une parole, changer en un sable aride le lit des fleuves et mettre à nu l'espace occupé par les mers. Elles étendirent contre le peuple choisi une main tyrannique, elles profanèrent son sanctuaire. Sais-tu quel fut leur sort ? ouvre les prophètes et puis écoute tes propres voyageurs, qui te racontent avec étonnement le terrible accomplissement de leurs oracles. Où est Ninive, la ville de Sennachérib, de ce

monarque orgueilleux contre lequel l'ange du Seigneur tira son épée flamboyante? Ses marchands étaient plus nombreux que les étoiles du firmament; ses soldats étaient comme les sauterelles du désert... On ne retrouve plus la place qu'ils ont occupée.... la grande Ninive n'est plus qu'une vaste et profonde solitude.

Où est Babylone la merveille de l'Orient, la ville d'or, le joyau de la terre, la ville au gigantesque temple, à l'imprenable citadelle, au lac immense comme une mer? Les effrayantes prophéties se sont réalisées : Je perdrai le nom de Babylone et jusqu'à ses restes; elle sera la demeure des oiseaux de proie, la retraite des dragons, une morne solitude, un pays stérile et désert, une plaine dévastée, désolée, marécageuse, où l'on ne verra s'élever que des monceaux de ruines.

La lie du calice n'est pas épuisée, Dieu la répand encore dans son indignation sur les peuples qui provoquent sa vengeance. Si la triste Ibérie doit subir une expiation éclatante, garde-toi d'insulter à ses pleurs, n'outrage pas ses infortunes, ne lui dérobe pas, sans pitié, son unique consolation, sa dernière espérance, la foi de ses pères et la confiance en on Dieu. Elle peut sonner pour toi l'heure terrible (que Dieu l'éloigne néanmoins!), elle peut sonner l'heure terrible où la discorde déchaînée dans ton sein armera contre toi ces enfants si nombreux dont ton luxe insolent ne peut déguiser les haillons, dont ta hideuse opulence n'apaise pas la faim. Malheur à toi, le jour

où la fidèle Irlande que tu courbes depuis tant de siècles sous le joug de ta tyrannie, fera retentir ce cri terrible : Assez ! Et, se dressant à tes yeux comme un spectre sanglant, demandera vengeance, après avoir vainement demandé justice ! Malheur à toi, le jour où cent peuples divers répandus dans toutes les régions du globe, mais animés contre toi d'un même sentiment, verront avec joie le trouble et l'angoisse que la discorde intestine fera remonter à ton front ! Malheur à toi, le jour où les tempêtes déchaînées par une main divine disperseront les vaisseaux qui voguaient vers tes rivages ! Malheur à toi, le jour où ces héroïques nations auxquelles tu prodigues l'outrage, pleine de confiance dans les mers qui te servent de remparts, pourront s'élancer sur tes bords et mesurer enfin leurs forces avec les tiennes, poitrine contre poitrine !

La patrie des Viriathe, des Vasco, des Pélage, des Gusman et des Gonzalve, n'est pas morte. Gémissante et abattue, elle n'attend que le moment où la Providence appelle les peuples à une nouvelle vie, avec cette seule parole : Levez-vous et marchez ! Ce n'est pas en vain que Dieu lui donna pour défense et pour abri contre l'invasion étrangère ce vaste mur pyrénéen ; ce n'est pas en vain que les mers dont elle est environnée lui disent qu'elle devrait être la plus redoutable rivale ; ce n'est pas en vain que sur les pics des Maures les soldats espagnols gardent leurs stations, comme s'ils n'attendaient que le signal pour te chasser de la forteresse opposée. Ne serait-ce là que

le délire du patriotisme? Oh! non, ce n'est pas un délire! Il est une grande nation, seulement, il lui manque un grand homme. Est-il né? naîtra-t-il? Adorons les secrets de l'Eternel, et n'abandonnons pas la dernière consolation des malheureux, l'espérance.

SITUATION DE L'ESPAGNE

(Second Article).

Il n'est pas bien difficile d'attaquer les opinions des autres, mais il l'est beaucoup de défendre les siennes. La raison humaine est aussi faible pour édifier qu'elle est puissante pour détruire. Cela se vérifie dans toutes les parties du domaine intellectuel, mais nulle part comme dans la politique. Les problèmes de cette science, outre la multitude de leurs données, se compliquent encore des changements que ces mêmes données subissent à chaque pas. Si donc la tolérance est nécessaire quelque part, c'est surtout dans la politique. En combattant un adversaire, n'oublions pas de nous montrer indulgents, nous pouvons avoir bientôt besoin d'implorer son indulgence. Ces réflexions donnent assez à comprendre combien nous sommes ennemis de tout empirisme bavard et de toute panacée politique. Dans des questions aussi ardues et épineuses, celui qui décide de tout avec un ton magistral, celui qui prétend avoir découvert des solutions générales, simples et faciles, est un halluciné ou un imposteur.

Quel intérêt peut-on avoir à se dissimuler la situation extrêmement critique et compliquée, la dangereuse impasse où l'Espagne se trouve engagée? Pourquoi nous faire illusion, au point d'espérer avec une candeur par trop naïve que le remède à nos maux ne peut tarder à venir? Pourquoi perdre de vue que nous manquons de pouvoir et que nous ne savons à quelle source en puiser, que nous manquons d'ordre et que nous ne voyons pas le moyen de le constituer, que nous avons un besoin absolu, non de coalition, mais d'union réelle, sincère, solide, permanente, et que le secret de cette union nous est inconnu? Pourquoi feindre d'ignorer qu'il existe une loi fondamentale dont l'infraction est passée en usage, que nous sommes dans la nécessité de régler les affaires ecclésiastiques, de concert avec le souverain Pontife, qu'il nous importe de rétablir nos relations avec les puissances du Nord, et que pour le moment nous ne pouvons raisonnablement espérer ni l'un ni l'autre? Il faudrait ajouter à cela le besoin de dresser les lois organiques, de régulariser et de fortifier l'administration, de débrouiller la question des finances, puisqu'on ne peut en rétablir l'équilibre, et de résoudre cent autres questions secondaires, il est vrai, mais qui ne manquent pas d'importance, ne serait-ce que par leur nombre et par la confusion où on les a laissées.

Le vice radical de notre situation, c'est bien le défaut de pouvoir; et la cause de ce vice, c'est l'impossibilité de donner tout d'un coup quelques années de plus à la jeune orpheline assise sur le trône des Es-

pagnes. Tournez le problème dans tous les sens, la difficulté est là. L'immense majorité des Espagnols désirerait ardemment que les vingt mois qui la séparent de sa majorité ne fussent que vingt minutes; et les hommes prévoyants voudraient même qu'elle eût vingt-cinq ans en même temps que quatorze. Un monarque de vingt-cinq ans, tel est le premier besoin de l'Espagne, besoin d'autant plus triste qu'il est plus urgent et que la marche lente du temps peut seule y satisfaire.

Lamentable condition des sociétés humaines! la monarchie héréditaire est le système le plus sage qu'on ait créé pour la transmission du pouvoir; mais il entraîne le terrible inconvénient des minorités; périodes nécessairement orageuses, pendant lesquelles le principe monarchique ne subsiste que par une sorte de fiction légale : on suppose occupé un trône qui est vacant. Cette fiction est assurément nécessaire, c'est la seule chose possible en pareil cas; mais elle ne suffit pas à éloigner des nations une longue série de malheurs. Quels que soient ces malheurs, néanmoins, les peuples les ont préférés aux débordements des passions qui se disputeraient la couronne. C'est pour cela qu'on place sur les degrés d'un trône vide le berceau d'un enfant-roi. Sacrifice indispensable, quoique bien douloureux; car les nations traversent de pareilles époques avec d'horribles souffrances et de mortelles terreurs. L'enfance des rois est le supplice des peuples.

Un mariage où seraient heureusement combinés

l'intérêt de l'Etat et celui de la dynastie, où d'habiles négociations aplaniraient les difficultés du moment et préviendraient celles de l'avenir, où l'on relèverait le prestige du trône en y rattachant de nouveaux intérêts et de nouvelles sympathies; un mariage, enfin, qui fermerait le cratère des révolutions en ne laissant aucune espérance à des réactions violentes et périlleuses, ne serait-il pas également un moyen bien simple et bien naturel de combler le vide que nous venons de signaler? Que nos hommes d'Etat y réfléchissent, et qu'ils n'oublient pas que c'est ici la première inconnue à dégager dans le grand problème.

Dans toutes les combinaisons imaginables, il se présentera de très-graves inconvénients, des obstacles difficiles à vaincre, on aura toujours des conséquences plus ou moins funestes à déplorer; mais qu'on ne perde pas de vue que l'état des choses est tel qu'il ne s'agit pas de choisir de deux biens le plus grand, mais de deux maux le moindre. Dans de semblables conjonctures, le meilleur parti qu'on puisse prendre sera celui qui sacrifiera le moins notre indépendance et notre nationalité, celui qui aura pour effet de mettre un terme à cette solitude effrayante où le palais de nos rois est maintenant plongé.

Il faudra se demander aussi, dans une affaire tellement délicate, quelle serait l'union qui offrirait le plus d'avantages et le moins d'inconvénients, dans le cas où la jeune reine, venant à mourir, nous léguerait, avec un enfant, quatorze nouvelles années de minorité et de régence. Le cas, dira-t-on, est peu probable;

c'est bien aussi ce que nous espérons, en comptant sur la bonté de la Providence. Mais certes il ne l'était guère plus en 1829 ; et nous ne pouvions prévoira lors la série de malheurs et de désastres que nous avons soufferts et que nous souffrons encore. En pareil cas, l'imprévoyance des hommes d'Etat se paie toujours avec le sang des peuples.

Apprenons de la France, notre voisine, à être prudents et précautionnés. Puisque nous avons tant souffert et que nous souffrons tant encore, sachons joindre aux rudes leçons que nous tenons de notre propre expérience, celles que nous donne aussi l'expérience des nations étrangères; instruisons-nous à l'école de leurs malheurs. Les hommes de la dynastie de Juillet, ceux qui s'étaient identifiés avec le nouvel ordre de choses créé par la révolution de 1830, reposaient dans le calme le plus profond, pleins de confiance dans la solidité de leur œuvre, voyant la dynastie consolidée par une famille nombreuse, persuadés que la transition d'un règne à l'autre se ferait sans secousses et d'une manière insensible, puisque l'héritier de la couronne était déjà dans toute la force de l'âge, et avait été formé depuis longtemps par les conseils et la longue expérience de son vieux père. Pauvres prévisions humaines! un cheval emporté dissipe en un moment de si flatteuses espérances ; le malheureux prince est étendu sur la poussière du chemin, privé de ses sens qu'il ne devait plus recouvrer. Peu d'instants après il rendait le dernier soupir, et le bruit de cette mort, qui se répand avec la rapi-

dité de l'éclair dans toute la France, y cause un étonnement, une stupeur impossibles à redire; car à côté d'une tombe on apercevait un abîme. Que fit-on cependant après le premier moment de surprise? De tous les points de la nation s'éleva ce cri : Qu'on sauve la monarchie! La régence était une nécessité, et dans la précipitation d'un pareil soubresaut, on établit la loi de régence héréditaire. On s'efforçait ainsi de donner au trône consistance et stabilité, en faisant participer à son immobilité propre les institutions et les personnes qui devaient le représenter. N'eût-il pas été préférable que cette éventualité eût été prévue longtemps d'avance, et que la nouvelle loi ne portât pas l'empreinte de ces circonstances fatales et de certains intérêts personnels? En admettant qu'il y ait eu imprévision, il est évident qu'on ne pouvait agir d'une autre manière; mais pour ce qui nous concerne, ne serait-il pas prudent de prévenir, par des mesures également conformes à nos besoins et à nos lois, les hasards qui peuvent se présenter dans l'avenir?

Il est certaines questions que la presse, si libre par elle-même et si hardie, n'ose pas aborder de front; elle les laisse entièrement de côté, ou ne les touche qu'avec une extrême réserve. Nous respectons les motifs d'une semblable conduite, et nous nous garderions bien de dire qu'elle n'est pas dictée par la prudence. Nous comprenons que, dans l'ardeur de la lutte, les partis ne s'occupent guère que de bien diriger leurs coups et de faire de leurs armes l'usage le

plus meurtrier. Il nous semble cependant qu'à côté de l'idée que nous appellerions négative, il serait utile d'accorder une place à l'idée positive, qu'il ne faudrait pas se contenter de signaler avec courage ce dont on ne veut pas, et qu'il faudrait en outre formuler avec netteté ce que l'on veut. « Il ne convient pas, nous dira-t-on, de susciter des embarras, de fournir des prétextes; il est des questions qu'il faut savoir ajourner. » A la bonne heure; et c'est pour cela que nous nous abstenons de contrôler votre marche. Mais n'oubliez pas du moins que ces embarras se représenteront plus tard, et qu'alors on s'emparera des mêmes prétextes; n'oubliez pas que les ajournements ne sont pas toujours les meilleurs expédients, que l'indécision est fatale en toutes choses, et que l'on marche d'un pas plus ferme quand on sait où l'on va.

Nous ne descendrons pas dans les détails; mais puisque nous avons touché ce point délicat, nous ferons observer que l'une des principales choses qu'on doit avoir en vue dans le mariage de la reine, c'est qu'il ne puisse contribuer à augmenter l'influence de la France ou de l'Angleterre. Il serait évidemment trop funeste d'offrir au cabinet de Saint-James de nouvelles occasions et de nouveaux moyens pour s'emparer dans toutes nos affaires de cette prépondérance qu'il recherche avec autant d'avidité que d'hypocrisie. Ce serait, à notre avis, une faute non moins fatale dans ses résultats, nous ne dirons pas d'accorder la même prépondérance au cabinet des Tuileries, mais

de lui laisser même une influence trop marquée. Outre les inconvénients qu'entraîne toujours avec elle l'influence d'un gouvernement étranger, outre ce que l'histoire nous apprend des malheurs auxquels nous nous sommes exposés en nous constituant les satellites de la France, il est en ce moment une autre chose à considérer, c'est la situation de la dynastie régnante et l'état intellectuel, moral et politique de la société française.

Le mariage de notre jeune souveraine avec un prince de la maison d'Orléans nous ferait participer aux continuelles agitations d'une dynastie qui, portée par la main de la révolution sur un trône antique, vit inquiète et troublée par des terreurs contraires. Dans les vastes appartements de sa royale demeure, elle croit voir les ombres des anciens rois ; sur les bords de la Seine elle entend gronder les murmures de la révolution. Ceux-là viennent redemander ce qu'ils ont perdu, celle-ci réclame l'accomplissement des promesses faites ; les premiers épouvantent par la pensée d'une restauration, la seconde menace de substituer la République à une monarchie qui n'a pas voulu être républicaine.

L'avénement d'un prince français au trône d'Espagne donnerait un ascendant plus décisif à des idées qui n'en ont déjà que trop parmi nous. L'anarchie intellectuelle et morale de cette nation, en se communiquant à nous avec plus d'abondance, achèverait de dissoudre et de corrompre les vrais éléments de régénération qui nous restent encore. C'est pour le coup

qu'il n'y aurait plus de Pyrénées ; et nous voulons, nous, que les Pyrénées subsistent.

Corroborer le pouvoir, c'est une des premières nécessités de notre pays ; et nous ne pouvons comprendre comment il se fait qu'il se rencontre des hommes de bonne foi qui méconnaissent une telle nécessité, ou qui ne veulent pas qu'on y satisfasse. Le pouvoir en Espagne, c'est le trône ; et jusqu'à ce que le trône soit suffisamment affermi, jusqu'à ce que son action se trouve débarrassée des obstacles que lui suscitent les partis, dont les insatiables exigences rendent tout gouvernement impossible, jusqu'à ce qu'il se sente assez fort pour faire le bien, assez haut placé pour n'être pas aux prises avec la tentation de faire le mal, nous ne sortirons jamais de cette incertitude, de cette anxiété qui nous tiennent dans un état de désespérante agonie.

C'est des urnes électorales que quelques-uns attendent le remède à tous ces maux, le dénouement à cette situation lamentable. Loin de nous la pensée d'en éloigner les hommes de bien, nous comprenons trop combien il importe, sous tous les rapports, que le scrutin ne soit pas livré à la merci d'une ambition aveugle ou de passions subversives ; car si l'on ne peut faire mieux, du moins on empêchera le mal, ou l'on ne permettra pas qu'il s'accomplisse sans d'énergiques protestations. Nous avons la conviction néanmoins, que ce sont là des remèdes passagers et qu'ils ne vont pas à la racine du mal. Quand nous voyons certaines personnes s'imaginer avec une candeur par-

faite que dans les urnes électorales est renfermé tout notre avenir, nous croyons assister à une de ces scènes superstitieuses où le malheureux halluciné se livre à ses combinaisons de lettres et de caractères, pour y découvrir les événements futurs. Nous n'avons pas encore vu de cortès qui aient duré le temps marqué par la loi ; le gouvernement les a toujours remerciées avec plus ou moins de courtoisie, quand il a vu qu'elles n'étaient plus utiles à ses desseins. Par fois, quand ce n'était pas le gouvernement, c'était la révolution qui se chargeait de cette besogne. Qu'est devenue l'omnipotence parlementaire? où sont les effets de la souveraineté du peuple ? Si les assemblées législatives la représentent, comment se fait-il qu'elles meurent, tantôt de la main d'un ministère, tantôt sous les coups d'une insurrection ? Les partis ont travaillé souvent à s'assurer une majorité qui fût l'expression de leurs idées et l'instrument de leurs désirs ; une émeute ou un décret venaient briser tout cet échafaudage. A force de peines et de sueurs, ils avaient roulé l'énorme rocher sur la pente rapide, déjà ils touchaient au sommet, lorsque, échappant tout à coup à leurs mains, il allait rouler au fond de l'abîme. Il fallait commencer de nouveau la pénible entreprise.

Le droit de voter les impôts, seul frein efficace que l'ordre légal donne aux assemblées législatives dans tout gouvernement représentatif, est devenu tout à fait illusoire en Espagne ; premièrement par les votes de confiance et secondement par l'usage de lever des im-

pôts non votés. En examinant donc à fond ce qui nous reste de libertés positives, après tant d'années de révolutions, on ne trouve guère que la faculté de se déchaîner en plaintes ou en invectives, par parole ou par écrit. La presse est la personnification de cette liberté; et l'aigreur de son langage montre assez que c'est là l'unique soulagement laissé au pays. On a dit bien souvent que le gouvernement songeait même à fermer cette espèce de soupape; nous doutons bien qu'une semblable mesure lui fît la réputation d'habile machiniste. Dans un moment de fermentation, c'est ainsi que s'exhale ce qu'il y a de plus acerbe dans l'indignation publique et que se dépense une redoutable énergie. A quelles éventualités ne s'exposerait-on pas en leur fermant cette issue, en les forçant à se replier sur elles-mêmes et par conséquent à produire de violentes commotions et des explosions désastreuses. Il est vrai que ce genre de liberté doit singulièrement peser au gouvernement; mais il suffit de quelques mois pour les habituer aux malignes attaques de la plume ou du crayon.

Au milieu de nos bouleversements, nous jouissons d'un autre bienfait que plusieurs attribueront à des causes politiques, mais qui résulte surtout de l'esprit de notre temps, de causes purement sociales. En dépit des persécutions et des tracas que beaucoup de personnes ont endurés pour leurs opinions politiques, il est à remarquer qu'il existe pour elles de nombreux motifs de consolation, de sorte qu'elles ne peuvent garder au fond du cœur l'amertume qu'elles y au-

raient ramassée en d'autres temps. On commet un acte de violence, et bientôt celui-là même qui s'en est rendu coupable est forcé d'en rougir. Tel se jette sans réflexion dans une voie mauvaise, qui ne tarde pas à rencontrer des digues tellement puissantes, qu'il n'est pas d'audace qui puisse les forcer. Il est évident que ce fait ne résulte ni des formes politiques ni des qualités personnelles des hommes investis du pouvoir; on le doit aux tendances du siècle qui va si décidément à la tolérance, et qui bientôt aura détruit toute force dans la société. Ils sont passés, les temps où la force était un des principaux moyens avec lesquels les individus, aussi bien que les peuples et les gouvernements, avaient à compter. Le bien a pour instruments la conviction et la persuasion; le mal emploie l'astuce, le mensonge, les dehors séduisants et les paroles flatteuses. Telle est la raison pour laquelle on voit s'accomplir des changements profonds, parfois des révolutions formidables sans que les individus souffrent en réalité ce qu'ils auraient dû souffrir, d'après ce que l'histoire nous rapporte des temps anciens et ce que notre expérience même nous a plus d'une fois appris. L'état social est changé; il se modifie chaque jour; c'est là, et non dans le domaine de la politique, qu'il faut chercher les causes de ce que nous voyons. C'est ainsi que pourront être moins terribles les réactions que plusieurs prévoient pour certaines époques de transition. Quelles que soient les vicissitudes dont nous pouvons être menacés, nulle faction, nul parti, pour audacieux qu'on les suppose,

ne pourront dominer cette irrésistible tendance de notre temps. La tolérance est dans l'état social, on ne la réforme pas avec un décret ; la tolérance est dans les mœurs, et ce qui est dans les mœurs n'a pas besoin pour vivre d'être écrit dans la loi.

Des partis engagés dans la lutte, les deux extrêmes sont le républicain et le modéré. Le premier dit ouvertement qu'il n'est pas content des formes existantes, le second déclare qu'il les accepte et qu'il ne veut que les accommoder à ses idées, au moyen des lois organiques. Les adversaires de ce dernier parti mettent en doute la sincérité de ses paroles et lui prêtent une arrière-pensée, celle de détruire la constitution de 1837, en la remplaçant par le statut royal ou par toute autre loi déjà parue. Nous laisserons aux organes des différents partis le soin d'appuyer ou de repousser l'accusation ; ni les uns ni les autres ne manquent de plumes exercées dans la polémique. Nous ferons seulement observer qu'en admettant même ces intentions, on serait bien dans l'erreur si l'on pensait qu'un tel coup frappé assurerait le triomphe de certaines combinaisons. En effet, les partis qui existent maintenant existeraient encore alors; ils emploieraient, à très peu de modifications près, les mêmes moyens qu'ils emploient sous l'empire de la constitution ; la nouvelle loi serait suspendue tout comme la loi régnante, aussi souvent qu'on le jugerait nécessaire. La lutte se poursuivrait dans la presse, à la tribune, autour des urnes électorales ; d'interminables disputes seraient soulevées sur les municipalités, sur les dépu-

lations des provinces, sur la milice nationale; en un mot, nous nous retrouverions comme aujourd'hui sur le terrain de la politique, enfermés dans ce cercle sans issue dans lequel se consument d'une manière si stérile tant de forces individuelles, gouvernementales et nationales. On dirait alors comme on a dit en d'autres temps : La nouvelle loi n'est que le ciment, à nous de construire l'édifice ! En vain les assises de cet édifice monteraient avec rapidité, les exigences croîtraient dans la même proportion, jusqu'à ce qu'enfin, s'il était possible, la cîme allât toucher le ciel.

Nous prétendons montrer, en disant cela, que si les vues d'un certain parti étaient réellement ce que les représentent ses adversaires, ce parti serait loin d'avoir pris un chemin propre à le conduire à son but. Il est indispensable, il est même urgent de sortir du terrain de la politique. Quoique nous voyions le gouvernement et les cortès s'en occuper de préférence, quoique les discussions de la presse et de la tribune laissent de côté les questions administratives et les améliorations matérielles, pour disputer sur la légitimité de tel ou tel pouvoir, sur le plus ou moins de liberté à introduire dans les lois organiques et sur d'autres questions de même nature, soyons assurés que la révolution marche toujours; que nous sommes condamnés à voir la lutte des passions et non celle des intelligences; que nous n'assistons pas à une discussion d'où jaillissent des traits de lumière, mais bien à un choc violent qui lance des étincelles incendiaires.

Parmi tant de gouvernants qui, sous différents prétextes, ont enfreint la loi en vigueur, aucun ne l'a fait d'une manière grandiose, d'une manière qui entraînât pour la nation des résultats positifs et généraux; aucun qui, interpelé sur cette infraction, eût pu répondre comme cet ancien romain : Je jure que j'ai sauvé la patrie ! Aucun qui ait conçu un plan vaste, qui l'ait réalisé avec promptitude et énergie, renversant tous les obstacles, surmontant toutes les difficultés; aucun qui, se présentant devant le tribunal de la nation pour y répondre de l'immense responsabilité qu'il aurait assumée, eût pu dire : La politique était à l'état de chaos, et ce chaos ,je l'ai débrouillé; pour cela, il est vrai, j'ai violé la loi, si vous voulez ma tête, prenez-la, maintenant elle n'est plus nécessaire ni pour sauver la patrie, ni pour affermir le règne des lois. Mais auparavant regardez mon œuvre, détruisez-la si vous l'osez; je marcherai avec joie à la mort, du moment où votre cœur ne vous dit pas qu'au lieu d'un échafaud, vous devriez me dresser une statue !

LE DOCTEUR NEWMANN.

LE PUSÉISME.

Nous avons plusieurs fois appelé l'attention de nos lecteurs sur la révolution religieuse qui s'accomplit en Angleterre, par le discrédit toujours croissant de l'Eglise établie et par des tendances de plus en plus prononcées vers le catholicisme. On sait que le célèbre docteur Pusey, théologien de l'université d'Oxford et savant distingué, a donné son nom à une école qui, sans condamner explicitement l'Anglicanisme, lui fait incessamment de profondes blessures. Cette même école fait également à sa manière l'apologie de l'église catholique, sans jamais se résoudre à rentrer dans son sein. A côté de Pusey figure un écrivain qui s'est signalé surtout en poussant au développement de ces doctrines qui se rapprochent tant du catholicisme. Théologien de la même université, exerçant par ses écrits une grande influence sur le clergé anglican, il se trouve dans une excellente position pour servir d'instrument à la providence, le jour où la bonté divine daignera ramener dans le bercail les brebis égarées.

Ce docteur se nomme Newmann ; il vient de donner à l'Angleterre et à l'Europe un spectacle tellement étrange qu'il est, nous osons le dire, sans exemple dans le passé. Dans un ouvrage qui porte pour titre, la Lyre Apostolique, il avait appelé l'Eglise romaine, une *Eglise perdue ;* dans un autre ouvrage sur les Ariens, il avait parlé de l'*apostasie papale ;* et dans un autre intitulé *Tracts for the Times*, il déclarait Rome hérétique, et faisait remonter son apostasie à l'époque du Concile de Trente, il y disait encore que la *communion romaine était à jamais liée avec la cause de l'antechrist, qu'elle avait substitué le mensonge à la vérité de Dieu, et qu'il fallait la fuir comme une peste.* Les expressions qu'on vient de lire ne reparaissent plus dans les dernières publications de l'auteur ; celles-ci ont été faites avec une plus grande connaissance du sujet et un plus grand esprit de justice. Ce que l'auteur avait dit néanmoins dans les dernières années en faveur du catholicisme, ne lui suffisait pas pour calmer sa conscience à l'endroit de ce qu'il s'était auparavant permis ; il crut devoir l'effacer de ses premières œuvres, autant qu'il lui serait possible, et détruire ainsi le mauvais effet qu'elles avaient pu produire sur l'esprit des lecteurs. Pour cela il a eu recours au moyen le plus simple et le plus expéditif, le plus capable en même temps de prouver la droiture de ses intentions, il publia dans les journaux une rétractation solennelle de ce qu'il avait dit.

On voit que l'âme du docteur Newmann avait éprouvé de vifs remords d'avoir tenu contre l'Eglise

romaine un langage aussi injurieux ; il est curieux de l'entendre lui-même nous expliquer avec une touchante sincérité ce qui se passait alors dans son esprit. « Si vous me demandez comment il se peut, qu'un simple individu se permette de penser et surtout de publier des choses semblables sur une communion si antique, si répandue et qui a formé tant de saints, je vous répondrai ce que je me disais à moi-même pour m'autoriser dans une telle conduite : Les paroles que je publie ne sont pas les miennes, je ne fais que suivre l'opinion des théologiens de mon église, qui tous, sans en excepter même les plus distingués et les plus savants, ont toujours parlé contre Rome avec une violence extrême ; j'adopte un système reçu, et quand je répète ce qu'ils ont dit, je suis en pleine sécurité, puisque dans notre position c'est presque une nécessité d'embrasser leurs idées et leurs vues. J'ai bien des raisons de craindre, ajoute le docteur Newmann, que ce langage ne doive être attribué en grande partie à un caractère violent et à l'espérance de voir ma conduite approuvée par des hommes qui ont droit à mon respect. Je voulais enfin me mettre à l'abri du reproche de *Romanisme*. »

De telles paroles n'ont pas besoin de commentaire, quand on n'ignore pas surtout que cet homme n'a pas encore embrassé le catholicisme. Pendant qu'il fait, au contraire, des aveux aussi consolants, il proteste qu'il n'entend pas pour cela rétracter ce qu'il a dit pour la défense de l'Eglise anglicane. Nous nous trompons souvent, il est vrai, mais il nous semble

découvrir ici quelque signe des vastes desseins de la Providence. Les ennemis du catholicisme, suivant leur vieux système de diffamation et de calomnie, s'obstinent à présenter les triomphes de la vraie religion comme le résultat de sourdes intrigues ou l'effet d'un fanatisme insensé. Si l'Angleterre se fût convertie tout d'un coup, on n'aurait pas manqué de dire assurément que le doigt de Dieu n'était pas là, qu'on ne devait pas attribuer à la grâce un si prodigieux événement, mais qu'il fallait en chercher la cause dans de profondes combinaisons politiques, combinaisons qu'on eût aussitôt indiquées d'une manière plus ou moins spécieuse, laissant du reste à l'avenir le soin de révéler ce qu'on aurait supposé caché dans les ténèbres. La Providence a voulu que les événements suivissent une autre marche. On eût attribué les conversions à des influences politiques; et Dieu a tenu tellement séparés ces éléments divers que, loin de se combiner, ils ont vécu dans un état d'opposition manifeste. On eût dit que le changement s'était fait par surprise, que les esprits n'avaient pas été suffisamment préparés, que le temps n'avait pas mûri les choses, et que par là même les nouvelles croyances se ressentiraient de la précipitation avec laquelle on les avait reçues; et Dieu a voulu que le temps désiré fût abondamment accordé à cette œuvre, qu'après des siècles d'erreur et d'exaltation fanatique, vînt une période de lente réflexion pendant laquelle les esprits commenceraient d'abord à se calmer, à dépouiller leur aigreur primitive, à considérer avec moins d'injustice

et de partialité la cause des catholiques, à traduire les calomnies dont on les avait chargés au tribunal d'une raison plus calme et plus sereine, qu'ils en vinssent ensuite à rechercher les motifs qu'on avait eus pour se séparer de l'Eglise romaine, qu'ils vissent à découvert la déraison d'un schisme que pouvaient seuls soutenir les intéressés en cause, et qu'enfin, tantôt par des conversions éclatantes, tantôt par des confessions plus ou moins explicites, la foi catholique se répandît de proche en proche et préparât l'heureux jour où, selon l'expression d'un grand écrivain, l'Angleterre aura quitté l'erreur pour rentrer dans le catholicisme, le jour où, le schisme oriental ayant également pris fin, l'Europe entendra chanter le *Te Deum* sous les voûtes de Sainte-Sophie.

C'est du moins ce que nous croyons voir dans l'état actuel de la célèbre université d'Oxford, ce que nous dit en particulier l'école de Pusey, ce que nous manifeste surtout la rétractation du docteur Newmann. Les paroles, les aveux ingénus de l'illustre écrivain, nous font assister à une conversion calme et lente, dans laquelle la Providence se plaît à nous montrer la transformation qui s'opère dans les esprits avec le concours de sa lumière et de sa grâce. En effet, nous observons en premier lieu que le docteur Newmann, en écrivant ces invectives contre l'Eglise catholique, en l'appelant une Eglise perdue, une communion d'apostats qu'il est nécessaire de fuir comme une peste, sent déjà dans le fond de son âme une voix qui crie contre une telle injustice; il ne peut apaiser les re-

mords qui le tourmentent et se voit forcé de se rejeter sur l'autorité des hommes les plus distingués de l'Eglise anglicane, et de se souvenir qu'ils n'ont parlé de l'Eglise catholique qu'avec une semblable violence. C'est dire assez que le docteur ne se sentait pas la force d'attaquer l'Eglise romaine, qu'il n'était pas sûr de ce qu'il disait, et que ses convictions étaient si faibles qu'il sentait le besoin de les appuyer sur une autorité étrangère. Il y a plus, son langage ne venait pas du fond de son cœur, n'était pas l'expression de sa pensée, c'était un moyen pour se rendre agréable à des personnes respectées et pour éviter la tache de romanisme. Quelque blâmable que fût une telle conduite, elle donnait à connaître cependant qu'il n'y avait pas d'obstination dans l'âme de l'écrivain, que ses yeux commençaient à s'ouvrir, que la lumière de la vérité descendait peu à peu sur sa tête, que Dieu, en permettant ses égarements, ne voulait pas le laisser jouir d'un repos funeste. La paix dans le mal est en effet le signe que le nom du coupable est effacé du livre de vie.

La rétractation que le docteur Newmann vient de faire de ses diatribes contre l'Eglise catholique, a beaucoup plus de valeur en ce moment qu'elle n'en aurait après une conversion que nous avons tant de motifs d'espérer. S'il eût fait un tel acte après être décidément rentré dans le sein de l'Eglise, on n'eût vu là qu'une conséquence toute naturelle de son changement de religion ; et ceux qui savent observer la marche des esprits n'y auraient pas trouvé le sujet

de réflexions aussi sérieuses. Un homme qui vient d'embrasser le catholicisme ne peut que manifester un profond respect pour cette Eglise et réprouver ce qu'il avait dit auparavant contre elle. Mais un protestant qui, demeurant encore tel, rétracte néanmoins ce qu'il a dit contre l'Eglise catholique, et le rétracte d'une manière publique et solennelle, offre au monde le spectacle le plus étonnant qui puisse lui être donné en pareille matière, il montre par son exemple que la vérité s'ouvre un chemin à travers tous les obstacles, et que la Providence marche à l'accomplissement de ses desseins par des voies incompréhensibles aux hommes.

Cette résolution du docteur Newmann est d'autant plus importante que, vu la situation des esprits en Angleterre, elle ne peut que lui attirer un déluge d'outrages et de sarcasmes de la part des protestants. Alarmés qu'ils sont, en effet, des progrès du catholicisme dans ce pays, et des tendances qui se révèlent dans l'école puséiste, ils crient avec une violence extrême contre les maux qui peuvent en résulter pour l'Eglise anglicane. Une lutte ardente s'est engagée sur ce point; les écrits contre les catholiques et les puséistes sont répandus avec profusion, en vue d'arrêter le courant des saines idées et de calmer les craintes des disciples de l'erreur. Parmi les nombreux pamphlets publiés dans ces derniers temps, il faut en remarquer un qui mérite d'être cité et par ce qu'il dit et par ce qu'il donne à entendre. Nous l'insérons tel que nous l'avons vu dans les journaux étrangers,

« Membres de l'Eglise, nous appelons sérieusement votre attention sur une confession faite depuis peu, à raison de l'objet que se propose le parti schismatique, de ce parti qui, depuis assez longtemps déjà, jette le trouble et la division dans l'Eglise nationale. Cette confession se trouve dans la *Critique britannique*, n° 59, page 45; elle commence ainsi : Nous devons nous séparer de plus en plus des principes, s'il est permis de leur donner ce nom, de la Réforme anglicane.... Que celui qui lit entende; c'est en vain qu'on tend le filet quand les oiseaux l'ont aperçu. » Le zèle protestant continue en recommandant la circulation de ce pamphlet, qui est mis en vente dans toutes les librairies de Londres, au prix d'un schelling les cent exemplaires, de telle sorte qu'au moyen du rabais on arrive à paralyser les efforts des *agitateurs revêtus du caractère ecclésiastique, et qui n'ont pas honte de manger le pain de l'Eglise anglicane pendant qu'ils travaillent à la renverser.*

Il est aisé de prévoir avec quelle indignation s'élèveront contre le docteur Newmann les champions de l'anglicanisme, avec quelle recrudescence de fureur ils épuiseront le vieux dictionnaire des injures réformistes, pour le peindre aux yeux du public sous les traits les plus repoussants. Mais Dieu qui lui a donné la force de faire un tel pas dans le chemin de la vérité et d'accomplir ce premier sacrifice, lui donnera celle de souffrir avec résignation les outrages qui lui seront prodigués, préparant ainsi son esprit à embrasser d'une manière décisive la foi de cette Eglise, au sein

de laquelle il est appelé par des signes si éclatants. Parmi ceux qui partagent les idées puséistes, la résolution du docteur Newmann a rencontré les plus grands éloges, et l'on ajoute même que cet acte si recommandable ne tardera pas à avoir des imitateurs. Puisque la miséricorde infinie souffre avec tant de bonté ces retards, cette indécision des brebis égarées, sachons la souffrir nous-mêmes. Attendons avec patience le jour béni où la lumière divine se manifestera pleinement à leurs yeux ; prions cependant comme prient les catholiques de cette contrée et des autres parties du monde, pour que le Seigneur console son Eglise par le retour de tant d'infortunés, d'autant plus dignes de compassion qu'ils sont nés dans un royaume enseveli dans les ténèbres de l'erreur, où les préjugés contre la foi catholique avaient jeté de si profondes racines. Que le mobile de nos prières ne soit pas ce désir naturel de voir accomplir au plus tôt nos vœux et nos espérances ; car qu'est-ce que l'homme pour entrer dans les desseins de Dieu ?

La rétractation du docteur Newmann nous offre un exemple que devraient imiter tous les catholiques qui, s'étant laissés entraîner à de coupables erreurs, ou s'étant permis un langage capable de scandaliser les simples, ont pu, dans une certaine mesure, ébranler la foi et diminuer le respect qu'une mère doit obtenir de ses enfants. Si Newmann, encore attaché à l'erreur et qui proteste expressément ne vouloir pas changer de communion, rétracte d'une manière publique et solennelle les expressions qu'il avait dirigées

contre l'Eglise catholique, et cela non parce qu'il dépend d'elle sous un rapport quelconque, mais parce qu'il comprend l'injustice de ses accusations et la calomnie dont il s'est fait l'organe; à combien plus forte raison les catholiques devraient-ils éviter avec soin de défigurer l'histoire ecclésiastique, de se déchaîner contre les souverains Pontifes, l'Eglise de Rome elle-même, et le corps tout entier de l'épiscopat? Malheureusement on ne traite pas ces matières avec la circonspection qu'elles méritent; il existe des livres publiés par des auteurs qui se disent catholiques, et que nous ne voudrions pas dépouiller de ce titre que l'Eglise seule a le droit de leur refuser, et dans ces livres l'Eglise et la religion sont si fréquemment insultées, qu'on se persuaderait difficilement qu'un auteur catholique eût pu donner son nom à de semblables écrits. Et nous ne prétendons pas pour cela qu'en étudiant l'histoire ecclésiastique, on procède avec une aveugle partialité, on distribue les éloges sans discernement, on traite avec une excessive indulgence ceux qui par leur vie se montrèrent indignes de leur foi; mais il est évident aussi que, lorsqu'on touche certains points délicats, il sied mal à un homme qui se dit enfant de l'Eglise de se déchaîner en invectives contre tel ou tel Pape, ou même d'envelopper dans ses accusations un ordre tout entier de la hiérarchie ecclésiastique. On ne doit jamais oublier que, sans manquer à la vérité historique, sans porter atteinte à la rectitude de ses jugements, sans amoindrir même le blâme que méritent les mauvaises actions, on peut employer un

langage qui montre à la fois l'amour de la vérité, le zèle de la justice et ce soin filial qu'un vrai catholique doit toujours témoigner pour la gloire de l'Eglise. Il est un langage qui, tout en racontant les fautes et les excès, en les livrant à la réprobation publique, manifeste clairement que c'est un devoir douloureux dont on s'acquitte, comme un fils qui se verrait forcé d'avouer les hontes paternelles. Ceux qui ne sont pas étrangers à de semblables sujets d'étude, savent si ce que nous disons est maintenant nécessaire. Le cours des événements n'a que trop montré le danger de ces déclamations impies, pour laisser une excuse à ceux qui voudraient encore les imiter. Il fut un temps où d'imprudents catholiques, entraînés par le désir de parler de tout avec une entière liberté, ou de montrer peut-être un esprit supérieur aux préoccupations vulgaires, aux approbations de la multitude, purent penser qu'il n'y avait pas grand mal à publier des écrits que des protestants ou des incrédules auraient pu signer sans y faire le moindre changement. Aujourd'hui la situation a été si profondément modifiée, elle nous montre d'une manière si évidente quel était le but où voulaient en venir ceux qui couvraient d'applaudissements ces publications hardies, qu'il n'y aurait en vérité plus d'excuse, et que le défaut de circonspection serait tout simplement un crime devant Dieu.

C'est déjà une grande consolation pour les cœurs fidèles et pieux, de voir ces vérités admises par tous les hommes à intentions droites et sincères. Qu'on

examine de près le langage des écrivains catholiques, et l'on verra qu'ils s'éloignent de plus en plus de la funeste habitude d'insister beaucoup trop sur des sujets qui semblaient leur offrir autrefois un vaste champ pour y déployer leur zèle, tandis qu'en réalité ce n'était là qu'une occasion pour discréditer les institutions les plus augustes et pour compromettre par là même les intérêts de la foi catholique. Avant les affreux événements qui ont signalé les dernières révolutions, les choses en étaient venues à un point tellement scandaleux qu'on ne saurait comprendre comment une telle démangeaison de récriminations et de calomnies s'était emparée des esprits.

Il était temps de se détromper ; à force de déclamer contre les Papes, on suscitait des doutes sur la légitimité de leur pouvoir ; en récriminant sans cesse contre leurs prétendues usurpations temporelles et spirituelles, on eût mis bientôt en question leur primauté de juridiction et d'honneur. Nous n'ignorons pas ce qu'on a coutume de répondre à ceci, nous savons que les vices et les fautes d'un pape ne peuvent porter atteinte au pontificat lui-même ; mais nous savons aussi que lorsque les choses ont atteint une certaine limite, il est des distinctions qu'il est plus aisé d'établir par la parole que par la pensée, et que lorsque nous nous sommes habitués à voir une suite d'hommes avec répulsion et mépris, il n'est pas aisé de les respecter ensuite comme les vicaires de Jésus-Christ.

Quand il s'agira de qualifier les actes de tel ou tel pape, quand il sera nécessaire de signaler et de con-

damner un abus régnant à telle époque, si l'écrivain sent que sa plume distille le fiel et qu'il se laisse aller aux inspirations d'un zèle indiscret, aux exagérations d'un style imprudent ou plein d'amertume, qu'il se souvienne alors qu'un protestant nous a donné l'exemple du respect avec lequel on doit parler de l'Eglise, que non-seulement il n'a pas craint de condamner sa conduite antérieure, mais qu'il a poussé le courage jusqu'à nous exposer avec une admirable sincérité les motifs d'une telle conduite, sans oublier ni taire ceux que son amour-propre semblait devoir lui faire cacher à tous les yeux. En réfléchissant sur un exemple aussi salutaire et significatif que celui que nous venons de rapporter, nous nous rappelons involontairement cette profonde sentence de saint Augustin : Dieu est si bon qu'il ne permettrait pas le mal, si de ce mal même il ne pouvait tirer le bien.

ÉTUDES HISTORIQUES

FONDÉES SUR LA RELIGION.

La Religion est la véritable philosophie de l'histoire. Moïse nous donne les premières notions sur la création du monde et le berceau du genre humain ; il nous donne en même temps la clé pour expliquer l'énigme de l'homme et de l'univers. Otez l'histoire de Moïse, privez la philosophie des lumières que lui fournit cette narration sublime, et vous retombez aussitôt dans le chaos des anciens : l'éternité du monde, l'incertitude et l'extravagance touchant notre origine et notre destinée, le fatalisme, toutes les erreurs et tous les doutes qui travaillèrent les écoles philosophiques de la Grèce et de Rome ; la terre est de nouveau plongée dans les ténèbres, la science et la société reculent sur la route des siècles.

Vous voulez des formules assurées, brèves, universelles pour résoudre les grands problèmes de l'histoire de l'humanité ? lisez la narration de cet homme inspiré de Dieu, écoutez la parole sublime de celui à qui il fut donné de s'entretenir avec Jéhova sur le sommet du Sinaï.

Il est dans la vie du genre humain un fait également incontestable et douloureux : la lutte du bien avec le mal et la fréquente victoire de celui-ci sur celui-là aussi bien dans le monde moral que dans le monde physique ; les crimes horribles qui souillent les annales de la postérité d'Adam et les indicibles douleurs qui en ont été la suite. Quelle est la cause d'un tel phénomène ! comment est-il compatible avec l'existence d'un Dieu infiniment sage et bon ? l'antiquité crut donner une explication satisfaisante en admettant sous différentes formes deux principes opposés, l'un auteur du bien, l'autre auteur du mal. Le dualisme de Manès était une corruption de la tradition primitive sur la chute des anges, mais c'était en même temps un effort de l'esprit humain pour expliquer l'énigme du monde. Moïse pose un principe bien plus simple : péché et châtiment, c'est-à-dire justice. Avec ce peu de mots tout s'explique, et rien ne s'explique sans cela. C'est un mystère sans doute, mais un mystère lumineux qui nous explique tous les autres mystères ; c'est une profonde, mais heureuse obscurité d'où s'échappent pour nous des torrents de lumière. Ouvrons l'histoire, parcourons-en les pages, laissons-nous conduire par ce guide que le Ciel même a daigné nous envoyer.

I.

Dieu dit à l'homme : tu mangeras ton pain à la sueur de ton front ; cette malédiction est tombée sur

l'humanité toute entière. Suivez-la dans toutes les phases de son existence, et sur son front vous découvrirez incessamment cette sueur d'angoisses avec laquelle elle marche à la poursuite du bonheur. C'est après le bonheur que l'homme soupire, c'est au bonheur que tendent tous les efforts de la société ; car ni l'un ni l'autre ne vivent seulement de pain. Au lieu de fruits, la terre ne produit que des ronces et des épines, et l'humanité ne rencontre jamais le bien, qu'après avoir épuisé jusqu'à la lie le calice du mal. Nous ne cessons de nous lamenter sur les malheurs de notre époque, nous poussons jusqu'au ciel un cri de douleur à cause des privations qui nous sont imposées, des maux que nous avons à souffrir et des pénibles sacrifices par lesquels nous devons acheter un moment de bonheur ou même de repos. Mais qu'en est-il des générations qui nous ont précédés ! ont-elles, par hasard, joui d'une tranquillité parfaite, nageaient-elles dans l'opulence et les plaisirs, ont-elles vécu dans l'union fraternelle, au sein de la paix et de l'harmonie? le siècle d'or fut-il pour elles une réalité, et les rêves brillants des poètes ont-ils rencontré chez elles le sujet de leurs chants sublimes ?

Non, non, il n'en est pas ainsi ; à peine l'homme est-il créé, à peine a-t-il goûté dans l'Eden un bonheur ineffable, que l'ombre du malheur se lève sur lui, semblable à un sombre nuage qui couvrirait le plus riant tableau. La mère des humains contemplait sa beauté ravissante, dans le cristal de cette délicieuse fontaine que l'aveugle d'Albion a peinte avec tant de

délicatesse et de fraîcheur ; et déjà se tenait à ses côtés le mystérieux reptile qui guettait le moment pour surprendre la candeur et l'innocence. Nos premiers pères firent leur malheur et le nôtre. Leur chute fut volontaire, il est vrai, la perte de leur bonheur fut un acte de leur liberté ; mais cette chute en est-elle moins lamentable, et cette perte moins douloureuse ? N'est-il pas aussi digne de pitié celui qui se donne la mort de sa propre main, que celui qui la reçoit d'une main étrangère ? L'ange placé à la porte de l'Eden avec une épée flamboyante pour empêcher les coupables proscrits d'y revenir, n'est pas seulement un fait historique ; il est en même temps un effrayant emblème de l'impuissance où se trouve l'humanité, tant qu'elle vit sur la terre, de retrouver désormais le chemin du véritable bonheur. « Il chassa Adam et » plaça à l'entrée du paradis de délices un chérubin » armé d'un glaive de feu toujours en mouvement pour » garder le chemin de l'arbre de vie. » *Ejecitque Adam et collocavit ante paradisum voluptatis cherubim, et flammeum gladium atque versatilem, ad custodiendam viam ligni vitæ.* (Genes., c. 3, v. 24.)

Nous savons peu de chose sur la vie de nos premiers parents dans les jours qui suivirent immédiatement leur exil. Seuls, errants sur l'immensité de la terre, entourés de bêtes féroces, de reptiles et d'insectes, privés de vêtements et de demeure pour se mettre à l'abri de tant de dangers et de douleurs, manquant de tous les moyens pour pourvoir aux premières nécessités de la vie, ils devaient la passer dans une profonde

tristesse, chaque jour augmentée par le poignant souvenir de leur félicité perdue. Il est aisé de comprendre combien le repentir dut pénétrer facilement dans leur cœur et préparer celui de Dieu à leur pardonner une faute qu'ils allaient expier par des siècles de souffrances et de larmes. Que de fois ils durent tourner les yeux vers cette heureuse contrée où s'étaient écoulés les premiers moments de leur vie dans la primitive innocence et d'inénarrables félicités! Que de fois en montrant ce point du ciel à leurs enfants, ils durent leur raconter les joies de ce délicieux séjour, dont la mémoire s'est transmise de génération en génération comme l'image d'un songe doré, mais trop tôt évanoui!

Les premiers enfants d'Adam et d'Eve nous présentent, dans le texte sacré, les suites naturelles de cette scène qui avait commencé sous les rameaux de l'arbre de la science du bien et du mal: Le crime et le châtiment, le fratricide et la malédiction imprimée sur le front du meurtrier, qui s'en va errant par le monde, cherchant la mort qu'il ne peut rencontrer. La première ville dont le souvenir nous ait été transmis, est fondée par le meurtrier de son frère, par ce même Caïn. Funestes auspices sous lesquels s'élevait la demeure de l'homme, puisqu'elle était bâtie par des mains teintes du sang innocent, par des mains encore tremblantes sous le coup de la malédiction du ciel; car la voix du sang s'était élevée de la terre pour crier vengeance contre le fratricide. *Vox sanguinis fratris tui clamat ad me de terrâ.*

Les temps avancent, l'aveugle postérité d'Adam oublie les châtiments terribles dont elle a pu entendre le récit de la bouche même de ceux qui les ont éprouvés; toute chair a corrompu sa voix. Dieu a résolu d'exterminer l'homme de la face de la terre; le juste Noé est seul excepté avec sa famille; les cataractes du ciel sont ouvertes, la surface du globe est enveloppée par les eaux du déluge, tout ce qui vécut a péri, excepté ce que l'Arche renferme dans son sein, l'eau s'élève de quinze coudées au-dessus des plus hautes montagnes.

Le texte sacré nous a conservé le souvenir et nous fait l'éloge de deux justes appartenant à la première période de la vie du monde, Hénoch et Noé; et chose remarquable, Noé fut sauvé miraculeusement dans l'Arche, *Hénoch ne parut plus parce que Dieu l'avait enlevé vers lui*. Faits historiques, mais qui symbolisent admirablement la justice et l'innocence se sauvant par de généreux efforts de la malice et du châtiment qui entraînent dans les abîmes les générations perdues.

Quelle source inépuisable de réflexions ne présentent pas au philosophe chrétien les premiers chapitres de la Genèse! ce livre, et ce livre seul déchire le voile qui couvre le monde à nos regards, explique les secrets de notre existence et dévoile les mystères de l'histoire du genre humain.

II.

Le monde primitif commence au paradis terrestre, se perpétue sous le poids de la malédiction et finit au déluge. Le monde nouveau commence avec la malédiction de Cham et la tour de Babel, il se poursuit dans une interminable série de calamités et de désastres, jusqu'au jour où, la dernière heure du genre humain ayant sonné, la terre roulera dans l'immensité des cieux comme un globe réduit en cendres. Quand on considère avec attention le fait immense du déluge, ce fait qui nous explique tous les grands phénomènes terrestres et dont le souvenir subsiste comme le témoignage éternel de la colère d'un Dieu tout-puissant, l'esprit s'étonne et se recueille dans une religieuse terreur. Quel changement effrayant survenu dans l'homme et le monde, à la suite de cette terrible catastrophe ! Le cours de la vie humaine est abrégé, la nature perd sa fécondité première, sa beauté se flétrit ; et l'homme, auparavant semblable à un illustre exilé qui peut jouir des commodités de la vie, dans un heureux climat, sous un ciel calme et serein, n'est plus, après cet horrible cataclysme, qu'un malheureux proscrit dont le front porte empreinte toute l'horreur de son crime, et qui relégué dans des pays affreux, traîne une vie de douleur et de misère, sans autre consolation que l'espérance de la mort.

En parcourant à grands pas l'histoire de l'huma-

nité, nous découvrons de toutes parts les traces lamentables de la dégradation primitive : partout le mal, partout le crime, partout le châtiment, partout la redoutable preuve de l'expiation à laquelle fut condamnée la postérité d'Adam : l'homme n'arrive plus à la vérité qu'après s'être heurté à toutes les erreurs, il n'arrive au bien qu'après avoir enduré tous les maux, il ne parvient à la perfection relative de son être qu'à force de fatigues et de douleurs.

Voulez-vous remonter à l'origine des grands empires et connaître, à partir du commencement, la marche suivie par les passions humaines par rapport au gouvernement des sociétés? La sainte Ecriture vous montre tout cela en peu de paroles. L'homme se révolte contre Dieu, il devient l'esclave de l'homme; il secoue le joug suave et léger de la divine loi, et dès lors il est soumis à l'empire de la force. « Chus engendra Nemrod ; et celui-ci commença à devenir puissant sur la terre. » Savez-vous quels étaient ses titres à cette puissance? « Il était un robuste chasseur devant le Seigneur. » — « Son règne commença par Babylone, Arach et Achad et Chalanne dans la terre de Sennaar. » *Porro Chus genuit Nemrod : ipse cœpit esse potens in terra. — Et erat robustus venator coram Domino.— Fuit autem principium regni ejus Babylon, et Arach, et Achad, et Chalanne in terra Sennaar.* (Genes. c. 10, v. 8, 9 et 10.)

A côté de cette simplicité sublime, à côté de ce récit dont chaque trait résume l'histoire des grands empires, des grands conquérants, des guerres et des vi-

cissitudes qui tourmentent la triste humanité, que Rousseau paraît petit avec son contrat social et ses vaines utopies, aussi éloignées de la vérité historique qu'opposées au cours naturel des choses! L'homme doit nécessairement vivre en société, et l'existence de la société est incompatible avec un désordre incessant, et l'ordre ne peut se concevoir sans un pouvoir reconnu qui l'établisse et le conserve. Voilà ce que disent la raison et le sens commun; mais en même temps la perversité du cœur, l'ambition effrénée, les passions corrompues, abusent de tout sur la terre; et par là même, à l'origine des sociétés, la force dut être un élément prépondérant, et l'autorité publique ne pouvait qu'être usurpée souvent et exercée avec violence. C'est pour cela que Nemrod, devenu *puissant* parce qu'il était *robuste chasseur*, est bien réellement le type de la plupart des usurpateurs qui fondèrent leurs droits sur la puissance de leurs bras.

Les enfants de Noé, se trouvant déjà nombreux dans les plaines de Sennaar, et craignant que les eaux du déluge ne vinssent une seconde fois inonder la terre, résolurent de bâtir une ville, et dans cette ville une tour dont le sommet irait toucher le ciel. Sous ce projet ils cachent le désir d'immortaliser leur nom, avant de se séparer pour aller occuper le reste de la terre. Vains efforts! le Dieu dont le bras tout-puissant avait inondé le monde avec autant de facilité que le laboureur arrose son champ en laissant aux eaux un libre passage, ne pouvait-il submerger la nouvelle ville et la gigantesque tour, comme naguère il avait

enseveli à quinze coudées la cîme des plus hautes montagnes?

Avant cela les enfants de Noé ne formaient qu'un seul peuple, ils parlaient la même langue, ils étaient d'une seule lèvre, suivant la magnifique expression de l'Ecriture; l'orgueil les aveugle, ils poursuivent un vain fantôme d'immortalité, et dès ce moment leur langue est confondue, le frère ne peut plus entendre son frère, ils sont forcés d'abandonner la construction de leur ville, ils se séparent et se dispersent sur toute la face de la terre.

Les savants ont cherché dans les idiomes qui se parlent aujourd'hui les restes de la langue primitive. Cette langue fut-elle conservée dans quelqu'une des branches de la famille humaine? Les langues actuelles montrent-elles à des signes certains qu'elles sont toutes sorties de la même souche et ne sont que les dialectes d'un même langage primordial? Ce sont là des questions que nous n'essaierons pas de résoudre. Nous ferons seulement remarquer que, comme on trouve sur tous les points du globe les preuves infaillibles d'un grand bouleversement autrefois survenu dans la nature, de même on trouve dans l'humanité des signes certains de la confusion qu'elle éprouva dans son origine, et dont Moïse nous a conservé le souvenir, en nous racontant la folle entreprise de la Tour de Babel. Les temps historiques et les temps héroïques, ou même fabuleux, montrent le genre humain divisé en innombrables tribus qui ne vérifiaient que trop cette parole: Le frère n'entendait pas le

langage de son frère. La commune origine était comme oubliée, et les hommes qui eussent dû vivre comme des frères sont les uns à l'égard des autres comme des étrangers campés sur une terre conquise; ils se disputent leurs conquêtes par la force des armes, et se dépouillent réciproquement avec plus de fureur que n'en montreraient les bêtes sauvages.

III.

Séparé de sa maison et de sa famille, l'homme choisi de Dieu, pour fonder un peuple nouveau qui conservât dans toute leur pureté les traditions primitives, erre d'abord dans la terre de Chanaan; là il trouve la famine, et, fuyant ce fléau, il se rend en Egypte. Mais savez-vous quelles sont les mœurs de ce pays? l'adultère et le crime. En approchant de l'Egypte, Abraham dit à Sara son épouse : « Femme, ta beauté fera peut-être que les Egyptiens, en te voyant et connaissant que tu es mon épouse, me tueront pour s'emparer de toi. Tu diras donc, je t'en conjure, que tu es ma sœur, afin qu'ils m'épargnent en ta considération et que ma vie ne soit pas en péril. » A peine furent-ils entrés en Egypte, que les Egyptiens, voyant cette femme si remarquablement belle, en parlèrent dans la cour de Pharaon, et les courtisans vantèrent tellement sa beauté qu'elle fut enlevée et emmenée dans le palais du roi. Voilà donc que dès l'origine du monde, quand de toutes parts semblait devoir régner

la simplicité et l'innocence, le juste se voit forcé de remettre aux mains de Dieu l'honneur de son épouse, avec cet unique espoir que le Seigneur, l'ayant tiré de la maison de son père, saura bien protéger la vertu de sa compagne contre les passions et la puissance d'un roi pervers.

De tels faits répandus çà et là dans le texte sacré sont autant de traits précieux qui nous peignent le caractère de ces temps et nous font assister aux scènes d'injustice, de violence et de corruption qui remplissaient déjà le monde, durant des siècles que l'imagination se représente comme l'âge d'or. Il est aisé de voir par là combien sont dénuées de fondement les idées qu'on se forme trop souvent sur le caractère de ces âges primitifs et sur les maux qu'on attribue sans cesse aux progrès de la société. Partout où nous rencontrons l'homme, nous rencontrons le mal à son côté; dans la civilisation, il le commet avec astuce; dans la barbarie, il le commet avec violence. Si vous ne voulez souffrir le voile brillant qui couvre sa corruption, force vous sera de voir à découvert sa hideuse brutalité. Tout ce qui est loin de nous par la distance ou par le temps, nous aimons à nous le représenter sous de belles couleurs, à le revêtir d'un éclat qui n'exista jamais dans la réalité. On peut pardonner cela au poète, on ne le pardonne pas à celui qui se pique de philosophie. Que la poésie se nourrisse de songes enchanteurs, à la bonne heure; mais la philosophie n'a d'autre aliment que l'austère vérité. On permettra donc au poète de nous peindre les mœurs

antiques avec des scènes uniquement empruntées aux familles patriarchales, sous la forme d'un vénérable vieillard qui, couvert de cheveux blancs, raconte à ses fils et à ses petits-fils l'histoire et les traditions des premiers jours, à l'ombre d'un palmier, dont la brise du soir vient à peine agiter le feuillage. Mais le philosophe ne doit pas se payer de vaines illusions, puisque dans chaque objet il doit voir *ce qu'il y a et rien que ce qu'il y a*. C'est assurément une pénible obligation que d'avoir à considérer les choses dans leur triste réalité; mais souvenons-nous que l'erreur est bien hideuse au fond, quelque brillant que soit le voile dont on la couvre; souvenons-nous que la vérité, pour amère et douloureuse qu'elle soit, est toujours salutaire. Les écoles les plus dangereuses sont celles où l'on ne fait qu'inventer de séduisants mensonges.

IV.

Abraham quitte la terre d'Egypte avec sa femme, ses richesses et son neveu Loth, il se dirige vers le Nord et parvient au lieu où il avait auparavant dressé sa tente, entre Béthel et Hay. La vie pastorale qu'il menait, ainsi que son neveu, semblait devoir les mettre à l'abri de toute discorde et de toute mésintelligence. Il n'en fut pas cependant ainsi. Les bergeries sont à l'étroit dans une même contrée, la jalousie commence; les maîtres conservent encore la bonne harmonie, mais les bergers sont en lutte. Abraham

voulant donc maintenir l'union et la concorde qui conviennent à des frères, prie son neveu Loth de consentir à se séparer de lui, comme unique moyen de conserver la paix. « Qu'il n'y ait pas de querelles, lui dit-il, entre toi et moi, je t'en conjure, ni entre mes bergers et les tiens, car nous sommes frères; vois, devant toi est la terre tout entière, éloigne-toi, je t'en supplie; si tu vas vers la gauche, j'irai vers la droite, et si tu préfères aller à droite, je me dirigerai vers la gauche. »

Que voyons-nous dans ce passage? L'histoire tout entière des divisions qui depuis le commencement du monde désolent l'humanité. La terre ne pouvait les contenir. Tel est en deux mots, aussi vrais que concis, la cause des invasions sans nombre, des usurpations, des révolutions, des guerres, des bouleversements et des catastrophes, qui forment en grande partie l'histoire de l'humanité. Pourquoi les Phéniciens et les Carthaginois cherchent-ils avec tant d'ardeur des terres nouvelles pour s'y établir, pour y jeter leurs colonies, usant de la force pour arriver à leur but, quand ils ne le pouvaient par l'astuce? C'est que la terre ne pouvait les contenir. Pourquoi Rome naissante inaugure-t-elle une politique d'invasion et d'usurpation, essayant sur les peuples voisins ce qu'elle accomplira plus tard sur le monde? C'est que la terre ne pouvait contenir ses habitants; c'est que, dénués du nécessaire, ils sont forcés à se le procurer, et que des guerres dans les formes avaient remplacé des altercations et des disputes touchant des objets utiles ou

même nécessaires à la vie. Quelle fut la véritable cause de l'invasion des Barbares? Demandez-le à ces innombrables guerriers qui, suivis de leurs femmes et de leurs enfants, descendent du Nord et s'avancent vers le Midi, à la recherche d'un climat plus doux et de contrées plus fertiles; ils vous diront que leurs forêts ne leur fournissaient plus ce qui leur était nécessaire, que leur population toujours croissante avait consumé, épuisé toutes les ressources de leur pays natal, que la nécessité, l'impérieuse nécessité, les force à envahir pour se faire une place, à combattre pour avoir des aliments; la terre ne pouvait les contenir.

Et jusque dans les temps modernes, dans ces temps où l'art de tout déguiser sous des formes séduisantes a été poussé jusqu'à sa dernière perfection, que rencontre-t-on au fond des questions les plus graves? Laissant de côté les autres exemples, bornons-nous à considérer celui de l'Angleterre. Elle remue le monde avec sa diplomatie, elle porte la désolation et la mort dans les régions les plus lointaines. Voulez-vous l'en empêcher? voulez-vous trouver un moyen sûr pour diminuer l'activité de ses négociations et l'impétuosité de ses armes? Ouvrez-lui de vastes et faciles marchés; désemplissez ses magasins de Manchester et de Liverpool; faites qu'elle puisse nourrir tant de millions d'hommes qu'elle laisse mourir de faim; changez sa situation matérielle, donnez du pain à cette grande mendiante. Et les Anglais aussi sont à l'étroit sur la terre.

V.

Il semble impossible qu'en aussi peu de temps que celui qui s'était écoulé depuis le grand cataclysme par lequel Dieu avait châtié le crime du monde, les mœurs fussent parvenues à cet excès de dépravation et d'infamie dont les cités de la Pentapole nous offrent le spectacle. Cette délicieuse contrée qu'arrose le Jourdain, et que l'Ecriture compare au *Paradis du Seigneur*, fut ensevelie sous une mer aux exhalaisons mortelles, après qu'une pluie de feu l'eut inondée tout entière. Le récit que l'Ecriture sainte nous fait de cet évènement, des circonstances qui l'accompagnèrent et des causes qui l'avaient amené, est encore un document précieux pour nous former une idée du triste état où le monde était retombé, quand à peine il venait d'échapper aux eaux du déluge.

Dans ces mêmes contrées, peu de temps avant l'horrible catastrophe, nous voyons la terre avec ses massacres, ses pillages et ses malheureux captifs. Les petits rois de Sennaar, du Pont, des Elamites, de Sodome, de Gomorrhe, d'Adama, de Seboïn, de Bala et de Ségor, venant à se rencontrer dans cette même vallée qui depuis fut nommée la Mer-Morte, étaient, malgré le petit nombre de leurs soldats, les précurseurs de ces monarques puissants, qui dans les siècles à venir devaient inonder le monde de larmes et de sang.

Si l'on voit disparaître la guerre de ville contre ville, de maison contre maison, d'homme à homme, cette funeste anarchie répandue jusque dans les contrées les plus reculées, s'il s'élève un pouvoir public capable de maintenir l'ordre dans une grande société, ce n'est qu'en lui sacrifiant les trésors, le sang, la liberté des peuples; les gouvernés servent de piédestal à l'orgueil des tyrans qui, non contents d'un mandat sans limites, d'un faste révoltant, entreprennent de se faire adorer comme des Dieux, exigent qu'on leur élève des statues et qu'on leur offre des hommages, un culte uniquement dus à la divinité.

Ah! l'histoire du genre humain est une épouvantable tragédie; et, dans ce plaisir douloureux que nous éprouvons en assistant à des spectacles où le cœur saigne à la vue de tant d'infortunes, il y a comme un profond mystère qui sollicite les inépuisables méditations d'une philosophie sage et sublime. Comment se fait-il que nous recherchions avec tant d'ardeur un plaisir qui nous tourmente? Comment nous laissons-nous entraîner même à cette curiosité qui nous fait verser des larmes amères et pousser de douloureux gémissements sur des infortunes imaginaires, comme sur de véritables calamités? Savez-vous pourquoi? C'est que dans ces terribles contrastes où la crainte est aux prises avec l'espérance, le bonheur avec le malheur, la vie avec la mort, notre cœur nous avertit que c'est là l'image de notre propre existence. Les individus et les peuples entendent en eux-mêmes une voix qui leur crie: C'est là votre vie, c'est là l'inévi-

table condition de votre être dans son rapide passage ici-bas; pleurez sur le malheur, car le malheur est votre patrimoine.

L'histoire entière est une longue série de terribles catastrophes, non-seulement à ces époques de corruption qui marquent la décadence des sociétés, mais encore aux époques primitives, à celles que l'on se plaît à nommer époques d'innocence et de candeur; on reconnaît la vérité de cette observation, alors même qu'on arrête uniquement ses regards sur ces magnifiques exemples de vertu et de sainteté que le ciel favorisait de ses prodiges, et qui dans les desseins de Dieu devaient rester comme une leçon éternelle pour les générations à venir. Là même où rien, ce semble, ne devait se rencontrer qui pût blesser nos yeux, attrister notre cœur, nous nous heurtons à ces douloureux contrastes qui nous peignent en traits si vifs et si frappants la loi d'expiation que subit la race humaine. Voyez-vous ce saint patriarche, séparé de la maison de ses pères et conduit par la main même du Seigneur dans un pays étranger, pour y fonder le peuple choisi qui conservera les antiques traditions et perpétuera l'espérance du Rédempteur? Le voyez-vous reposant en paix sous la tente qu'il a dressée dans ces régions que sa postérité doit occuper un jour, où elle doit se multiplier comme les étoiles du ciel et les grains de sable de la mer? Le voyez-vous, enfin, éclairé par des visions célestes, conversant avec les anges et recevant de la bouche même de Dieu les plus ineffables promesses? A sa vue sont dévorées

par les flammes les villes perdues qu'il n'a pu délivrer par ses prières, et la noire fumée qui s'en échappe en colonnes épaisses obscurcit à ses yeux la lumière du soleil. Preuve terrible que la justice divine déploie son action sur la terre en même temps que la miséricorde et la bonté. A côté de Sara, nous voyons Agar, à côté du pacifique Isaac se trouve Ismaël qui dressera ses tentes contre les tentes de ses frères, et *dont la main sera contre tous et les mains de tous contre lui*. A côté de Jacob recevant la bénédiction paternelle, Esaü frémit de rage comme une bête féroce que vient d'atteindre la flèche du chasseur. Jacob voit, dans un songe mystérieux, l'échelle dont une extrémité touche à la terre et l'autre au ciel; mais, qu'on le remarque bien, cette vision ne se présente à lui que dans la fatigue du chemin, pendant qu'il s'éloigne du pays de ses pères pour se dérober à la vengeance d'un frère. Vous êtes saisi d'étonnement en lisant l'histoire de Joseph; là vous voyez la cruelle envie qui l'arrache à son vieux père, le vend à des Ismaélites et l'envoie porter des chaînes sur un sol étranger. La sainteté du jeune esclave brille en regard des viles passions d'une femme adultère; son étonnant pouvoir auprès du roi d'Egypte, son élévation et sa grandeur commencent dans les ténèbres d'un cachot. L'histoire d'un grand peuple s'ouvre par l'esclavage, par l'oppression la plus terrible, par le meurtre de tous ses enfants. Moïse doit interpréter dans le désert le buisson mystérieux qui brûle sans se consumer; avant de paître les brebis de Jéthro

dans les plaines de Madian, il a quitté l'Egypte en proscrit, il a fui le palais de Pharaon après avoir frappé de mort un Egyptien qui maltraitait un Israélite. Le peuple sort de l'esclavage; mais sa liberté coûte cher à ses oppresseurs : l'obstination de Pharaon attire la colère du ciel sur la malheureuse Egypte, la coupe de l'indignation divine déborde à flots brûlants sur ce peuple infortuné. Israël passe la mer Rouge, et pendant que les jeunes filles célèbrent par leurs danses et leurs chants les bienfaits du Seigneur, les eaux de l'Erithrée entraînent dans leur gouffre les chars, les chevaux et les guerriers luttant en vain contre une mort certaine. Le voyage du désert est une suite non interrompue de faveurs et de châtiments : la manne et les serpents de feu, les tables de la loi et le massacre ordonné par Moïse, les éclairs et les tonnerres du Sinaï, et l'apparition de Jéhova en face du veau d'or et de tous les désordres de l'idolâtrie. Le peuple choisi pénètre enfin dans la terre promise; mais avant, que de sang répandu, quelle guerre d'extermination contre des nations coupables, qui n'avaient que trop mérité par leurs abominations et leurs crimes le sort dont elles furent frappées !

La civilisation Phénicienne prend le chemin de l'Occident et se répand dans la Grèce, l'Italie, l'Espagne et l'Afrique; mais ce progrès ne s'accomplit qu'à force de calamités souffertes par les peuples civilisateurs. Vingt siècles après, un monument attestait encore que les Chananéens, fuyant l'épée de Josué,

étaient venus habiter les bords africains. Il est probable que les voyages des Phéniciens sur les côtes d'Espagne, remontant à la plus haute antiquité, doivent être attribués à la même cause, ou peut-être ces peuples resserrés de plus en plus par celui d'Israël et forcés de se retirer sur une étroite langue de terre, le long de la mer de Joppé, de Tyr et de Sidon, allèrent chercher ailleurs un plus ample séjour.

Les lettres importées dans la Grèce par Cadmus, durent leur émigration à la même origine; c'est un bienfait de plus occasionné par des catastrophes. Les hommes armés que la fable nous représente comme naissant des dents semées par le fondateur de la colonie et comme s'exterminant les uns les autres, sont un emblème des malheurs qui avaient chassé les conquérants de leur pays natal et de la soif de vengeance qui les dévorait.

Si nous sortons des narrations bibliques et de celles où se trouve mêlé l'esprit de la fable, pour arriver à des temps plus rapprochés et qui ouvrent en quelque sorte les pages de l'histoire profane, nous y trouvons consigné de toutes parts le même phénomène que nous venons d'observer. Cette époque est inaugurée par un immense malheur, la ruine de Troye. De telle sorte que les bienfaits apportés à la civilisation par le contact des deux races de l'Europe et de l'Asie, par les progrès de la navigation et les nombreuses expéditions qui sillonnaient les mers, par le perfectionnement des arts et des sciences, résultat naturel du vaste mouvement imprimé à tant de peuples dans cette

sorte de croisade, par les développements enfin de la nationalité grecque nécessairement agrandie par une guerre aussi longue qu'acharnée, où les rois et les peuples avaient combattu sous une même bannière; tous ces bienfaits, disons-nous, furent payés par des flots de sang, par la chute de familles sans nombre, par le renversement et l'incendie d'une ville célèbre. Les chants sublimes d'Homère inspirés par ces horribles scènes, ne peuvent passer sous nos yeux sans nous rappeler l'image de ce vieux monarque réduit à baiser des mains encore teintes du sang de son fils. Chose remarquable, que la première, et pour ainsi dire, la plus grande production du génie soit née des terreurs d'une ville immense et de la mort de milliers de héros.

Sur les côtes d'Afrique s'élève une colonie florissante qui pousse rapidement ses conquêtes au Nord, à l'Orient et à l'Occident, qui envoie ses carènes marchandes aux expéditions les plus hardies, compte parmi ses enfants d'intrépides voyageurs, précurseurs des Colomb et des Magellan, dispute pendant longtemps l'empire de l'univers à la superbe Rome, et au moment d'être effacé du nombre des nations, produit un Annibal vainqueur à Cannes comme à Trasimène, et dont l'armée vient camper à la vue de Rome qui tremble au seul nom du héros. Hé bien! savez-vous à quoi dut son origine cette Carthage, la terreur des maîtres du monde? elle la dut à de cruelles discordes de famille, elle la dut au sang traîtreusement versé par un poignard fratricide.

Ainsi nous voyons que dès les temps les plus reculés, la civilisation et la science ne s'étendent, ne se propagent qu'à force de sang, à force de malheurs qui font couler des torrents de larmes à la triste humanité. Ainsi nous voyons avec quelle terrible sévérité se réalise par rapport au genre humain tout entier la sentence prononcée contre chaque homme : Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front, tu cultiveras le terre qui, au lieu de fruits, te donnera des ronces et des épines. Aucune amélioration, aucun perfectionnement ne s'accomplit qu'au prix des plus grandes souffrances, de longs et pénibles travaux, qu'à la condition de ne point jouir du bien qu'on a fait, mais de le léguer seulement à ses enfants, s'il se borne à la sphère domestique, ou de le transmettre aux générations futures, s'il s'élève à la hauteur d'un intérêt public.

Terrible conséquence du désordre introduit dans l'homme et la société par la prévarication primitive ; lamentable résultat de la ruine de cette ineffable harmonie qui faisait que le monde était soumis à l'homme, le corps à l'âme et l'âme à Dieu. Le premier anneau de cette chaîne d'or fut brisé, l'homme se révolta contre Dieu, les passions dès lors se révoltèrent contre la raison, et le monde entier se mit en lutte avec l'homme. A la loi de l'harmonie avait succédé la loi de la lutte ; loi qui se présente sous mille formes diverses, suivant les objets auxquels elle s'applique, loi dont n'est exempte aucune époque de la vie ; l'enfance la subit aussi bien que la jeunesse et celle-ci aussi bien

que l'âge le plus avancé, loi que ne peuvent décliner ni le fort ni le faible, ni le riche ni l'indigent, ni le grand ni le petit, ni le savant ni l'ignorant, ni le plus puissant des potentats ni le dernier de ses esclaves.

Par là se manifestent clairement la profonde sagesse et la sublime vérité renfermées dans le christianisme. Dans les premières paroles que cette religion divine adresse à l'homme, elle lui intime l'existence de cette loi. Elle lui apprend que la vie de l'homme sur la terre est un combat perpétuel, lui montre incessamment l'impuissance de ses efforts pour se soustraire aux terribles conséquences de la malédiction du ciel, elle lui apprend à diriger toutes ses actions dans le but de rétablir par la grâce l'harmonie brisée par le péché, lui révèle enfin dans l'abnégation chrétienne, dans la sujétion des passions à une volonté éclairée par la foi et dirigée par des motifs surnaturels, dans la soumission de l'entendement à la révélation divine et de la volonté de l'homme à la volonté de Dieu, elle lui montre, disons-nous, le sublime idéal de l'homme tel qu'il devrait être, tel qu'il fut un jour, quand le péché n'était pas encore entré dans le monde, et par le péché la mort. Cet idéal, elle nous le présente réalisé dans les saints. C'est là comme un souvenir de ce que fut l'humanité dans l'Eden, avec cette différence toutefois, qu'elle porte l'empreinte de l'expiation et laisse partout sur son passage les traces du sang qui découle des blessures ouvertes par la justice divine. Idéal sublime dont le type est dans

le second Adam, dans ce Fils de l'Homme qui, courbé sous le poids de nos péchés et conduit à la mort pour le salut de ses frères, gravit la cime du Golgotha et consomme en lui-même l'universelle expiation.

LA FORCE DU POUVOIR

ET LA MONARCHIE.

Le pouvoir qui gouverne la société doit être fort, s'il est faible il tyrannise ou conspire. Il tyrannise quand il fait effort pour se faire obéir; il conspire quand il souffre en silence la résistance et l'outrage. Auguste se sent fort et son gouvernement est plein de douceur; Tibère se trouve faible, il opprime et conspire en secret. Des monstres qui souillèrent le trône des Césars, les plus violents et les plus insupportables furent ceux qui entendaient déjà gronder autour d'eux les murmures des prétoriens venant les égorger.

Parcourez l'histoire, et vous y rencontrerez partout écrite en lettres de sang cette importante vérité : Malheur aux peuples gouvernés par un pouvoir qui doit se préoccuper de sa propre conservation !

Voilà ce qui explique les inconcevables excès auxquels se livrent les pouvoirs révolutionnaires et les gouvernements despotiques, une fois qu'ils ont mis le pied sur la voie de la tyrannie. Ils sont tyranniques uniquement parce qu'ils sont faibles; et quand vous les voyez toucher à la démence dans leurs projets de

tyrannie, tenez pour certain qu'ils sont près d'expirer. Le moribond, mieux que tout autre, prévoit sa fin prochaine. La Convention pressentait la dictature. La peur augmente l'oppression et l'oppression augmente la peur; l'impulsion est réciproque, elle suit la même loi que le mouvement du pendule; le point d'élévation est sur le même niveau que le point de descente, l'oscillation continue jusqu'à ce que intervient la seule cause capable de rétablir l'aplomb, la justice.

Ces réflexions se présentaient à notre esprit en méditant sur les mystères de la monarchie; car il y a des mystères dans cette institution merveilleuse, comme il y en a dans tout ce qui est grand. La monarchie c'est le despotisme, a dit un politique superficiel. Et pourquoi? parce que le monarque dispose d'un immense pouvoir et que ce pouvoir est trop fort et trop solide, en admettant que les lois l'assurent au monarque pour lui-même et pour ses enfants. Vous ne comprenez pas dès lors cette grande institution, puisque vous assignez pour cause à la tyrannie des rois, la cause qui justement les empêche de devenir tyrans.

Voulez-vous un pouvoir soupçonneux? placez-le sur un terrain miné où il entende à chaque instant les coups du bélier qui le sape et prépare sa ruine. Voulez-vous un pouvoir violent? entourez-le d'ennemis qui ne cessent de le menacer. Faites disparaître jusqu'à l'idée du danger, et vous aurez la douceur avec la confiance.

L'importance et l'élévation du sujet exige que nous expliquions avec toute la clarté possible ce que l'on doit entendre par la force du pouvoir; car cette expression est susceptible de beaucoup de sens divers.

La force du pouvoir consiste d'abord dans la sécurité de son existence, puis dans les moyens nécessaires pour réaliser son objet. Supposez un pays où s'établit et s'enracine une constitution mal combinée, vicieuse, qui ne laisse pas au pouvoir les moyens nécessaires pour exercer ses fonctions en vue du bien commun, de telle sorte que dans le maintien de l'ordre public, dans l'administration, dans l'application des lois civiles et criminelles, dans ses rapports avec les puissances étrangères, il n'ait pas la liberté dont il a besoin, il ne puisse exercer une action efficace, rapide et spontanée. Il est possible alors que le pouvoir possède la première des conditions exigées, sa sécurité propre; mais la seconde lui fait défaut, et par là même il n'est pas fort, dans la véritable acception du mot.

Ainsi, par exemple, un roi de Sparte ou de Rome parmi les anciens, un monarque des temps féodaux dans le moyen-âge, un souverain avec une constitution comme celle de 1812, dans les temps modernes, quelque sécurité qu'ils aient pu puiser dans les mœurs, dans les usages, ou dans les circonstances, n'eurent jamais la force du pouvoir. Un homme manque de celui de ses membres qui lui est le plus nécessaire pour exercer la profession à laquelle il se voue; il a beau jouir d'une santé parfaite qui lui fait espérer de

longues années de vie, il a beau se trouver dans les circonstances les plus favorables pour garder son emploi au gré de ses désirs; il n'en est pas moins incapable d'en exercer tous les actes, et par conséquent il le remplira d'une manière incomplète et défectueuse.

Il importe de remarquer toutefois que le défaut de moyens nécessaires pour que le pouvoir accomplisse sa mission, entraîne tôt ou tard le défaut de sécurité propre et met toujours son existence en péril; ainsi l'homme incapable de remplir comme il convient la charge dont il est investi, est amené de gré ou de force à s'en dessaisir.

De là résulte un phénomène constamment observé dans toutes les périodes de l'histoire et sous toutes les formes de gouvernement, c'est que le pouvoir dépourvu des moyens nécessaires pour remplir ses attributions, travaille sans cesse à se les procurer. Il se dirige à son but par des chemins différents, suivant la situation où il se trouve; s'il dispose d'une grande force matérielle, il se montre violent; s'il est riche, corrupteur; s'il manque de tout, il ourdit ses trames dans l'ombre comme le dernier des conspirateurs.

En vain lui demanderez-vous d'agir d'une autre manière; c'est sa position, c'est l'inévitable loi de sa nature, et les qualités de la personne revêtue du pouvoir n'arrêteront pas cette tendance. Les qualités personnelles pourront peut-être se tenir en dehors de la subornation et de l'intrigue, elles pourront même aller jusqu'à la haine de semblables moyens; mais ils n'en seront pas moins employés par ceux qui seront

placés auprès du pouvoir, qui jouissent de ses bienfaits et dont l'existence dépend de son existence.

Deux causes se réunissent pour produire cet effet, l'inclination naturelle de l'homme à étendre et fortifier le mandat qu'il exerce, et l'instinct de sa propre conservation. Ni l'une ni l'autre de ces deux causes n'a besoin d'explications ou de commentaires. Nous avons observé que le défaut de moyens nécessaires à l'exercice des attributions du pouvoir, compromet tôt ou tard son existence; et c'est pour cela que sentant ce défaut, il a recours pour y suppléer à tout ce qu'il a sous la main. La question qui ne roule en apparence que sur les limites données au pouvoir, est au fond, dans un temps plus ou moins rapproché, une question de vie ou de mort. Tout pouvoir qui se trouve dans une semblable situation, connaît instinctivement cette vérité, et agit en conséquence.

Nous en demandons pardon à la naïveté de certains écrivains qui, avec le plus grand sérieux du monde, jettent à la face de Louis XVI et de Ferdinand VII le reproche d'avoir sans cause déchaîné la révolution, en ne se résignant pas à la position que les circonstances leur avaient faite, en ne se tenant pas pour contents des prérogatives signalées que leur donnaient leurs constitutions respectives. Comme si les conditions d'existence et d'action pour un pouvoir, dépendaient de la simple volonté de celui qui l'exerce, comme si le pouvoir public était un homme, et non une institution, comme si cette institution n'était pas soumise aux lois générales de tout être qui cherche in-

cessamment à se procurer tout ce qui lui est nécessaire pour son existence.

Il est des cas où l'homme paraît être l'institution même, où celle-ci n'est rien sans l'homme; mais en réalité il n'en est pas ainsi. L'institution existe en elle-même, bien que sa nature soit telle qu'il lui faut une personnification, un représentant dont on ne saurait la séparer. L'institution s'absorbe alors dans l'homme, se confond avec lui, s'entoure de son prestige, parle par sa bouche, comme les prêtres de l'idolâtrie se cachaient dans leur idole et transmettaient ses oracles aux peuples.

César, après avoir vaincu les Gaules, passe le Rubicon, met en fuite Pompée, triomphe à Pharsale, et commande à Rome avec le mandat de la République. Ne croyez pas que sous la personne du dictateur il n'y eût que le général victorieux; souvenez-vous que la dictature était une des grandes institutions de Rome. Sans doute les événements la présentent sous un aspect nouveau, les circonstances ont changé, mais le fait est le même; les Romains commandés par le dictateur Camille n'étaient pas les Romains commandés par l'amant de Cléopâtre.

Que la dictature fût nécessaire, que César n'en ait été que la personnification, que l'institution ait dû rester après que la personne avait disparu, c'est ce que les événements montrèrent jusqu'à l'évidence. Le poignard de Brutus perce le sein du dictateur; Antoine, en présentant aux yeux du peuple la tunique ensanglantée de l'illustre victime, inaugure le trium-

virat, c'est-à-dire, une nouvelle dictature; mais une dictature qui n'a pas encore choisi son représentant, qui n'ose pas s'identifier avec un seul homme, qui observe le cours des événements, et qui tourmente cruellement les romains pour se rendre plus nécessaire, pour conquérir l'unité. Brutus et Cassius meurent, Antoine est vaincu, l'antique liberté périt pour toujours, la dictature s'organise et se perpétue, se change en empire et s'établit glorieusement avec Auguste.

Ainsi donc la dictature elle-même, c'est-à-dire l'institution qui paraît le mieux se confondre avec un homme, s'en distingue parfaitement; et, d'une manière ou d'une autre, avec plus ou moins de puissance, plus ou moins d'éclat, plus ou moins de bienfaits répandus, on la voit toujours rendue nécessaire par l'état de la société. Trois grands dictateurs se présentent à nous dans l'histoire, César, Cromwel et Napoléon. Quant à César nulle difficulté sur l'application du principe établi, et pour ce qui concerne les deux autres il est également aisé de la mettre hors de doute. L'Angleterre, depuis l'époque du Protecteur, a persévéré dans son état normal, malgré quelques bouleversements passagers, et, ce qu'il y a de plus remarquable, malgré même un changement violent de dynastie. Il y a 28 ans que Napoléon fut vaincu pour la dernière fois et relégué dans l'île de Sainte-Hélène. La France a souffert depuis lors des révoltes momentanées; mais le désordre n'a pu se prolonger dans son sein; et il est à remarquer qu'ayant eu

comme l'Angleterre son changement de dynastie en 1830, elle a cependant maintenu sa tranquillité, elle a fait de gigantesques efforts pour arrêter la révolution dans sa course, elle y est parvenue. Que prouvent de tels faits? à notre avis, une chose bien simple; ils prouvent que dans le temps des deux dictateurs, l'une et l'autre nation touchait au terme de la révolution; que celle-ci avait épuisé ses éléments et voulait se prolonger, mais que l'ordre était devenu une nécessité irrésistible; de telle sorte que ces deux grands hommes ne furent autre chose que la personnification de cette nécessité sociale; leur bras de fer ménageait la transition entre deux situations qui semblaient séparées par un abîme.

Si la possession des moyens nécessaires à l'accomplissement de son légitime objet est une condition indispensable pour qu'un gouvernement puisse être appelé fort, la sécurité de sa propre existence est une condition plus indispensable encore. Et il ne suffit pas que cette sécurité soit réelle, il faut encore que les personnes investies du pouvoir aient sur ce point une conviction qui les mette à l'abri de toute crainte. Le plus grand malheur qui puisse tomber sur un pays, c'est d'avoir un gouvernement peu sûr de lui-même, qui est sans cesse aux aguets contre des conspirations vraies ou imaginaires; car il est impossible qu'un tel gouvernement ne tende plus ou moins à la tyrannie : qui se croit attaqué cherche toujours à se défendre. Les lois communes qui supposent pour fondement le respect au principe du pouvoir, ne lui suffi-

sent pas; et s'il en existe contre tout attentat, elles sont par elles-mêmes mal déterminées, elles se confondent en différents points avec les autres branches de la législation; et le gouvernement qui se préoccupe ordinairement en premier lieu du soin de sa propre conservation, sort de ses limites, tombe dans l'arbitraire et s'engage dans une voie glissante au bout de laquelle s'ouvre un abîme.

Quand nous parlons des moyens nécessaires à un gouvernement pour l'exercice de ses fonctions, nous n'entendons pas parler de moyens purement matériels; nous ne jugeons pas que la force d'un pouvoir soit en proportion de sa force matérielle; bien au contraire il arrive souvent que l'excès de cette dernière force l'affaiblit et le conduit à sa ruine. Un conquérant qui vient prendre d'assaut une place, tient dans sa main la fortune et la vie des habitants; nul ne peut lui résister, il n'a de loi que sa volonté; il possède et au delà tous les moyens matériels pour opprimer et détruire, une fois qu'il a été assez fort pour renverser ou conserver les remparts ennemis; nul ne dira cependant qu'un gouvernement appuyé sur une telle base soit un gouvernement réellement fort. Laissez marcher le temps; et de même qu'un empire qui a pour fondement la justice et les lois, résiste au cours des siècles, l'autre au contraire ne pourra traverser un petit nombre d'années ni se soutenir contre les moindres secousses. Une circonstance nouvelle, une combinaison imprévue, un bruit tant soit peu alarmant pour le vainqueur et qui donne quelque es-

poir au vaincu, briseront comme un faible roseau ce sceptre que vous croyez de diamant.

En Turquie, le souverain dispose de la vie de ses sujets; il ordonne, et les têtes tombent comme les épis sous la faux du moissonneur; il n'est cependant pas de gouvernement plus faible, et la preuve en est dans les nombreuses catastrophes qu'il essuye. Louis XIV, jeune et sans expérience, se trouvait un jour au milieu de ses courtisans; il lui arriva de dire qu'il ne connaissait pas de gouvernement meilleur que celui des Musulmans. Sire, lui répondit avec une noble fierté l'un des grands de sa cour, je ne connais pas non plus de pays où les souverains soient plus souvent égorgés.

Sous l'empire romain, celui qui occupait le trône disposait d'innombrables légions, les peuples s'inclinaient devant lui et lui rendaient les mêmes hommages qu'à la divinité. Mais savez-vous quel était le sort de ces maîtres du monde? ils mouraient presque tous par les mains d'une soldatesque révoltée.

Le secret de la monarchie dans l'Europe moderne, c'est-à-dire, de la monarchie chrétienne, consiste en ce que le souverain, sans excepter même les gouvernements absolus, est investi d'un pouvoir limité par la morale, par les coutumes, par la conscience publique. C'est là ce qui la distingue des monarchies de toutes les autres parties du monde, où le christianisme n'a pas régné et où le nom de monarque est synonyme de celui de despote; parmi nous il désigne un souverain qui gouverne conformément aux lois.

D'après ces considérations on peut voir combien misérablement on falsifie l'histoire moderne quand on ne veut pas reconnaître cette importante vérité, quand on s'obstine à ne voir un pouvoir limité que dans le pays où se trouvent des assemblées qui ne cessent de le surveiller et de le censurer. Quelque exagéré qu'on représente le pouvoir exercé par Philippe II, par Louis XIV, par Charles III, ce serait outrager le sens commun de confondre ce pouvoir avec celui des despotes de l'Orient. Peu importe qu'on n'aperçoive pas le frein si réellement il existe. Sur ce point il faut avouer que les ennemis du gouvernement absolu se sont montrés envers lui d'une injustice révoltante, en lui donnant les plus odieuses qualifications qu'il était loin de mériter. Nous ne voulons pas élever la question si souvent débattue des avantages ou des désavantages de telle forme de gouvernement; mais nous pensons que les plus ardents apologistes d'une forme extrême ne peuvent se dispenser de rendre à la forme contraire la justice qui lui est due. Qu'on dise, à la bonne heure, que le danger propre de l'absolutisme, est que le pouvoir sorte de ses limites en foulant aux pieds les lois; qu'on soutienne même, si l'on veut, que la meilleure forme de gouvernement est celle qui admet au plus haut degré l'élément démocratique; qu'on donne enfin comme le beau idéal en cette matière une république où domine exclusivement la démocratie; mais en exaltant un principe, qu'on ne pousse pas l'intolérance à l'égard des autres, jusqu'à leur refuser ce

qu'ils revendiquent légitimement au tribunal de la philosophie et de l'histoire.

Si l'on veut observer les choses de près, la tyrannie résulte bien plutôt de l'état des idées et des mœurs, que de la forme du gouvernement. Dans les états de l'Amérique, ce n'est certes ni la monarchie ni l'aristocratie qui dominent ; et cependant le plus cruel despotisme pèse souvent sur ces malheureuses contrées, et dans un temps encore peu éloigné de nous nous avons lu sur les atrocités dont elles étaient le théâtre, des récits qui nous ont fait frissonner d'horreur. Qui consentirait à vivre dans les républiques américaines, s'il pouvait choisir un gouvernement comme celui d'Autriche ou de Prusse ? En Angleterre même la véritable liberté ne date pas de l'établissement des assemblées politiques. C'est durant l'existence de celles-ci que la plus barbare tyrannie a plus d'une fois régné dans la Grande-Bretagne ; et de nos jours encore nous voyons l'Irlande courbée sous le plus dur esclavage, malgré les formes représentatives du gouvernement auquel elle est soumise.

Avec la monarchie héréditaire telle qu'elle existe en Europe, l'homme est sans crainte, l'institution sans danger et l'ambition sans but. C'est pour cela que l'action du pouvoir est si douce, son influence si bienfaisante et sa conservation si précieuse pour le repos et le bonheur des peuples. Le monarque est un homme placé dans une sphère supérieure à celle de tous ses sujets, quelque élevés que ceux-ci soient d'ailleurs par leurs qualités personnelles ou par leur

naissance ; il n'a rien a espérer ni à craindre ; il ne relève pas d'une juridiction humaine, son juge est dans le ciel. Dès qu'il ouvre les yeux à la lumière il voit la carrière qu'il doit parcourir. En vain exciterait-il ses désirs pour les appliquer à d'autres objets : autorité, honneurs, richesses, plaisirs, tout se presse autour de son berceau ; on ne demande pas ce qu'il vaut, mais ce qu'il est ; son mérite personnel, s'il en possède quelqu'un, est non-seulement apprécié, mais exagéré ; la flatterie s'efforce de lui faire croire que lors même qu'il ne serait pas né dans la pourpre, il serait encore digne de la porter ; ses défauts les plus évidents et les plus palpables, on les couvre de cent voiles pour qu'ils ne puissent ni offenser la vue, ni attrister l'âme de celui-là même qui en est couvert.

En théorie, rien de plus absurde qu'une semblable institution ; dans la pratique, rien de plus sensé. Inutile de lutter contre les faits, puisque les faits sont là. L'histoire toute entière, l'expérience de chaque jour dépose en faveur de cette vérité. Si la raison ne peut entièrement l'expliquer, un sens droit la comprend à merveille. Mais il ne serait pas exact de dire même que la raison soit impuissante à nous montrer les causes de cet étonnant phénomène ; et si elle ne peut y parvenir en s'en tenant à la spéculation pure, fortifiée par les leçons de l'expérience, elle emprunte à celle-ci des lumières plus vraies et découvre ainsi les fondements d'une pensée qui se manifeste par l'avantage des résultats.

Le problème du pouvoir public renferme trois

choses distinctes : l'ordre, la stabilité et ce que nous pourrions nommer la bienfaisance ou la bonté. Ces trois conditions se rencontrent admirablement dans l'institution monarchique. Le maintien de l'ordre est garanti par les immenses ressources confiées aux mains du roi ; la stabilité est sauvegardée contre l'ambition par la durée du mandat qui assure le pouvoir non seulement au souverain, mais encore à ses descendants ; le pouvoir est comme dépouillé de sa malignité naturelle et devient bienfaisant, parce qu'il n'est plus exposé aux passions communes. Que pourrait désirer celui qui possède tout ? quelle envie pourrait trouver place dans le cœur de celui qu'on regarde presque comme une divinité ? peut-il aisément connaître la vengeance, celui qui ne reçoit pas d'injures, qui n'est entouré que de respect et d'hommages ? contre qui pourrait-il nourrir des sentiments de jalousie, celui qui se trouve placé au-dessus de tous, qui ne regarde que de haut et ne voit qu'à une grande distance de son trône les classes même les plus élevées de la société ?

Voilà la raison pour laquelle l'histoire et l'expérience de l'Europe moderne, dans les pays du moins où la monarchie fut pleinement et solidement établie, nous montrent assez souvent des rois faibles, mais si peu de mauvais rois. Et dans le fait l'atmosphère qu'ils respirent, l'éducation qu'ils reçoivent, les idées dont ils sont imbus ne peuvent avoir d'autre inconvénient que d'affaiblir leur caractère et de développer en eux les passions qui portent le cœur à la

mollesse, non celles qui le portent à la perversité.

Nous n'ignorons pas les exceptions à cette règle, qu'on pourrait nous objecter. Mais loin d'y reconnaître des exceptions véritables, nous y verrions plutôt une confirmation de la règle générale. Presque tous les souverains qui se sont fait remarquer par leur perversité, ou bien ont vécu au milieu des discordes intestines, ou bien ont été conquérants. Dans l'un et l'autre cas, le principe se vérifie; car dans le premier le monarque manquait de sécurité à raison du péril où se trouvaient sa personne, sa dynastie ou l'institution elle-même; dans le second le souverain était agité par une passion violente; à côté du pouvoir qui gouverne se rencontrait le pouvoir qui envahit, et dès lors il manquait d'une condition nécessaire, la cupidité détruisait sa bonté.

Ce caractère bienfaisant de la monarchie, on pourrait le découvrir jusque dans les contrées où règne le despotisme. La cruauté et les autres vices qui ternissent là le pouvoir souverain ne proviennent pas tant de l'excès des moyens qu'il possède, que des idées et des mœurs de la société qu'il gouverne. Cette société n'a pas une connaissance véritable de la dignité de l'homme et des égards qui lui sont dus à ce seul titre, des relations qu'il doit avoir avec ses semblables; cette société n'a que des idées bien fausses sur l'origine et l'objet de toute autorité. Quand le souverain maltraite ses sujets, quand il abuse de son pouvoir contre leurs personnes et leurs biens, qu'il devrait être le premier à protéger et respecter, il ap-

plique dans la sphère de son action les règles qu'il voit établies autour de lui pour toute autre espèce d'autorité. Dans de semblables pays la puissance paternelle est ordinairement excessive et tyrannique; les enfants vivent sous l'autorité du père comme les esclaves sous celle de leur maître; et la femme elle-même, née pour être la compagne de l'homme, n'est qu'une de ses esclaves. Là on ne connaît pas les moyens de conduire les hommes par la raison et la persuasion, on n'y connaît d'autres moyens que la force; on l'emploie en toute circonstance et l'on n'y conçoit un gouvernement fort que comme une mission violente. L'obéissance du sujet n'étant pas fondée sur des motifs supérieurs, l'avilit et le dégrade; il se soumet en tremblant, comme un animal domestique en entendant le fouet de son maître, ou bien se jette sur lui et le déchire à la manière des animaux sauvages.

Pour bien comprendre que la monarchie n'est pas la cause de ces maux, supposez qu'un de ces malheureux pays avilis par ce régime brutal, est soumis pour un moment aux formes démocratiques, sans qu'on ait introduit aucun changement dans ses idées et dans ses mœurs. Ne voyez-vous pas, au premier coup d'œil, tous ces hommes se transformer en autant de tyrans qui s'oppriment réciproquement et se tourmentent suivant leur force respective? L'ordre public, cet ordre semblable, il est vrai, parmi eux, au silence des tombeaux, mais préférable, quel qu'il soit, aux hurlements furieux des bêtes féroces, les

abandonne en un instant, aussitôt qu'a disparu la suprême autorité qui lui servait de centre et d'appui. Les mauvais traitements que la femme reçoit du mari, les enfants de leur père, les esclaves de leur maître, atteindraient encore un plus haut degré de cruauté, n'était le souvenir d'un pouvoir supérieur au pouvoir domestique, capable, s'il le veut, d'intervenir dans la querelle et de châtier le père de famille qui a outrepassé ses droits. Les chefs inférieurs qui gouvernent les provinces ou les cités se changeraient en autant de despotes dont la tyrannie serait d'autant plus dure et plus insupportable, qu'ils n'auraient plus au-dessus d'eux une autorité qui pût, dans l'occasion, les rendre responsables des préjudices qu'ils causent, des injustices qu'ils commettent, et de tous les caprices auxquels ils se laissent aller. L'extravagance des idées et des mœurs s'offrirait alors dans toute sa noirceur et sa nudité; et l'on verrait que ce n'est pas le pouvoir souverain qui opprime la société, que ce n'est pas lui qui est la cause des maux dont il est l'instrument; mais que c'est au contraire d'une société dégradée et corrompue que s'élève le souffle pestilentiel dont le trône est souillé, et que lorsque le souverain qui l'occupe se laisse aller à la cruauté et à d'autres excès abominables, il reçoit du milieu qui l'environne ces funestes inspirations.

Telle est la cause pour laquelle, naturellement et sans efforts, la monarchie européenne est devenue si douce et si bienfaisante, jusque dans ces pays où l'absence de toute loi restrictive semblait devoir l'en-

traîner aux plus grandes folies. Les idées, les mœurs, les règles de gouvernement sur lesquelles les rois se modèlent, ils les tiennent de la société même qu'ils gouvernent. C'est en elle que domine la raison, que prévaut la morale et que la conscience publique fait entendre sa voix puissante; et si l'orgueil ou la folie s'obstinent à jeter le monarque en dehors de la voie, de tous les points du royaume, de toutes les classes de la société monte une sourde rumeur qui atteste le mécontentement commun, met à nu le scandale et devient un frein beaucoup plus efficace pour le pouvoir que les insurrections et les émeutes.

Les démagogues souriront peut-être de pitié en entendant ces doctrines; mais quoi qu'il en soit nous leur ferons observer que même dans les gouvernements assis sur les constitutions les plus larges et les plus populaires, on pose toujours comme principe l'inviolabilité, l'irresponsabilité du monarque ou de quiconque en remplit les fonctions. Au roi, disent d'un commun accord tous les publicistes constitutionnels, doit être attribué le bien et jamais le mal qui se fait; constitutionnellement parlant, le monarque est impeccable. Ou pensez-vous que prenne sa source une semblable théorie? croyez-vous qu'elle soit le résultat des combinaisons de ces publicistes? tout au contraire; leurs principes, leurs doctrines, leurs tendances les poussaient dans un sens opposé; mais le sens commun européen, le long enseignement des siècles, les leçons de l'histoire et celles de l'expérience les ont forcés à se donner à eux-mêmes

un tel démenti, à refouler à ce point les conséquences de la souveraineté populaire. Jamais les hommes de l'ancienne école n'avaient employé tant de périphrases pour désigner le roi. Personne sacrée, pensée irresponsable, volonté supérieure, sphère placée au-dessus des passions, et autres expressions semblables sont incessamment employées dans la tribune et dans la presse, pour éviter de nommer le roi par son propre nom. On dirait vraiment qu'il s'agit d'une divinité dont les mortels n'osent prononcer le nom, crainte de le profaner. Mais en réalité, tout cela n'est autre chose qu'un sacrifice, un douloureux sacrifice que l'école démocratique a fait aux anciennes idées. Elle proclamait ainsi l'impuissance de ses principes livrés à leur propre vertu. C'était enfin un plagiat de l'antique système, en même temps qu'on ne cessait de le discréditer et de l'insulter avec une candeur vraiment admirable.

On professe comme un dogme indiscutable que le pouvoir suprême est un simple mandat, une délégation donnée par le peuple; et l'on déclare aussitôt que ce même pouvoir n'est nullement responsable envers celui dont il émane. On se moque du *droit divin* qu'on accordait jadis aux rois; et cependant on déclare leur personne inviolable et sacrée, les comparant de la sorte à une divinité qui ne peut faire le mal, à qui le bien seul est possible. On donne comme dernière planche de salut pour la société le principe d'*élection;* et malgré cela on en revient toujours au principe de respect à l'égard du pouvoir su-

prême, et à la nécessité de la monarchie héréditaire. On ne laisse rien au cours naturel des choses, on veut tout régler par la discussion, tout doit être fait par l'expresse volonté de l'homme; puis on oublie tout cela quand il s'agit de ce qu'il y a de plus important dans les destinées sociales, on ferme les yeux, on fuit la délibération; l'homme craint sa raison et sa volonté et s'abandonne à tous les hasards, plutôt que d'avoir recours au choix, c'est-à-dire, à *l'élection*.

Hommes qui condamnez avec tant d'inconsidération tout ce qui est ancien, et vous persuadez sérieusement avoir éclairé le monde; vous qui vous représentez l'humanité comme ensevelie dans de profondes ténèbres, jusqu'au moment où vous les avez dissipées avec les rayonnantes splendeurs de la philosophie, nous ne vous reprochons pas votre conduite, nous ne vous jetons pas à la face l'inconséquence de vos paroles, dans le but de vous changer; non. Mais nous avons bien le droit peut-être d'exiger de vous que vous réfléchissiez un peu plus sur vos principes, que vous n'accusiez pas si légèrement de fanatisme et d'ignorance des institutions vivifiées par une si profonde sagesse, que vous n'alliez pas vous imaginer que l'humanité marchait à la décadence et à l'abrutissement, si vous ne fussiez venus la détourner de ces voies. Puisque vous demandez tolérance pour vos opinions, sachez donc tolérer les opinions des autres; et puisque vous ne rougissez pas d'emprunter à vos adversaires des doctrines qui répugnent à vos principes, soyez justes du moins et dites où vous les avez

puisées. Confessez qu'au milieu des ruines que vous avez accumulées, vous êtes forcés de laisser debout un pavillon pour vous y réfugier contre les orages déchaînés sur vos têtes; pavoisez-le comme il vous plaira; avouez que ceux qui l'ont construit avec tant de solidité, que ceux qui l'ont enrichi de travaux si précieux, ce n'est pas vous, mais vos pères. Ce pavillon, c'est la monarchie.

DE L'INSTRUCTION

DU CLERGÉ.

Les dogmes sacrés de la religion demeurent toujours les mêmes, toujours inaltérables; car comme ils sont révélés de Dieu, ils ne peuvent être sujets à changement. Mais la forme sous laquelle on peut les présenter dans leurs rapports avec l'homme, avec la société, avec la nature, est bien variée; et de là vient que la doctrine de l'Eglise a été enseignée de différentes manières, suivant la différence des circonstances et des temps. Cette variété a deux causes principales, l'état des peuples qu'il fallait enseigner et le genre d'ennemis contre lesquels il fallait combattre. Les apôtres et leurs successeurs immédiats avaient un autre langage que les missionnaires qui se proposaient de convertir les barbares du Nord; les jésuites prêchaient à leurs néophytes du Paraguay dans un style bien différent de celui de Bossuet, de Massillon et de Bourdaloue; et aucun de ces langages ne ressemble à celui que nous parlent de Ravignan et Lacordaire. Dans la polémique contre les ennemis de l'Eglise nous remarquons la même variété. Il existe

une différence palpable entre les œuvres de saint Jérôme et celles de saint Augustin, entre ces deux Pères et saint Thomas d'Aquin, entre Bellarmin et les docteurs du moyen âge, entre Bossuet et Bellarmin, entre les derniers apologistes et ceux des siècles précédents.

Selon les différences qu'on observe dans l'état intellectuel et moral des peuples, il faut leur parler un langage différent. Ce qui n'a pas de difficulté pour l'homme civilisé, en présente d'insurmontables au barbare; ce qui est aisé pour le savant, est impossible à l'homme grossier. Les peuples civilisés eux-mêmes peuvent être distribués à cet égard sur une échelle fort étendue; et, suivant le degré de développement intellectuel et moral auquel ils sont parvenus, il faudra leur présenter les mêmes idées sous des formes diverses et parler à leur cœur un langage différent. Ne voyons-nous pas la preuve de cette vérité jusque dans le sein d'une même population? n'éprouvons-nous pas à chaque instant qu'un discours qui convient parfaitement à un auditoire choisi est tout-à-fait disproportionné à la généralité du peuple? des expressions qui répugnent à l'un sont aimées par un autre; et des traits qui arracheront à celui-ci des larmes abondantes, laisseront froid celui-là, ou même ne lui inspireront que le sourire et le mépris.

Si cela a lieu pour les habitants d'une même ville, dont les idées, les sentiments et les coutumes sont perpétuellement en contact et ne laissent pas que d'avoir une influence réciproque; que dirons-nous

des générations séparées par de longs siècles? Il est sûr que si l'on doit travailler les esprits par la douceur et la persuasion, ce ne peut être qu'en s'accommodant à leurs inclinations, en prenant pour ainsi dire leur caractère. Vouloir parler aux hommes d'aujourd'hui comme on parlait aux hommes du moyen âge, ce serait méconnaître entièrement les lois de la nature humaine, ou s'engager dans une lutte inutile contre la réalité des choses.

Quand il s'agit de défendre la vérité, il faut combattre sur le terrain où se placent ses adversaires, si nous ne voulons qu'on nous appelle amis des ténèbres et de l'exclusivisme, et qu'on dise encore que nous ne pouvons soutenir avantageusement la lutte, que dans une lice tracée par nous-mêmes et disposée de manière à nous assurer les avantages du combat et les honneurs du triomphe. Les adversaires emploient différents moyens d'attaque, suivant les circonstances et les temps; et cela, non tant par préméditation et par système, que sous l'influence de l'esprit du siècle; ils s'emparent de préférence des arguments les plus conformes à l'état intellectuel de leur époque.

De ces considérations résulte l'indispensable nécessité pour le clergé catholique de posséder des connaissances qui soient au niveau de leur temps, afin que la cause de l'erreur ne possède pas des ressources qui manqueraient à celle de la vérité. Il faut que les ministres de la religion se pénètrent de l'importance et de la gravité de ce devoir; il faut que, tout en vivant séparés du siècle par la pureté de leur vie et l'austé-

rité de leurs mœurs, ils ne demeurent pas immobiles au milieu du mouvement qui s'accomplit autour d'eux; qu'ils gravent profondément dans leur esprit cette vérité, qu'il n'existe aucune opposition entre la lumière de l'intelligence et la droiture du cœur, que la science n'est pas l'ennemie de la vertu, et que les ecclésiastiques peuvent avoir les yeux fixés sur la marche de l'époque, sans se laisser entacher de la corruption qui trop souvent accompagne le progrès.

L'homme chargé d'enseigner aux autres hommes les plus importantes vérités, ne doit rester étranger à aucune connaissance; car comme il est obligé d'offrir le modèle de toutes les vertus dans sa conduite, il est également obligé de tenir le sceptre de l'intelligence. Il faut avouer en effet que la réunion de la sainteté, de la science et du sacerdoce, forme un tout si sublime, que les esprits même les plus incrédules en subissent tôt ou tard l'influence. Qu'on observe ce qui se passe dans le monde, et l'on verra que là où se trouvent ces trois forces réunies, là se dirigent aussi toutes les sympathies et tous les hommages. Ceux-là même qui subissent le plus le joug des préjugés anti-religieux, ou bien rendent hommage à la personne, ou bien se tiennent dans un silence respectueux. Quand les Vandales entrèrent dans Hippone, ils outragèrent la tombe de saint Augustin qui venait d'expirer; quand l'immortel Fénelon occupait le siége de Cambrai, les chefs des armées ennemies s'imposèrent le devoir de respecter le territoire de cette ville.

Comme les membres du clergé, à raison même de leur institution, doivent vivre séparés du monde, surtout pendant le temps qu'ils sont élevés dans les séminaires, ils courent risque de s'habituer à des idées, à des sentiments, à des usages qui n'ont rien de commun avec ceux qui règnent dans la société. Cet inconvénient, qui naît de la nature même des choses, ne peut être corrigé que par un système d'instruction habilement combiné qui, tout en faisant que la jeunesse cléricale se pénètre de l'esprit de l'Evangile, sur lequel elle doit régler sa vie, fasse aussi qu'elle connaisse l'esprit du siècle, pour pouvoir diriger avec succès ceux auxquels s'adressera son ministère. Et qu'on ne pense pas qu'un tel système soit de tout point impossible. Il est difficile sans doute et nous ne le nions pas; mais avec de bonnes intentions, une grande force de volonté et des efforts persévérants, on surmonte les plus grands obstacles et l'on vient à bout des plus difficiles entreprises. Nous ne sommes pas d'avis que ce résultat puisse être obtenu toujours au moyen de longues dissertations; il est des choses qu'on apprécie mieux par le sentiment que par l'intelligence; et souvent un trait, une anecdote, une réflexion pleine d'à-propos, un tableau de mœurs en disent plus sur l'esprit du siècle que tout un gros volume.

Deux choses doivent contribuer au succès de l'idée émise : les livres et les professeurs; et par-dessus les uns et les autres, une grande attention à les bien choisir. Pour ce qui regarde les professeurs, il est

certes lamentable que les chaires de nos séminaires soient si peu rétribuées, que non-seulement on ne puisse pas les regarder comme le but d'une honorable carrière, mais qu'on n'y trouve même pas un moyen transitoire pour suffire à ses besoins. Nous pouvons nous tromper, mais dans notre sentiment il devrait y avoir peu de prébendes aussi richement dotées que les chaires de nos séminaires même les moins importants. Les choses en effet n'étant pas ainsi, nul ne veut se consacrer à un travail aussi pénible qu'assujétissant. L'enseignement est regardé comme l'accessoire d'une vocation quelconque; et sitôt qu'une occasion se présente, le professeur la saisit, pour sortir d'un état aussi précaire. De la sorte, quand un jeune homme commence à se former à l'art si difficile de l'enseignement, il abandonne un poste qu'il eût rempli tout-à-l'heure avec fruit. Il est remplacé par un maître sans expérience, qui vient essayer à son tour des connaissances fort imparfaites, pendant un certain nombre d'années; puis il suivra le chemin de son prédécesseur, au moment justement où il acquérait la capacité, l'habileté et le tact nécessaires au progrès de ses élèves.

Il y a peu d'hommes capables d'enseigner; et lors même qu'ils ont reçu de la nature ce don précieux, ils n'en usent avec succès qu'à la suite de longues observations sur les méthodes les plus efficaces. La variété des talents est si grande, la diversité des matières est telle, il se réunit autour de la chaire d'un professeur tant de natures d'élèves, que ce n'est qu'à

force de tact, fruit d'une longue expérience, qu'un maître peut présenter ses idées de manière à être compris des plus humbles intelligences et à intéresser les esprits les plus développés. Il faut coordonner ses pensées de telle sorte que les élèves de peu de talent y trouvent les éléments de la science, et que ceux qui sont doués d'une capacité plus grande y rencontrent une semence féconde et comme un attrait intérieur, qui les sollicite à méditer sur les enseignements reçus.

Les sciences ecclésiastiques présentent, sous ce point de vue, de terribles difficultés. Quand on veut les présenter de manière à ce que, sans rien perdre de leur grandeur et de leur vérité, elles puissent captiver l'attention sans trop fatiguer l'intelligence, réunissant ainsi la sublimité à la simplicité, il s'élève des obstacles qu'une main exercée peut seule faire disparaître. Parmi les nombreuses raisons qu'on pourrait en donner, une des principales, à notre avis, est que les études ecclésiastiques, pour être solides et profondes, doivent se faire non-seulement sur les auteurs modernes, mais encore sur les anciens. Ainsi par exemple, celui qui veut posséder parfaitement la théologie, ne doit pas se contenter des ouvrages publiés dans les derniers temps. L'Ecriture sainte, les saints Pères, les œuvres des théologiens scolastiques, celles même qui sont écrites dans un latin barbare et de mauvais goût, doivent occuper une grande partie de son temps. C'est ainsi qu'il court risque de s'accoutumer à vivre dans un autre siècle, avec d'autres

hommes, et de donner à ses idées une direction bien différente de celle que reçoivent ceux qui sont élevés dans le tumulte du monde.

Quand la religion dominait complétement la société et la tenait sous sa tutelle, quand le clergé était dans l'état le premier de tous les ordres, exerçant sous différentes formes un pouvoir vraiment politique et gardant la prééminence dans les sciences et les lettres, l'élève du sanctuaire acquérait par là même jusqu'à un certain degré l'esprit de son siècle. La littérature, la philosophie et les autres enseignements supérieurs qu'il recevait dans son école, étaient les mêmes que ceux des universités et des autres établissements publics. Mais aujourd'hui que la politique a fait divorce avec la religion, que le scepticisme s'est répandu dans la société, que les sciences ecclésiastiques sont dédaignées et qu'on tient généralement en mépris tout ce qui sent les discussions de l'école, le jeune homme qui sort du séminaire où l'on n'avait tenu compte d'aucun de ces faits, se trouve au milieu d'un monde qu'il ne comprend pas et dont il n'est pas compris. Il rencontre des savants qui parlent une langue bien différente de celle des savants d'une autre époque, la seule que connaisse le nouveau-venu. S'il attaque un adversaire, il part de principes que celui-ci n'admet pas; s'il est attaqué et qu'il ait à se défendre, il emploie des expressions, sans doute très-savantes, mais dont la portée n'est pas saisie par l'interlocuteur qui les entend pour la première fois. De telle sorte qu'il peut fort bien arriver, qu'un jeune

homme de beaucoup de talent, d'une grande instruction, d'une science même rare, soit embarrassé par un ignorant ; non certes parce qu'il est dépourvu d'armes excellentes, mais parce qu'il ne sait pas les manier à la manière du jour. Il est donc de la plus urgente nécessité, que tous ceux qui prennent part à la direction des études dans les établissements ecclésiastiques, mettent en œuvre tous les moyens, pour que l'instruction et la science, sans rien perdre de leur exactitude et de leur solidité, sans rien contracter de cette légèreté et de cette indécision qui sont l'un des dangers de notre époque, soient cependant présentées au monde sous une forme qui les fasse accepter. Il n'est pas impossible, nous le répétons, de rendre accessible à l'esprit de notre temps la doctrine de saint Augustin, de saint Thomas, de Bellarmin, de Suarez et de Melchior Canus. Il faut, pour cela, que les idées, demeurant toujours les mêmes, revêtent une forme différente, que le raisonnement soit déduit selon de nouvelles méthodes, que les sources de l'argumentation, quand on doit en appeler à la raison naturelle, soient adaptées au goût de la science contemporaine. Ce goût est peut-être capricieux, léger, inférieur à celui des siècles précédents ; mais qu'importe, nous ne pouvons le changer, c'est un fait ; et, tout en le désapprouvant, il est nécessaire de le connaître et d'agir suivant les conditions qu'il nous a faites. Protester contre ce fait, s'obstiner à le tenir comme non-avenu, raisonner comme s'il n'existait pas, c'est lutter contre la force

des choses, c'est se condamner à vivre dans l'isolement, c'est se priver d'un moyen d'action sur la société, c'est ne vouloir pas employer pour la défense de la religion des armes qui lui seraient extrêmement utiles, c'est oublier la conduite qu'ont suivie dans tous les temps les docteurs de l'Eglise, en appliquant à la science cette règle de l'Apôtre : *Se faire tout à tous, pour les gagner tous à Jésus-Christ.*

DE LA VIE ET DE L'INFLUENCE

DES CURÉS DE CAMPAGNE.

La vie du curé de campagne présente les plus étranges contrastes, suivant le point de vue sous lequel on la considère; vie mêlée de prosaïsme et de poésie, qui unit le vulgaire au sublime, la peine au bonheur; vie qui semble faite à la fois et pour étouffer les facultés de l'âme et pour les développer d'une manière extraordinaire; vie qui peut conduire soit à passer les jours dans l'inaction et la tiédeur, soit à les consacrer aux travaux les plus assidus et les plus utiles; vie qui peut fomenter dans le cœur toutes les bassesses de l'égoïsme, ou lui inspirer les plus pures vertus et le plus complet désintéressement; vie en un mot, qui peut faire du prêtre un homme inutile à tout excepté aux fonctions de son ministère, ou bien un ange tutélaire pour tous ses paroissiens, non-seulement en ce qui touche le salut de l'âme, mais encore en ce qui regarde le bonheur domestique et la prospérité des familles.

Il est aisé de se convaincre de la vérité de ces observations, si l'on veut arrêter un moment ses yeux

ır la position particulière où se trouve un curé de ımpagne. Seul, sans autre société que celle des per-ɔnnes qui le servent, il passe les jours entiers sans ɛcueillir d'autre bruit que le chant du coq, le gé-ıissement de la palombe, les roucoulements de la ɔurterelle, ou les aboiements de son chien. A ces oix se mêle celle de la cloche qui annonce le lever u soleil, le milieu du jour et la venue de la nuit. 'il quitte un instant sa demeure pour se promener ans les champs voisins, il ne rencontre d'autre so-iété que celle des paysans occupés à leurs pénibles ·avaux; il les trouve répandus çà et là, les uns re-nuant la terre, les autres recueillant leur fruit, tous ɔllement appliqués à leur travail, qu'ils ne s'en dis-·aisent un moment que pour saluer leur pasteur et épondre aux quelques questions qu'il leur adresse. ıu milieu des arbrisseaux qui croissent sans ordre et ans plan dans la campagne, sur la colline ou sur la ıontagne, il entend le murmure du ruisseau, le ɔruit des vents qui agitent la cime des arbres, ou celui de la cascade qui s'échappe à travers la fente des rochers. Tantôt on l'appelle pour baptiser un en-fant et devenir ainsi le témoin du bonheur d'une fa-mille; tantôt on l'appelle en toute hâte pour courir au secours d'un frère qui se meurt et lui porter les derniers sacrements. Un jour, il bénit de jeunes époux, priant le ciel de répandre sur eux la source de ses grâces, de les rendre heureux sur la terre et de les conduire ensuite au bonheur qui ne doit pas finir; et, le lendemain, il se trouve à côté de l'un des époux,

pour le consoler de la perte de l'autre, enlevé par une mort prématurée. Dans un moment il éprouve les plus douces impressions, en voyant la candeur et l'innocence d'un enfant auquel il enseigne les rudiments d'une religion sublime; et le moment après, son âme est affligée par le récit d'un crime affreux qui se sera commis dans les limites de sa paroisse. Maintenant il goûte une consolation profonde en exhortant une âme vertueuse à avancer de plus en plus dans le chemin de la perfection où Dieu l'a conduite; et bientôt il se voit condamné à reprendre avec sévérité l'impudique dont les excès scandalisent toute la réunion chrétienne, le joueur qui dissipe le bien de ses enfants, l'usurier qui boit le sang du pauvre.

Quel contraste ! quelle diversité d'impressions ! quelle vie plus propre à émouvoir et frapper une âme ! Supposez que le prêtre ne se pénètre pas assez de la grandeur de sa mission, qu'il exerce les actes de son auguste ministère avec froideur, avec indifférence et par une triste habitude; supposez que cette vie isolée qu'il mène, il ne la met point à profit et qu'il passe ses jours dans l'inaction et l'oisiveté; supposez qu'après avoir rempli ses devoirs les plus indispensables il ne pense plus à ses paroissiens, qu'il n'a aucun zèle pour leur bien spirituel et ne porte aucun intérêt à leur félicité temporelle; supposez que, sûr déjà de ne manquer de rien, il se regarde comme parvenu au plus haut degré de sa carrière ecclésiastique, qu'il n'éprouve aucun légitime désir d'améliorer sa position et qu'il s'occupe fort peu de livres, se contentant

de feuilleter quelquefois un traité de morale, pour y trouver la décision d'un cas plus difficile; supposez qu'il ne lit ni l'Ecriture sainte, ni l'histoire ecclésiastique, qu'il ne cultive aucun genre de connaissances, et va perdant peu à peu tout ce qu'il avait appris dans les écoles; ses facultés alors s'éteignent, son cœur devient froid et dur, ses affections disparaissent entièrement ou se renferment dans une bien étroite sphère; la religion ne se présente plus à lui dans sa grandeur et sa beauté, comme la source féconde de tous les biens; il n'y voit qu'un ensemble de pénibles devoirs, qu'il est obligé de remplir à raison de son état et qu'il ne pourrait abandonner sans perdre ses moyens de subsistance; il n'existe plus entre lui et les fidèles, d'autre lien que celui qui résulte de ses fonctions; et pour ce qui le regarde personnellement, rien, absolument rien qui puisse leur inspirer la vénération et l'amour. On ne pourra peut-être lui reprocher de manquer aux devoirs de son ministère; mais qu'il est loin de remplir toute l'étendue de sa mission! C'est un homme public investi d'une autorité suffisante pour exercer ses fonctions; mais cet homme considéré en lui-même, abstraction faite de son caractère sacré, n'est nullement, comme il devrait l'être, la lumière des ignorants, la consolation des affligés, le secours des pauvres, le soutien des infirmes, le conciliateur des discordes, le promoteur du bonheur de tous, le père, le maître de ceux qui furent confiés à sa sollicitude.

De ce portrait que nous venons de tracer, qui n'a

rien d'attrayant ni de beau, et qui n'a de respectable que la sainteté du caractère et la grandeur des fonctions, rapprochez la figure d'un pasteur qui non-seulement connaît et remplit les devoirs indispensables de son ministère, mais qui, pénétré de la grandeur de sa mission, et comprenant à fond les avantages de son état, sait mettre à profit les moyens abondants dont il dispose, pour éclairer son entendement, purifier sa volonté, anoblir son cœur; un pasteur qui remplit parfaitement toutes les obligations de sa charge, et ne perd jamais de vue, qu'indépendamment des devoirs rigoureux qu'il doit accomplir, il en est d'autres, moins indispensables sans doute, mais toujours bien respectables et précieux. Un pasteur qui se conduit de la sorte, en faisant tout le bien possible à ses paroissiens, s'attire leur reconnaissance, leur inspire un amour filial, et reçoit d'eux, avec le respect dû à son saint caractère, cette vénération affectueuse qu'on accorde toujours à ces hommes d'une vertu sublime, qui consacrent toute leur vie au bien de leurs semblables.

L'Eglise et l'Etat lui-même sont donc profondément intéressés à ce que le pasteur des âmes réponde dignement au but de sa mission. Pour ce qui regarde l'Eglise, on ne saurait élever un doute à cet égard, puisqu'elle ne saurait jamais être indifférente à la sainteté de ses ministres, à la conservation de la foi, à la pureté des mœurs, au salut des âmes. Si la vie du pasteur n'est pas exemplaire, s'il n'est pas le modèle de son troupeau, s'il n'a pas cet amour et cette

sollicitude qui naissent d'un cœur brûlant du feu de la charité, l'homme ennemi pourra semer la zizanie ; et, faisant remarquer les défauts de celui qui devrait être l'exemple des autres, il travaillera avec plus de succès au relâchement des mœurs, à l'affaiblissement de la foi, à la perte des âmes que Jésus-Christ a rachetées de son sang.

Quant à l'Etat, nul doute qu'il n'ait peu compris jusqu'à ce jour l'importance du saint ministère, et négligé un moyen de civilisation d'autant plus solide, plus efficace et plus pur, qu'il unit la civilisation aux destinées de la religion chrétienne. Le ministère des prêtres est un sublime instrument de bien pour les peuples ; il n'est pas d'amélioration qu'ils ne puissent introduire, de progrès qu'ils ne soient en état de seconder, de mal qu'ils ne puissent guérir, d'abus qu'ils ne puissent corriger. Mais, pour cela, il serait nécessaire que le gouvernement, donnant tout son concours à l'Eglise, procurât aux pasteurs tous les moyens dont ils pourraient avoir besoin pour remplir une telle mission. Tant qu'on laissera les séminaires sans ressources pour l'enseignement, tant qu'on laissera dans l'indigence les ouvriers laborieux qui *portent le poids du jour et de la chaleur*, tant qu'on souffrira que le pasteur mendie de son troupeau tout ce qui lui est nécessaire, on devra renoncer aux importantes améliorations qui pourraient se faire, et qui contribueraient si puissamment au développement de la prospérité publique.

Parmi le grand nombre d'aperçus que nous pour-

rions donner, nous nous contenterons de ceux qui suivent. Généralement parlant, tout ce qui regarde la culture des terres et l'élève des troupeaux, se trouve en Espagne dans un état complétement stationnaire et ne participe en rien aux remarquables progrès qui se sont faits dans d'autres pays, particulièrement en Allemagne et en Angleterre. L'instruction élémentaire se trouvant si peu répandue parmi nous, beaucoup de paroisses rurales étant presque dépourvues de personnes qui sachent lire et écrire, ou qui veuillent faire usage de cette connaissance, nous manquons des premiers moyens si communs chez les autres peuples, pour que les écrits périodiques ayant un objet spécial, portent jusque dans les dernières classes de la société les connaissances et les inventions les plus utiles. Quel moyen aurions-nous donc pour faire parvenir dans les recoins les plus obscurs de la Péninsule ces notions précieuses, qui se traduiraient pour elle en résultats si avantageux? Vous servirez-vous pour cela de l'alcade, qui est si fréquemment changé, qui sera, s'il le faut, un petit tyran pour tous ceux qui ne partagent pas ses opinions politiques, ou même qui sera souvent tellement discrédité qu'il suffira qu'une chose vienne de lui pour être repoussée par tout le monde? Vous adresserez-vous à l'un des principaux propriétaires, qui le plus souvent n'est pas facile à choisir, qui ne fait même dans le pays que des apparitions assez rapides, et qui probablement présentera les mêmes inconvénients que nous avons signalés

dans l'alcade ? Il est un homme dans chaque paroisse qui ne la quitte ni le jour ni la nuit, qui n'a aucun lien de parenté avec les habitants, qui ne doit prendre aucune part au gouvernement civil, qui par son caractère est supérieur à ceux qui l'entourent, et par sa position indépendant de tous les partis; un homme qui ne meurt jamais, puisque un individu venant à disparaître, un autre le remplace immédiatement dans toutes ses fonctions et tous ses pouvoirs; un homme enfin dont vous n'avez pas besoin de savoir le nom, parce qu'il se nomme aujourd'hui comme il se nommait hier, comme il se nommait dans le passé, comme il se nommera dans l'avenir; cet homme, c'est le curé de la paroisse. Vous pouvez lui confier toute mission utile, sûr que votre pensée arrivera à son but et sera communiquée à ceux qui peuvent avoir intérêt à la connaître. Au lieu de fatiguer les populations par d'éternelles circulaires, par des adresses, des proclamations, des manifestes et tous ces écrits empreints de tant de misère et de passion, envoyez de temps en temps à tous les curés un court renseignement sur les améliorations déjà éprouvées concernant toutes les branches de l'agriculture, de l'élève des arbres et des troupeaux, ou tout autre objet qui touche à la prospérité du pays; chargez-les de propager par tous les moyens qu'ils croiront utiles et honnêtes, la connaissance de ces renseignements, de ceux en particulier qui peuvent s'appliquer à la localité qu'ils habitent; et sans de nouveaux frais, sans créer de nouvelles chaires, vous

en aurez une toujours ouverte sur tous les points du royaume.

Nous nous plaignons, à chaque instant, de manquer d'une bonne statistique et de l'impossibilité où nous sommes, pour ainsi dire, de la former. Nous ne connaissons avec exactitude ni le chiffre de notre population, ni celui de nos richesses nationales; nous connaissons encore moins leurs diverses classifications et ce qui se rapporte à chacune d'elles. Le gouvernement est hors d'état de former cette statistique, soit parce qu'il manque d'agents convenables, soit parce que les populations voyant avec défiance des investigations officielles, leur cacheraient les données les plus précieuses. Qui pourrait mener à fin une aussi difficile entreprise? Avec quelques années devant soi, avec un gouvernement stable, qui mérite la confiance du clergé, nul ne pourrait mieux que lui obtenir ce résultat non moins important que difficile. Les curés connaissent le nombre des habitants, presque partout, d'une manière précise; et partout, à une très-petite différence près. Rien n'est plus facile aux curés que de classer leurs paroissiens d'après l'âge, le sexe et la condition. Ils connaissent parfaitement aussi les productions de chaque pays, soit parce qu'ils en usent eux-mêmes, soit parce qu'ils vivent en perpétuel contact avec des hommes dont la conversation roule uniquement sur cette matière. Il leur serait également facile de connaître le revenu total du pays et ses différentes sources; et s'ils pouvaient les igno-

rer, il leur suffirait de quelque temps d'observation et de quelque recherche aussi aisée que positive; de telle sorte que tous les éléments d'une statistique complète pourraient être réunis sans efforts, si l'on s'adressait aux curés pour les obtenir.

Qu'on ne croie pas que pour arriver à ce but il fallût envoyer une circulaire publique; car du moment où les curés seraient établis par ordre royal agents officiels du gouvernement, ils auraient à lutter, eux aussi, contre tous les obstacles signalés; ils seraient forcés de temporiser avec les préventions du peuple, ou de se ployer à ses exigences. Voilà pourquoi nous avons dit plus haut, qu'il faudrait pour cela quelques années, et un gouvernement qui se mît à la tête de l'œuvre, avec la confiance du peuple et du clergé. Avec ces conditions, en avançant vers le but avec prudence et pas à pas, par des moyens indirects toujours employés avec mesure, nous ne doutons pas qu'on n'obtînt à la fin le résultat demandé.

Les limites de cet article ne nous permettent pas de nous étendre sur les nombreux avantages que pourrait procurer à l'Etat la coopération du clergé. Il nous suffit d'avoir indiqué deux points importants, dont l'un touche immédiatement à la prospérité publique, et dont l'autre intéresse plus particulièrement le système d'administration. Il serait facile de faire d'autres applications; mais en pareille matière il suffit d'appeler l'attention sur un point, pour que d'autres se présentent bientôt à la pensée. Notre désir de

voir la civilisation se propager et s'étendre par l'organe des curés est d'autant plus grand, qu'on éviterait de la sorte, autant que faire se peut, que les progrès des nations étrangères n'importassent chez nous la corruption et l'incrédulité.

LE JARDIN DE GETHSÉMANI.

I.

La nuit était au milieu de son cours ; la lune répandait sur la terre ses pâles et lugubres clartés, elle semblait, dans l'immensité des cieux, la torche funèbre d'un vaste Panthéon où reposeraient les restes d'un grand potentat. La voûte azurée était parsemée de quelques étoiles dont les rayons scintillants venaient se perdre tour à tour dans les rayons de l'astre de la nuit. La cité de David, ses remparts, ses tours élevées, ses palais et son temple, réunis en un groupe ténébreux, ressemblaient à de lugubres fantômes qui déployaient dans l'ombre leur taille de géant. Les métaux dont ils étaient couverts, frappés par les rayons de la lune, lançaient de temps en temps un sinistre reflet, semblable à la flamme vacillante qui s'élève du milieu des tombeaux, ou bien à l'éclat d'une épée qu'on brandirait dans les ténèbres. Les ondes du Cédron faisaient entendre un sourd murmure, auquel répondaient les échos de la vallée. On eût dit que les rois ensevelis dans ces lieux, poussaient un faible gémissement, de leurs sépulcres entr'ouverts.

II.

D'une aile craintive, un souffle léger ose à peine agiter la cime des arbres. Trois hommes formant un groupe séparé sont étendus sur la terre et ne semblent pouvoir résister au besoin du sommeil. Pourquoi sont-ils là? serait-ce des voyageurs égarés, que la nuit a surpris au milieu de leur route; ont-ils été conduits ici par de funestes projets, et n'attendent-ils que le moment favorable pour exercer une vengeance, ou dépouiller le voyageur imprudent?..... A l'écart et non loin, à la faible distance qui serait mesurée par le jet d'une pierre, vous apercevez une ombre immobile... approchez. Voyez cet homme dans une posture humiliée, prosterné à deux genoux, et comme plongé dans la ferveur de sa prière. Sur sa figure sont peintes la tristesse et la douleur qui débordent de son sein; son âme est triste jusqu'à la mort. Il a devant les yeux le redoutable calice de la justice divine; et si l'esprit est prompt, la chair est faible. Il lève un regard au ciel et dit à son Père, avec une ineffable tendresse : Père, s'il est possible, que ce calice passe loin de moi; mais que votre volonté se fasse et non la mienne. Il parle ainsi et rentrant de nouveau dans le silence de la méditation, il épuise par la pensée la lie amère du calice redouté.

III.

Et cependant il n'oublie pas dans son amour les disciples qu'il s'est donnés ; il se lève, s'approche d'eux et, les reprenant avec une douceur infinie, il les exhorte à veiller un instant avec lui : Vous n'avez donc pu, leur dit-il, veiller une seule heure avec moi ? et puis il s'éloigne encore, le divin agneau ; il les laisse jouir du sommeil, pendant que lui-même, pour les sauver, livre son cœur à toutes les angoisses. Il revient à la même place, et recommençant la prière interrompue, il demande encore à son Père céleste d'éloigner de lui, si c'est possible, le redoutable calice. Il retourne une seconde fois à ses disciples et les trouve encore endormis ; et s'éloignant de nouveau il demande pour la troisième fois, qu'il passe loin de lui, si c'est possible, l'amer calice présent à sa pensée. Sa soumission néanmoins est toujours la même, comme sa prière ; ce n'est pas sa volonté, c'est celle de son Père qui doit s'accomplir.

IV.

Quelles douloureuses pensées ont inondé son âme ! quel accablant fardeau pèse sur sa poitrine ! Quel mystère de mort se passe dans son cœur, puisque

une sueur de sang découle de son front et baigne la terre sur laquelle il est étendu ! Ah ! c'est qu'il voit la cime horrible du Golgotha, la mort affreuse du gibet, les grossières moqueries des soldats, les outrages sanglants des pharisiens; il voit, ô douleur mille fois plus cruelle ! les angoisses d'une tendre Mère, qui viendra, sans consolation et sans appui, au milieu des flots du peuple, recueillir les cris homicides de cette foule altérée de sang ! il la voit cette Mère de douleur, parmi le bruit des armes et les éclats de la trompette, brutalement repoussée par de stupides satellites qui prétendent assurer le respect des lois, en l'écartant de leur victime ! Il se voit lui-même marchant à la mort, prêt à souffrir le dernier supplice, conservant à peine la figure d'un homme, tout son corps ne formant qu'une plaie, depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête. On le dépouille de ses vêtements, on disloque ses os de manière à pouvoir les compter ; on jette ses habits au sort, on le défie lui-même de descendre de la croix et de se sauver de la mort.....

V.

Mais ce ne sont pas seulement les douleurs qu'il va souffrir dans son corps, qui remplissent, jusqu'à le faire déborder, le calice d'amertume. L'avenir avec ses crimes affreux, aussi sombres que les nues qui portent les orages, chargé des triomphes de l'enfer,

de toutes les perversités des hommes, se montre à découvert aux regards de Jésus ; et la lumière divine qui pénètre jusque dans les dernières profondeurs de ces ténèbres, lui fait voir à nu l'ingratitude et les crimes qui, pour un si grand nombre d'hommes, rendront inutile la rançon payée avec le sang d'un Dieu !

VI.

Voyez-vous comment la tunique sans couture est déchirée par la main d'un superbe qui, dans le futile orgueil de sa pensée, s'élève contre le ciel et blasphème cette *génération* éternelle, qu'une langue mortelle *ne peut raconter,* ce Verbe qui était au commencement, qui était en Dieu et qui était Dieu, par qui toutes choses ont été faites ? Voyez-vous le monde enlacé dans les filets de l'erreur, enveloppé de ses ténèbres, accablé sous le poids de souffrances sans consolation ? Voyez-vous se désaltérer à la coupe empoisonnée, tant de peuples appelés à la lumière de la vérité et préparant ainsi des désastres sans fin à l'Epouse du Christ ? Du milieu des décombres des vieilles philosophies, renaissent, comme des insectes venimeux, les rêves insensés de l'orgueil en délire ; l'homme dans sa fierté les prend pour les signes de sa puissance ? Le Fils de Dieu souffre et meurt pour éclairer et sauver le monde ; et la vanité, l'orgueil, l'ambition et la volupté conspirent pour rendre inutiles tant d'amour et de miséricorde !

VII.

Là-bas, dans l'antique Bysance, dans cette ville immortalisée par le génie de Constantin, il voit l'homme de perdition qui, fier de sa science, étale à tous les regards les dons qu'il a reçus du ciel. Sur la chaire du temple saint, de ce temple élevé sur le type de la grandeur chrétienne, il arbore l'étendard de la révolte, entraînant à sa suite des peuples nombreux qui, séduits par ces perfides enseignements, méconnaissent les prières et les conseils de la Chaire éternelle. Oh! qui pourrait concevoir la douleur immense qui s'empare du cœur de Jésus, à la vue de tant de maux accumulés; il éprouve à la fois le contre coup des ruines entassées dans le long cours des siècles! Qui pourrait comprendre, comme lui, tout ce qui sera dépensé de blasphèmes, d'orgueil, de mensonges, de folies, d'illusions, de séductions, de peines et de travaux, pour entraîner des millions d'âmes à leur perte! Qui pourrait voir avec la même clarté, la frivolité, la dissipation, la corruption, les fraudes, les violences, les injustices, les vengeances et les inimitiés qui règnent même parmi les chrétiens, parmi ces nations qui se glorifient de n'avoir jamais abandonné les murs de la Jérusalem militante, pour embrasser les erreurs des Gentils!

VIII.

Auguste victime ! Détourne tes regards ; assez de douleurs se sont accumulées dans ton sein ; ferme les yeux sur les peuples de l'Occident, pour ne pas voir avec quelle fureur ils violent tes lois les plus sacrées, ils déchirent le sein de ton Epouse ; avec quelle ingratitude, hélas ! ils oublient même le gage impérissable d'amour que tu lègues aux humains, la veille de tes tourments et de ta mort. Détourne tes yeux de ton troupeau dispersé par la rage des loups ; en ton nom ils ont semé la discorde entre les frères, ils ont versé un poison mortel au peuple sauvé par ton sang, ils ont fait succéder à des siècles de paix et de bonheur, une ère de deuil et de larmes.

IX.

Au milieu de tant de souffrances, le ciel peut-il te laisser sans consolation et sans appui ; peut-il être insensible à de telles angoisses ? Oh non ! la prière que ton cœur gémissant a dirigée vers le Père céleste, dans le sein duquel tu fus engendré, a déjà franchi les degrés de son trône ; du milieu des nuées qui l'environnent se dégage un groupe harmonieux de messagers célestes. Des rayons affaiblis enveloppent les habitants de la demeure éternelle, et parmi eux

on aperçoit le front sombre et mélancolique de l'ange chargé de la redoutable mission. Sa figure est empreinte de je ne sais quelle mystérieuse tristesse, son œil respire à la fois le respect et l'amour; il touche à peine la terre et, ployant le genou, il se prosterne devant le Fils de l'homme, courbe la tête et baise la terre arrosée par le sang divin. Il ouvre la bouche, il va parler; que dit-il? Mortel, n'aspire pas à le savoir; éloigne-toi, n'écoute pas les paroles que peut prononcer l'envoyé de Dieu, pour reconforter celui qui créa les anges et le monde!

L'INDIFFÉRENTISME.

Disputes de religion !..... avec cette parole prononcée d'un air emphatique, insouciant et dédaigneux, on élude admirablement les plus graves questions, on passe par-dessus la doctrine la plus digne de respect et d'attention. Disputes de religion... ce mot suffit à certains hommes pour laisser de côté les pensées les plus importantes, pour renvoyer aux écoles de théologie ce qu'il peut y avoir de plus élevé et de plus nécessaire sur la terre et dans le ciel. Disputes de religion... c'est une formule pour apaiser les remords de la conscience quand elle vous pousse d'une manière trop vive à examiner sérieusement ce dont vous ne voudriez pas même vous souvenir... Disputes de religion... c'est une réponse bien simple mais aussi bien commode, à l'usage de tous les ennemis de la religion, quand ils se voient serrés de trop près par les arguments de leurs adversaires, et qu'il ne leur reste que le parti de traiter comme de vaines subtilités les raisons les plus concluantes. Disputes de religion... thème ingénieux, au moyen duquel les incrédules présentent comme objets de bien mince valeur tous les traités des plus grands apologistes en faveur de la religion, et comme de nul

intérêt pour les peuples, tout ce qui a été dit sur ce sujet. Disputes de religion... phrase qui sert de masque aux gouvernements impies pour cacher l'intention d'affaiblir et de détruire la religion, et pour persuader aux gouvernés que les intrusions les plus sacriléges ne sont qu'une prérogative du pouvoir qui veut mettre fin à des questions de doctrines, ni plus ni moins que s'il s'agissait de rétablir l'ordre et la paix dans une école de sophistes. Disputes de religion... voile officieux qui couvre le scepticisme ou l'impiété, de ces faux hommes d'état, de ces philosophes orgueilleux, qui du haut de leur supériorité discutent d'un ton magistral et décisif sur les croyances des peuples comme sur des jouets d'enfants; hommes qui soumettent à leur jugement toutes les religions sans en excepter aucune. Il va sans dire qu'ils appellent Dieu même à leur tribunal, le condamnent ou l'absolvent à leur gré, lui tracent le chemin qu'il doit suivre, et les dangers qu'il doit éviter, sans oublier de poser des limites à la science infinie et de bien circonscrire le pouvoir de la Toute-Puissance.

Certes nous ne nions pas qu'il ne puisse y avoir des abus dans les disputes de religion comme il en existe en toute autre matière; mais nous ne pouvons consentir à ce que l'abus détruise l'usage, ni à ce qu'on regarde comme peu important ce qui est de la plus haute importance. De quoi s'agit-il en effet dans les discussions religieuses? l'objet de la controverse est-il par hasard d'une médiocre valeur intrinsèque, ou d'un médiocre intérêt pour les mortels? Entrez au

cœur de la question, approchez du moins de la lice où elle est débattue; et ce qui se présente d'abord à vos yeux, c'est tout simplement l'existence de Dieu, la création de l'homme, son origine et sa destination, son bonheur ou son malheur, son immortalité ou son anéantissement. Qui soutiendrait après cela que les discussions religieuses n'ont aucune importance, qu'elles ne méritent pas la peine qu'on s'en occupe, soutiendrait par-là même qu'il n'importe pas de savoir si Dieu existe ou non, si le monde a été créé par un être infiniment intelligent et parfait, ou s'il n'est qu'un effet du hasard, si l'homme a une âme spirituelle ou si ses pensées et ses volontés sont le simple résultat de son organisation, si nous devons attendre une existence immortelle, ou bien rentrer dans le néant. A coup sûr, Dieu, l'homme, l'éternité sont autant d'objets dont on ne peut détourner l'attention sans tomber dans la démence, sans se nier soi-même, sans abdiquer cette inclination puissante, irrésistible, qui nous force à nous préoccuper sans cesse de notre destinée, qui nous pousse à rechercher par tous les moyens en notre pouvoir, ce que nous sommes, d'où nous venons, où nous allons.

S'il existait un homme qui eût le privilége de ne pas mourir, qui eût la complète assurance de jouir ici-bas d'une vie sans fin, celui-là pourrait d'une manière moins déraisonnable, peut-être, laisser entièrement de côté l'examen de ces grandes vérités, se contenter de ce qu'il est et de ce qu'il possède, sans

penser à l'Etre dont il a tout reçu. Mais bien loin d'avoir une semblable assurance, l'homme est certain au contraire d'une fin qui ne saurait être éloignée; le songe le plus léger n'est pas plus rapide que notre existence sur la terre. Quel que soit l'espace de temps qui nous est accordé, il est indubitable que dans un nombre d'années bien restreint, nous ne compterons plus au nombre des vivants; pour nous, seront alors résolus les formidables problèmes de notre destinée : le néant, ou l'arrêt d'un Juge suprême. Vérité aussi terrible que certaine et inévitable; en vain nous efforçons-nous de l'oublier, d'en chasser la pensée de notre esprit; en vain essayons-nous d'atténuer par de frivoles réflexions ce qu'elle a d'effrayant et de personnel; pas de milieu, le néant ou l'arrêt du Juge suprême. Qu'on subtilise tant qu'on voudra, qu'on imagine tous les subterfuges possibles, la vérité est là; aucun moyen de l'éviter; du moment où nous existons, nous sommes forcément soumis à cette nécessité.

Il viendra un jour où notre corps se dissoudra, il viendra un moment où l'on dira de nous : il est mort; et alors, dans cet instant même, nous verrons se réaliser pour nous l'un des deux extrêmes de la terrible alternative. Si nous supposons alors que, par impossible, nous soyons réduits au néant, cet être qui pense, veut et sent, n'étant que le résultat de l'organisation matérielle, aura cessé d'exister aussitôt que la mort aura décomposé la matière; il ne sentira, ni ne voudra, ni ne pensera : un lourd sommeil au

sein duquel nous reposons dans une incomplète insensibilité, peut à peine nous donner une idée de cette absence d'être, de ce néant auquel nous serons réduits. Mais si, au contraire, il existe un Dieu rémunérateur de la vertu, juge implacable du vice, si notre âme survit au corps et doit être immortelle, alors au moment même où nos proches contempleront avec douleur nos restes inanimés, nos yeux auront vu dans toute son évidence, dans toute sa grandeur, la redoutable vérité. A quelques pas de notre lit de mort, seront encore, et cet homme que nous n'avons pas voulu écouter, et ces livres que nous avons refusé de lire ; ils eussent également contribué à dissiper nos doutes, à nous faire obtenir cette lumière céleste qui ne fait jamais défaut à ceux qui la cherchent dans toute la sincérité de leur cœur. La pensée d'un tel moment saisit l'âme d'épouvante, les cheveux se dressent sur la tête, le sang se glace dans les veines.

Et n'est-ce pas là ce qu'éprouvent tant d'indifférents, quand ils approchent du moment fatal ? Ne les voit-on pas trembler et défaillir, pour la plupart, à moins que la maladie n'ait trop affaibli leurs facultés intellectuelles? Tant que le péril est éloigné ou paraît l'être, tant que les forces du corps ou les illusions de la jeunesse nous entretiennent dans l'espoir d'une longue vie, nous éloignons le souvenir du danger que nous courons, nous jetons volontiers notre esprit dans un tourbillon de pensées contraires; mais quand la mort est imminente, quand aucune illusion n'est

plus possible sur la proximité de notre fin, quand nous nous trouvons sur le bord de l'abîme vers lequel nous avons marché dès le premier pas que nous avons fait dans l'existence, au moment de tomber dans le gouffre béant qui nous attire, alors se présente clairement à notre vue toute la folie de notre conduite ; et pendant qu'une froide sueur baigne le visage du moribond, son cœur épouvanté est secrètement aux prises avec l'horrible chance que son incompréhensible aveuglement n'a pas craint d'affronter ; chance éternelle dont la décision ne peut plus être retardée que de quelques instants.

L'indifférentisme considéré dans la pratique est insensé ; il est absurde, quand on l'érige en système. Si c'est, en effet, le comble de la folie de marcher, les yeux fermés, vers un avenir qu'on ignore, c'est aussi la plus effrayante des absurdités que de vouloir faire la théorie d'une semblable conduite. C'est cependant ce que font tous ceux qui veulent persuader à l'homme qu'il ne doit pas s'occuper de la religion, qu'il ne doit rechercher ni s'il existe une religion véritable, ni quelle est celle-là ; qu'il peut faire abstraction de toutes, ou bien s'accommoder à celle de son pays, non pour l'importance qu'elle peut avoir en elle-même, mais par condescendance pour ceux avec lesquels il vit. La religion réduite à une pure formalité, imposée par le savoir vivre ! L'extravagance de la raison ne saurait aller plus loin.

Les peuples, beaucoup plus sensés que des philosophes de cette espèce, ont envisagé les choses d'une

autre façon. Dans tous les temps et dans tous les pays du monde, la religion fut regardée comme l'affaire la plus importante de la vie, non-seulement par ceux qui suivaient le chemin de la vérité, mais par ceux-là même qui s'égaraient dans les sentiers de l'erreur. Les idées étranges nées de la superstition, les excès et les crimes du fanatisme n'ont pas d'autre origine. Le sentiment religieux, une fois égaré, exalte l'imagination de l'homme, le précipite souvent dans les plus grandes cruautés, tantôt en lui faisant verser des flots de sang sur les champs de bataille, tantôt en lui faisant exercer contre des frères les plus terribles vengeances, tantôt en lui faisant immoler l'homme lui-même sur les autels de ses dieux. On a dit qu'il n'y a pas de guerres plus terribles que les guerres de religion, et il est certain qu'elles se distinguent de toutes les autres par l'impétuosité avec laquelle on les entreprend, par la ténacité qu'on met à les poursuivre, par les scènes horribles qui le plus souvent en signalent le cours. Savez-vous quelle en est la cause? C'est que lorsque les intérêts de la religion sont en jeu, l'homme est mu par le plus puissant ressort qui puisse agir sur son cœur. La fortune, la vie de ses semblables, la sienne propre, tout cela n'est rien à ses yeux, du moment où il est question de ce qu'il y a de plus grand et de plus auguste sur la terre et dans le ciel. Les intérêts terrestres disparaissent en présence des intérêts célestes, la matière en présence de l'esprit, la créature devant le Créateur, le fini devant l'infini, le temps devant l'éternité. Que peuvent toutes les

déclamations contre un fait indubitable, universel, indestructible? A quoi bon se déchaîner en violentes invectives contre les préoccupations, contre l'aveuglement, si l'on veut, contre la superstition et le fanatisme? Qu'est-ce qu'une attaque dirigée contre le genre humain tout entier? Cela ne signifie qu'une chose, c'est qu'on méconnaît la vérité; car on méconnaît la vérité, quand on proteste inutilement contre la nature des choses; on méconnaît la vérité, quand on lutte avec des paroles contre des faits, quand on prétend avec des périodes creuses remédier à ce qui a sa source dans le plus intime des cœurs. Qu'on prêche à l'humanité, nous le voulons bien, la fraternité universelle, qu'on enseigne aux hommes l'indulgence réciproque, qu'on insiste sur la nécessité de substituer à la violence les moyens de persuasion, qu'on évite ainsi l'effusion du sang et l'emploi de la force brutale; mais qu'on sache reconnaître la cause même des excès qu'on veut détruire, qu'on n'oublie pas que la religion est un besoin pour l'homme; et ce besoin, qu'on le satisfasse par une plus grande effusion de vérité et de vertu, pour qu'il n'aille pas chercher une satisfaction honteuse et criminelle, dans les égarements de l'erreur, ou dans les inspirations des passions les plus terribles.

Nos adversaires distingueront sans doute deux états bien différents dans les sociétés humaines : leur enfance et leur âge viril, les époques d'ignorance et celles de civilisation. Au premier âge, ils assigneront l'importance accordée aux doctrines religieuses; ils

donneront pour caractère propre au second, l'indifférence pour ces mêmes doctrines. « Voyez cette Europe, nous diront-ils, cette Europe où pendant l'espace de tant de siècles furent versés des flots de sang dans des guerres de religion, voyez-la maintenant apaisée et tranquille, ne s'occupant nullement de ce qui peut avoir lieu dans un autre monde que celui-ci, uniquement appliquée au bien-être de la vie présente, à l'augmentation de ses richesses matérielles, au seul progrès des arts qui ont pour but les commodités et les plaisirs de la vie. Les développements de la civilisation et de la science ont fait disparaître toutes les préoccupations religieuses. C'est ainsi que l'homme parvenu à l'âge mur, oublie les jouets de son enfance et les amusements de sa jeunesse. » Nous ne nierons pas que l'Europe ne soit plongée dans un indifférentisme lamentable; nous avons trop souvent déploré ce fait désastreux, pour que nous allions l'atténuer dans un moment où il semble s'élever contre l'objet de notre démonstration actuelle. Nous remarquerons cependant qu'il y a beaucoup d'exagération dans ce que l'on dit sur le peu d'importance donnée aux questions religieuses, et que l'on agrandit outre mesure les proportions de ce fait, parce qu'on le considère sous un faux point de vue. Quand il s'agit d'apprécier convenablement cette classe de faits qui se rapportent à l'entendement et à la volonté de l'homme, il ne faut pas perdre de vue l'esprit de l'époque; car d'après cet esprit les faits changent de signification et de portée, de telle sorte que des symp-

tômes qui seraient infaillibles à telle époque donnée, ne présentent plus aucun sens considérés dans une autre époque. Il est certain que si l'on évaluait l'importance des questions religieuses dans notre siècle, d'après les guerres, dont elles pourraient être la cause ou le prétexte, il serait naturel d'en conclure que la religion a disparu du milieu des nations européennes. Mais si l'on veut bien observer que dans les affaires de tout genre, quelque importantes qu'elles soient, l'Europe s'éloigne chaque jour davantage de l'emploi des moyens violents, que les discussions de la presse ont été substituées aux voies de fait, et les négociations diplomatiques aux grandes luttes nationales, on ne tardera pas à voir que le sang versé pour des motifs ou des prétextes religieux, est un mauvais baromètre pour calculer l'intérêt qu'on attache encore à la religion. S'il fallait s'en rapporter à cette base, en effet, ni l'industrie, ni le commerce, ni l'honneur des nations, ni la liberté des peuples n'auraient d'importance en Europe, puisque aucune de ces questions n'est tranchée par la force des armes.

A l'heure qu'il est, pour bien apprécier l'importance d'un effet aux yeux de l'opinion publique, il faut regarder la place qu'il occupe dans les discussions de la presse. Abstraction faite des circonstances exceptionnelles, où les intérêts d'un parti, d'une fraction, d'un petit nombre de personnes, donnent à certaines questions une importance factice qu'elles seraient loin de mériter par elles-mêmes, la presse est un baromètre assez sûr pour se former une idée juste

de la place qu'occupe dans le monde des esprits un objet quelconque; particulièrement si l'on considère la presse dans les œuvres sérieuses dont la composition et la publication ont subi, moins que les autres, l'influence des intérêts du moment. Ainsi, la place que les publications de tout genre accordent à tel ou tel objet, est en quelque sorte la mesure de l'attention que le public lui donne. En nous en tenant à cette règle aussi simple en elle-même, que solidement fondée sur la nature des choses et sur le caractère spécial de notre époque, si nous voulons juger de l'ascendant qu'exercent sur les esprits les idées religieuses, nous trouverons que l'indifférentisme, quelque étendu qu'il puisse être, ne l'est pas à beaucoup près autant que plusieurs indifférents voudraient nous le faire croire. Les œuvres publiées sur les matières religieuses sont pour ainsi dire innombrables; et si nous y comprenons les écrits périodiques, il sera difficile qu'on nous montre un intérêt social, politique, administratif, industriel, scientifique et littéraire qui remplisse à lui seul un plus grand nombre de pages, qu'il n'en est consacré aux intérêts religieux.

Et l'on doit remarquer que cette considération est d'autant plus grave, qu'il faut ajouter à la liste des ouvrages qui prouvent l'importance de la religion, ceux qui ont pour but de l'attaquer, au même titre que ceux qui en font l'apologie. Cela semblerait au premier abord un paradoxe, et cependant c'est une incontestable vérité. Plus est violente l'attaque

dirigée contre un objet, et plus est évidente l'importance qu'on y attache, la force qu'on lui suppose, la nécessité où l'on se croit de le renverser et de le détruire. Ce qui est faible ne mérite pas la peine d'être attaqué, le mépris seul en fait justice; ce qui ne possède qu'une existence limitée, n'obtient pas les honneurs d'une longue et pénible guerre; les intelligences ont d'autres sujets pour s'y montrer avec plus de profit et de gloire, pour s'y consacrer avec l'assurance d'intéresser un grand nombre de lecteurs. Rien de semblable n'a lieu par rapport à la religion; non-seulement ceux qui professent des religions différentes sont en lutte les uns contre les autres, mais ceux-là même qui n'en professent aucune, ne laissent pas que de les attaquer toutes, et particulièrement le christianisme, avec un inconcevable acharnement. C'est surtout en Allemagne et en France qu'on voit se produire ce triste phénomène. S'il est vrai que l'école de Voltaire, proprement dite, est tombée dans un profond discrédit, il ne l'est pas moins que beaucoup d'écrivains continuent à leur façon cette œuvre impie, avec des formes moins repoussantes peut-être, mais par-là même d'autant plus dangereuses.

Il reste donc établi que les guerres de religion existent encore dans notre siècle; seulement elles portent le caractère particulier que leur imprime le sceau de l'époque; on se battait autrefois, maintenant on discute.

Il n'est pas jusqu'aux gouvernements eux-mêmes,

si fortement entachés d'indifférentisme en apparence, qui ne se préoccupent de ce genre d'intérêt beaucoup plus qu'on ne pourrait le croire. Jetons un coup d'œil sur toute l'Europe, et nous verrons se manifester la vérité de cette observation. Nul n'ignore la haute importance qu'on attache en Angleterre aux affaires religieuses ; ne serait-ce qu'à cause des rapports qu'il s'agit d'établir à cet égard entre le gouvernement anglais et la malheureuse Irlande. Qu'on ne croie pas néanmoins, que ce soit là l'unique motif de l'intérêt qu'obtiennent en Angleterre les questions religieuses; le gouvernement s'en occupe parce que le peuple lui-même ne les a pas oubliées, parce que la nation britannique souffre beaucoup plus de l'anarchie des croyances, inévitable effet du protestantisme, que d'une véritable incrédulité.

En France, la fameuse question de la liberté d'enseignement, quoique à la surface elle puisse être jugée comme purement scientifique et administrative, est dans le fond éminemment religieuse. Ce qui est en question, ce n'est pas précisément le plus ou moins d'extension des prérogatives gouvernementales et des corps enseignants qui dépendent de l'Etat; ce qui est en question, c'est de savoir si le clergé doit être admis au droit d'enseigner, s'il faut multiplier les établissements où domineront les croyances religieuses. La lutte est établie entre les disciples, plus ou moins déguisés, de Voltaire, qui s'efforcent de conserver un monopole odieux, un pouvoir usurpé, et les catholiques sincères, qui ont entrepris de re-

pousser l'usurpation et de secouer le joug de l'esclavage qu'on leur impose sous le faux nom de liberté.

On se souvient du bruit qu'ont fait naguère en Allemagne les affaires suscitées par l'importance que les gouvernements de ce pays attachent à la question religieuse. Laissant de côté les débats d'intérêt médiocre entre catholiques et protestants, nous demandons si quelqu'un peut avoir oublié l'affaire de l'archevêque de Cologne. Le système de conduite adopté par le gouvernement prussien à l'égard des catholiques, est la meilleure preuve des terreurs qu'inspirent les progrès de cette religion; les ministres réformés de Berlin ne sont pas moins effrayés que les membres de l'église établie de Londres et d'Edimbourg. Pour ce qui regarde le gouvernement russe, on sait avec quelle ardeur et quel acharnement il poursuit l'œuvre impie de décatholiciser tous les sujets du grand empire, en les éloignant de l'obéissance au souverain Pontife, en les privant, autant qu'il le peut, de toute communication avec la chaire de saint Pierre; on sait qu'il en est venu au point de se jeter dans des moyens entièrement réprouvés par l'esprit de notre siècle, en déployant un luxe, un raffinement de persécution religieuse, qui rappelle ces temps malheureux où le Seigneur se proposait de purifier son Eglise comme l'or dans le creuset.

Nous concluons de là que l'indifférentisme, pour grand qu'il soit, pour étendu qu'on le suppose, n'est point parvenu cependant à faire oublier la religion, et qu'elle remplit encore la pensée des ignorants et

des sages, des peuples et des gouvernements. Elle nous intéresse en effet de trop près, pour qu'il soit possible de la chasser de notre mémoire; elle a trop d'influence sur notre état présent, une action trop décisive sur notre avenir éternel, pour qu'ils puissent venir à bout de leur funeste entreprise, ceux qui veulent l'extirper du cœur des hommes et l'effacer des institutions sociales. C'est en vain que l'égoïsme s'agite et se débat contre la religion; l'égoïsme ne peut s'empêcher de se demander aussi quelquefois ce qu'il en sera demain de l'idole qu'il adore, de ce moi auquel il se dévoue tout entier; l'égoïsme reconnaît combien il y a de folie à se heurter contre des faits indestructibles, à se précipiter en aveugle dans les profondeurs inconnues d'un gouffre qui ne rend plus ses victimes. C'est en vain qu'on parle de courage, et qu'on traite de pusillanimité la crainte salutaire de ce qui peut nous arriver après la mort; il n'y a pas de courage là où il n'y a pas d'ennemis à vaincre, mais un malheur éternel à souffrir; il n'y a pas de courage quand un esprit déploie ses lumières et son énergie contre la toute-puissance d'un Dieu, contre Celui dont la voix féconde le néant et fait trembler les colonnes du Ciel. Le courage, la fermeté, le désintéressement, l'abnégation de soi-même sont des mots sans valeur, quand les sentiments qu'ils désignent n'on aucun objet, aucune espérance, ne rencontrent ni impulsion, ni point d'appui, ni aucun de ces ressorts qui font mouvoir le cœur de l'homme. Eternité!... qu'elle idée plus effrayante! Eternité de malheurs! sans

gloire, sans résultat, sans espérance! Comment voulez-vous que l'homme ne tremble pas à ce seul souvenir? Comment voulez-vous qu'il en détourne les yeux, qu'il dorme tranquille sur le bord d'un abîme au fond duquel il va tomber dans quelques instants? Eteignez le flambeau de sa raison, dépouillez-le de l'amour de lui-même, étouffez jusqu'à ses passions et ses instincts, c'est-à-dire détruisez sa nature; alors, mais seulement alors il lui sera possible de se conformer à vos principes d'indifférence.

ALLIANCES DE L'ESPAGNE

(Premier Article).

ALLIANCE AVEC L'ANGLETERRE.

Elle est maintenant assez répandue dans l'Espagne la dangereuse persuasion, que nous sommes obligés d'être alliés à la France ou à l'Angleterre. Des deux partis qui se disputent la victoire, chacun a contribué pour sa part à propager, à enraciner parmi nous cette funeste erreur. Ils ont beau protester du contraire; mais il est clair comme le jour, que l'un nous poussait outre mesure vers la Grande-Bretagne, tandis que l'autre manifestait des sympathies non moins exagérées pour la politique française. Les termes dont nous nous servons sont à coup sûr aussi modérés que possible; et nous le faisons à dessein; car désirant éclairer la question et non l'envenimer, nous ne voudrions pas, quelle que soit du reste notre opinion sur ces tendances, jeter à la face des partis les mots de dépendance, de servilisme, de renoncement complet à l'honneur national, qu'ils se renvoient avec tant d'imprudence. En agissant de la sorte, notre but n'est nullement d'affecter l'impartialité afin de nous con-

cilier la bienveillance ; nos convictions sont connues; quand il faut dire la vérité nous savons nous exprimer sans détours et la dire toute entière. Mais comme, dans le sujet qui nous occupe, de même qu'en beaucoup d'autres, nous sommes persuadé que les deux partis ont des erreurs à se reprocher, nous avons cru nécessaire de nous tenir également éloigné de l'un et de l'autre.

L'alliance avec l'Angleterre est déjà tombée dans un tel discrédit, elle a soulevé dans l'immense majorité de la nation de si profondes antipathies, qu'il n'est pas besoin de longs discours pour prouver qu'elle est non-seulement inutile, mais encore extrêmement nuisible et dangereuse. A l'exception d'un très-petit nombre d'hommes qui par leurs principes, leurs antécédents ou certains entraînements particuliers, se montrent les zélés défenseurs de l'influence anglaise, la généralité des Espagnols, sans distinction de partis, est ouvertement déclarée contre toute alliance avec l'Angleterre et penche visiblement à se défier de cette puissance, jusqu'au point même de ne vouloir garder avec elle que les rapports indispensablement exigés par la paix et l'harmonie. Et certes il n'est pas difficile de voir la cause d'une semblable aversion, il n'est pas nécessaire pour cela d'avoir une profonde connaissance de la politique et de la diplomatie, on aperçoit au premier abord ce que la Péninsule peut se promettre de son intimité avec l'Angleterre.

Quand on examine la position respective des deux

nations, on voit clairement qu'il n'existe aucun lien qui puisse les tenir unies, que tout ce que l'on fera dans ce sens sera nécessairement factice et par conséquent de peu de durée. Il ne faut pas perdre de vue, en effet, que la force et la stabilité des alliances ne dépendent pas de la volonté des gouvernements qui les contractent; le sentiment des peuples en est la base essentielle, et l'on ne saurait s'isoler d'un tel élément si l'on veut fonder quelque chose de durable et de fécond.

En faisant l'application de ce principe à l'alliance de l'Espagne avec l'Angleterre, nous ferons remarquer qu'il n'y a là aucune des conditions qui, en pareil cas, resserrent et fortifient les nœuds que les gouvernements ont formés.

En premier lieu, les deux peuples parlent deux langues bien différentes, et jamais il ne s'est établi entre eux de communications propres à faciliter l'intelligence des deux langues respectives. Et ce n'est pas là un léger obstacle à l'amitié de peuple à peuple; obstacle qui n'existe pas à l'égard de la France, d'abord parce que la langue de ce dernier pays est extrêmement répandue parmi nous, puis, parce qu'elle est moins difficile en elle-même, et enfin parce que les relations des deux pays ont toujours été plus fréquentes; ajoutons à cela l'ascendant que prit parmi nous la littérature française, à partir du moment où la postérité de Louis XIV occupa le trône de l'Espagne.

La religion des Espagnols est bien différente de celle qui domine en Angleterre; et cette considéra-

tion si puissante est encore aggravée par des traditions peu favorables à l'amitié des deux peuples. Ils ne sont pas encore effacés de leur mémoire le règne de Philippe II, cet austère défenseur du catholicisme en Espagne et dans le reste de l'Europe, et le règne d'Elisabeth, cette ennemie acharnée de ce même catholicisme dans toute l'étendue de ses états, et dont l'influence en faveur du protestantisme s'étendit autant que possible chez les autres nations.

Les mœurs des deux peuples n'ont aucun point de contact, aucun trait de ressemblance ; et tout espagnol, en foulant le sol de l'Angleterre, sent instinctivement cette opposition. Quel que soit le motif qui a constamment tenu les deux nations dans un éloignement réciproque, il est certain qu'on n'aperçoit aucun moyen de les rapprocher. Les lois des deux pays, les systèmes de gouvernement sous lesquels ils ont longtemps vécu, le défaut d'analogie de leurs administrations réciproques, viennent confirmer cette opposition que tant d'autres raisons ont suffisamment établie. De telle sorte qu'il n'existe guère moins de différence entre les Anglais et les Espagnols, sous le rapport intellectuel et moral, qu'il n'en existe entre les bords nébuleux de la Tamise et les rives enchantées du Guadalquivir et du Tage.

Vouloir donc, en dépit de ces antipathies, unir les deux nations, serait une entreprise téméraire ; espérer de voir naître l'amitié et la fraternité entre ces deux peuples et par conséquent une solide alliance entre leurs gouvernements, lorsque tant d'autres circons-

tances tendent à les diviser, serait une illusion non moins inexcusable que dangereuse.

Jamais, tant que durera la position actuelle des deux nations, il ne pourra y avoir d'alliance entre l'Espagne et l'Angleterre que par la soumission du cabinet de Madrid au cabinet de Saint-James, par le sacrifice de nos intérêts aux intérêts de la Grande-Bretagne. Les compensations réciproques ne seront autre chose que des voiles plus ou moins transparents, destinés à couvrir le sacrifice de l'une des nations amies à l'ambition de l'autre.

Et la raison de ce que l'on vient de dire n'est pas difficile à deviner. Il existe une véritable opposition entre les intérêts des deux peuples ; le développement des uns se fera toujours au détriment des autres. Nous n'ignorons pas les magnifiques utopies publiées de nos jours sur la communauté et l'identité des intérêts de toutes les nations ; pour nous, sans nier qu'il existe certains points sur lesquels, en effet, les intérêts de tous se touchent et s'unissent, nous croyons qu'il en est beaucoup d'autres où ils sont nécessairement opposés ; que dès lors la rivalité est inévitable et que chacun doit chercher à tirer de sa position le meilleur parti possible, sans jamais s'écarter des lois de la justice. Il est aussi facile de comprendre la vérité de ces observations, qu'il est facile de voir qu'il y a opposition entre les intérêts du vendeur et ceux de l'acheteur, ou bien encore entre les intérêts de deux vendeurs qui se trouvent sur le même marché, de deux candidats qui aspirent à la même fonction, de deux

ambitions rivales qui se proposent un but nécessairement exclusif de l'une ou de l'autre.

L'Angleterre, sous le rapport politique et mercantile, est en opposition avec l'Espagne ; l'une des deux nations ne peut s'agrandir qu'en portant à l'autre un préjudice inévitable. Laissons de côté pour un moment la question commerciale, pour ne pas répéter ce qu'on a dit mille fois, et plaçons-nous à un point de vue assez large et assez élevé pour qu'on n'y puisse soupçonner un intérêt de province. Convient-il à la Grande-Bretagne que la nation espagnole sorte de cet état de prostration où elle se trouve, qu'elle aspire à reconquérir le rang qui lui appartient parmi les nations européennes? N'est-il pas évident que non? Celui qui prétendrait le contraire, devrait d'abord, pour donner à son opinion une ombre même de probabilité, effacer de la carte de la Péninsule le point si important de Gibraltar, puisque le pavillon britannique flotte sur cette forteresse espagnole. Il faudrait ensuite qu'il fît disparaître de la même carte ce royaume de Portugal, à peu près réduit à l'état de colonie anglaise. Il faudrait en outre qu'il démontrât que l'Angleterre ne doit attacher aucune importance à ces riches fleurons de sa couronne, et que ses hommes d'état fussent assez aveugles pour ne pas voir le danger qui la menacerait, du moment où l'Espagne aurait recouvré son antique puissance. Il lui serait nécessaire encore de démontrer, qu'en supposant même que la topographie de la Péninsule n'indiquât pas de la manière la plus évidente, qu'elle ne devrait former qu'une seule na-

tion, ce n'est pas du moins l'influence espagnole qui devrait à tous les titres prévaloir en Portugal. Il devrait enfin prouver, qu'un royaume qui se sentirait les forces nécessaires pour aborder sans crainte les plus grandes éventualités, n'imaginerait pas tous les moyens, ne tenterait pas toutes les combinaisons, ne mettrait pas en jeu toutes ses ressources, ne saisirait pas ou ne ferait pas naître au besoin des conjonctures favorables pour s'emparer de nouveau de Gibraltar et rejeter de son sein cette sentinelle avancée de l'Angleterre.

Lors même qu'il n'y aurait pas d'autres causes d'opposition entre les intérêts anglais et les intérêts espagnols, celles que nous avons indiquées seraient à coup sûr plus que suffisantes pour montrer combien cette opposition est vive et profonde. L'histoire et l'expérience nous apprennent de concert, que des raisons de bien moindre valeur suffisent quelquefois à créer des rivalités inextinguibles, ou même à susciter les guerres les plus sanglantes. La possession d'une île imperceptible dans des parages, en apparence insignifiants, la démarcation plus ou moins scrupuleuse d'une frontière, une forteresse placée sur un point, de lui-même sans influence sur les opérations militaires, un lambeau de terre à l'extrémité d'une province éloignée, un ascendant à conserver dans les affaires d'un pays situé à l'extrémité du globe et cent autres motifs encore moins importants, suffisent à provoquer tous les efforts de la diplomatie et souvent des ruptures éclatantes. Que ne ferait-on pas

alors, s'il s'agit de l'influence à exercer sur un royaume occupant la position la plus avantageuse, pour toutes les opérations militaires, politiques et mercantiles, qui peuvent avoir pour théâtre la Méditerranée, l'Occident de l'Europe et toutes les côtes de l'Afrique; sur un royaume qui conserve encore, parmi les débris de sa grandeur passée, des groupes d'îles admirablement situées pour servir d'échelle ou de transit pour aller d'Europe en Amérique, en Afrique et en Asie? Que ne fera-t-on pas, quand il sera question de Gibraltar, cette clé de la Méditerranée, ce point d'appui pour agir sur la Péninsule, sur l'Afrique et sur l'Atlantique? Non, la rusée, la prévoyante Angleterre n'en viendra jamais à ce point de torpeur et d'aveuglement, que de ne pas voir ce qui est plus clair que la lumière du jour; à savoir, que du moment où l'Espagne aura repris sa splendeur et sa puissance, du moment où le lion de Castille pourra mesurer ses forces avec le léopard britannique, commencera une rivalité, bientôt transportée sur le champ de bataille, et qui aura pour résultat de redonner à notre patrie le rang que la nature lui a assigné. Quand lord Clarindon et sir Robert-Peel, affectant les sentiments les plus généreux, nous bercent de l'espoir de notre prospérité, de notre bonheur et de notre indépendance, comprenons bien que ceux qui nous parlent de la sorte ne sont pas des écrivains enthousiastes, ou des poètes inspirés qui se complairaient dans de brillantes illusions, dans des rêves purs et candides, dans de magnifiques utopies sur le bien de l'hu-

manité ; souvenons-nous que ce sont là les hommes d'état de la Grande-Bretagne, chargés de la défense et de la protection des intérêts de leur pays, placés de manière à prévoir tout ce qui peut les favoriser ou leur nuire ; songeons que ce sont là des hommes qui passent leur vie entière à négocier, à intriguer, à combiner, en vue de la prospérité, de la grandeur, de l'influence de leur patrie. Reportons ensuite nos yeux sur Lisbonne et Gibraltar, et tout à coup, sans autre considération, nous verrons se dissiper les flatteuses impressions qu'ont pu nous faire les plus magnifiques promesses, les plus vives protestations de pure amitié et de noble sympathie.

Si ce que nous avons dit jusqu'ici suffit et au-delà pour prouver que l'Angleterre a un puissant intérêt à ce que l'Espagne ne se relève pas de l'état d'abattement où elle est plongée, nous avons encore d'autres raisons qui portent cette vérité à un degré d'évidence où nulle objection n'est possible. Nous nous sommes borné à considérer les intérêts espagnols et britanniques, uniquement dans leurs rapports avec l'Europe ; si nous portons maintenant nos regards sur l'Amérique et sur l'Asie, nous y rencontrerons des motifs non moins puissants de concurrence et de rivalité.

Qui pourra se persuader qu'il soit à la convenance de l'Angleterre de voir l'île de Cuba soumise au gouvernement Espagnol ? Qui ne comprend qu'elle doit y voir un obstacle, une barrière, qu'il lui importe à tous égards de faire disparaître ? S'il ne lui est pas possible d'acquérir cette précieuse colonie par ses

ruses diplomatiques ou par un coup de main, ne lui serait-il pas extrêmement avantageux de la voir s'émanciper, et par là même se jeter dans une longue série de bouleversements et de désastres qui ne lui laisseraient plus qu'une indépendance précaire et la forceraient à demander humblement la protection d'une grande puissance? L'Angleterre n'aurait-elle pas ainsi une magnifique occasion d'ouvrir une nouvelle issue à l'écoulement de ses produits, et d'améliorer la position de ses propres colonies en détruisant le pouvoir d'une redoutable rivale? Des tentatives qui se font tous les jours pour nous arracher cet inestimable trésor, les ténébreuses menées auxquelles on se livre, pour y provoquer une insurrection, et qu'on a toujours soin de cacher sous le nom d'amour de l'humanité, sous l'apparence de l'enthousiasme le plus pur et le plus ardent pour le bien de ses semblables, sont une réponse décisive aux questions proposées. Ces malheurs ont récemment éclaté, toujours sous les mêmes formes, durant le consulat de Turnbull; et cela nous révèle d'une manière assez évidente quels sont dans les Antilles les intérêts espagnols et quels les intérêts de l'Angleterre. Si nous tournons maintenant les yeux vers l'Orient, nous voyons le pavillon victorieux de la Grande-Bretagne se déployer dans les ports de la Chine; nous découvrons aussi le mouvement que se donnent les diplomates et les émissaires anglais pour tirer tout le profit possible d'une entreprise que les armes ont si bien commencée, pour exploiter les richesses de ces immenses pays fermés jus-

qu'à ce jour à l'ambition et à la cupidité des Européens. Un nouvel horizon, un avenir si vaste que l'œil ne saurait en embrasser l'étendue, s'ouvrent à l'activité, à la fébrile ardeur de cette grande nation qui semble à l'étroit dans les limites du monde. Les portes de fer qui tinrent les habitants du Céleste Empire séparés du reste de l'univers pendant l'espace de trente siècles, sont tombées devant les canons de l'armée anglaise; et les mandarins qui se croyaient inexpugnables derrière leurs remparts, se virent forcés de demander la paix à genoux et de venir sur les vaisseaux du vainqueur, signer les traités que leur imposait avec une dédaigneuse hauteur le chef de la flotte ennemie.

L'intérêt de la Grande-Bretagne, depuis ce triomphe éclatant, consiste à s'assurer par tous les moyens possibles cette nouvelle conquête, soit par d'habiles négociations, soit par l'emploi des armes, s'il était encore nécessaire de recourir à ce moyen, pour obtenir des conditions de plus en plus avantageuses. L'Angleterre ne jugera pas sans doute devoir abandonner à la bonne foi des Chinois l'exécution des traités; elle aura recours à tous les moyens imaginables pour se tenir toujours prête à toutes les éventualités. Elle pourra bien, pour se donner un reflet de philanthropie, et des droits au titre de protectrice de la civilisation, permettre que les avantages qu'elle obtiendra s'étendent jusqu'à un certain point aux autres peuples civilisés, heureuse de calmer ainsi les plaintes et les murmures qui s'élèvent de toutes parts contre son ambition et son avarice; mais elle aura

soin que la meilleure part du riche butin lui revienne, et d'exercer une surveillance cauteleuse sur tous les pas que pourront faire les autres nations dans cette même carrière. Ce mouvement européen qui s'accomplit là-bas dans l'Orient, elle saura le tourner à son unique avantage; et ce sera beaucoup si les manœuvres de sa diplomatie, appuyées d'un côté sur ses colossales possessions de l'Inde, et de l'autre sur ses traités de la Chine, n'enveloppent pas dans de nouveaux et d'inextricables filets, ses adversaires et ses concurrents.

La position de la Grande-Bretagne étant telle dans les contrées et les mers de l'Orient, trouvera-t-on par hasard, que ses intérêts soient bien unis avec les nôtres? En supposant même que la possession des îles Philippines ne pourrait lui convenir et qu'elle aimerait mieux les laisser en notre pouvoir, en portant ses vues sur une autre colonie, toujours est-il certain qu'elle ne saurait voir avec plaisir que la nation qui les possède lève le front, se pose avec elle sur un pied de rivalité redoutable.

De la revue que nous venons de faire, il résulte évidemment, que l'Angleterre a partout des intérêts opposés aux nôtres; il en résulte par là même, qu'il est absurde de lui supposer le désir de notre prospérité, qu'il faut écouter avec la plus grande défiance ses protestations d'amitié et ne tenir aucun compte des vœux ardents qu'elle exprime, pour le maintien et le développement de nos richesses, pour l'accroissement de notre bonheur, pour le rétablissement de notre

indépendance et la résurrection de notre grandeur passée. Dans toutes les alliances que nous contracterons avec elle, nos intérêts seront nécessairement sacrifiés; riche et puissante, elle se prévaudra de notre faiblesse et de notre pauvreté; ambitieuse et cupide, elle exploitera à son profit notre sol encore vierge; active et prévoyante, elle tirera parti de notre imprévoyance et de notre inaction; heureuse de notre abaissement et de notre décadence, elle saura nous retenir dans les piéges qu'elle nous a tendus et qui déjà nous enveloppent de toutes parts; elle saura flatter notre orgueil national, et, connaissant la puissance de ce mobile, elle couvrira sous des noms brillants et séducteurs, les progrès de son usurpation et les envahissements de sa tyrannie, semblable au reptile trompeur dont le regard fascine et séduit le faible oiseau dont il veut faire sa victime.

Quand nous faisons connaître ainsi les désavantages qu'aurait pour nous toute alliance avec l'Angleterre, et les dangers auxquels nous exposerait une amitié trop confiante, notre intention n'est pas de dire que l'Espagne doive se mettre en désaccord avec cette nation, ni s'attirer son mécontentement et sa haine. Nous sommes au contraire persuadé qu'une telle conduite serait imprudente à l'excès; nous osons même affirmer, que parmi les fautes commises par le parti modéré en Espagne, une des plus graves a été de ne pas observer vis-à-vis de l'Angleterre une conduite plus prudente et plus sage. Si l'amitié de cette grande nation, en effet, ne nous est pas avantageuse,

il en est de même de son inimitié ; ce serait donc une grande imprudence aux hommes qui dirigent les affaires de notre pays, de lui donner, pour des causes légères, un sujet de plainte et de mécontentement, de blesser sa susceptibilité, en montrant trop d'inclination et de faveur à l'égard d'une autre nation qu'elle a toujours regardée et qu'elle regarde encore, sinon comme ennemie, du moins comme rivale.

Il ne saurait convenir au faible de contracter alliance avec le fort, car on voit presque toujours se réaliser la fable si connue dont chacun peut faire l'application au sujet qui nous occupe. Les quelques ressources dont le faible peut disposer, servent sans doute au but de l'association ; mais quand il s'agit de partager les bénéfices obtenus, la meilleure part, si ce n'est la totalité, revient toujours au plus fort, et cela, pour la raison bien simple mais aussi bien convaincante, qu'il est le plus fort. Quelque incontestable que soit néanmoins cette vérité, il ne s'ensuit pas qu'il soit avantageux au faible de s'attirer l'animadversion du fort ; la prudence conseille une ligne de conduite qu'on peut tracer en deux mots : ni alliance ni hostilité.

Il suffit d'avoir une idée de l'immense pouvoir de la Grande-Bretagne pour comprendre combien il serait imprudent, je ne dis pas d'exciter ouvertement et follement sa colère, mais d'irriter même son orgueil, en accordant à une autre puissance quelconque une prépondérance décisive, moins que cela, une prédilection trop marquée. L'Angleterre tient en main de

nombreux moyens de nous nuire ; et quoique nous soyons convaincus qu'elle les mettra toujours en œuvre, parce que cela convient à ses intérêts, nous ne regardons pas comme de peu d'importance ce que la sagesse et la sagacité du gouvernement Espagnol peuvent faire, pour arrêter en partie l'usage de ces moyens, ou pour en amoindrir les funestes effets. Du moment où le cabinet de Saint-James aura la conviction que celui des Tuileries prédomine à Madrid, que la politique de Louis XIV a de nouveau fait disparaître les Pyrénées, il sera dès lors non-seulement notre rival, mais encore notre ennemi déclaré, opiniâtre, implacable. Ses intérêts et son honneur même ne lui permettront pas de voir sans une profonde indignation un état de choses qui les laissera tellement à découvert. Un tel cas échéant, il mettrait en jeu tous les moyens imaginables pour jeter la perturbation dans notre royaume, pour soulever nos colonies, pour détruire notre commerce, faisant appel à des ressources inconnues, que ses hommes d'état tiennent sans doute cachées dans les cartons ministériels pour les circonstances extraordinaires.

Quel intérêt pourrions-nous avoir à servir d'arène aux luttes de deux puissants rivaux, à nous jeter comme un agneau sans défense entre deux bêtes féroces qui, se disputant leur proie, emportent de part et d'autre ses membres déchirés? Si l'alliance de l'Angleterre ne peut nous convenir, comment nous conviendrait celle de la France? Pourrait-il se faire qu'en rétablissant la politique de Louis XIV, nous

obtinssions pour résultat notre prospérité, notre bonheur et notre indépendance? Serait-il possible qu'en aucun cas, soit que nous nous trouvions dans un état normal, soit que nous soyons placés dans des circonstances extraordinaires, serait-il possible qu'il fût utile à notre pays de se faire le satellite de la politique française? Nous en doutons beaucoup, ou, pour mieux dire, nous sommes pleinement convaincus du contraire. Nous croyons pour bien des motifs, qu'il importe à l'Espagne de ne point lier avec la France une amitié trop intime ni trop exclusive; nous croyons que loin de nous être avantageuse, elle ne pourrait qu'entraîner les plus graves préjudices, et que rien ne serait plus capable de nous jeter dans une nouvelle série de difficultés et de malheurs. Nous avons exprimé toute notre pensée sur l'alliance anglaise, et nous sommes assurément bien éloigné de lui être favorable; mais nous devons aussitôt ajouter que nous ne le sommes guère plus à l'alliance française. Nous pensons également de celle-ci, qu'elle ne peut nous procurer aucun bien et qu'elle pourrait au contraire nous causer des maux aussi graves que nombreux. L'étude de la position respective des deux nations, les enseignements de l'histoire et les leçons de l'expérience confirment à la fois cette vérité. L'étendue, trop grande peut-être, de cet article ne nous permet pas de développer en ce moment ces considérations; nous en ferons l'objet d'un article à part, et nous les traiterons avec l'attention et l'étendue que réclame l'importance du sujet.

EXISTENCE DE DIEU.

Pour démontrer cette vérité fondamentale, nous avons ailleurs dirigé nos arguments contre les sceptiques ; il est juste que nous songions maintenant aux incrédules. Ce n'est pas que les preuves par lesquelles nous avons combattu les premiers, ne militent aussi contre les seconds, puisque les uns et les autres ont perdu la foi ; mais admettant, comme nous l'avons fait, une distinction profonde entre ces deux sortes d'esprits, nous croyons devoir, suivant que nous nous adressons aux uns ou aux autres, leur présenter des réflexions différentes, ou du moins leur présenter les mêmes réflexions sous différentes formes. Le sceptique dit : Je ne sais... Je doute... Que sais-je ?... ; l'incrédule dit : Je ne crois à rien. Nous allons examiner cette dernière parole, la dépouiller de son orgueil et montrer avec une entière évidence que ce *Je ne crois à rien*, que certains hommes prononcent avec un aussi parfait contentement d'eux-mêmes, est le comble de la folie, et se trouve également en opposition avec les données de la science et les simples lumières du sens commun.

Si vous disiez que vous êtes dans le doute, que votre esprit entraîné par le scepticisme contemporain,

et séduit par les illusions et les promesses du monde, éprouve un tel abattement, une telle prostration, qu'il n'a plus la force de croire, nous comprendrions ce que cela signifie ; nous saurions que sans affirmer que la religion est vraie, vous n'affirmez pas non plus qu'elle soit fausse ; nous verrions en vous des soldats qui ont abandonné leur drapeau, sans doute, mais qui ne sont pas assez vils pour se mettre en révolte, et se contentent d'errer à l'aventure ; l'incertitude même de votre marche montrerait que vous vous sentez égarés et qu'il est au fond de votre âme comme un désir de rentrer dans la bonne voie. Mais quand vous proférez cet orgueilleux *Je ne crois à rien*, vous manifestez quelque chose de plus que l'absence de la foi : vous accusez d'erreur l'éternelle vérité ; et les dogmes les plus vénérables, les mieux établis, vous les rejetez au nombre des contes faits pour amuser les enfants, ou des vieilles légendes créées par des imaginations enthousiastes et malades. C'est ainsi que vous amplifiez ordinairement votre froide négation.

I.

Aucune discussion religieuse n'est possible, si l'on n'admet avant tout l'existence de Dieu. Si Dieu n'existe pas, en effet, il n'existe pas de religion ; et dès lors, tout ce que l'on peut dire sur ce sujet n'est qu'une suite de puérilités et de non-sens. Craignant que ceux qui ne croient à rien, ne comptent

aussi l'existence de Dieu parmi les inventions de l'homme, nous devons établir cette première vérité. Il devient malheureusement nécessaire aujourd'hui de tout démontrer, jusqu'à ces grandes vérités, dont la certitude et l'évidence devaient les tenir éloignées du terrain de la discussion ; tout étant nié, il faut des preuves à tout.

Ceux qui nient l'existence de Dieu, ne peuvent certes appuyer une semblable opinion sur une autorité étrangère ; le genre humain se déclare contre eux. Ils devraient par là même avoir découvert de bien puissantes raisons, puisqu'ils se croient en droit de s'isoler du reste des hommes, en niant ce que tous ont admis. Quelles sont ces raisons ? La négation absolue d'une raison quelconque, le chaos de toutes les idées, l'anéantissement de l'intelligence. Si, pour se convaincre de l'existence de Dieu, il était nécessaire de pénétrer les secrets de la nature, de s'enfoncer dans les profondeurs du calcul, de posséder à fond l'histoire et la philosophie, on comprendrait que la paresse de l'esprit ou l'impossibilité de cet examen fissent naître une semblable extravagance ; mais quand il suffit de lever les yeux au ciel pour reconnaître l'existence du Créateur, quand la terre dans ses richesses et sa beauté, nous présente à chaque pas les traces éclatantes de Celui qu'on a nommé le Suprême Géomètre, professer l'athéisme, se croire athée, c'est l'abus le plus lamentable de toutes les facultés intellectuelles et morales ; disons mieux, c'est s'efforcer de les éteindre toutes, en refusant d'en faire

usage, en les empêchant de voir partout Celui en qui nous avons *l'être, le mouvement et la vie.*

Et cependant nous ne nous contenterons pas d'affirmer la certitude, l'évidence de cette vérité, nous essaierons d'en donner une démonstration véritable. Autant qu'il sera en notre pouvoir, nous mettrons cette démonstration à la portée de toutes les intelligences, sans nous écarter jamais des règles de la dialectique ; et si parfois nous touchons des arguments que tout le monde ne puisse comprendre, on se souviendra que les athées ont fouillé dans tous les sens imaginables et la terre et le ciel, pour en tirer une preuve contre l'existence du Créateur.

II.

Si Dieu n'existe pas, l'univers et tout ce qu'il renferme ont été faits par le hasard, c'est-à-dire, sans dessein, sans plan, sans intelligence. Tout est soumis à une aveugle fatalité, qui n'est rien, qui ne signifie rien. On ne peut rendre raison d'aucune chose ; et quand il nous semblera voir sur quelque point du monde deux êtres, deux phénomènes qui s'enchaînent admirablement, qui laissent voir entre eux des relations profondes, qui marchent avec un harmonieux ensemble vers le même but, il faudra dire que cela est l'effet du hasard, qu'il n'existe aucun ordre, aucune direction vers une même fin, que cela est ainsi, parce que cela est ainsi. Le monde existe-t-il ? Sans

nul doute. Mais comment et pourquoi? Pas de réponse. Les astres parcourent leur orbite avec une étonnante régularité; l'observation et le calcul démontrent que leurs mouvements sont soumis à des lois constantes dont ils ne se sont jamais écartés. Qui leur a tracé cette marche? Qui leur a prescrit ces lois? Personne; la nature elle-même. Qu'est-ce que la nature? L'ensemble de tous les êtres. Ce sont alors les astres eux-mêmes qui se sont donné des lois; ils étaient par conséquent doués d'intelligence? Non. Mais puisqu'ils étaient dénués d'intelligence, comment est-il possible qu'ils aient trouvé des lois aussi admirables et qu'ils se soient mis dans un accord aussi parfait?

Pour arriver à cette profonde harmonie que nous admirons, l'univers aurait dû d'abord sortir du néant et passer ensuite par des combinaisons sans nombre, comme par autant d'essais de son ordre présent. Comme il n'y a pas de raisons pour que certains atômes se soient unis entre eux plutôt qu'à d'autres, qu'ils se soient placés de manière à produire telle ou telle configuration, qu'ils se soient partagés et qu'ils aient formé des corps séparés par telle ou telle distance, si nous nous transportons aux époques qui ont précédé le monde actuel, notre esprit devra se représenter une confusion épouvantable, au sein de laquelle la masse entière des éléments corporels s'agitait à travers la ténébreuse immensité de l'espace, les atômes tourbillonnant au hasard, sans autre ordre que l'absence de tout ordre, sans autre loi que l'ab-

sence de toute loi. Qu'en dehors de l'action d'une intelligence suprême, ait pu se former de la sorte ce monde que nous habitons, c'est une chose tellement absurde qu'on en découvre au premier abord la monstrueuse impossibilité, sans avoir recours aux lumières de la raison, mais par l'inspiration immédiate du sens commun. Si bien qu'en supposant même l'existence de la matière sans l'intervention du Créateur, c'est-à-dire, en accordant gratuitement aux athées un point d'appui pour y asseoir leur système, il ne leur sera jamais possible d'en élever le ruineux édifice.

Le hasard n'est rien, il est par lui-même aussi incapable d'ordonner qu'il est impuissant à créer. Enlevez donc aux athées ce premier obstacle qui est la création, laissez-les supposer que la matière existe, qu'elle est éternelle et nécessaire, quoique bien réellement et bien évidemment elle soit accidentelle et finie, et que par là même elle ait dû être créée; ne leur opposez, pour le moment, que l'impossibilité d'ordonner quoi que ce soit sans intelligence; et vous verrez que malgré cette immense concession, ils ne pourront avancer d'un pas.

On est généralement convaincu que ce mot *hasard*, appliqué à la formation de l'univers, n'a de signification d'aucune sorte; et nous croyons que cette vérité peut être portée à un tel degré d'évidence, que l'absurdité du système qui prétend que le monde a été ordonné par hasard, ne devra plus exciter dans les esprits doués de quelque droiture, que l'indigna-

tion et le mépris. Pour le démontrer, nous nous appuierons sur les sciences mathématiques, en prenant soin de les accommoder à l'intelligence de tous les lecteurs. Prenons pour exemple un système planétaire composé d'un petit nombre de corps; et voyons comment eussent pu, par le seul effet du hasard, combiner leurs mouvements réciproques, les douze corps que les astronomes appellent planètes : le Soleil, Mercure, Vénus, Mars, Jupiter, Saturne, la Terre, Uranus, Cérès, Pallas, Junon et Vesta. On comprend d'avance que ce n'est pas une petite tâche que celle que nous laissons à l'athée en lui proposant d'harmoniser le monde au moyen de combinaisons fortuites, quoique nous lui donnions déjà, non-seulement la matière en désordre, mais encore des corps formés, et des corps tels que le Soleil, la Terre, Jupiter et les autres, dont la formation lui donnerait bien quelque peine, s'il n'avait d'autre auxiliaire que le hasard. Mais les concessions mêmes que nous faisons doivent revenir à la gloire de la vérité; si nous montrons en effet avec une entière évidence l'absurdité des combinaisons fortuites, quand on les considère dans une chose facile, la force de la démonstration croîtra dans le même rapport que la difficulté des choses auxquelles ces combinaisons seront appliquées.

Supposons en premier lieu que, pour rencontrer la seule combinaison d'où résulterait l'harmonie du monde, il ne soit pas nécessaire de considérer les corps dans l'espace, ni même sur un plan, qu'il suffit pour cela de les placer dans un certain ordre sur

une même ligne droite ; de telle sorte que l'ordonnateur les recevant tout formés, n'aurait qu'à trouver l'ordre selon lequel ils doivent être placés. Et pour parler plus clairement, exprimons les douze corps par les douze lettres suivantes : A, B, C, D, E, F, G, H, I, J, K, L ; et supposons que toute l'habileté de l'ordonnateur dût se borner à découvrir la place respective de ces lettres, toujours placées comme on l'a dit, sur une ligne droite.

De même que la ligne commence par A, B, C, D, il est évident qu'elle pourrait commencer par A, C, B, D, par A, C, D, B, par A, B, D, C, par B, A, C, D, par C, A, B, D, et ainsi de suite ; il est également évident que la même chose arrivera par rapport à l'arrangement de la totalité des lettres. Or, nous ne laisserons pas le lecteur avec l'idée confuse de la difficulté qu'il y aurait à ce qu'elles se trouvassent à leur véritable rang ; nous voulons mettre sous ses yeux les nombres des mutations possibles, beaucoup plus grand, à coup sûr, qu'on ne se l'imagine. L'importance de la vérité que nous voulons démontrer nous autorise, croyons-nous, à invoquer le secours des sciences mathématiques. Les athées ne font faute de chercher un point d'appui dans toutes les sciences ; il n'est pas juste que les défenseurs de l'existence de Dieu soient de pire condition.

Si nous avons deux lettres, A, B, à changer de place, il est évident que nous pourrons les placer de deux manières : A, B, et B, A. Le nombre des mutations égale 2. Si nous avons trois lettres, A,

B, C, nous pouvons placer l'A au commencement, au milieu, et à la fin. Placée au commencement, cette lettre nous donne les deux combinaisons suivantes :

A, B, C,
A, C, B,

En la plaçant au milieu et le B au commencement, nous aurons :

B, A, C,

Et en plaçant la lettre C la première,

C, A, B,

En rejetant l'A à la fin et plaçant le B au commencement, il viendra :

B, C, A,

Plaçant ensuite la lettre C la première,

C, B, A,

D'où nous inférons que les combinaisons possibles seront :

A, B, C,
A, C, B,
B, A, C,
C, A, B,
B, C, A,
C, B, A,

Deux lettres nous donnaient deux combinaisons, trois nous en donnent six ; c'est-à-dire que comme nous avions d'abord 2, ou bien 2×1, nous avons maintenant 6, ou ce qui revient au même, $3 \times 2 \times 1$.

Si l'on nous donne quatre lettres à changer de place : A, B, C, D, il est clair qu'en laissant l'A au

commencement, nous pouvons disposer de six différentes manières les lettres suivantes, B, C, D, d'après ce qui vient d'être dit dans le cas précédent. Si nous plaçons ensuite le B au commencement, les trois autres lettres A, C, D pourront être également disposées de six manières, dont aucune ne se confondra avec les trois premières. De même en plaçant successivement le C et le D au commencement, nous aurons six combinaisons nouvelles; en tout, 24 combinaisons, ou bien 4×6, ou bien encore, $4 \times 3 \times 2 \times 1$.

En poursuivant le même raisonnement, il est facile de voir que cinq lettres A, B, C, D, E, dont chacune occupera successivement le premier rang, nous donneront chaque fois 24 combinaisons différentes, en tout 5 fois 24, ou bien $5 \times 4 \times 3 \times 2 \times 1$.

Observant donc la loi que suivent ces facteurs et exprimant par M le nombre des lettres, celui des mutations sera exprimé par $(m-1)\ (m-2)\ (m-3)\ (m-4)\ldots$ $\ldots. 3 \times 2 \times 1$; ou bien en d'autres termes, si le nombre des lettres est par exemple 100, le nombre des mutations égalera le produit de la multiplication suivante: $100 \times 99 \times 98 \times 97 \times 96 \times 95 \times \ldots\ldots 3 \times 2 \times 1$.

Faisant maintenant l'application de cette théorie au cas qui nous occupe, il en résulte que le nombre des arrangements dont les planètes seraient susceptibles, en les plaçant seulement en ligne droite, seraient représentés par la multiplication suivante : $12 \times 11 \times 10 \times 9 \times 8 \times 7 \times 6 \times 5 \times 4 \times 3 \times 2 \times 1$; ce qui donne, en exécutant l'opération : 479001600.

Celui donc qui voudrait rencontrer dans ce nombre

une combinaison déterminée, se trouverait justement dans le cas d'un homme, qui aurait à retirer une boule déterminée, d'une urne où il s'en trouverait 479001600. Ceux qui jouent à la loterie, savent par expérience s'il est facile de rencontrer juste, quoique le nombre des billets ne dépasse guère 25 ou 30 mille et qu'il y ait toujours quelques centaines de lots. Qu'en serait-il dès lors, si le nombre des billets, pour un seul lot, s'élevait à 479001600 ?

Pour faire mieux sentir l'impossibilité de rencontrer le nombre désiré ou bien la combinaison voulue, nous emprunterons quelques lumières à la théorie des probabilités. Quand on veut calculer le degré de probabilité que présente un événement fortuit, il faut d'abord faire attention à la totalité des événements possibles, il faut ensuite tenir compte des chances favorables et des chances contraires ; et de la comparaison des unes avec les autres, se déduit la conjecture que l'on veut former. Ainsi, en supposant dans une urne cent boules, cinquante blanches et cinquante noires, la probabilité serait égale pour les unes et pour les autres ; et cette égalité de chances dépend de l'égalité même des nombres. S'il s'agissait donc d'en appeler au sort, on devrait également pencher pour les deux parties. Mais si des 100 boules les 75 sont noires et les 25 blanches, la probabilité de tirer une boule blanche diminue d'autant : la chance des noires par rapport aux blanches étant comme 75 à 25. Il suit de là que si nous prenons une fraction dont le dénominateur soit le nombre qui re-

présente la totalité des cas, et le numérateur, le nombre des cas favorables, cette fraction exprimera exactement la probabilité cherchée; ainsi dans les deux exemples précédents, nous aurions d'abord $\frac{50}{100}$ pour les blanches aussi bien que pour les noires; et nous aurions ensuite $\frac{75}{100}$ pour les noires et $\frac{25}{100}$ pour les blanches.

Faisant maintenant l'application de cette théorie à l'objet principal de notre discussion, il en résulte que la probabilité de rencontrer la combinaison véritable, sera représentée par cette fraction $\frac{1}{479001600}$; quantité si petite qu'on ne saurait y reposer une conjecture raisonnable; de telle sorte que celui qui soutiendrait que la combinaison voulue n'aurait pas lieu, aurait en sa faveur 479001600 fois plus de probabilité que celui qui soutiendrait le contraire. Il serait donc à présumer que si l'on en venait à l'épreuve, on serait pendant un nombre infini de siècles avant d'obtenir le résultat demandé.

Jusqu'ici nous avons supposé les corps placés sur une ligne droite, sans aucune espèce de relation ni avec l'espace ni même avec un plan, ce qui simplifiait étonnemment le problème; mais comme il est évident que les corps ne sont pas dans une position semblable, à quelle nouvelle complication ne donneraient pas lieu les autres conditions nécessairement renfermées dans l'énoncé de la question. Pour avancer graduellement, nous supposerons d'abord, que les douze corps se trouvent encore sur une ligne droite, mais de manière à ce que cette ligne, sur la-

quelle ils sont arrangés, occupe une position déterminée sur un plan. Dans ce cas la difficulté de rencontrer par hasard la combinaison véritable s'accroît à un tel point que l'imagination ne saurait y atteindre. Prouvons cela. Si nous supposons que les corps sont situés sur un plan elliptique, et que l'une des extrémités de la droite sur laquelle ils sont placés se confonde avec le centre de l'ellipse, il est évident qu'en prenant cette droite comme rayon, on pourra la faire tourner de manière à pouvoir décrire un arc de cercle et que dans ce mouvement, elle prendra une infinité de positions différentes, mesurées par l'angle que formera la droite avec un diamètre quelconque de l'ellipse.

Comme il est évident en outre que nous pourrons prendre pour centre de mouvement un point quelconque du grand ou du petit diamètre, ou même un point quelconque dans le nombre infini de points qui se trouvent sur la surface déterminée par la courbe, il en résulte que pour rencontrer une combinaison voulue, il faudra parcourir un nombre de positions dont la grandeur effraie la pensée. Et la probabilité auparavant exprimée par une fraction aussi petite que $\frac{1}{479001600}$, devrait l'être maintenant par une fraction infiniment plus petite. Et la raison en est claire : il n'y a jamais qu'un cas favorable, à savoir une position déterminée, et dès lors le numérateur de la fraction serait toujours le même ; or comme la totalité des cas possibles serait d'autant plus grande qu'il y aurait plus de positions possibles de la ligne sur le

plan, il en résulte que nous aurions à multiplier le dénominateur par une série de nombres infiniment grands, ce qui donnerait une fraction infiniment petite, ou bien une quantité égale à zéro.

Il y a plus : nous supposons encore ici que les corps sont placés sur une même ligne droite ; or, il n'en est pas ainsi. Il faudrait dès lors, aux difficultés énoncées, ajouter celle de trouver un polygone que l'on formerait, en joignant les points où les corps seraient supposés placés les uns par rapport aux autres. Ajoutez encore à cela que les corps ne sont pas sur un même plan, mais dans l'espace ; ici l'imagination se trouble et s'abîme dans l'impossibilité de jamais calculer la petitesse infinie de la chance laissée à la combinaison voulue. En effet, à la difficulté qui résulte de la ligne et du plan, viennent se joindre, dans ce dernier cas, les positions infiniment nombreuses que le plan et la ligne peuvent occuper dans l'espace. Pour nous en faire une idée, représentons-nous que le plan tourne autour d'une droite, il est évident que le nombre des positions qu'il peut prendre est infini, puisqu'il existe un nombre infini d'angles que ce plan peut former avec un autre plan immobile. Considérons en outre que la droite qui sert d'axe de rotation peut occuper elle-même un nombre de positions infinies, et il en résultera une série de nouveaux facteurs par lesquels il faudra multiplier le dénominateur d'une fraction déjà infiniment petite.

Voilà donc réduite à un calcul rigoureux, une vérité que le sens commun enseigne à tous les hommes ;

et voilà aussi la raison qui fait, que lorsqu'on pose de tels effets du hasard comme possibles, en présence d'un homme sain de jugement, il s'écrie aussitôt et sans avoir besoin de réflexion : Cela est impossible, cela est absurde ! C'est que le Créateur nous a donné l'intuition de certaines vérités et n'a pas voulu que nous eussions besoin de recourir à de longs raisonnements pour les trouver et nous les prouver à nous-mêmes. Et cependant, chose triste à dire ! il est nécessaire d'insister pour démontrer ce que l'Auteur de la nature a voulu que nous vissions et sentissions au dedans de nous-mêmes, comme une illumination instantanée; il est encore des hommes qui font effort contre leur propre raison, contre leurs sentiments les plus intimes, pour les retourner contre l'existence de Celui qui en est l'unique source.

Pour compléter la démonstration de notre thèse, nous la présenterons encore sous une forme qui ne demande aucun effort, ni de la raison ni de l'imagination et qui sera facile à comprendre, même pour les plus humbles intelligences. Supposons dans un vaste champ douze poteaux avec autant de blancs, portant un numéro chacun; supposons ensuite qu'on y conduit par la main douze tireurs ayant les yeux bandés, et dont chacun porterait l'un des numéros des blancs. Ne serait-ce pas la plus grande des folies de croire qu'en tirant tous à l'aventure, il serait possible que chacun touchât par hasard au blanc correspondant à son numéro ? Qui ne voit qu'on aurait beau répéter l'épreuve pendant un nombre illimité

de siècles, sans qu'il arrivât que du même coup le tireur portant le numéro 1 frappât ce numéro, qu'il en fût de même du numéro 2, et ainsi des autres? Songeons après cela qu'il ne s'agit pas d'un champ de quelques ares, mais d'un espace infini, et concluons-en l'impossibilité de donner aux douze corps une combinaison déterminée, sans autre secours que celui du hasard.

Les observations qui précèdent suffisent, et au delà, pour démontrer l'objet que nous nous sommes proposé; et cependant il est possible encore de le porter à un plus haut point d'évidence. Toute la force de l'argument que nous avons présenté, reposait sur la difficulté de rencontrer dans l'espace la combinaison déterminée de douze corps; et cela pour un seul instant, abstraction faite de la durée de cette combinaison, et surtout, du mouvement fixe et régulier que ces corps devaient suivre; et l'on voit combien il serait plus difficile que cela se réalisât par un effet seul du hasard. Par conséquent, en accordant même qu'on eût rencontré la combinaison voulue, nous demanderions encore pourquoi les corps devaient s'y maintenir, et, ce qui est bien plus admirable, pourquoi ils devaient s'y maintenir en exécutant un mouvement continuel, soumis à des lois fixes et constantes? Quoi! ce serait au hasard, à l'aveugle hasard, à ce mot dépourvu de tout sens, qu'il faudrait également attribuer les lois admirables qui règlent le mouvement de l'univers! En voyant une combinaison, quelque peu compliquée qu'elle soit, un objet

d'art le plus simple possible, nous demandons instinctivement, sans réflexion, quel en est l'auteur, qui l'a inventé; et le hasard ne s'offre pas même à notre pensée, comme moyen d'expliquer un travail quelconque; car le hasard n'est rien, et le rien ne produit rien. Là où se rencontre un être, il faut une raison pour en expliquer l'existence; là où nous trouvons un produit de l'art, il nous faut un artiste, et dans toute combinaison nous plaçons nécessairement une intelligence.

Hasard, dans un monde où règne de toutes parts le calcul et la géométrie! Hasard, dans des mouvements qui s'exécutent en raison directe de la masse des corps, en raison inverse du carré des distances! Hasard, dans les révolutions des planètes, révolutions où les rayons vecteurs décrivent des aires proportionnées aux temps! Hasard, que les carrés des temps, dans les révolutions des planètes, soient entre eux comme les cubes du grand axe de leurs orbites! Nous admirons un de ces mécanismes ingénieux, une de ces sphères artificielles, où le génie de l'homme a représenté le mouvement d'un système planétaire; et nous ne reconnaîtrions pas une intelligence, nous ne verrions pas la main de la Sagesse infinie, quand nous levons les yeux vers ce grand et véritable planétaire qui fonctionne autour de nous, vers ces corps aux proportions colossales, qui parcourent leur immense orbite avec une effrayante rapidité et une précision mathématique?

Nous venons de voir que le seul arrangement du

système planétaire ne saurait être attribué au hasard, sans une évidente absurdité; et toutefois ce système, tout vaste qu'il est, n'est rien en comparaison de l'univers. Les étoiles fixes, observées jusqu'à ce jour, ne s'élèvent pas à moins de *cent millions;* et pour se former quelque idée de l'immensité des espaces qu'elles occupent, il suffit de se souvenir qu'elles sont éloignées de nous par des distances que l'imagination ne peut concevoir. On les observe avec des télescopes qui augmentent jusqu'à deux cents fois la grandeur de l'objet, elles ne se présentent néanmoins que comme des points lumineux. Quelle ne doit pas être une distance qui peut devenir deux cents fois plus petite, sans qu'il soit possible de le remarquer? Que sont ces corps? sont-ils les centres d'autant de systèmes planétaires semblables aux nôtres? Qu'y a-t-il dans ces espaces, où des soleils ne sont à nos yeux et pour nos instruments, que des points pour ainsi dire imperceptibles? Notre intelligence s'abîme sous le poids de cette immensité, l'imagination se fatigue à la parcourir, et l'âme humaine, écrasée par tant de merveilles, se confond et s'anéantit en présence de leur Auteur.

ALLIANCES DE L'ESPAGNE

(Second Article).

ALLIANCE AVEC LA FRANCE.

Nous allons remplir une de nos promesses, en traitant des avantages ou des inconvénients que peut avoir pour nous l'alliance française. Pour qu'on ne donne pas à nos paroles un sens qu'elles n'ont pas, nous devons avertir qu'en parlant de cette alliance, nous n'avons pas égard aux hommes qui dans ce moment tiennent les rênes de l'état en France et en Espagne, et que nous faisons entièrement abstraction des relations actuelles entre le cabinet de Madrid et celui des Tuileries. Nous plaçons la question sur un terrain plus large. Les choses grandes par elles-mêmes doivent être considérées dans un cadre étendu, dans un horizon pur et vaste; on les dénature, on les mutile, quand on s'efforce de les renfermer dans le cercle étroit des partis politiques et des intérêts personnels.

Il nous semble que la question sera posée en termes convenables, si nous la formulons de la manière suivante : quel bien peut nous apporter l'alliance fran-

çaise? quels maux peut-elle nous causer? Pour plus de clarté nous séparerons ces deux points et les examinerons l'un après l'autre, quoique à vrai dire ils soient tellement unis, que nous aurons de la peine à maintenir cette distinction.

Quels biens peuvent résulter pour nous de l'alliance française? Nous portons les yeux de toutes parts, nous considérons les objets sous tous leurs points de vue, religieux, social, politique, industriel et commercial; nous parcourons tous les pays et toutes les pages de l'histoire, nous recueillons les leçons de l'expérience et nous portons nos conjectures sur l'avenir : nulle part, sous aucun rapport, nous ne pouvons voir que l'alliance avec la France nous soit avantageuse. Nous ne voyons aucun bien à nouer des relations trop intimes, nous trouvons qu'il nous suffit de vivre en paix avec cette nation et de conserver avec elle cette bonne harmonie qui doit régner entre nations voisines.

Notre indépendance nationale n'a pas besoin du secours de la France; car l'esprit de l'époque, l'état actuel de la diplomatie, notre situation géographique comme péninsule et comme partie extrême du continent européen, nous protègent assez contre l'ambition étrangère. L'Angleterre elle-même ne pense pas et ne peut penser à tenter à notre indépendance, si ce n'est par des moyens indirects et déguisés, par des influences cachées sous la forme de conseils, et par des empiétements qui seront moins un ordre qu'une demande. Il semblerait, au premier abord, que cela même né-

cessite une alliance avec la France, afin qu'elle fasse contre-poids à la prépondérance du cabinet de Saint-James. Mais, tout bien considéré, ce n'est pas là la conséquence qu'il faut en déduire; car on ne peut supposer que la prépondérance anglaise disparût et s'anéantît par l'ascendant de la France, à moins qu'on ne donnât à cette dernière nation un pouvoir exagéré; ce qui serait nous placer dans un état de dépendance entièrement indigne d'une grande nation. Pour secouer un joug, nous en accepterions un autre qui ne serait ni moins pesant ni moins honteux.

La politique Espagnole a, sous ce rapport, une ligne de conduite bien facile à tracer et nécessaire à suivre : maintenir un équilibre parfait entre les deux influences rivales. Et quand nous parlons de cet équilibre, nous n'entendons pas conseiller une politique flottante entre des impulsions contraires, et qui tantôt incline d'un côté, tantôt de l'autre, transformant ainsi la nation en un théâtre d'intrigues et le gouvernement en un misérable jouet des ambitions étrangères. Quand nous employons le mot d'équilibre, c'est pour marquer cette attitude indépendante et fière qui convient à la monarchie de la grande Isabelle et de Philippe II, cette attitude qui écoute avec prudence et courtoisie les conseils de l'étranger, mais qui les repousse avec dédain aussitôt qu'ils prennent un ton d'insolence et de supériorité, cette attitude qui fait droit aux réclamations fondées sur la justice et qui répond avec une généreuse indignation à des prétentions illégitimes, qui dispose enfin d'une plume in-

dépendante et sait faire usage d'une vaillante épée.

Et qu'on ne s'imagine pas que cette politique soit un songe doré ; elle sera facilement réalisable, toutes les fois que nous aurons à la tête du gouvernement de véritables hommes d'état, sachant comprendre la vraie situation des choses et s'affranchir entièrement des influences de coterie et de la pression même que les partis peuvent exercer ; des hommes qui, avant tout, soient Espagnols et se montrent profondément zélés pour l'honneur et l'indépendance de leur patrie. Cette même rivalité qui existe entre la France et l'Angleterre, est un élément de plus pour nous maintenir dans une position libre, ferme, entièrement espagnole. Si nous n'avions auprès de nous que l'une de ces deux puissances, il nous serait bien difficile, vu notre malheureuse situation, de ne pas lui rendre malgré nous une sorte d'hommage. Mais chacune de ces puissances se trouve maintenant neutralisée par la puissance contraire ; et quand dans un système se rencontrent deux forces semblables, il ne faut pour les maintenir en équilibre qu'avoir soin de les opposer toujours et sur tous les points l'une à l'autre. Pensez-vous que l'Angleterre se laisserait aisément aller à susciter en Espagne des difficultés qui pourraient amener une rupture ouverte? Pensez-vous que, dans un cas d'inimitié avec la France, le gouvernement britannique verrait le cabinet des Tuileries prendre avec nous une attitude menaçante, sans embrasser plus ou moins ouvertement la cause de celui de Madrid ? Pensez-vous que la France ne suivrait pas la

même voie, si elle se trouvait placée dans les mêmes circonstances? Il est évident que chacune des deux puissances étant intéressée à ce que la puissance rivale ne prît pas sur l'Espagne une influence décisive, elle tâcherait de l'empêcher par tous les moyens possibles, sans en excepter le secours des armes, si ce dernier moyen était jugé nécessaire.

Les deux nations y regarderaient à deux fois avant de s'engager dans une lutte avec nous; car indépendamment de la crainte mutuelle qu'elles s'inspirent, la guerre de l'indépendance a laissé des souvenirs trop profonds pour qu'on ne frémisse pas à la seule pensée d'envahir la Péninsule. Semer la discorde, nouer des intrigues qui ne nous laissent aucun repos, c'est chose assez facile; il ne faut pour cela que le temps nécessaire à d'obscurs agents, et tout au plus quelques sacrifices pécuniaires; mais s'engager dans une guerre avec nous est une chose plus grave et plus sérieuse, et pour laquelle on n'aurait à coup sûr ni l'approbation de Wellington, ni celle de Soult. Une entreprise dont le grand Capitaine de ce siècle ne sortit pas avec honneur, ne saurait jamais être traitée à la légère.

Cette guerre immortelle révéla chez les Espagnols une énergie, une tenacité qu'on n'a vues jusqu'à ce jour chez aucun peuple de l'Europe. On dira, peut-être, que la nation d'aujourd'hui n'est pas celle de 1808, que les éléments constitutifs de notre force se sont étrangement amoindris, que les discordes intestines, en travaillant notre nation, durant tant d'années, l'ont rendue incapable de ses anciens et géné-

reux efforts ; mais sans contester ce qu'il y a de vrai dans ces observations, nous ne voudrions pas leur accorder autant de poids que d'autres croiraient pouvoir le faire. Il n'est pas exact de dire en premier lieu, que les éléments de notre force se soient essentiellement altérés, qu'ils aient péri ; ils sont divisés, dispersés, privés d'un centre de réunion et d'un vrai point d'appui ; ils n'attendent pour se montrer et agir que l'avènement d'une politique grande, généreuse, nationale, telle enfin qu'elle convient à l'honneur et à la prospérité de notre vieille monarchie. Et par ce mot de politique nationale, nous entendons une politique dont l'initiative n'appartiendrait qu'à un gouvernement véritablement national, qui, avec des propensions plus ou moins marquées pour les doctrines de tel ou tel parti, ne consentirait jamais à se faire l'instrument d'aucun d'eux, et ne perdrait jamais de vue que les hommes préposés au gouvernement des états, ne doivent s'inspirer que des principes de la justice et des grands intérêts du pays. Dans un tel état de choses, il est évident qu'on travaillerait sans relâche à diminuer, à extirper autant que possible tous les germes de discorde, à rétablir la nationalité, à raviver l'esprit patriotique ; et si l'on ne pouvait empêcher les partis d'exister, on leur inspirerait le désintéressement nécessaire pour imposer silence à leurs ressentiments et sacrifier leurs intérêts sur l'autel du bien commun, toutes les fois que l'indépendance et l'honneur du pays réclameraient ce sacrifice. C'est vers ce but que tendent les pensées de l'immense majorité de

la nation, quoique la fièvre politique qui l'agite et la trouble, semble parfois indiquer le contraire. Si l'on observe de près cette sorte de fièvre, on verra qu'elle est limitée dans un cercle bien étroit. La généralité des Espagnols n'a jamais partagé la fureur révolutionnaire, pas même aux époques où elle semblait le plus répandue. Ceux mêmes qui s'étaient bercés de funestes illusions, reviennent peu à peu à des sentiments plus vrais; l'expérience a détrompé les esprits et le bon sens revient à mesure que les illusions tombent; les hommes et les choses sont par là même mieux appréciés et réduits à leur juste valeur.

Il n'est pas même vrai que l'énergie des Espagnols ait baissé, depuis 1808, au point qu'on veut bien le dire. En reportant nos pensées sur la dernière guerre, qui n'a pas duré moins de sept ans, mettant de côté tout esprit de parti, ne considérant les choses qu'avec les yeux d'un étranger qui eût suivi les diverses phases du combat, nous serons obligés de reconnaître que difficilement on trouverait un autre peuple dans le monde, qui, dans l'espace de tant d'années, eût offert autant de traits d'héroïque valeur, de courage inébranlable, d'invincibles tenacités, que nous en avons vu se déployer parmi nous. Laissons dans l'oubli les actes de cruauté que la soif de la vengeance et les passions des partis inspiraient aux combattants; laissons de côté ces terribles catastrophes dont la mémoire ne sera que trop fidèlement transmise à la postérité pour l'honneur de notre peuple; malgré ces actes isolés et barbares, communs à toutes les guerres civiles,

nous voyons à travers les péripéties de la formidable lutte un fond de valeur, de fierté, d'héroïsme qui rappelle admirablement les vainqueurs de Pavie et de Saint-Quentin.

Ces faits ne sont pas passés inaperçus aux yeux de l'Europe. Il est vrai qu'elle a semblé prendre un barbare plaisir à contempler la sanglante arène, puisqu'elle n'a pris aucun moyen pour arrêter l'effusion du sang, et qu'elle soufflait au contraire le feu de la discorde; mais nous ne doutons pas que sous cette froide indifférence ne se cachât un secret sentiment de terreur. En Navarre, en Aragon, en Catalogne, on a pu reconnaître les fils de cette nation invincible qui seule, sans autre ressource que sa propre valeur, repoussa la domination du grand Capitaine et ne mit bas les armes que lorsqu'il fut tombé du trône. Aussi, quelque mépris que l'Europe nous ait prodigué, elle a pu cependant entrevoir quels seraient les résultats d'une invasion en Espagne. Ni la France, ni aucune autre nation ne se jetterait dans cet impasse, en voyant, nous ne dirons pas l'union de tous les Espagnols, mais une imposante majorité prête à défendre le territoire.

Ces considérations prouvent avec évidence que notre indépendance ne saurait être attaquée par les armes; nous n'avons rien à craindre ni de la France, ni de l'Angleterre; et pour sauvegarder notre nationalité n'allons pas mendier l'appui de l'une de ces deux puissances. Et ceci devient encore plus évident, si l'on veut bien faire attention à la garantie que les

grandes puissances du Nord nous présentent, de n'être jamais attaqués par les nations voisines. Il est certain, en effet, qu'elles ne pourraient consentir au démembrement de la Péninsule, ni à la soumission violente du pavillon Espagnol à celui de la France ou de l'Angleterre, sans voir renverser, par là même, cet équilibre européen, pour lequel on a déjà fait, pour lequel on fait encore les plus onéreux efforts.

Après avoir établi que l'alliance française ne peut nous être d'aucune utilité pour la conservation de notre indépendance, le seul motif, peut-être, qui pourrait alléger et motiver certains sacrifices, voyons maintenant si la question considérée sous un autre point de vue peut nous offrir quelques raisons pour continuer la politique de Louis XIV. On entend sans cesse répéter que cette politique a fait éclater le génie d'un grand roi ; et, si nous ne nous trompons, cela équivaut à dire, que la France trouva de grands avantages à voir ainsi disparaître les Pyrénées. Mais comme il n'est pas évident que nous ayons à considérer les choses sous le point de vue de l'intérêt français, et non de l'intérêt espagnol, il faut, si l'on veut nous persuader cette alliance, qu'on nous montre les avantages qui en sont résultés pour nous, et par conséquent ceux qui peuvent en résulter encore. On comprend parfaitement que la France, qui n'est séparée de l'Angleterre que par un bras de mer, et qui, au nord et à l'orient, a pour limitrophes des nations puissantes, se voyant sans cesse exposée à de graves compromis, à de dangereux conflits, par suite de sa

position topographique et de ses relations avec les puissances européennes, ait un grand intérêt à s'appuyer sur l'alliance d'une grande nation, au caractère loyal et généreux. Cette alliance ne peut en aucun cas lui causer aucun dommage, la jeter dans un pas difficile; mais elle peut au contraire lui être de la plus grande utilité dans le cas d'une rupture avec le reste de l'Europe. Il faut se demander maintenant, s'il en est de même par rapport à l'Espagne. Or si l'on parcourt l'histoire depuis que la famille de Louis XIV occupe le trône de Saint-Ferdinand, nous doutons bien qu'on puisse trouver un seul fait qui soit favorable à cette alliance; l'Espagne s'est vue souvent entraînée dans de graves difficultés par rapport à la France; le pacte de famille nous a causé de grands maux qui n'ont été compensés par aucun bien.

Frédéric-le-Grand disait que, s'il était roi de France, il ne se tirerait pas un seul coup de canon en Europe sans sa permission. Cela prouve la nécessité où se trouve cette nation de se mêler sans cesse aux grandes questions européennes, de ressentir et de partager même les agitations et les événements qui se produisent chez les autres nations, et de causer à son tour chez ces dernières de profonds ébranlements ou des bouleversements réels, toutes les fois qu'elle éprouve une révolution ou même un changement considérable. A défaut d'autres circonstances, celles-là suffiraient pour montrer combien il serait imprudent de nouer des relations trop intimes avec cette nation; car dans ce cas notre conduite ressemblerait à celle

de ces hommes qui, pouvant vivre tranquilles au sein de leur famille, vont se mêler indiscrètement des affaires d'une maison étrangère, pour n'y trouver que d'amers dégoûts et des dangers de toute sorte.

Les raisons données jusqu'ici peuvent s'appliquer à tous les temps, même à ceux qui ont précédé la révolution de 1789; mais depuis ce grand événement, et particulièrement depuis la révolution de 1830, les considérations qui nous imposent une sage réserve, sont si nombreuses et si importantes, que celles dont nous venons de présenter le résumé, semblent en comparaison, d'une valeur secondaire. Une dynastie nouvelle et l'ordre nouveau de choses qu'elle introduit, traînent toujours à leur suite des complications si difficiles, peuvent amener des éventualités si diverses et si imprévues, qu'il faut se prémunir avec le plus grand soin contre de telles conséquences.

L'Europe entière a reconnu les faits qui ont été le résultat de la révolution de juillet; mais cette reconnaissance ne l'a pas empêchée de garder une attitude de défiance et de prévention, comme si elle eût craint que d'un moment à l'autre ne survinssent des événements dangereux pour elle. Et qu'on ne croie pas que l'Europe ait adopté une telle ligne de conduite par suite des sympathies plus ou moins vives pour la branche déchue, ni non plus parce qu'elle met en doute les vues pacifiques et les tendances conservatrices de la branche régnante. Quant au premier motif, il faut reconnaître que l'intérêt d'un individu ou d'une famille est d'un trop faible poids dans la ba-

lance de la politique actuelle, pour être pris en sérieuse considération, pour influer en rien sur le cours des événements; et pour ce qui concerne le second motif, treize années de travaux et de fatigues pour comprimer la révolution, de concessions et de prévenances pour les désirs et les susceptibilités des gouvernements étrangers, sont une preuve peu équivoque de la volonté où l'on est d'arrêter autant que possible le débordement des idées révolutionnaires, et de s'en tenir à conserver ce que l'on possède, à rattacher le présent au passé, à rendre le fait de plus en plus respectable, en faisant, s'il se peut, oublier l'origine. Il suit de là que la défiance éprouvée par l'Europe et qui ne manque pas de se manifester en toute occasion, vient de la nature même des choses, et de ce que la France est loin d'offrir de solides garanties d'ordre et de stabilité.

On parle continuellement de l'extrême capacité de Louis-Philippe, des immenses résultats dus à son habileté et à sa prévoyance. Nous ne refuserons pas au chef de la nouvelle dynastie les éminentes qualités qui le distinguent; nous ne voulons pas mettre en doute, que la France ne lui doive, peut-être, de n'avoir pas roulé jusqu'au fond de l'abîme ouvert par la révolution de 1830; mais ces éloges mêmes, accordés à Louis-Philippe, sont, à notre avis, un signe bien frappant du mauvais état social et politique de la nation qu'il gouverne. En effet, pourquoi fait-on tant de cas de son talent? Parce qu'il a soutenu l'ordre. Malheureux peuple que celui où l'ordre ne peut être

maintenu que par la main d'un homme extraordinaire !

En réfléchissant bien sur la ligne suivie par Louis-Philippe, nous croyons pouvoir réduire le secret de son gouvernement à l'habileté qui consiste à faire manœuvrer à propos un petit nombre d'hommes. Il y a autour du trône deux douzaines à peu près d'individualités assez capables, ayant des principes plus ou moins caractérisés, mais qui divergent assez dans l'application, comme cela doit nécessairement être, puisque ces individualités ne peuvent faire partie du même ministère. L'une incline un peu vers la droite, l'autre un peu vers la gauche : il en est qui se tiennent en équilibre et d'aplomb vers le centre; il en est qui passent d'un côté à l'autre comme de pauvres déserteurs ; il en est même qui savent réunir les opinions les plus opposées, avec la sainte pensée de renverser un ministère et la pieuse intention de se mettre à l'une des places vacantes. Et ce sont ces hommes à qui des circonstances particulières ont livré les destinées de la France ; et le roi qui les connaît, mais qui connaît aussi sa propre situation et celle du pays, juge prudent et nécessaire de temporiser, de souffrir, de tolérer ce qui est, jusqu'à ce que lui-même, ses fils, ou ses neveux trouvent l'occasion de suivre une autre ligne de conduite ; c'est ainsi qu'il se maintient par la patience dans cette pénible situation, sacrifiant les uns aux ambitieuses exigences des autres, en attendant qu'il sacrifie ceux-ci à l'ambition des premiers. Révoqueriez-vous en doute la vérité, la scrupuleuse

exactitude de ce que nous disons? Vous avez sous la main un moyen facile de le vérifier : comptez les nombreux ministères qui se succèdent, et remarquez le petit nombre de personnes entre lesquelles ces changements ont lieu, et de celles, surtout, auxquelles appartient l'influence.

Ce fait nous en révèle un autre qui est loin d'être flatteur. Ces hommes représentent quelque chose ; il existe bien quelques raisons pour que, pendant l'espace de tant d'années, le sort de la France leur ait été confié : cette situation a bien quelque signification sans doute. Savez-vous quels sont ces hommes? examinez, et vous verrez ce qu'ils peuvent représenter, ce qu'ils représentent en effet. Si nous nous occupons d'eux pendant quelques instants, ce n'est pas pour ce qu'ils sont en eux-mêmes, mais pour ce qu'ils représentent ; parce que cette connaissance peut nous aider à nous faire une idée de leur nation. Nous avons dit, dès le principe, que notre but n'était pas d'étudier dans leur individualité, dans leur conduite, ceux qui se trouvent actuellement à la tête des affaires ; il ne nous convient pas de renfermer la question dans un cercle aussi restreint. Quand nous parlons en outre des notabilités influentes dans ce pays, nous admettons des exceptions honorables ; nous traitons des hommes en général, et nous faisons bien plus d'attention au milieu dans lequel ils vivent, qu'aux sentiments et aux volontés des individus.

Quels sont ces hommes qui, depuis 1830, dirigent les destinées de la France? D'où viennent-ils? Où vont-

ils? Quels sont leurs principes, quelle la règle de leur conduite, quels leurs rapports avec le passé, leurs vues sur le présent, leurs projets et leurs efforts pour les générations futures? représentent-ils un système durable; marchent-ils vers un but déterminé, les yeux fixés sur ce qui doit arriver après eux? De tristes réflexions s'accumulent dans l'âme, au seul énoncé de ces questions; des pensées effrayantes s'emparent de l'esprit, quand on voit avec quelle évidence se manifestent aujourd'hui les funestes résultats, pour une grande nation, d'un siècle d'impiété et d'un demi-siècle de révolution. Les fondements de toute société sont les principes religieux et moraux, les idées saines sur la nature du pouvoir et sur les rapports légitimes du gouvernement et des gouvernés. Eh bien! que pensent touchant la religion les hommes qui président aux destinées de la France? pour eux l'indifférence est un progrès social, pour eux les nations ont fait un pas immense dans la voie de la civilisation, quand elles ont repoussé Dieu de la société, quand la loi a été déclarée Athée. Que pensent-ils du pouvoir? vient-il de Dieu, émane-t-il des hommes, est-il simplement dans la nature des choses? quelles sont les conditions requises pour sa légitimité? attendez leur réponse, ils vous parleront de tout, excepté de Dieu: *la volonté du peuple*, *la raison publique*, *l'expression des intérêts communs*, *la nécessité sociale;* telles sont, à quelques variantes près, les réponses qui vous seront données. Mais au fond de tout cela, que découvrez-vous? rien, si ce

n'est l'acceptation d'un fait accompli. Ce fait, ils veulent le modifier à leur convenance et surtout l'exploiter selon leurs vues et leurs intérêts, dans la mesure de leur cupidité et de leur ambition également insatiables. Où sont la *philosophie*, *l'histoire*, *l'humanité*, *l'honneur de la France*, *l'orgueil national*, *la gloire de l'avenir*, et tant d'autres mots sonores par lesquels on flatta pendant quinze ans la vanité de l'esprit et les passions politiques, en vue de leur inspirer une profonde aversion pour le présent et de préparer l'explosion qui devait renverser le pouvoir, par la raison infiniment respectable et décisive, que certains folliculaires, quelques professeurs, et bon nombre de commerçants et de banquiers n'y pouvaient prendre part : les positions des hommes étant changées, ce qui était mal auparavant devient tout à coup un bien, et ce qui est un bien absolument nécessaire à la conservation de la société, était naguère un crime épouvantable. Naguère la presse était la voix du peuple, l'écho de toutes les parties de la nation, l'organe de la raison publique, l'expression des intérêts les plus légitimes, le cri des besoins les plus pressants ; le pouvoir qui l'attaquait se rendait coupable de haute trahison, digne de toute honte et de tout châtiment ; et maintenant la presse n'est plus que l'odieuse clameur des passions corrompues, la récrimination des ambitions trompées, le soupirail des sociétés secrètes, de ces sociétés qui n'aspirent qu'au bouleversement social ; le pouvoir qui la frappe fait acte de courage et d'héroïsme, et les hommes qui sa-

vent se placer assez haut pour la mépriser, méritent seuls le nom d'hommes d'état. L'honneur national, en effet, l'indépendance du pays, les relations étrangères, sont autant d'objets que le public ne saurait comprendre et que comprennent seuls les hommes préposés au gouvernement de l'état et leurs fidèles agents. Leur opinion doit toujours être préférée, lors même que le contraire serait aussi clair que la lumière du jour. Si la France est descendue du rang de nation du premier ordre, si elle voit son pavillon humilié en Espagne et en Syrie; si les cabinets européens résolvent les grandes questions sans la participation de la France, en dépit même de la France, si les commodores Anglais exécutent les résolutions de l'Europe, tandis que les flottes françaises assistent immobiles à la destruction d'un pouvoir protégé par la France; si rien ne s'agite en Europe sans la permission de lord Aberdéen, si l'on n'y fait aucun cas des réclamations des Tuileries, jusqu'à ce que le cabinet de Saint-James juge à propos, après les délais nécessaires, de donner son assentiment, rien de tout cela ne fait tort à l'honneur, à la dignité, au légitime orgueil de la France : un éloquent discours prononcé par Guizot et quelques articles du Journal des Débats suffisent à guérir le mal dans sa racine; et s'il reste encore quelques incrédules qui s'obstinent à dire, que la France n'occupe plus le haut rang où l'élevèrent Louis XIV et Napoléon, qu'ils entendent la réponse concluante qui ressort contre eux des éloges désintéressés que les ministres anglais ne cessent de

donner, en présence de l'Europe, à la *politique modeste* du gouvernement français.

Voilà quels sont ces hommes, voilà quelles sont les mains auxquelles est remis le sort de la France, voilà quelle est la situation où se trouve réduite une grande nation, grâce aux efforts de ceux qui, démolissant tout le passé, n'ont rien édifié de nouveau qui pût offrir des garanties suffisantes de force et de stabilité : ils ont fait de la société comme une maison bâtie à la hâte et sur le sable, et dont le premier souffle du vent doit faire un monceau de ruines.

Ces hommes gouvernent la France, par la raison que, sous certains rapports, ils représentent la France. Ils sont les fils de la révolution et les disciples plus ou moins déguisés de la philosophie du dernier siècle ; et la France, telle qu'elle est aujourd'hui, est aussi fille de la révolution et formée en grande partie à cette même école. Ils professent une haine implacable pour tout le passé, et la France elle aussi a changé presque entièrement d'idées et de mœurs, en s'écartant du chemin que lui traçaient ses ancêtres ; ils ne voudraient pas tirer de leurs principes toutes les conséquences qui s'y trouvent renfermées, et la France non plus ne le voudrait point; elle recule épouvantée à la vue d'un hideux fantôme, qui menace de détruire son bien-être matériel, en détruisant l'ordre public; ils désirent rattacher en apparence le présent au passé, mais sans abjurer aucune de leurs fausses doctrines, et la France, elle aussi, cherche à réhabiliter les siècles passés, dans la littérature, dans les sciences, dans les arts,

par manière de distraction et de passe-temps, n'accordant du reste à ces souvenirs qu'une importance fort secondaire et nul empire sur le cœur. Ces hommes sont incertains, et la France est incertaine; ils flottent en tout sens, et la France flotte de même; ils ne pensent pas au lendemain parce qu'ils sont trop occupés du jour présent; ils négligent la gloire nationale et s'absorbent presque entièrement dans les intérêts matériels : en cela encore ils sont faits à l'image de la France qui, travaillée et viciée par une triste philosophie, voit l'égoïsme régner dans son sein et ne connaît d'autre moyen que l'or, d'autre fait que le plaisir. Non, non ce n'est pas entièrement la faute de ceux qui gouvernent, si cette nation est tombée du haut point d'élévation où la Providence l'avait placée. Durant treize années de paix, avec un gouvernement représentatif assis sur d'aussi larges bases, avec une presse libre, la garde nationale, une armée nombreuse, avec un monarque de haute capacité, il n'est pas possible qu'une politique domine, si elle n'est conforme au caractère du pays; on ne peut supposer que certains hommes se maintiennent au pouvoir, s'il en est d'autres qui possèdent un meilleur système et que ce système soit réalisable. Si la France subit cette politique, c'est qu'elle la mérite.

Eh bien, maintenant, quels avantages peut nous procurer une alliance intime avec une nation placée dans de telles circonstances? quel fruit peut nous revenir de la disparition des Pyrénées? il est évident que le seul résultat probable, serait de nous exposer

à des dangers que nous pouvons facilement éviter, et d'importer de plus en plus chez nous la manie d'être gouvernés à la Française. Ces deux résultats nous seraient également funestes, le premier en altérant nos relations internationales, et le second en portant atteinte à notre organisation sociale et politique.

Sous le premier rapport, il est aisé de voir à quels maux affreux pourrait nous exposer l'acte qui lierait notre avenir à celui d'une nation qui, par sa position topographique et ses révolutions récentes, peut voir son avenir compromis de la manière la plus grave. C'est ce qui ne manquerait pas d'arriver, si, par l'enchaînement naturel des choses, ou par quelque événement imprévu qui frapperait directement la France, ou même le reste de l'Europe, la situation présente venait à changer, et que par suite de ce changement il devînt impossible de prolonger le *statu quo* dont la conservation a coûté tant d'efforts et de peines. La guerre des Etats-Unis, la bataille de Trafalgar, l'expédition du marquis de la Romana, sont des faits qu'il importe de ne pas oublier.

Malgré l'extrême sagacité et la patience égale du monarque actuellement assis sur le trône, nous avons vu plus d'une fois approcher le moment d'une rupture. Ces dangers peuvent bientôt reparaître, par suite des graves questions non encore résolues, et sujettes à des complications peu rassurantes. Supposons que la lutte est engagée sur les bords du Rhin : soit que la France se jette en dehors de ses frontières, soit que les armées alliées prétendent marcher de nouveau sur

Paris, quelles seraient pour nous les conséquences de telles éventualités? il est certain que tout dépendrait de l'attitude que nous aurions prise à l'égard de la nation limitrophe. Si nous avions avec elle une intime alliance, un pacte de famille ou des relations trop étroites, pour quelque motif que ce fût, il nous deviendrait extrêmement difficile, pour ne pas dire absolument impossible, de garder la neutralité; nous nous trouverions dans la nécessité de combattre pour des intérêts qui ne seraient pas les nôtres. Toutes nos ressources de terre et de mer, nous les épuiserions sans profit avec ce désintéressement et cette loyauté qui sont les traits saillants du caractère des Espagnols; et dans quel but, encore une fois? pour recueillir peut-être, pour prix de nos généreux efforts, la plus noire des ingratitudes.

Au contraire, si nous savons nous maintenir dans l'attitude qui nous convient, si nous savons conserver avec la France les rapports qui doivent exister entre nations voisines, sans lui donner jamais aucune influence dans nos affaires, ni lier nos intérêts avec les siens, la neutralité nous serait alors possible, naturelle et en quelque façon nécessaire. Placés à une grande distance du champ de bataille, et derrière la nation qui, dans ce cas, serait ou envahie ou envahissante, nous aurions d'excellentes raisons à donner, pour expliquer notre abstention et répondre de la sorte aux excitations qui nous viendraient de la part des nations étrangères. Notre position comme péninsule située à l'extrémité de l'Europe, et qui peut bien à cer-

tains égards nous être peu favorable, pourrait nous être d'un grand secours pour observer cette neutralité qui nous intéresse d'une manière si essentielle, et pour nous mettre à l'abri des conflits que pourraient ajouter à nos longs malheurs, les complications qui peuvent survenir et qui surviendront, à n'en pas douter, dans le continent.

S'il est vrai que l'Espagne doive faire tous ses efforts pour reconquérir le rang qui lui appartient parmi les grandes nations, il ne l'est pas moins qu'elle doit éviter avec le plus grand soin de se mêler à des affaires qui ne l'intéressent pas, lors même que l'espoir de recouvrer son antique puissance semblerait y découvrir une occasion favorable. Il était juste et naturel qu'une nation qui possédait de vastes provinces en Italie et dans le nord de l'Europe, se mêlât à toutes les grandes questions continentales, et qu'elle appuyât par la force de ses armées les négociations de ses diplomates; mais restreints comme nous le sommes aujourd'hui dans nos limites naturelles, pour le plus grand avantage peut-être de notre repos et de notre prospérité, pourquoi irions-nous nous mêler aux questions européennes qui ne touchent en rien à nos intérêts? Que l'Angleterre, la France, l'Autriche, la Prusse, la Russie ne craignent pas d'affronter toutes les éventualités, pour faire prévaloir leur opinion et triompher leur volonté dans les affaires agitées par la diplomatie européenne, cela se comprend : il ne faut pas s'étonner que chacun s'immisce dans des questions qui le touchent de près, et c'est le cas où se

trouvent les nations que nous venons de nommer. Mais nous, qui n'avons rien à démêler ni avec l'Allemagne, ni avec la Pologne, ni avec l'Italie, ni avec la Syrie, ni avec l'Egypte, ni avec l'Inde, ne commettrions-nous pas la plus grave imprudence, en sortant de la plus stricte neutralité, en nous exposant à des éventualités compromettantes, et par conséquent en nous jetant dans des alliances ou des amitiés qui pourraient les traîner à leur suite?

Quant aux effets que produiraient sur notre état intérieur de trop intimes relations avec la France, nous les regardons également comme extrêmement dangereux, puisqu'ils tendraient à assimiler les deux nations. Par malheur, le voisinage même, la facilité de communication entre les deux pays, l'ascendant de la littérature Française sur la littérature Espagnole, et d'autres causes de ce genre, réunies aux traditions et aux usages implantés chez nous par la famille de Louis XIV, ne nous prédisposent que trop à devenir les aveugles imitateurs de la France, à transporter dans notre pays, sans intelligence et sans discernement, ce qui se fait chez nos voisins malgré la profonde différence qui existe entre les deux civilisations.

A première vue, l'Espagnol qui visite la France et qui étudie son organisation administrative, demeure agréablement surpris en contemplant l'admirable régularité avec laquelle fonctionne cette machine si vaste et si compliquée, qui porte assurément le sceau du génie, et conserve encore l'empreinte de la main de fer qui la construisit et lui donna l'impulsion.

Cette centralisation qui fait que tout part du même point et que tout y converge, est une des choses qui frappent le plus l'œil de l'observateur; et, comme les idées d'ordre et d'unité exercent un grand ascendant sur les esprits capables d'embrasser toutes les parties d'un même tout, les hommes d'état contractent aisément la manie de tout régler conformément au type qu'ils admirent. C'est ainsi qu'on arrive tout naturellement à rêver l'impossible et à regarder comme bon, ce qui, dans tel cas donné, ne peut être que funeste.

Deux nations se distinguent en Europe par la force de centralisation et l'unité de l'organisation administrative; ce sont la France et la Prusse. Elles sont toutes deux citées comme des modèles, et l'on ne fait pas attention qu'elles se sont trouvées dans des conditions exceptionnelles, où ne se trouve aucune autre nation, et l'Espagne moins que toute autre. La Prusse est une création militaire dans un pays civilisé, comme la Russie le fut dans un pays barbare; c'est probablement là ce qui distingue d'une manière essentielle les caractères de Frédéric II et de Pierre Ier. Il est vrai que la France n'a pas été constituée de la même sorte; c'est une monarchie de quatorze siècles; mais la chaîne des temps a été brisée; on voit distinctement le point de jonction du présent avec le passé; la France actuelle est une nouvelle nation. Avec l'inauguration d'une assemblée constituante, furent confondus dans un horrible chaos les éléments constitutifs de l'ancienne société; et pour surcroît de confusion, on y mêla les éléments d'une société nouvelle. Opposés

comme ils l'étaient, ennemis irréconciliables, hors d'état d'entrer immédiatement en fusion, ces éléments donnèrent lieu à une lutte implacable et sanglante. Il fallut, si l'on peut s'exprimer de la sorte, les prendre en main et les jeter dans le creuset, pour que, le feu venant à les dissoudre, ils pussent s'amalgamer et former un seul tout. Ce fut l'œuvre de la Convention. Quand Bonaparte la reçut de ses mains, elle était encore brute, mais déjà fondue; le travail consistait désormais à la polir et à la ciseler. Napoléon put établir ce qu'il voulut, par la raison que rien d'ancien n'existait et qu'il n'était possible de rien rétablir dans sa forme primitive. Jamais un nouvel édifice ne s'élève avec plus d'unité et de régularité, que lorsque l'ancien a été démoli jusque dans ses derniers fondements.

Dans une situation semblable, la centralisation n'est pas seulement possible, elle est encore nécessaire, sous peine de voir périr la société. Quand les liens sociaux ont disparu, il est naturel que l'on cherche le moyen d'y suppléer. Une administration vigoureuse et une, est alors une puissante ressource; c'est ainsi que la rigueur de la discipline devient d'autant plus nécessaire dans les armées, qu'elles sont plus nombreuses, composées de parties plus hétérogènes, exposées à l'influence d'éléments plus dissolvants, placées dans des circonstances plus critiques, et par là même ouvertes de toutes parts à l'esprit d'insubordination.

Une des différences capitales entre la France et l'Espagne, consiste en ce que chez l'une, la force est dans

l'état, et chez l'autre, dans la société; chez l'une, la société ne se maintient pour ainsi dire que par la force de l'administration, et chez l'autre elle se maintient et se défend elle-même, en l'absence de tout système administratif. S'il était possible que la France eût à subir pendant quelques jours une minorité et tous les inconvénients d'une régence, avec des ministres sans crédit, avec le désordre complet où se trouve l'Espagne, elle éprouverait aussitôt une nouvelle révolution dont on ne pourrait prévoir les conséquences.

Nous émettons ces idées, sans prétendre faire l'éloge ou la critique d'aucune des deux nations; nous voulons uniquement faire sentir la profonde différence qui les sépare, présenter un sujet de réflexion aux hommes qui savent penser et qui, de la meilleure foi du monde, pourraient regarder comme facile ce qui dans le fond serait irréalisable. Nous voudrions qu'en mettant à profit ce qui est réellement bon chez nos voisins, et peut s'appliquer à notre pays, on fît justice de cette dangereuse manie qui prétend assimiler des choses entièrement opposées entre elles; et qu'on ne fît pas des tentatives sur lesquelles il faudrait revenir, évitant ainsi d'employer inutilement des ressources considérables et un temps précieux.

Serait-il possible, en effet, d'implanter dans notre pays une centralisation semblable à celle de la France? L'Espagne se trouve-t-elle dans les conditions qui facilitèrent et préparèrent chez nos voisins l'établissement de ce système? Il est évident que non. La révolution qui s'est accomplie chez eux passa avec

une force de destruction irrésistible, tandis que chez nous elle a été pleine de faiblesse et qu'elle n'a pu détruire qu'à force de temps, avec le triste et fréquent auxiliaire de la peur, et non par des coups soudains et terribles. En France, la révolution put agir par ses propres forces, sans avoir besoin du trône, puisqu'elle avait commencé par le renverser; en Espagne, la révolution a toujours été faible quand elle ne s'est pas mise à l'abri du trône lui-même; elle a été promptement terminée quand elle n'a pas été liée à un intérêt dynastique; elle n'a pu triompher, en un mot, que lorsqu'elle a su couvrir ses manœuvres sous le but apparent de défendre le trône de la fille de nos Rois. Qu'est-ce qu'une révolution qui, pour agir, a besoin d'un ordre royal?

Il est aisé de voir par là, que notre état social et politique est bien différent de celui où la France s'est trouvée, au sortir de sa prodigieuse révolution de 89, et que ce serait par conséquent une bien grande faute de prendre exemple sur ce qui s'est fait dans cette nation, quand il s'agira de créer chez nous le nouveau système que la lente décomposition de notre société a rendu pour ainsi dire indispensable.

Nous n'avons contre la France aucune injuste prévention; et la rancune que certains hommes nourrissent contre elle, nous paraît aussi opposée à la raison qu'à la justice. Nous ne jugerions pas autrement une autre nation quelconque; car notre conviction est, qu'un peuple pris en masse n'est jamais digne d'aversion et de mépris. Il est néanmoins

nécessaire de tenir compte d'une foule de circonstances, à cause des résultats auxquels elles peuvent donner lieu, pour savoir si l'on doit incliner plus ou moins à certaines alliances. Et comme, n'importe pour quel motif, nous jugeons l'état politique de la France peu satisfaisant et son état social moins satisfaisant encore, nous regarderions comme très-préjudiciable en Espagne, l'acte d'un homme d'état qui, ressuscitant une politique désormais sans application et sans raison d'être, nous ferait contracter avec nos voisins des relations trop intimes. Que ces relations fussent amenées par le mariage de la reine avec un prince de la maison d'Orléans, ou qu'elles fussent simplement le résultat d'un système politique, nous les regarderions toujours comme nuisibles à notre patrie, et d'autant plus qu'elles seraient fondées sur un lien indissoluble. Ce serait le cas du mariage d'Isabelle avec l'un des fils du roi des Français.

Il ne manque pas d'hommes en apparence qui penchent vers ce parti, persuadés sans doute qu'avec un appui aussi puissant et les bonnes qualités qu'on suppose au candidat, nous aurions une grande garantie de sagesse et de stabilité. Sans disputer aucune de ses qualités au jeune prince, et ne nous réservant que le droit de suspendre notre jugement jusqu'à ce que la pierre de touche de l'expérience eût justifié des prétentions aussi favorables, nous croyons que les partisans de cette union matrimoniale n'en ont pas assez médité les résultats.

Il est bien probable, avant tout, que l'Angleterre

et les puissances du Nord y mettraient leur veto; et si, par des moyens qu'on ne peut prévoir, cet obstacle venait à s'aplanir, loin d'avoir acquis un élément de stabilité, nous n'aurions fait qu'accroître nos oscillations et nos incertitudes; car nous demeurerions exposés au contre-coup de la rivalité de l'Angleterre, et aux dangers qui menacent et menaceront pour de longues années la dynastie d'Orléans.

Si l'on donnait pour fondement à l'intimité de ces relations, un rapport de similitude dans la conduite à tenir par les deux gouvernements, nous la regarderions encore comme aussi dangereuse que le principe sur lequel on l'aurait fondée. Nous ne voulons pas, pour notre patrie, un gouvernement de bascule et de peur, qui d'une part n'ose pas se montrer révolutionnaire, et qui de l'autre n'ose pas défendre les grandes traditions nationales; un gouvernement qui se réduit à un petit nombre d'ambitieux, dont toute l'habileté consiste à renverser par l'intrigue les concurrents qui les ont évincés, et dont les grandes vues n'aboutissent qu'à former une majorité, à force de mettre en œuvre les moyens de brigue et de corruption, qui ne manquent jamais, quand on dispose des ressources d'un grand peuple; un gouvernement qui flatte d'une main la religion de la majorité des gouvernés et qui soutient de l'autre ses mortels ennemis; un gouvernement enfin, qui s'appelle conservateur, parce qu'il conserve ce qu'il a, faisant taire les exigences trop dangereuses ou trop importunes, avec des emplois, des honneurs, des concessions indus-

trielles, et par-dessus tout avec les gros traitements de tous ces hommes qui jouent la nation à croix ou pile, pour employer le mot énergique de Mirabeau. Nous rêvons d'autres destinées pour la monarchie d'Isabelle, de Charles-Quint, de Philippe II; et pour grandes que soient les difficultés dont elle est maintenant assaillie, nous ne renonçons pas aux grandeurs de l'avenir, notre unique consolation au milieu des infortunes présentes. Non, nous ne croyons pas que notre prospérité dépende d'une alliance quelconque, ni d'un plagiat repoussé par notre honneur. Il existe encore dans notre nation un fond de vie, de force et de grandeur qui, fécondé et dirigé par des mains intelligentes et pures, peut encore nous faire remonter au rang qui nous appartient.

Nous l'avons dit en d'autres circonstances, et nous le répétons ici : les éléments d'un bon gouvernement ne manquent pas à notre peuple, il les possède en aussi grande abondance qu'aucun autre pays de l'Europe; mais ce qui lui manque c'est une heureuse combinaison de circonstances qui lui permettent de réunir sur un point et d'harmoniser ensemble les nombreux éléments de bien qu'il possède. Nous avons entendu souvent répéter qu'en Espagne, un bon gouvernement est impossible, et que ce désordre où nous nous trouvons depuis tant d'années est un mal sans remède; nous ne voyons pas de fondement à cette opinion, elle nous semble un effet de cet abattement qui présente les objets sous un aspect beaucoup plus triste qu'ils ne l'ont en réalité. Il est de la plus haute

importance, de nourrir au contraire et de fomenter dans les esprits l'espoir de temps meilleurs; ne baissons pas la voile qui nous pousse vers ce but et n'acceptons aucun protectorat capable de ralentir notre essor. Ne voyons dans la France et l'Angleterre que des étrangers également intéressés, dont l'amitié ne peut nous procurer aucun bien et peut nous attirer beaucoup de maux. Ne permettons pas que notre patrie soit pour ces deux nations une sorte d'arène pour y déployer leurs intrigues rivales et leur lutte séculaire. Qu'elles transportent ailleurs leur champ de bataille ; et pour ce qui nous touche directement, sachons défendre notre droit avec prudence sans doute, mais aussi avec courage et dignité. N'oublions pas que dans les conflits qui peuvent se présenter, les menaces de l'une ou de l'autre ne doivent pas sortir des bornes de simples menaces, et que si cette borne est passée, jamais le peuple Espagnol n'est plus grand que les armes à la main.

SITUATION DU CLERGÉ ESPAGNOL,

NÉCESSITÉ D'UN CONCORDAT.

(Premier Article).

Nous allons agiter une question aussi grave qu'épineuse, et qu'on ne saurait résoudre au gré de tous les partis, à la satisfaction de tous les intérêts. L'importance du sujet est si grande qu'elle nous oblige à mettre de côté toute espèce de considération, à poser la difficulté sans détour, à l'aborder de front, en exprimant notre sentiment avec autant de clarté que de franchise.

L'occasion, du reste, se prête à des écrits de cette nature; la presse périodique commence à manifester l'intention de se mêler aux grandes questions qui impliquent un intérêt national et qui, par conséquent, dominent de toute la hauteur de cet intérêt, les questions qui ne s'élèvent pas au-dessus de la sphère des coteries. Sans prétendre juger la récente coalition des journaux de Madrid, ni la fameuse déclaration qui en a été la suite, nous ferons observer que, quelle que soit l'opinion qu'on se forme sur cette affaire, sujet à la fois de tant de critiques et de tant d'éloges, on ne

peut nier que ce ne soit là un événement de la plus haute gravité et qu'on n'y voie percer au fond un vif sentiment de l'importance de certains problèmes, dont la solution ne saurait se faire attendre dans notre pays. Au moment donc où des écrivains d'opinions si différentes se réunissent pour manifester par la voie de la presse leur sentiment sur les questions les plus vitales, l'occasion nous semble opportune pour discuter l'affaire du concordat; car difficilement on en signalerait une autre qui intéressât davantage la nation, soit à l'intérieur soit à l'extérieur. Les choses en sont venues à une telle extrémité, que l'union de tous les hommes de bien est nécessaire pour les tirer du mauvais état où elles sont tombées. Le bien public exige qu'on se dépouille de tout esprit de partialité, de toute antipathie, de toute affection pour une cause ou pour une autre, en vue de l'arrangement pacifique des affaires religieuses.

La situation du culte et celle du clergé en Espagne sont intolérables, nul ne l'ignore, tous les partis sont d'accord sur le fait, ils ne disputent que sur les causes. Nous ne voulons pas examiner ici quelles sont ces causes, ni quel est celui des partis opposés auquel revient la plus grande part dans nos malheurs; cela nous entraînerait dans des discussions étrangères à notre but, en nous forçant à soulever des inculpations et des charges, qui, pour être justes, n'en seraient pas mieux acceptées. En ce moment, il ne s'agit pas tant de découvrir les causes du mal, que d'en chercher le remède. Des discussions étendues où l'on analyserait

la conduite des partis, seraient hors de saison quand le mal est devenu si grave, qu'il n'y a plus un moment à perdre pour trouver un moyen d'en arrêter au moins les progrès. Ce ne sont pas ici de vaines terreurs, des déclamations inutiles, les exagérations d'un zèle indiscret; ce sont des faits réels, publics, notoires, déplorés par les hommes de toute opinion qui savent s'intéresser à l'avenir de leur patrie.

Les évêques manquent dans presque tous les diocèses; les uns mangent le pain de l'exil sur une terre étrangère, les autres succombent sous le poids des ans et de la persécution; et si les choses continuent à marcher dans le même sens, avant peu il n'y aura plus un évêque en Espagne. Il n'est pas nécessaire d'entrer dans des détails, pour prouver ce que nous venons de dire; il suffit de se souvenir du temps qu'il y a que nos relations sont interrompues avec le Saint-Siége, et de penser à l'âge où l'on est ordinairement appelé à l'épiscopat, pour comprendre quelle doit être la situation de l'Eglise d'Espagne.

Dans les diocèses où, pour un motif quelconque, on a soulevé des doutes sur les pouvoirs des administrateurs ecclésiastiques, les consciences ont été troublées d'une manière lamentable, et le schisme a commencé avec plus ou moins de scandale. Les polémiques engagées dans les journaux sur une matière aussi grave, font que personne n'ignore la question qui se débat et les conséquences qu'elle entraîne; on en est ainsi venu à une situation extrêmement pénible, dont il importe de voir bientôt la fin, ne serait-

ce que pour éviter à un grand nombre de fidèles, les inquiétudes et les angoisses auxquelles ils sont exposés. Dans des pays où la liberté de discussion n'existe pas, où personne ne peut censurer par écrit les mesures du gouvernement, celui-ci peut, sans y regarder d'aussi près, avoir recours à des moyens peu en harmonie avec les idées dominantes, s'obstiner dans une voie de réaction et prolonger par là une situation violente ; car en étouffant la discussion publique et ne laissant à l'opinion d'autre expression que la parole, il peut toujours compter sur l'assoupissement ou l'erreur d'un grand nombre de consciences. Mais comment espérer le même résultat dans un pays où la presse réveille la même idée, à toute heure, sous toutes les formes, sur tous les tons et dans tous les styles, s'emparant tour à tour d'une mesure adoptée par le gouvernement, d'une démarche faite par une autorité subalterne, de l'instruction d'un procès, de la défaite d'un parti ; et tout cela représenté avec ces vives couleurs que le véritable zèle de la religion sait si bien rencontrer, et que savent imiter avec tant de souplesse les partis politiques, toujours intéressés à se faire de tout événement une arme d'opposition.

Dans les diocèses où, par un concours d'heureuses circonstances, on ne peut élever aucun doute sur la légitimité de la juridiction, on n'a pas à déplorer, il est vrai, des malheurs aussi grands ; mais privées de leur pasteur par la mort ou par l'exil, les églises sont loin de se trouver dans une situation convenable pour que la religion y soit en progrès, pour qu'elle puisse

même s'y maintenir sans perte, en présence des difficultés et des ennemis contre lesquels elle est forcée de combattre. L'autorité ecclésiastique, comme toutes les autres, ne peut obtenir ni le même respect ni la même efficacité, dans les mains de celui qui ne l'exerce qu'en passant et ne la possède pas en propre. Le caractère épiscopal imprime en outre au gouvernement des églises, un sceau de grandeur et de supériorité que ne peuvent jamais avoir les administrateurs ecclésiastiques, quels que soient leur zèle et leur savoir. Honneur aux hommes qui, pénétrés de la grandeur de leur mission et du danger des circonstances, ont montré assez de sagesse et de vertu, pour ne s'écarter en rien de la ligne du devoir et pour consoler de la sorte, par la prudence de leur gouvernement, une église veuve et toujours en péril d'être ravagée. C'est à leur témoignage même que nous en appelons: qu'ils nous disent, s'ils n'ont pas senti mille fois la charge qui leur était imposée, peser sur leurs épaules d'un poids accablant, et s'ils n'ont pas appelé de tous leurs vœux la venue des pasteurs légitimes, de ceux que *l'Esprit-Saint a placés Evêques pour gouverner l'Eglise de Dieu.*

Il est résulté de l'absence prolongée des pasteurs, que l'instruction ecclésiastique a été négligée, que les liens de la discipline se sont relâchés, que beaucoup de maux sont restés sans remède, beaucoup de pertes sans réparation ; on ne songe qu'à résoudre les difficultés du moment; et cet admirable système, tracé par les saints canons pour le gouvernement des

églises, demeure en grande partie sans application ; les mesures sont prises sans concert et sans unité, au gré du temps et des circonstances ; et si l'on ajoute à cela l'impossibilité de conférer les ordres, où l'on se trouve déjà depuis plus de huit ans, on ne considérera pas sans effroi, l'état où se trouvera l'Eglise d'Espagne dans un temps nécessairement très-rapproché.

A la vue d'un pareil tableau, que personne assurément ne pourra taxer d'exagération, on se demande avec anxiété comment il sera possible de sortir d'une situation aussi pénible et en même temps aussi funeste. Il ne s'agit ici, comme on le voit, ni des moyens de subsistance donnés au clergé, ni du plus ou moins de splendeur laissée au culte ; il s'agit de l'existence même de la religion, puisqu'il ne saurait y avoir de religion sans Eglise. Or notre Eglise d'Espagne penche rapidement, non vers sa ruine, mais vers un complet anéantissement. Quels que soient les maux qui pèsent sur une église, ils sont beaucoup moins à redouter quand il lui reste un moyen de réparer ses pertes ; mais quand ces moyens lui font défaut, quand la mort frappe incessamment dans les rangs de l'épiscopat et dans ceux du clergé secondaire, sans que les vides se remplissent, il est aisé de voir que le jour ne peut tarder où le ministère sera complètement anéanti.

Puisque nous avons touché cette grave question de l'impossibilité de conférer les ordres, il ne sera pas hors de propos de dire quelque chose sur une affaire, qui plusieurs fois a donné lieu à des mesures rui-

neuses. Le gouvernement s'est plaint de ce que ses dispositions pour empêcher les Espagnols d'aller se faire ordonner à Rome, n'étaient pas respectées ; il a donné en conséquence des ordres sévères pour que les délinquants fussent traités sans pitié. Si nous avions été en mesure de donner un conseil au gouvernement, nous lui eussions rappelé une règle dont un pouvoir ne doit jamais s'écarter ; elle oblige celui qui commande et qui voit un de ses ordres obstinément transgressé, d'examiner si, dans les ordres méconnus, ne se trouverait pas quelque disposition contraire à des nécessités du premier ordre, publiques ou privées. Cet examen conduit ordinairement à la découverte des causes qui motivent cette désobéissance, et fait que le législateur adopte des modifications qui, donnant à ces causes leur cours naturel, évitent aux personnes des situations violentes. Que les hommes de bonne foi, de jugement et d'impartialité, nous disent si ce n'est pas une tentation trop difficile à vaincre, que celle d'aller se faire ordonner dans un pays étranger, pour un jeune homme qui a terminé ses études théologiques, se trouve à l'âge du sacerdoce, et voit de nombreux postes vacants dans lesquels il peut se rendre utile aussitôt après son ordination. Les hommes d'état doivent considérer les choses, non à travers l'épais nuage des passions, mais avec cette raison froide, cet esprit élevé et cette impartialité complète qui leur permettent, autant qu'il se peut, de se mettre à la place de ceux qui doivent leur obéir, et de peser dans une juste balance les motifs qu'ils ont

de se conformer à la loi et ceux qui les poussent à l'éluder. La prudence conseille à l'autorité de ne point se mettre en lutte ouverte avec des inclinations beaucoup trop fortes, qu'elle ne saurait ni détruire ni suffoquer. Cette conduite devient surtout obligatoire quand il est possible de la suivre sans porter atteinte à la justice et sans nuire aux intérêts publics. Mais revenons à notre objet.

Il devient d'autant plus difficile de sortir de la situation actuelle, qu'il existe de plus intimes relations entre la question religieuse et la question politique. Il est à peu près impossible, que l'une se termine avant que l'autre soit résolue. On ne peut nier l'existence de ces relations; et certes il est loin de notre pensée de jeter un voile sur une vérité qui ne se manifeste aux yeux de tous, que d'une manière trop éclatante. Qu'on nous permette seulement de dire, que l'époque n'est peut-être pas éloignée où il sera nécessaire de songer sérieusement à la possibilité de séparer ces deux questions; s'obstiner en effet à les considérer comme entièrement inséparables, c'est s'exposer à jeter la nation dans un état qu'on ne saurait admettre comme possible. Jusqu'ici l'on n'a voulu voir dans la question religieuse qu'une sorte d'appendice à la question politique; on posait en principe qu'on ne doit pas même penser à l'arrangement des affaires ecclésiastiques, jusqu'à ce qu'on ait entièrement aplani les difficultés qui s'opposent à la solution des questions intérieures et au rétablissement de nos relations internationales. Il faut avouer que dans cette manière de

considérer les choses, il y a un fond de prudence et de vérité; mais on ne doit pas perdre de vue que les peuples se trouvent quelquefois dans des situations tellement anormales, que celui qui prétend les arracher aux funestes conséquences d'une longue révolution et de fréquents désordres, se trouve dans la nécessité d'employer des moyens extraordinaires, et de s'écarter des règles qu'il respecterait en toute autre circonstance.

Celui qui voudrait encore soutenir que l'on devra toujours considérer les deux questions comme entièrement inséparables, et qu'on songerait en vain à régler celle de la religion avant que celle de la politique ait reçu une solution convenable et définitive, celui-là devra remarquer que cette opinion, toute raisonnable qu'elle paraisse au premier abord, entraîne avec elle l'inconvénient de laisser l'église d'Espagne plongée dans les maux actuels pour un temps indéfini, de renvoyer à une époque probablement bien éloignée l'accomplissement de la seule espérance qui puisse la consoler et la reconforter au milieu de ces maux. Qui pourrait dire en effet quand est-ce que la question politique sera complètement résolue en Espagne? Qui sait quand nous sortirons de cette incertitude qui tourmente les hommes et paralyse les institutions? Qui peut prévoir le moment où nous entrerons dans un ordre fixe et régulier, où nous verrons enfin la destinée de la nation tellement arrêtée qu'on n'entende plus, à chaque pas, les clameurs des partis se reprochant l'un à l'autre d'intri-

guer et de conspirer pour renverser par le fondement la loi politique de l'état ? Quand est-ce que l'Espagne sera admise dans le congrès des nations européennes, et que cessera la froideur des unes, l'antipathie des autres, notre état de faiblesse et d'isolement ? Faudra-t-il, quelles que soient les vicissitudes que nous aurons à subir, que les hommes qui se succéderont au pouvoir, y portent invariablement cette idée dominante, que la question religieuse et la question politique ne sauraient être séparées?

Telle est, nous le savons, l'opinion de beaucoup d'hommes; pour nous, sans contester la force des raisons qu'on peut donner à l'appui, nous nous réservons le droit de penser qu'elle n'est nullement applicable aux circonstances actuelles. Les conséquences qu'elle peut avoir pour la religion dans notre patrie, sont telles, à notre jugement, que notre cœur se serre de douleur en songeant que tout seconde cette opinion, et qu'il n'est que trop à craindre qu'elle ne règle indéfiniment la conduite des hommes qui se succéderont au pouvoir. Quoi qu'il en soit, et pour infructueuses que doivent être nos paroles, nous les jetons dans le champ de la discussion, nous assimilant, dans notre esprit, au laboureur qui répand sa semence sur un terrain stérile, mais en levant les yeux au ciel et s'en remettant à la Providence, du succès de son travail. Dans la plupart des affaires humaines, nous croyons que l'homme a bien moins d'influence qu'il n'aime à se l'imaginer; Dieu le conduit par des sentiers inconnus vers un but où nos

faibles prévisions n'eussent jamais atteint. C'est surtout quand il s'agit de sauver l'Eglise catholique, ou bien quelque partie considérable de son vaste domaine, que son divin Fondateur emploie des moyens extraordinaires, imprévus, nous adressant ensuite ces paroles : Homme de peu de foi, pourquoi avez-vous douté? *Modicæ fidei, quare dubitasti?*

Mais pour en revenir au point capital de la discussion, en considérant les choses sous un aspect purement humain, on tremble sur l'avenir de l'église Espagnole, si dans le fait, elle ne peut espérer de remède à ses maux, qu'après la solution définitive des grandes et nombreuses questions encore pendantes sur le terrain de la politique. Et lors même qu'il serait possible que, par des événements imprévus, ou même par le cours naturel des choses, on pût donner une solution aux nombreuses difficultés qui compliquent actuellement notre situation, et à celles qui menacent notre avenir, force serait encore d'avouer que nos affaires sont dans un état à rendre impossible toute espérance raisonnable.

En prenant même les choses dans le sens des illusions les plus flatteuses, il y en a pour deux ans encore avant que la Reine arrive à sa majorité; c'est-à-dire que pendant deux ans l'église d'Espagne doit rester dans cet état fatal d'incertitude et de dénuement, de prostration et de décadence qu'elle subit depuis si longtemps. Avant le terme que nous venons d'indiquer, il est presque impossible de nouer des relations avec la cour de Rome. A-t-on bien compris ce

que c'est qu'un tel délai, tout limité qu'il paraisse, quand il s'ajoute aux funestes années qui se sont écoulées depuis 1834? Ne sait-on pas que dans des cas semblables on voit s'accomplir en quelque sorte la loi de la chute des corps : ils tombent avec d'autant plus de rapidité qu'ils sont plus éloignés de leur point de départ et plus rapprochés du terme de leur chute?

Le sentiment religieux s'est ravivé et agrandi dans ces derniers temps, de la manière la plus consolante ; l'esprit d'irréligion a beaucoup perdu de sa force, l'antipathie contre le clergé s'est tellement affaiblie qu'il y a plus d'un demi-siècle entre l'année 1843 et l'année 1834 ; mais cela n'empêche pas que la misère du clergé n'augmente chaque jour, que le nombre des ministres de la religion ne diminue de plus en plus, que les évêques ne manquent, que l'instruction ecclésiastique ne soit négligée et la discipline affaiblie d'une manière lamentable, en un mot, que l'église d'Espagne n'éprouve chaque jour de nouvelles pertes, qu'il sera bien plus difficile de réparer qu'on ne le pense.

Dans des affaires de cette nature, il arrive toujours que le mal causé par la combinaison d'une foule de circonstances, n'est connu dans toute sa grandeur et son intensité, que lorsque, voulant enfin y porter remède, on découvre tous les ravages qu'il a faits, et l'irritation qui l'envenime encore. Un jour viendra où la providence aura pitié de nous ; alors, quand le zèle et la haute intelligence de nos évêques s'appliqueront à connaître l'état de leur diocèse respectif, quand ils

entreprendront de guérir les maux causés à leurs églises par tant d'années de guerre et de révolution, par cet état d'incertitude et d'anxiété, à peine moins fatal que la persécution elle-même, par le long veuvage de plusieurs de ces églises, alors on entendra dans leurs lettres pastorales des gémissements qui nous feront frémir, alors on comprendra les préjudices incalculables causés par la prolongation indéfinie d'un tel état de choses.

Nous le répétons, en supposant même qu'on eût la certitude, à l'époque de la majorité de la Reine, de régler avec autant de promptitude que de facilité les affaires religieuses et politiques, ce serait encore un devoir pour les hommes vraiment dévoués à leur patrie, de préparer chaque jour l'opinion publique, de préparer le terrain de manière à pouvoir saisir la première occasion pour arracher l'église Espagnole à son funeste état. Il ne faut pas perdre de vue que l'arrangement des affaires ecclésiastiques, avec les circonstances même les plus favorables, peut être retardé de trois ou quatre ans; car il est certain qu'à la majorité de la Reine, un temps considérable devra s'écouler entre le jour où les négociations auront commencé et celui où elles arriveront à leur terme, et de ce dernier encore, jusqu'à celui où les mesures adoptées seront réduites en pratique. Ces prévisions ne seront que trop réalisées, lors même que les négociations seront entamées sans retard, suivront un cours naturel et ne rencontreront aucun de ces obstacles si communs dans ces sortes d'affaires. Si les suppositions

les plus heureuses ne nous permettent pas d'espérer de meilleurs résultats, que les hommes éclairés jugent si l'on peut considérer sans terreur le présent et l'avenir de l'église de l'Espagne.

Verrons-nous d'ailleurs se réaliser des suppositions aussi flatteuses? Quand la guerre civile était au moment de finir, beaucoup d'hommes pensaient qu'avec elle prendraient fin tous les maux de la nation. Les symptômes nombreux d'un prochain bouleversement, les signes avant-coureurs des événements les plus graves, rien ne pouvait détruire leur illusion, rien ne leur ouvrait les yeux; ils ne voyaient d'autre mal que la guerre, ils ne craignaient que de la voir se prolonger; tout le reste n'était que de légères difficultés bien faciles à vaincre, ou même des craintes inspirées par une humeur mélancolique et soupçonneuse que les premiers rayons du soleil allaient bientôt dissiper. Certes les événements suivirent une toute autre marche : la guerre finie, sans même que les esprits eussent quelques instants de calme et de repos, survinrent des circonstances et des changements tels, que la nation en avait rarement éprouvé d'aussi funestes; tant les prévisions humaines sont faibles et bornées!

Nous ne disputerons à personne des espérances de bonheur; nous laisserons les partis se bercer de douces illusions et promettre à leur aise le jour qui doit ouvrir l'âge d'or, le jour où ils pourront enfin appliquer leurs systèmes et déployer leurs moyens de gouvernement. Pour nous, nous resterons encore attachés avec con-

viction à des idées moins flatteuses; et, sans perdre la foi dans l'avenir de l'Espagne, nous voulons juger les hommes d'après leurs œuvres, et les systèmes d'après leurs résultats. Nous croyons, du reste, que l'époque actuelle est une époque de transition et par conséquent de malaise et d'incertitude; et les hommes de cette époque auront beaucoup fait, s'ils parviennent à diminuer la somme des maux présents, et à préparer des temps meilleurs pour les générations futures. Nous disons cela pour repousser l'idée trop répandue, de réserver toujours pour le lendemain le bien à faire, et de perdre de la sorte un temps précieux. Durant la guerre, l'organisation des finances, celle de l'administration, toutes les questions étaient renvoyées à l'époque où la paix serait faite; la paix est venue, aucun projet n'a été réalisé. Aujourd'hui, les plus grandes affaires sont également ajournées à des temps plus tranquilles, aux temps où nous n'aurons plus des pouvoirs intérimaires; et l'on ne songe pas, qu'avec la situation sociale et politique de l'Espagne et de l'Europe, ces sortes de pouvoirs, sous une forme ou sous une autre, peuvent se prolonger encore pendant un demi-siècle. Quand on traverse des temps aussi agités, c'est une illusion de se promettre une période de calme et de sécurité ; il faut se résigner à travailler au milieu de cette même agitation et des vicissitudes qui en sont la suite; quand le vaisseau parcourt des mers soulevées par la tempête, la tâche des matelots est loin d'être allégée.

Nous inférons de là, que, la solution des questions politiques étant bien peu probable avant deux ans, si

les questions religieuses en dépendent entièrement, il est possible que le terme en soit encore bien plus éloigné. On a beau supposer, nous l'avons dit, les événements les plus heureux et les conjonctures les plus favorables, nous ne voyons pas que nos incertitudes et nos dangers politiques doivent cesser tout-à-coup, par le fait seul de la majorité et du mariage de la Reine. Il est vrai, comme nous l'avons fait observer ailleurs, qu'il se présentera alors une occasion opportune, où plusieurs circonstances se trouveront réunies pour créer une situation nouvelle, pour ouvrir une ère bien différente de celles qui l'auraient précédée; mais par malheur nous sommes habitués à voir de telles occasions entièrement négligées par notre faute; et si nous devions nous en tenir au passé pour dire ce que sera l'avenir, nous n'aurions, il faut l'avouer, que de bien faibles espérances. Quand on se souvient des années 1810, 1814, 1833, 1840, il est difficile de conserver quelques illusions qui n'aient été brisées par d'aussi rudes expériences. Qui nous assurera que les conseillers de la Reine domineront les circonstances, comprendront bien la situation et sauront lui donner un dénouement heureux et tranquille? Mais il y aura l'époux de la Reine, nous dira-t-on peut-être; et nous répondons à cela que cet époux, quel qu'il soit, ne sera jamais qu'un jeune homme, un étranger peut-être, qui par conséquent ne pourra par son intervention personnelle obtenir guère plus que sa Royale Epouse, jeune fille alors âgée de 14 ans.

Représentons-nous cependant la question politique entièrement résolue, supposons que par un moyen ou par un autre, le gouvernement est tombé entre les mains d'un parti favorable à la question religieuse, nous ne sommes pas encore assurés qu'un concordat avec Rome soit promptement le résultat d'une situation nouvelle. Ce qui se passe en Portugal est un présage de ce qui pourrait arriver en Espagne. Nos voisins ont triomphé de la révolution sur le terrain de la politique, et cependant ils apportent tant de délais au règlement des affaires ecclésiastiques, qu'on pourrait révoquer en doute la sincérité des vœux exprimés par leur gouvernement. Nous n'ignorons pas qu'on a dit que le Pape se montrait bien exigeant; nous ne savons pas jusques où vont ces exigences, puisqu'il n'en existe aucun document officiel; mais il est difficile, à coup sûr, que le Nonce l'emporte en ce point sur certain employé du pouvoir civil, dont par hasard nous avons eu quelques instants un mémoire sous les yeux. Le langage et les œuvres des partis changent bien de face, suivant qu'on les considère dans l'opposition ou dans l'exercice du pouvoir; dans le premier cas ils font des concessions aux auxiliaires dont ils croient avoir besoin pour arriver au pouvoir, et dans le second ils reviennent à leurs doctrines et suivent leurs instincts, d'une manière plus ou moins ouverte. C'est une observation qu'il ne faut pas perdre de vue, si l'on veut avoir une juste valeur des protestations et des discours.

Ce qui empêche bien souvent l'heureuse issue de

semblables négociations, ce n'est pas précisément la mauvaise volonté des hommes d'Etat qui les poursuivent, mais bien la mauvaise foi de ceux qu'ils vont consulter comme plus habiles qu'eux en pareille matière. Les hommes les plus éminents en politique peuvent être très-médiocres en histoire ecclésiastique et en droit canon ; et le plus souvent ils ont le malheur de se confier à des personnes qu'ils croient impartiales et éclairées, mais qui abusent de leur extrême bonne foi pour travailler à la ruine de la religion et de la société. Napoléon eût-il jamais établi le concordat, s'il se fût entouré d'hommes préoccupés de ce qu'on appelait les libertés de l'Eglise gallicane, et qui au fond étaient bien plus en garde contre les prétentions de la cour de Rome, que contre les doctrines de Luther ou la philosophie de Voltaire? Assurément non. La même chose arriverait à nos hommes d'Etat, quelle que soit leur couleur politique : tout espoir d'union est perdu, s'ils admettent dans leurs conseils ces sortes d'hommes qui savent par cœur, comme une leçon qu'ils répètent sans cesse, tous les motifs des plaintes élevées contre Rome par les rois d'Espagne, depuis Pélasge jusqu'à Isabelle II. Si les négociations se trouvent placées sous l'inspiration de théologiens ergoteurs, de canonistes entêtés qui jetteront, s'il le faut, au milieu des grands intérêts de la nation, l'intérêt de leur petite rancune, et voudront faire peser dans la balance les torts qu'ils croiront avoir reçus ; si cela arrive, nos affaires avec Rome ne seront jamais réglées ; les obstacles succéderont aux obstacles, et l'on n'obtiendra d'autre résultat

que d'envenimer les esprits et de retarder indéfiniment la solution nécessaire. Il faut qu'on soit profondément persuadé que, dans de telles circonstances, il ne s'agit pas de briller sur les bancs d'une académie, mais de retirer une nation d'un état extrêmement périlleux, de rendre la paix aux consciences, d'extirper un germe fécond de discordes civiles.

En voyant ce qui est arrivé en Portugal, en tenant compte de plusieurs autres considérations qu'il n'est pas bon d'exposer ici, nous craignons bien que lors même qu'on aura résolu la question politique dans le sens indiqué par les grandes puissances, nous ne soyons encore beaucoup plus éloignés qu'on ne veut le croire, du dénouement des affaires ecclésiastiques. Ou nous nous trompons fort, ou les intrigues de l'Angleterre et les susceptibilités d'un monarque du Nord, blessées par la récente allocution du Pape, se font sentir dans cette circonstance; et nous nous hâtons d'exprimer à cet égard notre pensée, pour qu'on ne s'étonne pas des nouvelles complications qui peuvent survenir. Qui peut savoir quelle est la main cachée qui empêche la réconciliation définitive du Portugal avec le Siége apostolique? Cette main ne peut-elle pas aussi entraver nos intérêts? Serait-il impossible qu'il existât un plan pour arracher la Péninsule entière à l'influence de Rome, tantôt en introduisant ouvertement le schisme, tantôt en favorisant l'établissement de religions différentes, sans écho peut-être dans la généralité de la nation; mais qui serviraient cependant à ébranler cette admirable

unité qui est notre plus précieux trésor, en la limitant à l'ordre purement social et politique?

Nous l'avons dit et nous le répétons, le rétablissement de nos bonnes relations avec Rome, nous paraît presque impossible avant la majorité de la reine ; mais il nous paraît également nécessaire de préparer à temps les esprits, pour que l'accord si ardemment désiré se rétablisse alors le plus promptement possible.

Dans un autre article nous reviendrons sur cet important sujet et nous donnerons un plus grand développement à nos idées.

SITUATION DU CLERGÉ ESPAGNOL,

NÉCESSITÉ D'UN CONCORDAT.

(Second Article).

Nous avons montré dans le précédent article combien il importait de séparer, autant que possible, les questions religieuses des questions politiques, combien il était dangereux de poser en principe la nécessité de renvoyer la solution des premières, à l'époque où les secondes seraient entièrement résolues. Les motifs de notre opinion sont déjà connus ; mais nous pouvons les résumer en deux mots : il n'existe, d'abord, aucun rapport essentiel entre ces deux sortes de questions ; les questions politiques peuvent se prolonger indéfiniment et sont loin de s'acheminer vers un dénouement favorable ; l'arrangement des affaires politiques ne nous garantit en aucune façon celui des affaires ecclésiastiques ; celles-ci rencontreront enfin de fortes oppositions au dedans et de dangereuses influences au dehors.

Le dépérissement du culte et celui du clergé sont tels, les affaires religieuses se trouvent si compliquées, il y a tant de questions difficiles à résoudre, qu'on ne

peut sortir d'une situation aussi funeste que par l'intervention de l'autorité pontificale et l'accord le plus parfait avec le saint Siége. Qu'on se place au point de vue qu'on voudra, qu'on laisse le champ libre à l'imagination, qu'on ait recours aux suppositions les plus capricieuses, qu'on fasse abstraction, si l'on veut, des intérêts de la religion même, pour ne faire attention qu'à ceux de l'Etat; on ne trouvera pas un moyen de tranquilliser les consciences, de rétablir la paix d'une manière solide et durable, en dehors de nos relations avec Rome. Et ce n'est pas ici simplement l'expression des vœux d'un esprit catholique; c'est en outre une pensée sociale et politique dont la réalisation est impérieusement réclamée par les plus graves et les plus urgentes nécessités de notre patrie; pensée qui servit toujours de guide aux nations catholiques, quand elles ont voulu réparer de longues catastrophes; pensée que Napoléon conçut et réalisa, en dépit des murmures des Voltairiens et des autres ennemis du saint Siége. Elle lui servit admirablement pour rétablir et consolider l'ordre en France, pour calmer l'irritation des esprits et les incliner à la concorde, pour se dresser enfin ce magnifique piédestal du haut duquel il imposa silence à la révolution et respect à toutes les nations de l'Europe. Aussitôt qu'il abandonna cette ligne de conduite, on vit commencer la période de sa décadence. Si les choses se sont ainsi passées dans la nation française, que n'arriverait-il pas en Espagne, où la religion catholique conserve encore tant d'énergie, où l'immense majorité

des esprits demeurent encore fermés aux idées impies de notre siècle ?

Il est par conséquent de la plus haute importance que tous les hommes dévoués à la patrie réunissent leurs efforts pour calmer l'irritation qui se manifeste dans ces affaires ; il importe que les hommes d'Etat surtout, quelles que soient leurs idées politiques, se pénètrent bien de l'esprit qui règne dans la société et qui désire ardemment notre réconciliation avec la cour de Rome ; désir partagé du reste par tous ceux qui, moins occupés peut-être des intérêts religieux, veulent assurer la tranquillité des consciences, affermir l'ordre politique, en finir une bonne fois avec des démêlés uniquement propres à fomenter l'esprit de discorde, à perpétuer les rancunes et les passions dont notre bon sens national aurait dû faire justice depuis longtemps.

Pour ceux qui s'imagineraient que ce sont là de vaines utopies qui n'ont de réalité que dans l'imagination de l'écrivain et dans son ardent désir de voir la religion sortir d'une situation déplorable, nous leur rappellerons l'exemple de l'Amérique où les questions politiques sont séparées des questions religieuses, où l'unité catholique et les relations avec Rome s'établissent chaque jour avec plus de faveur, malgré les tristes effets de la guerre civile et les antipathies de certains gouvernements européens. Que serait la religion en Amérique, si les affaires ecclésiastiques s'étaient trouvées liées avec les questions de politique intérieure et extérieure, de manière à ce que les relations

avec le saint Siége ne se fussent rétablies qu'après qu'on aurait fixé la forme de gouvernement qui devait prévaloir, sous quelle influence il serait placé, et quelles conditions il obtiendrait des gouvernements européens, à l'effet d'assurer l'indépendance? Ces questions ne sont pas encore entièrement résolues ; et si la question religieuse avait dû marcher de ce pas, les républiques américaines n'auraient pas en ce moment des représentants à Rome, n'obtiendraient pas des colonies de missionnaires, qui vont féconder de nouveau cette terre affamée de vérité et qui manquait d'ouvriers évangéliques pour lui distribuer le pain de la parole. Nous reconnaissons que la situation politique et sociale de l'Espagne, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, est bien différente de celle où se trouvaient les républiques américaines ; il pourrait cependant arriver par la complication extrême de nos affaires, qu'on se vît forcé, plus tôt ou plus tard, à suivre l'exemple du Nouveau-Monde, en séparant le spirituel du temporel.

On ne doit pas perdre de vue que la religion catholique est assez forte en Espagne pour pouvoir se suffire à elle-même, et qu'elle n'a pas besoin de prendre pour auxiliaire, les idées et les intérêts d'un parti. La Providence a voulu nous le montrer d'une manière admirable ; Dieu s'est plu pour ainsi dire à nous faire toucher du doigt que, pour conserver son œuvre, il n'avait pas besoin de notre faible concours, que sa toute-puissance lui suffisait. Où sont les auxiliaires de l'ordre temporel sur lesquels l'église d'Espagne a pu

compter, déjà depuis longtemps? Qu'on nous montre le bouclier humain dont elle a été couverte pour repousser les formidables coups qu'on lui portait? Qu'ont su faire pour elle les partis qui lui promirent leur secours? Dépouillée de ses biens, privée de son influence politique, attaquée sans cesse et de tous les côtés, elle s'est trouvée seule, livrée à toute la rigueur de son sort, sans autre espérance que le Dieu même dont elle annonçait la foi, dont elle défendait la cause. Et cependant, malgré cet abandon, malgré les efforts de tant d'ennemis, elle n'a pas succombé; elle se conserve encore au milieu de la société; et ses ennemis eux-mêmes sont frappés d'étonnement, en la voyant sortir radieuse et pure du milieu des tribulations et des épreuves.

Il faut en conclure que la force du catholicisme en Espagne est bien supérieure à celle de tous les partis; aucun d'eux ne peut se vanter de l'avoir sauvée par son secours contre une mort certaine. Ce qui prouve encore d'une manière plus évidente que notre idée de séparer les questions de l'ordre spirituel et celles de l'ordre temporel, n'est pas tellement étrange, et que les choses peuvent en venir au point que, sous une forme ou sous une autre, elle se présente comme le seul parti raisonnable et possible.

Cette séparation, d'ailleurs, est beaucoup plus praticable assurément que plusieurs ne se l'imaginent; elle se fait pour ainsi dire toute seule, sans avoir besoin de l'action des hommes. Au commencement de la révolution, les questions ecclésiastiques étaient le

grand cheval de bataille des partis ; à toute occasion, il s'agissait du clergé, on en revenait toujours à ses rentes, à nos démêlés avec Rome. Aujourd'hui les choses ont bien changé de face ; et quoique ces questions reparaissent encore, quand on embrasse l'ensemble de la situation, on voit bien qu'elles ne figurent pas en première ligne, et que le plus souvent elles n'ont qu'une valeur apparente et factice que leur prêtent les intérêts et les vues des partis. Et c'est là une chose bien naturelle. La révolution, dont le but essentiel est de renverser et de détruire, se rua d'abord contre tout ce qui faisait obstacle à sa marche et présentait un aliment aux passions subversives. Là se trouvait naturellement le clergé ; et voilà pourquoi il fut la première victime de la fureur révolutionnaire. Mais les circonstances ont bien changé : les communautés religieuses ont disparu, leurs biens sont passés en grande partie dans des mains étrangères, leurs membres dispersés se sont réfugiés sur la terre de l'exil, ou vivent parmi nous dans l'obscurité et l'indigence. Le clergé séculier lui-même a souffert de douloureuses atteintes, non-seulement par la suppression de la dîme et la confiscation de ses biens au profit du trésor, mais encore par les tendances impies des idées nouvelles et le changement d'un système politique, par le défaut de premiers pasteurs et le décroissement progressif du clergé secondaire, par la difficulté de se procurer l'instruction nécessaire et l'impossibilité de recruter par l'ordination ses rangs affaiblis, par tous les contre-temps enfin et les humi-

liations sans nombre qu'il a dû subir pendant les malheurs des dernières années. C'est ce qui fait que la révolution ne voit plus dans le clergé ni un ennemi à abattre ni un corps riche à dépouiller; et dès-lors elle a dirigé d'un autre côté ses vues et ses efforts; elle a frappé de nouveaux coups, ou fait entendre d'autres menaces quand le moment ne lui semblait pas encore favorable pour en venir à des effets.

Il est curieux de suivre en ceci la marche des idées et des événements. Aussitôt après la mort du roi, au commencement de la guerre civile, alors qu'on craignait que la généralité du clergé ne se déclarât pour la cause de Don Carlos, quand l'ancien ordre de choses était encore tout récent, toutes les manœuvres du parti libéral étaient empreintes d'une haine profonde contre le clergé. Personne sans doute ne peut l'avoir oublié : mais si quelqu'un croyait devoir blâmer notre assertion, nous le renverrions aux journaux de cette époque, ainsi qu'aux actes du gouvernement et de ses agents subalternes. Mais la révolution venant à grandir, la guerre étendant de plus en plus ses ravages, et la situation devenant beaucoup plus dangereuse qu'on ne se l'était imaginé, une partie considérable de l'opinion libérale ne tarda pas à se raviser et manifesta bientôt des sympathies qu'on ne lui connaissait pas. Ces sympathies augmentaient à mesure que la division devenait plus profonde entre les libéraux; la progression était d'autant plus rapide que l'élément révolutionnaire acquérait en sens inverse plus de développement et d'énergie. Nous ne savons

pas si l'on a fait assez d'attention à ce double mouvement, qui doit cependant avoir lieu, d'une manière plus ou moins éclatante, chez tous les peuples placés dans des situations analogues ; mais si quelqu'un pouvait ignorer les diverses transformations qui se sont produites, il lui suffirait de jeter un coup d'œil sur les sessions des Cortès en 35, 38 et 40, trois époques où domina le même parti, et pendant lesquelles il put manifester, par ses anciens ou ses nouveaux organes, ses idées, ses instincts, ses moyens de gouvernement. En 35, la distance qui séparait les deux partis était encore bien faible ; ils n'avouaient pas qu'il y eût une différence dans leurs doctrines, une divergence dans leurs vues ; ils ne disputaient que sur les moyens, c'était uniquement une question d'opportunité. En 38, la distance s'était bien agrandie ; et en 40, il eût été difficile de signaler un point de contact entre les deux partis. D'où il est résulté que les conservateurs se sont éloignés de plus en plus de l'école où les principaux d'entre eux s'étaient néanmoins formés ; ils en sont enfin venus au point de se montrer les zélés défenseurs du clergé et de laisser percer le désir de contracter avec lui une véritable alliance.

Quant à ce qui regarde le parti opposé, en y comprenant même les nuances les plus foncées du libéralisme, on doit remarquer également les variations qu'il a suivies par rapport au clergé. En 35, placé à la tête du gouvernement révolutionnaire, il dirigait ses efforts contre l'existence du clergé régulier et contre les propriétés et l'influence du clergé séculier,

ne voyant dans tout cela qu'un souvenir du passé et un obstacle pour les innovations qu'il méditait. En 37, les communautés religieuses étant alors détruites et l'influence du clergé fortement ébranlée, la révolution triomphante ne voyant plus devant elle un adversaire qu'elle eût à redouter, se contentait de s'emparer de ses biens, et n'employait déjà plus le langage furibond, naguère, à son usage. Déjà dans les Cortès constituantes, il fut prononcé par l'un des coryphées de ce parti un remarquable discours en faveur de l'unité religieuse, qui faisait pressentir le cours nouveau que les idées allaient prendre. Plus tard, si l'on en excepte la question des biens du clergé naturellement soumise à des influences exceptionnelles, on n'a pu reprocher à la révolution proprement dite, quelque désir qu'on pût en avoir, d'avoir choisi le clergé pour but de ses attaques. Tout ce qu'on a pu regarder comme tel a été factice, n'a jamais eu un caractère de popularité, ne participait en rien à l'entraînement qui se manifesta dans cette année 1835; on voit bien que la révolution s'était dit : ceux qui cherchent à m'exciter contre le clergé, veulent me détourner de mon but; mon but est de détruire ce qui est puissant, et le clergé ne l'est plus.

A ce point de vue, il faut observer avec la plus grande attention ce qui eut lieu lors du fameux projet de D. Alonzo. Ne recherchons pas quelles avaient été les vues de ce ministre en lançant au milieu de nous cette torche incendiaire; ne nous demandons pas si réellement il était mû par la pensée de se rendre

populaire, en flattant les instincts de la révolution, en faisant croire que le gouvernement se proposait de marcher à la tête du mouvement et de se jeter du premier coup dans les dernières extrémités, touchant des questions aussi délicates. Si telle fut en réalité l'intention de cet homme d'état, il éprouva certes un cruel mécompte, soit à la tribune, soit dans les journaux. Là où le malencontreux projet ne souleva pas d'opposition, il fut accueilli avec une froideur marquée, avec une profonde indifférence; le silence fut la moins rude des leçons qui furent données à l'auteur. C'est là un phénomène aussi grave que significatif; il montre l'état des idées, il fait voir qu'une tentative de schisme ne rencontrerait pas autant d'appui que plusieurs se le persuadent, au sein même des éléments révolutionnaires. Depuis les événements de 1840, on a vu descendre dans le champ de la politique les partisans d'une liberté qui n'allait à rien moins qu'à proposer l'abolition de la monarchie et l'établissement de la république; eh bien, ces nouveaux champions auxquels on ne saurait sans doute appliquer le nom de rétrogrades, n'ont nullement attaqué le clergé, ni manifesté la moindre intention d'envenimer les questions religieuses.

C'est ce qui montre combien nous étions fondés à dire que naturellement et par la force même des choses, la question religieuse tendait à se séparer de la question politique, et que les partis engagés dans la lutte inclinaient tous à regarder la première comme étrangère à leur discussion. Et c'est là une chose qui

nous cause la plus grande joie, vu que de la sorte aucun parti n'exploitera l'influence du clergé et que les ministres de la religion pourront se tenir dans une position indépendante, dont ils ne doivent jamais descendre. Il faut que le clergé Espagnol ne perde jamais de vue cette vérité. Ses devoirs et même ses intérêts exigent que, sourd à toutes les flatteries comme à toutes les menaces, il ne se laisse jamais entraîner aux exigences d'un parti, qu'on ne puisse jamais le présenter comme un instrument d'ambition collective. On ne doit pas oublier, en effet, que l'influence du clergé, toute déchue qu'elle soit, est encore grande et puissante, et que les partis, dont on n'ignore pas la prévoyance et la sagacité, savent apprécier cet élément de force et caressent toujours l'espérance de le tourner à leur profit quand ils le jugeront utile ou nécessaire.

Il importe d'autant plus au clergé de suivre cette ligne de conduite, que tous les partis fractionnés par la guerre et la révolution ne forment guère plus que des factions et des cotteries, dont aucune ne peut se vanter de posséder un principe vraiment national, avec quelques moyens probables d'en faire l'application. La dissolution des partis n'a pas cependant entraîné la mort de la nation ; elle conserve encore dans son sein un fonds de vie énergique et puissante ; et si l'on veut observer de près la marche des idées et des événements, on verra qu'elle semble rajeunir au milieu de ses désastres et jusque dans ce marasme profond qui pèse actuellement sur elle ; on se con-

vaincre des espérances qu'elle possède encore de remonter un jour au rang qui lui appartient dans le congrès des nations.

Les grandes idées qui pour triompher n'ont besoin ni de sourdes manœuvres ni de fragiles appuis, doivent se conserver pures et intactes, loin du contact des passions, pleines de confiance dans l'avenir, sûres que l'heure viendra où la Providence les fera briller de nouveau dans toute leur grandeur et toute leur beauté. En attendant elles ne demeurent pas stériles, elles travaillent en secret dans le cœur de la plupart des hommes, et leur influence est d'autant plus grande qu'elles subsistent évidemment, sans rien demander aux gouvernements, sans rien devoir aux ressources matérielles, obligées qu'elles sont d'exercer leur pouvoir au sein de l'indigence, avec le concours de l'humble classe qui les représente aujourd'hui.

Nous sommes tellement convaincu de ces vérités, nous croyons si bien à l'impuissance de toute combinaison politique pour le triomphe des idées religieuses, que si la lente réaction qui s'opère décidément en leur faveur était secondée par une grande mesure ayant pour but de tranquilliser les consciences, de dissiper une bonne fois toute crainte de schisme, de pourvoir les églises de pasteurs, de fixer définitivement le sort du clergé, de rétablir sur tous les points la bonne harmonie avec la cour de Rome, nous espérerions voir l'irritation politique se calmer par degrés, les esprits se réconcilier et s'unir, et le drame de notre situation nationale marcher vers un heu-

reux dénouement, par l'effet même de cette réaction pacifique. Les maux d'un peuple ne se guérissent pas avec des coups d'état, l'abîme des révolutions ne se ferme pas par des réactions violentes, une situation sociale ne se change pas par une intrigue diplomatique ou par un protocole étudié, on n'aplanit pas comme par enchantement tous les genres d'obstacles, on n'évite pas tous les inconvénients, on ne résout pas toutes les difficultés par le fait seul de la majorité d'un monarque, ou par celui de son mariage. Un mal qui tient à des causes profondes, réclame des remèdes efficaces et permanents, ce qui prend sa source dans l'état social d'un pays ne peut être réformé par un changement de personnes.

Acharnés les uns contre les autres, les partis se livrent bataille dans le champ de la discussion, au péril d'en venir peut-être quelquefois à des armes plus meurtrières ; ils n'expriment pas ordinairement avec franchise leurs principes et leurs projets, dans la crainte que les adversaires ne prennent acte de leurs paroles et n'en tirent des conséquences capables de nuire plus tard à la cause qu'ils défendent ; mais s'il était possible d'entendre les chefs de chaque parti formuler clairement leur programme, manifester sans détours le plus ou moins de confiance qu'ils peuvent avoir dans l'application de leurs idées, à coup sûr on ne rencontrerait plus chez eux ce ton décisif qui semble annoncer la plus inaltérable certitude quant aux principes, et la plus profonde sécurité quant aux résultats. Nous les verrions embarrassés et vacillants,

nullement étrangers à cette incertitude, à cette anxiété qui travaille aujourd'hui tout le monde, sans que le plus grand nombre cherche à s'expliquer la cause de cette vague impression.

Ce n'est pas la politique qui doit sauver la religion, c'est bien plutôt le religion qui doit sauver la politique; tel est le principe d'après lequel doivent marcher tous les hommes loyaux et consciencieux, qui peuvent exercer une influence quelconque sur les destinées de la nation. Quand les peuples en sont venus à une situation aussi triste que la nôtre, il faut leur appliquer des remèdes tout autrement efficaces que ceux fournis par la politique. Qu'on remarque si ce n'est pas la voie suivie par la portion la plus pure, la moins préoccupée de notre nation, c'est-à-dire, par la jeunesse; son amour pour l'étude, son éloignement des agitations politiques, sa sagesse prématurée donnent une leçon sévère et trop peu comprise à ces hommes qui, dans un âge plus avancé, la scandalisent néanmoins par leurs doctrines dissolvantes, par leurs maximes d'anarchie, leurs haines, leurs rancunes et leurs vengeances. Voyez comme cette jeunesse se prépare en silence pour une ère nouvelle qu'elle pressent, plutôt qu'elle ne la prévoit; voyez comme elle s'éloigne de tous les partis, repousse leurs tendances, résiste à leurs entraînements, se réservant de leur donner un démenti solennel, le jour où son tour sera venu de parler et d'agir.

Que les hommes affamés d'or et de pouvoir continuent à se disputer leur proie, sous telle ou telle en-

seigne ; que les passions politiques poursuivent leur lutte acharnée sur cette arène des partis déjà souillée de tant de boue et de sang ; mais du moins qu'on puisse étendre et généraliser parmi nous cette idée, qu'il est nécessaire, qu'il est urgent de séparer la question religieuse de la question politique, de ne plus considérer celle-là comme appendice de celle-ci, puisque, bien loin d'être dominée par une question quelconque, la question religieuse domine toutes les autres, et que, résolue d'une manière convenable, elle peut les conduire toutes, sans violence et sans efforts, à la solution la plus heureuse.

Nous n'espérons guère, disons-le pour la seconde fois, que nos paroles produisent immédiatement leur fruit ; la situation est telle qu'il est presque impossible, à notre avis, que les affaires suivent une marche différente. Mais dans le tourbillon qui nous entraîne, parmi tant d'accidents imprévus, nous pouvons nous trouver dans des situations si diverses, que peut-être s'en rencontrera-t-il quelqu'une où nos aperçus pourront avoir leur application et leur utilité. Par cela même qu'ils ont quelque chose d'étrange, nous craignons fort que ce soit ceux-là justement qu'on croira praticables, tant la situation nous paraît anormale et l'avenir ténébreux. Nous craignons en effet des événements extraordinaires ; et nous serions bien agréablement surpris si tous nos maux, selon les candides espérances de certains hommes, devaient être guéris à la fois, par un événement qui n'est plus éloigné. Nous ne pouvons partager une telle espé-

rance, et c'est en vain que nous voudrions nour bercer à notre tour de cet agréable songe.

Nous ne terminerons pas cette discussion sans insister sur l'objet énoncé dans le titre. Non, il n'est pas possible de remédier aux maux de l'église d'Espagne, sans le rétablissement de nos relations avec le saint Siége, en un mot, sans un Concordat. La complication des intérêts, les événements inattendus rendent ce concordat absolument nécessaire. Si quelqu'un se persuade qu'il est une autre voie pour sortir de l'état malheureux où nous nous trouvons, il est dans une erreur déplorable, et tout projet basé sur cette persuasion doit entraîner notre pays vers un abîme. Nous n'ignorons pas entièrement les longues discussions qui ont eu lieu sur les modifications introduites dans la discipline ecclésiastique, par rapport à la confirmation des évêques, les graves questions débattues à ce sujet entre les canonistes, ne nous sont pas inconnues; mais, quoi qu'il en soit de tout cela, on ne nous fera jamais reconnaître qu'il puisse y avoir une extrémité telle, que cette confirmation soit légitimée sans le concours de l'autorité pontificale. Nous regarderions cela comme illégal, contraire à toute justice, subversif de toute discipline dans l'Eglise, attentatoire à la suprématie du Siége Apostolique, et comme le moyen le plus assuré de donner naissance au schisme et de faire de l'église Espagnole une sorte d'église Anglicane. Et dans le fait, quand toutes les nations catholiques du monde reconnaissent au Souverain Pontife ce droit de confirmation,

quand ce droit s'exerce jusques dans les pays où règnent des gouvernements hétérodoxes, quand, malgré toutes les discussions qui se sont élevées entre les souverains et les papes, on a fini par accepter ce droit, par lui laisser un libre exercice, à quel titre une église particulière se donnerait-elle des évêques confirmés par le métropolitain ou par tout autre, au mépris de la discipline universelle, sous le vain prétexte d'une extrême nécessité? Dès lors aussi, quel lien conserverait cette église avec le Siége Apostolique? Où serait l'unité? Une pareille mesure, loin de tranquilliser les consciences et de guérir les blessures faites à l'Eglise, n'aurait pour effet que de troubler de plus en plus les premières et d'envenimer les secondes, tout en nous précipitant dans un abîme, d'où la Providence ne pourrait nous tirer que par un miracle; nous serions bien réellement plongés dans le schisme, oui, dans le schisme, et pour changer la nature du fait, soit en lui-même, soit aux yeux de la généralité des Espagnols, il servirait de peu, d'en appeler à l'ancienne discipline et de déployer un luxe d'érudition si facile en pareille matière.

En traitant de l'arrangement des affaires ecclésiastiques et de nos difficultés avec Rome, quelques-uns n'ont pas craint de parler, en effet, de necessités extrêmes, du rétablissement de l'ancienne discipline, de la confirmation des évêques par le métropolitain, jetant ainsi à la traverse des faits intempestifs et des idées funestes. Nous l'avons dit et nous le répétons, il ne s'agit pas de chercher quelles sont les modifica-

tions que pourrait comporter en cela la discipline ecclésiastique, mais de savoir quelle est en ce moment la ligne de conduite dont on ne peut s'écarter ; il ne s'agit pas de vaines discussions, mais de négociations; il s'agit encore moins de saisir une occasion pour satisfaire des rancunes personnelles ou des ressentiments collectifs qui n'intéressent en rien le public; il s'agit de trouver les moyens d'assurer la paix des consciences et d'asseoir celle de la nation sur de solides fondements. Les hommes qui doivent intervenir dans cette grave affaire ne peuvent désormais l'oublier : s'ils ne s'élèvent pas au-dessus d'une sphère dont le moindre vice est d'être extrêmement mesquine et resserrée, on ne peut aboutir à rien, on ne peut faire un pas vers la réconciliation désirée.

Mais faisons abstraction, si c'est possible, des principes de dogme et de discipline, ne songeons pas au schisme, au schisme évident où se précipiterait l'église d'Espagne, en consentant à la violation de la discipline universelle, par rapport à la confirmation des évêques, oublions même pour un moment la douleur dont se trouve oppressée toute âme catholique à la seule pensée d'une démarche aussi funeste ; il nous semble encore impossible qu'on la regarde sérieusement comme praticable, pour peu qu'on connaisse notre pays. Supposez en effet que cette mesure est adoptée et qu'on procède à la confirmation des évêques par le métropolitain. En premier lieu, quels seront les métropolitains qui se laisseront aller à cet excès d'audace, à cet oubli de tous leurs devoirs, que d'ac-

cepter une telle responsabilité aux yeux de Dieu, de l'Eglise et de la nation? Connaissez-vous beaucoup de métropolitains, même parmi ceux qu'on appelle partisans de l'antiquité, qui se prêteraient à des innovations aussi dangereuses? Il est difficile de pénétrer dans le cœur de l'homme; Dieu seul peut connaître ce que pourraient obtenir les promesses et les menaces; mais nous avons la ferme conviction que le nombre des prévaricateurs serait bien petit, nous osons même espérer qu'il n'y en aurait pas un seul. Non, il n'y en aurait pas un seul; car quelles que soient les doctrines particulières professées par tel ou tel individu, quand il en faudrait venir à les appliquer, quand la voix du vicaire de Jésus-Christ s'élèverait pour condamner un tel attentat et ceux qui s'en feraient les complices, quand de tous les points d'une nation éminemment catholique, partirait un cri de réprobation et d'horreur, quand la totalité du clergé, demeurant fidèle à ses devoirs, se montrerait disposée à subir les rigueurs de l'exil plutôt que de trahir sa conscience; alors, nous n'en doutons pas, la main prête à consommer le sacrilége se sentirait elle-même arrêtée, et l'homme qui eût pu se laisser entraîner dans le chemin de la perdition, ne tarderait pas à l'abandonner pour rentrer dans le sein de l'Eglise.

Alons plus loin, supposons que nos espérances ne se réaliseraient pas, et supposons en outre qu'il y aurait des hommes assez aveugles pour recevoir la confirmation épiscopale d'une main schismatique; qu'arriverait-il? lorsqu'ils viendraient se présenter dans les

différents diocèses pour gouverner un troupeau que l'Esprit saint ne leur aurait pas confié; de quel œil les peuples les regarderaient-ils? Comment leurs ordonnances seraient-elles reçues? ni les prêtres ni les fidèles ne voudraient obéir à un intrus qui, sans autre mérite que son ambition, sans autre titre que celui dont l'aurait revêtu une puissance incompétente, viendrait occuper le siége épiscopal, comme un sujet à la fois de discorde et de scandale. Et de tels faits venant à se produire, non-seulement dans quelques diocèses isolés, mais dans presque toute l'Espagne, puisqu'il y a bien peu d'églises dans ce malheureux pays, dont l'évêque ne soit mort ou dans l'exil, qui ne voit le désordre, la confusion, le chaos qui règnerait de toutes parts? Quel bouleversement dans les consciences! Que de violents efforts pour soutenir cette mesure désastreuse! Que de délations, que de procès, que de persécutions, que de ruines! En vain parlerait-on encore de nécessités extrêmes; en vain rappellerait-on l'antique discipline, en vain placerait-on de magnifiques préambules en tête des décrets qui prescriraient obéissance aux intrus; en vain ces derniers adresseraient-ils aux fidèles les discours les plus éloquents, les lettres pastorales les plus persuasives; mille voix s'élèveraient dans la presse et dans les relations intimes de la vie, pour protester contre l'infraction des canons, la subversion de la discipline, la rupture de l'unité. Le peuple espagnol, catholique par ses idées, par ses mœurs, par ses habitudes, ce peuple que la Providence a doué d'un si

admirable instinct, pour reconnaître le loup, lors même qu'il s'enveloppe le plus habilement des apparences de la brebis; ce peuple dirait à ces faux pasteurs : Nous ne pouvons, il est vrai, disputer avec vous sur des questions aussi relevées; mais ce que nous savons bien, c'est que nous ne vous avons pas vus entrer par la porte, et celui qui n'entre pas par la porte n'est pas un berger, mais un voleur, suivant la parole du divin Maître.

Tels sont les résultats qu'entraînerait sans aucun doute la pensée de terminer les affaires ecclésiastiques sans l'intervention du Souverain Pontife. Là commencerait une perturbation universelle, profonde, permanente, dont on ne pourrait voir la fin, à moins de remettre les choses dans leur premier état. Vainement on espérerait pouvoir établir parmi nous une église schismatique semblable à celle d'Angleterre; les temps ont changé, il n'est plus si facile aujourd'hui de violenter les consciences, les conjonctures au milieu desquelles nous sommes placés ne ressemblent en rien à celles qui secondèrent la révolte d'Henri VIII. Ajoutons à cela que pour accomplir des changements de cette nature, il faut pouvoir compter sur la prévarication d'une partie considérable du clergé. C'est là l'unique moyen d'entraîner de nombreux partisans et de séduire un peuple qui, traîtreusement égaré par ses guides, embrasserait ainsi la destruction sous le nom de réforme, et la licence sous le nom de liberté. Grâce à la bonté divine, cela ne pourrait s'accomplir en Espagne; et quand nous parlons de la sorte, nous

n'avons certes pas l'intention de flatter le clergé, notre but n'est pas non plus de le préparer à la lutte qu'il lui faudra peut-être soutenir. Nous constatons un fait généralement reconnu et que les malheurs des temps ont porté au plus haut degré d'évidence, un fait qui, tout en couvrant de gloire l'Eglise de St. Léandre et de St. Isidore, réjouit le cœur de tous les catholiques de l'univers et nous donne la plus légitime espérance que toutes les épreuves souffertes par cette portion choisie du troupeau de Jésus-Christ, contribueront à la faire triompher de tous ses ennemis et la disposeront d'une manière admirable à l'accomplissement de la grande mission qui lui est confiée.

Que ces vérités demeurent profondément gravées dans l'esprit de tous les hommes d'état, qui seront désormais appelés au gouvernement de la nation, quelles que soient d'ailleurs leurs opinions politiques et même leurs idées religieuses; qu'ils sachent bien que ce problème si compliqué dont la nation espagnole porte maintenant le poids immense, n'a d'autre solution possible qu'un concordat. Et puisque depuis longtemps déjà on connaît le but qu'il faut nécessairement atteindre, il ne reste plus qu'à se diriger de ce côté avec autant de courage que de bonne foi; c'est l'unique remède aux maux de notre pays.

Et d'abord, il serait de la plus haute importance que tous les organes de l'opinion publique, n'importe la différence de leurs drapeaux, se missent franchement d'accord sur ce point, et posassent le concordat comme le but essentiel de leurs efforts, comme une

des bases premières des programmes qu'ils s'efforcent de formuler. Les choses en sont déjà venues à une telle extrémité, on a fait tant d'expériences et supporté tant de mécomptes, on est si fatigué de la situation actuelle, tous les hommes qui pensent sont si profondément convaincus que les questions religieuses ne peuvent plus rester dans cette indécision, sans entraîner des malheurs incalculables, le mouvement des esprits vers les idées religieuses est désormais si prononcé, se poursuit à nos yeux avec tant de force et de spontanéité, que rien ne serait plus agréable à l'immense majorité, disons mieux, à la totalité de la nation espagnole, que de voir enfin se manifester par des déclarations franches, explicites, décisives, la ferme volonté de rétablir nos rapports avec Rome et d'empêcher de la sorte toute tentative de schisme. Quel intérêt peut-on avoir à s'opposer à cette réconciliation? Pourrait-on comprendre la perversité d'un homme qui se plairait à tyranniser les consciences, à opprimer un clergé abattu et dépouillé, à voir la désolation et bientôt peut-être la ruine des magnifiques temples que la piété de nos ancêtres nous a légués, à lutter contre les idées de tout un peuple, à fausser la liberté, à violenter la marche des événements, à envenimer toutes les questions, à répandre de toutes parts les ferments d'une agitation stérile et d'une funeste discorde?

Nos paroles montrent assez le désintéressement qui nous anime, et l'éloignement où nous sommes de seconder les vues d'un parti quelconque. L'amour de

la religion catholique, le désir ardent de la voir se conserver et prospérer parmi nous, l'intention de travailler au rétablissement de la paix et de la concorde entre les Espagnols, tels sont les motifs qui nous ont inspiré ces articles, tel est le mobile qui n'a cessé de guider notre plume en les écrivant. Si les indications que nous avons données peuvent servir à quelque chose, nous conjurons les écrivains distingués qui travaillent dans la presse, de leur donner le degré de développement et d'évidence qui doit en assurer le succès. Nous les invitons à travailler avec nous à cette grande œuvre de réconciliation, et, puisqu'ils sont de la patrie de Récarède, à proclamer hautement et sans crainte, que la nation espagnole n'a pas encore oublié le sublime spectacle qu'elle donna sous le pontificat de saint Grégoire, et qu'elle désire en donner un pareil sous le règne de Grégoire XVI.

LA POPULATION.

(Premier Article).

La population; voilà bien un des plus difficiles sujets que la science puisse étudier. Quelles sont les lois qu'elle suit dans son augmentation ou sa diminution ? Quels sont les effets qui résultent du mode selon lequel elle s'agrandit? Telles sont à notre avis les deux questions les plus importantes sur cet objet, questions qui sont loin d'avoir reçu jusqu'à ce jour une solution complète. Les économistes modernes se sont partagés sur ce point comme sur tant d'autres, chacun posant de son côté certains principes auxquels se trouvaient subordonnées, dans son opinion, la nature et la société. Avant d'exposer notre propre sentiment, il importe de jeter un coup d'œil sur quelques-uns de ces systèmes, afin que, connaissant les erreurs où les autres sont tombés, il nous soit plus facile d'entrer dans une voie où nous rencontrions enfin la vérité que l'on cherche.

Un économiste espagnol bien connu, don Ramon de la Sagra, fait observer avec beaucoup de justesse, qu'il existe sur ce sujet deux opinions directement

opposées. La première qui est celle de Montesquieu, Necker, Mirabeau, Adam Smith, Evereste, Maurel de Vindé, soutient que la force et la richesse des Etats sont en proportion directe avec l'accroissement de la population, qu'on considère ainsi comme un élément producteur. La seconde opinion qui est soutenue par Ortés, Ricci, Franklin, Stewart, Arthur Younk, Malthus, Say, Droz, Blanqui, Sismondi, Godwin, regarde l'accroissement de la population comme un véritable mal; loin donc de chercher les moyens de l'augmenter indéfiniment, cette opinion a pour but d'en arrêter le développement excessif. Il est possible que de part et d'autre on tombe dans l'erreur, comme il arrive presque toujours quand il s'agit d'opinions extrêmes. Ce qui importe avant tout, c'est de bien fixer l'état de la question; car, suivant qu'on la présente, elle est si simple qu'elle ne souffre plus de difficultés.

L'accroissement de la population est-il chose utile et salutaire? Nous ne pensons pas qu'on puisse répondre à la question ainsi posée, sans établir quelques distinctions. Si la population nouvelle doit manquer d'aliments et des autres moyens nécessaires à sa complète éducation; si, par là même, la misère et l'immoralité doivent s'accroître avec la population, c'est-à-dire, si les maux du corps et ceux de l'âme doivent se multiplier, mieux vaut alors que cet accroissement n'existe pas; en effet, mieux vaut que des hommes misérables et méchants ne viennent pas à la vie, soit dans l'intérêt de la société, soit dans l'intérêt de ces

malheureux eux-mêmes. Ceci est confirmé par la raison et par la religion ; l'une et l'autre nous disent, qu'à une existence qui n'entraîne que des maux pour celui qui la possède aussi bien que pour les autres, est préférable la non-existence.

Il n'est pas nécessaire de s'élever à de hautes considérations philosophiques, pour comprendre la vérité de ces observations ; il suffit du simple sens commun. Que dit un homme sensé en entendant parler du mariage d'un individu pauvre et sans espoir? Il dit que c'est là augmenter le nombre des malheureux et la masse des maux qui règnent déjà dans la société ; il se demande quel avantage peut résulter de l'existence d'une nouvelle famille à qui le père ne peut donner que ces deux conseillers terribles, le scandale et la faim. Il faut conclure de là, qu'on ne peut établir d'une manière absolue que l'accroissement de la population soit un bien ; car indépendamment de toute autre considération, il suffit de ce que nous avons dit pour montrer que dans certains cas cet accroissement est un mal, et un mal très-grave.

Il n'arrivera pas toujours que le résultat probable de l'accroissement de population se présente avec autant de clarté et de netteté que dans l'hypothèse précédente ; mais c'est à dessein que nous avons choisi un cas extrême pour qu'il pût nous servir comme de point de départ ; nous avons ainsi le moyen de graduer, par rapport à ce point, le plus ou moins de bien ou de mal qui peut se trouver dans l'accroissement de la population, suivant qu'il produit plus ou moins

l'effet que nous venons d'indiquer. Il est des cas où les résultats funestes ne seront pas immédiatement sentis ; il appartient alors à la prudence du législateur, ou de tous ceux qui, à quelque titre que ce soit, exercent une influence sur la société, de prévenir à temps le mal dont elle est menacée ; loin de provoquer un développement progressif et dangereux, ils devront bien plutôt l'empêcher par des moyens rationnels, légitimes, et par dessus tout, moraux.

Quand, par exemple, un pays agricole est comme saturé de population, sans qu'il soit possible d'augmenter le produit des terres, la prudence ne conseille-t-elle pas d'y maintenir, s'il se peut, la population stationnaire ; ne serait-il point insensé d'en provoquer l'accroissement, puisqu'on augmenterait dans la même proportion le nombre des malheureux ? La société se trouverait alors absolument dans le cas d'une famille qui, possédant toutes les ressources nécessaires pour vivre avec décence et commodité, verrait se multiplier outre mesure le nombre de ses membres, au point de rendre insuffisantes les ressources dont elle dispose. Des vérités aussi simples et aussi claires ne souffrent pas à notre avis d'objections solides ou même raisonnables. La nature offre à l'humanité un magnifique banquet ; mais ce banquet a des limites, est soumis à des conditions. Si nous augmentons inconsidérément sur un point ou sur un autre le nombre des convives, c'est à nous que nous devrons nous en prendre des effets qui doivent résulter d'une telle imprévoyance.

Concluons de ce qui précède que, ne pouvant pas établir en thèse générale si l'accroissement de la population est chose heureuse ou funeste, puisque cette question est subordonnée au sort probable de ceux qui viendront recruter la société, et aux effets que leur présence doit produire sur elle, ce qu'il faut principalement rechercher, c'est de savoir quels pourront être ce sort et ces effets. Cette seconde question une fois résolue, la première le sera par là même.

Les économistes qui, comme nous venons de le dire, n'ont pas su s'accorder sur le bien ou le mal que peut entraîner l'accroissement de la population, n'ont pas été plus habiles à nous donner un principe qui pût servir de fondement à la connaissance de la loi d'après laquelle la population augmente ou diminue. On a dit bien souvent que la population est toujours en rapport direct avec les moyens de subsistance; de sorte que là où ces moyens abondent, elle doit augmenter jusqu'à atteindre les limites qui lui sont assignées par cette proportion; et que là où ces moyens font défaut, elle doit diminuer jusqu'à ce que le rapport soit également établi.

A première vue, rien de plus simple, rien de plus spécieux qu'un tel principe; mais en réalité il ne semble pas qu'il puisse être soutenu, du moins sans quelques restrictions. Il est certain que dans les Etats-Unis, où pendant longtemps ont surabondé les moyens de subsistance, la population s'est accrue avec une étonnante rapidité; mais il ne l'est pas moins que dans l'Irlande, où la faim dévore annuellement

des milliers de victimes, ce même accroissement a continué d'une manière remarquable, et qu'il n'a pas peu contribué à aggraver la situation effrayante de ce malheureux pays. Comment se fait-il qu'ici, la population n'ait pas diminué jusqu'à se mettre de niveau avec les moyens de subsistance? Il ne sert à rien de répondre que ces moyens existent, quoique restreints et grossiers; car, outre que cela est faux, comme ne le montre que trop bien le nombre des victimes, une telle réponse pourrait s'appliquer aussi à tous les pays du monde, où la population devrait se multiplier comme en Irlande, puisqu'il n'en est aucun d'habité qui ne possède au moins autant de ressources.

Il faut observer d'ailleurs, que lorsqu'il s'agit de moyens de subsistance, on ne veut pas uniquement parler des aliments indispensables à la conservation, mais qu'on doit y comprendre tout ce qui est nécessaire à l'individu pour vivre avec quelque aisance et quelque commodité, et non précisément pour ne pas mourir de faim. Le vêtement, l'habitation, les moyens de se soigner dans les maladies, sont autant de choses réclamées par la subsistance de l'homme. Et quand elles lui manquent entièrement ou en grande partie, on ne peut dire avec justice, qu'il ait le nécessaire pour subsister. Entre mourir de faim ou de nudité et vivre comme il convient pour conserver sa santé, ses forces et son courage, il y a toute une grande échelle sur les degrés de laquelle se trouvent placées les misères de tout genre. Nul ne pourrait indiquer le point fixe jusqu'où les privations peuvent aller et qu'elles

ne sauraient franchir ; mais il est des bornes que la prudence peut assigner d'une manière suffisamment approximative, au-delà desquelles un individu rentre dans la classe de ceux dont on peut affirmer sans crainte, qu'il n'ont pas les moyens de subsister.

Le principe que nous discutons a l'inconvénient de tous les principes trop généraux, qui semblent presque toujours vrais quand on les considère en théorie, abstraction faite de la réalité, mais où l'expérience nous fait découvrir une complète erreur ou de grandes inexactitudes. Il est certain que si pour déterminer la loi suivie par les mouvements de la population, nous ne faisons attention qu'aux moyens nécessaires pour se conserver, le principe indiqué se présentera comme inattaquable ; mais si nous songeons qu'il ne suffit pas de tenir compte de la conservation, et qu'il faut s'occuper aussi des générations nouvelles, destinées à recruter la société et peu dépendantes au fond du plus ou moins d'abondance des ressources nécessaires à la vie, nous verrons facilement que l'accroissement de la population ne devra pas toujours atteindre le rapport que ses ressources sembleraient lui marquer, et qu'à défaut de ces mêmes ressources, d'autres circonstances peuvent empêcher la population de décroître, et de reculer ainsi jusqu'à la limite marquée par ce même rapport.

La vérité de ces observations peut se prouver de plusieurs manières ; nous choisirons les preuves les plus simples et par là même les plus convenables à notre but. Nous rencontrons à chaque pas des familles

extrêmement pauvres qui comptent un grand nombre d'enfants, tandis que d'autres familles jouissant d'une grande fortune n'ont pas d'enfants ou n'en ont qu'un très-petit nombre. Voilà un exemple bien frappant qui prouve combien il est inexact de dire que l'accroissement de la population est proportionnel aux moyens de subsistance; la proportion ne serait pas directe dans ce cas, elle serait inverse. Si l'on nous objecte que cet exemple n'est pas général, et que les exceptions ne peuvent pas détruire le cours ordinaire et régulier des choses, nous avons à cela deux réponses. Premièrement, nous doutons beaucoup que ce ne soit ici qu'une rare exception; nous la croyons au contraire très-fréquente et tellement fréquente, que l'exception se trouverait peut-être dans le sens opposé. Secondement, quelque générale que soit une règle, pour rares que puissent être les exceptions, toujours est-il qu'il faut en tenir compte pour voir quels sont les cas où le principe posé se trouve en défaut; car supposez une société où se trouvent réunies les circonstances qui font que dans une famille le nombre des enfants et la grandeur des ressources sont en raison inverse, le même phénomène devra se produire dans la société.

En pareille matière, l'habitude de considérer les choses en grand, de ne calculer que les résultats fournis par un grand nombre de données, données toujours suspectes d'inexactitude, a fait qu'on a trop complètement négligé d'observer en détail ce qui se passe dans chaque famille. Cette observation néan-

moins, quoique plus simple et plus isolée, présente l'avantage de pouvoir être mieux constatée et de conduire, en joignant la synthèse à l'analyse, aux résultats les plus généraux. De même que pour bien connaître la nature des corps, il est nécessaire de les décomposer dans leurs parties et dans leurs éléments, de même, quand on veut bien étudier la société, on doit prendre garde à ne pas dédaigner l'étude des individus et de la famille. Les lois de la nature sont ordinairement très-simples; elles nous échappent le plus souvent parce que nous voulons trop subtiliser et que nous oublions les faits.

Cet oubli se fait sentir non-seulement dans l'investigation des lois qui règlent l'accroissement ou le décroissement de la population, mais encore dans l'examen qui a pour but de savoir si cet accroissement est avantageux ou nuisible. Pour démontrer en effet les avantages d'une population nombreuse, on a dit : « Voyez la France, voyez l'Angleterre, chacun de ces pays a de la peine à contenir ses habitants, quelles ne sont pas cependant leurs richesses et leur puissance! Les ateliers regorgent d'ouvriers, et les campagnes de laboureurs, toutes les carrières y sont encombrées; n'est-ce pas là une preuve que le bonheur et la prospérité d'un pays dépendent de la force de sa population? Supposez pour un moment qu'une partie de cette population vient à manquer à ces deux grands peuples, ou à d'autres qui se trouvent dans le même cas; aussitôt vous verrez les champs en friche, les ateliers déserts, et la plupart des états sans con-

currence et sans vie, la société perdra son animation, le gouvernement sa force, et ces mêmes nations, naguère si grandes et si puissantes, tombant rapidement de ce haut point de splendeur, viendront se ranger au nombre de celles où le défaut d'habitants a depuis longtemps produit ces résultats déplorables. »

Il est facile, mais bien périlleux en semblable matière, de confondre les causes avec les effets et réciproquement, de supposer des relations intimes entre des phénomènes qui n'en ont réellement aucune, de brouiller tellement les idées que les discussions en apparence les plus consciencieuses et les plus exactes, ne soient plus qu'un tissu de paroles dépourvues de sens. Cela se voit assurément dans les raisonnements que nous avons cru devoir attribuer aux partisans de l'accroissement illimité de population, à ceux qui soutiennent que la force et le bonheur des nations sont toujours proportionnés au nombre de leurs habitants.

Cette assertion renferme en effet une équivoque dont on est d'abord frappé et qui consiste à confondre la société avec l'Etat, choses par elles-mêmes très-différentes. Sous le nom de société, nous entendons l'ensemble des individus qui composent une nation, en les considérant par rapport à toutes leurs nécessités. Le mot *état* signifie toute autre chose ; il fait abstraction de la situation intellectuelle, morale et physique des individus, et n'exprime, à proprement parler, que l'organisation politique et administrative

d'un pays, c'est-à-dire le système d'après lequel ce pays est gouverné et administré ; en d'autres termes, *état* signifie une société, non considérée en elle-même, mais considérée comme un être moral, tant dans les relations des membres entre eux, que dans ses rapports avec les autres sociétés.

Cette différence qu'on ne doit jamais perdre de vue, étant une fois établie, il est évident qu'il peut facilement arriver qu'une société, considérée simplement comme telle, soit dans une voie de malaise et de décadence, tandis qu'elle est heureuse et prospère, considérée comme état. Si le pouvoir public est fort, si le trésor est bien rempli, si l'armée est nombreuse, disciplinée, aguerrie, si les lois sont respectées, si l'influence au dehors est étendue, ferme et profonde, l'état sans nul doute est heureux et prospère. Mais s'ensuit-il que la société le sera dans la même proportion? Non assurément ; et cette réponse nous est donnée par l'histoire et l'expérience.

Dans les anciennes civilisations il y eut des états qui se trouvaient dans la situation avantageuse que nous venons de tracer. Laissant de côté le royaume d'Egypte et les empires de l'Orient, nous ne citerons que la Grèce, Carthage et Rome. Quelle est celle de ces nations, en nous reportant même à leurs époques les plus belles et les plus florissantes, où nous pourrions regarder la société comme heureuse et prospère? On n'ignore pas que le fondement des sociétés antiques était l'esclavage et que le nombre des esclaves était incomparablement plus grand que celui des

hommes libres. Ce fait seul démontre que la majeure partie des êtres humains qui composaient ces états ne jouissaient pas des avantages que l'état lui-même pouvait avoir. La plupart d'entre eux, en effet, n'étant pas considérés comme *personnes*, mais comme *choses*, se trouvaient exclus des plus simples droits accordés à l'homme, bien loin d'avoir part aux commodités et aux plaisirs réservés au petit nombre. On dira peut-être, que les esclaves n'étaient pas sensés faire partie de la société, et que, vouloir par conséquent juger du malheur de celle-ci par les souffrances de ceux-là, c'est sortir de la question. Mais il est aisé de voir que, loin d'affaiblir ce que nous venons de dire, cette réponse le confirme de plus en plus. En effet, par là même que ces malheureux n'étaient pas regardés comme membres de la société, par là même que travaillant incessamment pour elle, ils n'avaient aucune part aux fruits de leurs propres travaux et ne recevaient que le nécessaire pour vivre et se maintenir en état d'augmenter les richesses de leur maîtres, par là même qu'étant hommes comme eux, égaux à eux par les droits de la nature, ils étaient cependant mis au rang des bêtes; par là-même, disons-nous, la société se trouvait réellement malheureuse, pour heureux et puissant que l'état parût être. Si, par société, il faut entendre l'ensemble des hommes qui vivent dans son sein, comment pourrait-on l'appeler heureuse, tandis que la plus grand partie de ces hommes traînent une existence abreuvée de toute sorte de douleurs? Pour amoindrir l'horreur de ce

fait, suffirait-il de dire qu'on ne les comptait pas comme membres de la société ? Les noms peuvent-ils changer la nature des choses?

Mais ce n'est pas l'esclavage seulement qui fait que dans les antiques civilisations, les sociétés étaient malheureuses, malgré le bonheur apparent de l'état. Ignore-t-on l'avilissement où se trouvaient réduits ceux qui, sans être précisément esclaves, se voyaient dans la nécessité d'exercer un art mécanique? Aristote, l'oracle de la philosophie païenne, l'écrivain dont les œuvres réfléchissent le mieux les sentiments qui animaient les antiques civilisations, considère comme viles et méprisables toutes les professions mécaniques; il n'accorde le titre de citoyen qu'à celui qui peut s'affranchir de tout travail manuel et s'adonner au soin des affaires publiques. Ainsi tout individu qui manquait de moyens pour vivre était placé dans la nécessité, ou de renoncer à son titre de citoyen, s'il pouvait se résoudre à gagner sa vie par son travail, ou bien à mendier son pain, ou bien encore à semer le désordre sur la place publique, à vendre son vote et sa voix à toutes les ambitions.

Qu'on examine de près ces civilisations si vantées, et l'on touchera pour ainsi dire du doigt, que ces peuples dont le nom a rempli l'univers, ne se composaient en réalité que d'un petit nombre d'individus qui tenaient à leurs ordres une multitude immense, tantôt d'esclaves, tantôt de plébéiens; le nom ne fait rien à la chose, le fait est que le petit nombre profitaient des fatigues et des travaux de la masse, exploi-

taient à leur profit les sueurs et le sang de tant d'infortunés ; *humanum paucis vivit genus*, a dit un profond observateur, Jules César.

Avec la nouvelle organisation sociale introduite par le christianisme d'une manière lente, il est vrai, mais forte et suave, les maux que nous avons signalés ont été corrigés en partie ; et quoique à certains égards la parole du guerrier romain soit encore vraie, on ne saurait nier cependant que le sort de l'humanité n'ait été profondément amélioré et que les biens sociaux ne soient désormais partagés par un tel nombre d'hommes, que les païens l'eussent regardé comme fabuleux. L'esclavage aboli, la propriété mieux répartie, le travail organisé sur d'autres bases, la note d'infamie qu'on appliquait aux professions manuelles, effacée, la bienfaisance publique affermie et généralisée, sont autant d'améliorations remarquables, apportées à l'état des classes les plus nombreuses. Pour grands que soient ou qu'on représente les maux dont elles souffrent encore et que nous avons nous-mêmes si souvent déplorés, il est certain qu'elles auraient tout à perdre à changer de condition avec les esclaves de l'antiquité ou les nègres des colonies.

Malgré cela, nous pouvons encore prouver par des exemples empruntés à notre époque, la différence indiquée plus haut entre l'état et la société. Il est des nations où cette différence se montre tellement au premier abord, qu'il est presque inutile de la signaler. Considérée comme état, quelle nation est plus grande, plus puissante, plus riche, plus heureuse que l'An-

gleterre? Ses flottes superbes courent la Méditerranée, l'Anlantique, les mers du Nord, l'Océan Pacifique, les mers Orientales; son pavillon est craint et respecté dans toutes les parties du globe; ses domaines sont plus étendus que ne le furent jamais ceux de l'ancienne Maîtresse du Monde; en un mot, ni les nations anciennes, ni les nations modernes n'ont offert l'exemple d'une puissance qui se maintînt aussi longtemps et dans un aussi haut degré d'élévation. Reine des mers, ayant en son pouvoir des territoires immenses, elle exerce une influence prépondérante sur la plus grande partie des affaires qui se traitent dans les divers continents. Mais cet aspect si beau, si grandiose, si digne d'envie que l'Angleterre nous présente quand nous la considérons comme état, nous l'offre-t-elle aussi, quand nous la considérons comme société? Il n'est pas nécessaire d'insister sur ce que nous avons tant de fois dit touchant la situation de ses classes pauvres, situation qui va s'aggravant tous les jours et qui tôt ou tard, il est bien permis de le craindre, devra lui porter un coup violent et peut-être mortel.

Ce que nous disons de l'Angleterre, nous pourrions aussi le dire de la France, à quelques modifications près. Mais laissons cette dernière nation et portons nos regards sur la Russie. Quel spectacle nous présente, à ce point de vue, ce colosse qui menace dans l'avenir l'indépendance de l'Europe? La société pauvre, abattue, esclave en grande partie, ne fait-elle pas un contraste frappant avec la richesse, la

puissance et le bonheur de l'état? Et, comme contre épreuve de cette même théorie, qu'on regarde la société Espagnole; la croirait-on par hasard aussi malheureuse, aussi faible que l'état? ce serait une erreur étrange. C'est l'erreur où tombent ceux qui, pour apprécier les effets de l'accroissement de population, se bornent à considérer un seul pays, un seul peuple.

Nous aurons à revenir sur un sujet aussi grave que celui que nous avons abordé; nous ne pouvons, pour le moment, dépasser les bornes de cet article.

UN CHRISTIANISME ÉTRANGE.

Il existe en Europe une école de philosophie, absurde dans ses principes, erronée dans ses doctrines, trompeuse et séduisante dans sa forme, qui s'est proposé de combattre le christianisme avec des apologies, de le détruire par d'incessantes réformes, de l'anéantir en le transformant. Parlez-lui de Jésus-Christ, en le nommant le bienfaiteur de l'humanité, le régénérateur des peuples, le destructeur des anciennes erreurs, le défenseur de la dignité humaine, le fondateur d'un nouvel ordre de croyances et de faits qui ont changé, amélioré, d'une manière étonnante, la face de l'univers; et cette singulière école vous écoutera avec des signes d'adhésion et de respect, elle ira même jusqu'à partager votre enthousiasme, et, s'il le faut, elle redira en l'honneur de l'Homme-Dieu, la page éloquente du philosophe de Genève. Parlez-lui des bienfaits répandus sur l'humanité par le christianisme; et vous l'entendrez vous dire qu'ils sont immenses, incompréhensibles et que la reconnaissance des générations, déjà depuis un grand nombre de siècles, est un tribut de justice qu'elles ne pouvaient lui refuser. Elle vous permettra même, si tant vous le voulez, de parler avec éloge de l'Eglise catholique, en vous

renfermant toutefois dans certaines époques déterminées ; et si elle ne peut vous écouter avec plaisir, elle vous fera du moins la faveur de se montrer tolérante. Portez un regard jusque sur les destinées futures du christianisme, sur l'influence qu'il doit avoir dans l'avenir de l'humanité, on ne repoussera pas vos espérances, vous les verrez au contraire accueillies avec ardeur et ces temps nouveaux seront salués par des cris de joie et de chants de triomphe. Un jour viendra, il viendra ce jour fortuné où règneront en souveraines dans le monde la fraternité et la charité prêchées par le Fils de l'Homme, où se réalisera la sublime pensée apportée par Jésus-Christ à la terre, inoculée par les Apôtres à la société, propagée par les exemples des premiers chrétiens, mais depuis lors stérilisée, entendez-le bien, oui, stérilisée par la superstition et le fanatisme ; exploitée au profit de l'ambition, de la corruption et de la paresse. Comprenez-vous toute la portée de ces paroles ? Savez-vous ce que prétendent dire par là ces philosophes qui, eux aussi, sont chrétiens à leur manière ? le voici :

Selon cette école, l'humanité progresse toujours et marche sans jamais dévier vers une perfection qu'on lui montre bien loin, enveloppée dans de mystérieuses destinées ; destinées ignorées de tout le monde, excepté de quelques génies privilégiés auxquels il fut miraculeusement donné, dans des moments d'inspiration sublime, d'être par avance les témoins du spectacle que l'humanité doit offrir, quand sera venu le siècle heureux où il plaira à la Providence de trans-

former en un Paradis enchanté cette terre de douleur et d'infortunes. Vous ne voyez peut-être pas encore quelle part peut revenir au christianisme dans cet étrange symbole ; vous ne devinez pas surtout la place qui lui sera réservée dans cet avenir mystérieux qui nous dévoilera l'énigme de l'humanité? écoutez et vous l'apprendrez.

Le genre humain qui marche à sa destinée par des sentiers inconnus, possède comme un fond de civilisation que se transmettent fidèlement les unes aux autres, les générations qui passent dans la vie. Cette civilisation, ce précieux dépôt renferme une idée qui l'anime et le vivifie, telle que la perfectibilité de l'homme, le progrès indéfini, le vague pressentiment de ses destinées. Si vous ne comprenez pas bien ces mots fatidiques et dignes des anciens oracles, contentez-vous de les avoir entendus, d'avoir vu le philosophe semblable à la sibylle antique qui, les cheveux en désordre, les yeux enflammés, criait d'une voix frémissante la main tendue vers les ténèbres du redoutable sanctuaire : Le Dieu, voici le Dieu; *Deus, ecce Deus.*

Avant la venue de Jésus-Christ, le genre humain était à la recherche d'une grande idée, d'une pensée sublime, qui renfermât et résumât tout le passé, expliquât et améliorât le présent, qui formulât et fixât l'avenir. Chose singulière ! étrange coïncidence ! Moïse et Homère, Salomon et Socrate ; tous sont également occupés du problème humanitaire ; il fermente dans leur cerveau comme un embryon encore in-

forme ; il avait le germe de la vie, mais il lui manquait le développement nécessaire, parce que l'état du monde ne le comportait pas encore. Les idées étaient alors si grossières, les mœurs si dures et si féroces, les peuples vivaient dans un tel isolement, l'organisation sociale était si imparfaite, le pouvoir public tellement arbitraire, le pouvoir domestique si peu délimité dans ses attributions, la vraie civilisation, en un mot, était si peu connue que la sublime pensée, en paraissant alors dans le monde, n'eût été comprise de personne ; elle eut été méprisée de tous et foulée aux pieds, comme les pierres précieuses jetées devant les animaux immondes.

L'antique philosophie, malgré ses erreurs, ses extravagances, ses absurdités et, ce qu'il y a de plus déplorable encore, malgré ses infâmes doctrines, opposées à toute notion de morale, travaillait néanmoins, s'il faut en croire la nouvelle école, à sauvegarder les grands intérêts de l'humanité, à venger les droits de l'homme, préparant ainsi l'heureuse époque où la vérité cachée jusque-là dans les ténèbres, uniquement connue d'un petit nombre d'initiés, offerte au peuple sous les voiles d'une impénétrable énigme, pourrait enfin se montrer à la lumière du jour, s'appeler de son vrai nom et se promener triomphante sur toute la surface de la terre.

Mais il fallait, pour accomplir cette grande œuvre, un homme extraordinaire qui conçût l idée avec autant de force que de profondeur, qui lui donnât sa véritable formule, qui se posât lui-même comme sa

personnification vivante, et qui avant de descendre dans le tombeau, sût l'envelopper d'un voile mystérieux propre à la fois, à laisser entrevoir sa resplendissante beauté, et à la protéger contre des mains impures. Voilà le mot de l'énigme, voilà le secret de cette funeste école. D'après elle, la religion n'est autre chose que la philosophie, Jésus-Christ n'est qu'un homme, et les dogmes qu'il a fondés ne sont que des formes variables dont s'enveloppe la vérité, jusqu'au jour où les progrès accomplis permettront à l'humanité de la contempler face à face, comme l'œil de l'aigle contemple le soleil.

Du moment où au sein du christianisme s'élève une autorité, cette autorité, quoique évidemment instituée par le fondateur même du christianisme, constitue la plus grande des usurpations; et les hérésies qui, sous différents noms et dans des sens opposés, s'insurgent contre les prétentions de l'Eglise, sont dès-lors une protestation de la raison contre la foi, de la philosophie contre la religion, du droit contre l'injustice, de la liberté contre la tyrannie. Quand après quinze siècles écoulés, un moine apostat élève la voix au cœur de l'Allemagne, et d'une bouche souillée des plus scandaleux sacriléges, se nomme l'Apôtre du Seigneur, son envoyé pour convertir les nations, pour détruire la *Prostituée de Babylone*, pour renverser une autorité qui dure depuis quinze cents ans, cet apostat, ce séducteur, la nouvelle école le proclame un grand homme, en dépit de ses honteux excès. Sa colère frénétique n'est que le noble accent d'une

indignation juste, généreuse et sainte ; ses efforts pour déraciner le pouvoir temporel et spirituel du Pontife romain, répondent au plus ardent désir qui couve dans les entrailles de l'Europe ; la négation de tous les dogmes, la destruction de toute discipline, le relâchement de mœurs introduit par ses paroles et par ses exemples, ce fatal vertige donné à l'Europe sur toutes les questions religieuses, socialeset politiques, tout cela est l'objet des plus emphatiques éloges, tout cela est apprécié comme un immense bienfait rendu à l'humanité.

Qu'importent les dogmes, la discipline, la hiérarchie? C'étaient là des formes altérées dans lesquelles était enveloppée l'idée antique, l'idée primitive ; ces formes avaient été peut-être utiles dans un autre temps, mais à cette époque il était nécessaire de les briser d'une main hardie, pour que le fanatisme et l'ignorance demeurassent ensevelis sous leurs ruines. Deux siècles passent, les principes posés se déroulent, on pousse jusqu'au bout leurs funestes conséquences, l'impiété est érigée en dogme, elle rejette le masque dont elle avait jusque-là couvert son front, elle nie ouvertement la divinité de la religion chrétienne, déclare absurdes ses augustes enseignements, déverse le ridicule sur ses pratiques et ses cérémonies, et fait de la sainteté du sacerdoce un objet de mépris et de raillerie. Mais tout cela embarrasse peu les magnifiques déductions de la nouvelle école : la philosophie du 18e siècle, avec ses erreurs, ses blasphèmes, son oubli de l'histoire, sa haine contre le passé, sa froide

moquerie pour le présent, cette philosophie baignée dans les flots de sang qu'elle a fait verser sur tous les points de l'Europe, et dont les mains dégouttent encore de celui qu'elle verse sous le poignard et sur les échafauds, cette philosophie qui se donnait pour la réparatrice des maux du genre humain, tant qu'elle était renfermée dans son obscur laboratoire, et qui devint une Médée sanguinaire, du moment qu'elle put escalader les cimes du pouvoir, cette philosophie ne laisse pas que d'être, elle aussi, un immense bienfait pour l'homme et la société. Elle brisa les chaînes qui tenaient captive la pensée humaine, elle renversa les barrières qui s'élevaient entre les classes de la société, favorisant l'usurpation des unes et l'esclavage des autres, ces barrières qui servaient à monopoliser dans les mains du petit nombre le fruit du travail de tous, à laisser exploiter au profit des forts les sueurs et les misères des faibles. Les plus étranges égarements, les plus grands excès, les crimes les plus horribles, tout s'explique, tout s'excuse avec une inconcevable facilité, en vue de l'avantage et de la grandeur des résultats. Si les philosophes du dix-huitième siècle méconnurent non-seulement la vérité, mais les bienfaits même du christianisme, s'ils nièrent qu'il eût fait aucun bien à la société, à la famille, à l'individu, s'ils le calomnièrent de la manière la plus atroce, s'ils en firent un objet de risée avec une impudeur révoltante, ce n'est pas une raison pour l'école philosophico-chrétienne, de ne pas les reconnaître pour ses légitimes prédécesseurs, de ne pas leur rendre un éclatant

hommage, de ne pas leur témoigner enfin cette vénération, ce respect et cette reconnaissance que de bons fils doivent toujours avoir à l'égard de leur père.

Nous avons rapidement esquissé le portrait de cette funeste école, de cette école qui s'obstine à se couvrir des apparences du christianisme, tout en se montrant fière d'hériter de toutes les hérésies, de toutes les philosophies anti-religieuses avec lesquelles le christianisme a lutté pendant l'espace de dix-huit siècles. Voulez-vous la connaître à fond, avoir une marque assurée de ses intentions réelles, découvrir le but de tous ses efforts? Cette même école qui excuse tout, qui tolère tout, ne se montre intolérante que sur un point, c'est à l'égard de l'Eglise catholique. On n'accorde à cette Eglise ni paix ni trêve; si l'on daigne reconnaître que, malgré ses superstitions, sa corruption et son fanatisme, elle a fait quelque bien, autrefois, dans les siècles barbares; quand il s'agit des temps modernes, du temps actuel, quand il s'agit de l'avenir, ne parlez plus du christianisme, ne parlez plus de l'Eglise, dans le sens du moins des véritables chrétiens; ces noms ont été dénaturés, ils n'expriment rien, ils ne signifient rien, ou s'ils signifient quelque chose, c'est à l'encontre de la civilisation et des intérêts de l'humanité. Le christianisme, le seul christianisme qui peut servir à quelque chose pour amener le siècle d'or vers lequel s'achemine le genre humain, c'est ce christianisme vague, insaisissable, flottant et vaporeux, tel que nous l'ont fait et l'examen protestant et l'analyse philosophique; c'est

cette religion indéfinissable qui manque de dogmes, c'est-à-dire, de croyances, qui n'admet pas les formes extérieures, c'est-à-dire le culte ; qui n'a pas besoin de ministres pour l'enseigner par la parole et par l'exemple, puisqu'il abdique tout enseignement et ne prescrit aucune pratique.

Sous cet amas indigeste de mots, sous cet épais tissu d'absurdités et d'incohérences, se cache la plus profonde hypocrisie : l'impiété, l'indifférentisme, secrètement poussés par un instinct égoïste, se couvrent de ces voiles menteurs pour cacher leur laideur naturelle et séduire par-là les nations imprudentes. Les croyances chrétiennes vivent encore au cœur des peuples de l'Europe et de tous ceux qui participèrent aux splendeurs de notre civilisation ; les peuples eux-mêmes qui furent entraînés dans le schisme et l'hérésie, quoique tombés depuis dans un chaos d'erreurs, de doutes et d'incertitudes, conservent encore au fond de l'âme le sentiment chrétien ; ils n'ont pas entièrement perdu la vérité dont ils ont un jour déserté le drapeau, ils parcourent avec une fiévreuse ardeur les pages divines du grand livre qu'ils ont encore dans la main, mais qui ne porte qu'une lumière incomplète à leurs yeux fermés par le bandeau de l'erreur. Tout cela a été parfaitement compris par l'école que nous combattons ; elle s'est dit à elle-même : « Ne luttons pas de front avec le christianisme, montrons-nous ses ardents défenseurs, sachons mettre à profit la terrible expérience faite par la philosophie du dernier siècle ; sa fureur anti-chrétienne en se manifestant d'une manière im-

prudente et prématurée, après quelques instants de gloire et de triomphe, s'attira bientôt et s'attire encore chaque jour l'exécration universelle ; disons qu'au fond du christianisme se trouve la vérité, mais établissons une profonde distinction entre elle et la forme dont elle est revêtue, montrons autant de respect pour l'une que de mépris pour l'autre ; inculquons, sans relâche, la nécessité de varier cette forme suivant les circonstances et les temps, ne cessons de parler symboles, emblèmes, énigmes, transformations ; faisons intervenir à tout propos les secrets de l'avenir ; mêlant et confondant ainsi dans un labyrinthe inextricable, les temps anciens avec l'époque présente et les siècles futurs, nous enseignerons les peuples à notre guise ; et quand ils croiront avoir ce nouveau christianisme, qui, semblable au phénix, doit renaître de ses cendres sur le bûcher que nous aurons élevé de nos mains, ils seront suffisamment préparés alors à recevoir sans détours, sans ambages, notre propre enseignement, qui consiste dans un abandon absolu de toute espèce de croyance, dans un scepticisme complet sur l'origine et les destinées de l'homme, dans le culte des intérêts matériels, dans l'apothéose du plaisir, dans le règne incontesté du principe de l'utilité propre, en un mot, dans la ruine de toute religion et de toute morale. »

Il ne fallait pas une grande pénétration pour découvrir ce qui se cachait sous un voile aussi transparent ; et l'hypocrisie une fois démasquée, cesse par-là même d'être dangereuse pour les âmes vraiment droites et

sincères. Il suffit de connaître la nouvelle école pour voir clairement ses erreurs et sa mauvaise foi, pour qu'elle soit jugée par le fait même au tribunal d'une saine philosophie. Cette seule observation nous dispenserait de la combattre ; nous le ferons néanmoins en réduisant à leur juste valeur ses deux idées fondamentales. La première est la transformation successive que le christianisme aurait subie; et la seconde est la nécessité de faire disparaître le christianisme, à cause de son impuissance prétendue à satisfaire les besoins de la génération actuelle et des générations futures.

Pour qu'une chose se transforme, il est d'abord nécessaire qu'elle existe ; les Aristotéliciens, en admettant les formes substantielles, supposaient toujours une matière première qui les acquérait et les perdait, et sur laquelle tombaient de la sorte les changements opérés. S'il y a donc dans le christianisme quelque chose qui dure à travers les siècles et qui cependant se transforme, c'est-à-dire, change de forme, nous poserons à ces prétendus philosophes quelques questions, en les sommant de nous donner une réponse catégorique. En quoi consiste ce qui persévère de la sorte et subit un tel changement de formes? qu'entendez-vous par ces formes? Conséquents avec eux-mêmes et fidèles à leurs principes qui sont en complète opposition avec les dogmes de l'Eglise catholique, ils vous diront que ces dogmes eux-mêmes ne sont autre chose que de pures formes, qu'elles le sont aujourd hui comme elles le furent

toujours, et que les traditions ecclésiastiques ne sont que la transmission des énigmatiques emblèmes sous lesquels se cache la vérité. Il faudra qu'ils avouent dès lors, que les chrétiens de tous les temps qui regardèrent ces dogmes, non comme des formes énigmatiques, mais comme l'expression positive de la réalité, furent ou trompés ou trompeurs. Dans le premier cas, les chrétiens ne connurent jamais le christianisme ; dans le second, ils furent une troupe de misérables imposteurs, auxquels vous accordez lâchement des éloges qu'ils n'ont point mérités. Qu'on lise tous les documents anciens et modernes qui ont pour but d'exposer la foi des chrétiens, qu'on interroge les annales de ces mêmes époques auxquelles on affecte tant d'accorder la possession exclusive de la vérité ; à chaque pas on reconnaîtra d'une manière palpable que les hommes qui parlent, qui écrivent sur les dogmes chrétiens, que les générations qui les professent, que les héros qui meurent pour les défendre, que tous, en un mot, tiennent ces dogmes pour l'expression même de la vérité, tous regardent comme un affreux péché la négation ou le doute, tous frémiraient d'horreur en entendant dire que leurs croyances n'ont pour objet que des choses qui peuvent être réformées ou changées.

Que sont en outre les dogmes d'une religion si ce n'est l'objet de ses enseignements ? Qui les regarde comme faux, accuse par là même de fausseté l'autorité enseignante ; et dès lors elle mérite si peu le nom de religion, que ce n'est pas sans difficulté qu'on

pourrait lui donner celui d'école. Une école, au moins, s'appuie sur des raisonnements et ne feint pas des révélations, elle se dit née de l'intelligence et non fille du ciel; si elle erre, elle se trompe mais ne trompe pas; tandis qu'une religion fausse est à la fois un tissu d'erreurs et d'impostures, une insulte faite à Dieu en même temps qu'aux hommes, puisqu'elle trompe ceux-ci en abusant sacrilégement du nom de celui-là. Vainement on dirait, pour excuser cette imposture, que ce n'est ici qu'une allégorie, et que dans une allégorie il faut avoir le sens et non les mots. Qu'est-ce donc qu'une allégorie que personne n'entend, que nul ne soupçonne, où chacun voit la simple exposition de la réalité des choses? Peut-on appeler allégorie ce qui n'est regardé comme tel ni par les ignorants ni par les savants, ni par ceux qui sont enseignés ni par ceux qui enseignent? Si elle roulait sur des objets de peu d'importance, si l'erreur des maîtres et des disciples n'atteignait que de faibles proportions, était sans conséquence sur la vie, il serait peut-être moins absurde d'admettre l'hypothèse que nous repoussons; mais il ne s'agit de rien moins que de Dieu même et des augustes mystères qui montrent à l'intelligence humaine, selon le degré que permettent ses conditions présentes, la nature de Dieu, les Personnes divines et les relations qu'elles ont entre elles; il ne s'agit de rien moins que de l'homme, de sa nature, de son origine, de sa destinée, de ses rapports avec Dieu, des moyens qui lui ont été donnés pour arriver à sa fin; il s'agit de

savoir s'il y a eu une prévarication primitive, si tout le genre humain y participe, si nous portons en effet la peine d'un premier péché, si nous sommes ou si nous ne sommes pas déchus de l'état où Dieu nous a créés, si la rédemption est une vérité, si le Fils de Dieu a réellement daigné descendre pour nous sur la terre, afin de nous laver de nos souillures, de nous racheter au prix de son sang et de nous ouvrir les portes du ciel ; il s'agit de savoir s'il existe des canaux divinement établis pour nous communiquer le fruit de la rédemption ; en un mot, les dogmes renferment ce que l'homme peut imaginer de plus grand et de plus important, ce qui l'intéresse de plus près, ce qui est le plus étroitement lié à son sort, à son éternelle destinée, ce qu'on ne peut ignorer enfin, sans ignorer par-là même ce que nous sommes, d'où nous venons, où nous allons. Si dans tout cela il peut y avoir des allégories, si tout ce qui a rapport à des croyances roulant sur des points aussi essentiels, peut être qualifié d'emblème et de symbole, si nous devons penser qu'il n'y a là que de sublimes fictions destinées à nous indiquer une vérité humaine, que le monde n'a pas connue jusqu'à ce jour, et qu'entrevoient seulement certains philosophes ; qu'on dise alors et sans détour, que dans l'espace de dix-huit siècles une portion considérable de l'humanité a été le jouet d'une grossière erreur et qu'elle l'est encore ; qu'on se dispense également de donner d'hypocrites éloges au christianisme qui, dans cette supposition, ne serait qu'un amas d'imaginations extravagantes et

sans objet, de paroles sans signification, d'énigmes indéchiffrables et stériles, complètement stériles pour le genre humain et la vérité. A l'erreur n'ajoutez pas la flatterie, au mensonge l'astuce et la séduction. Si vous ne croyez pas au christianisme, si vous vous obstinez à le combattre, à reprendre en sous-œuvre le travail de démolition commencé par l'école de Voltaire, ne dites pas au moins, que vous vous proposez d'expliquer ce que vous niez de la manière la plus perfide, que vous avez pour but de perfectionner ce que dans le fond vous voulez détruire. Alors, si vous acquérez des disciples, ils sauront du moins à quoi s'en tenir; et du moment qu'ils embrasseront vos doctrines, ils ne pourront ignorer qu'ils ont perdu leur foi.

« La morale chrétienne, disent encore ces philosophes, est la seule chose qui soit vraie dans la religion; cette morale pure, sainte et sublime, est ce qu'il faut uniquement sauver de ses débris; il ne faut pas reprocher à l'humanité d'avoir vécu dans de pieuses erreurs, puisque avec ces erreurs elle a pu conserver cet inestimable trésor. Cette morale s'accommode à toutes les croyances, à toutes les organisations sociales, à toutes les formes politiques; elle est grande, éclairée, tolérante, vaste comme le monde et digne de lui commander, digne de régner sur la famille et sur la société, digne de présider à la solution des grands problèmes de ce temps, et de marcher à la tête des générations futures, pour les conduire à la destinée que la Providence leur a faite. »

On entend à chaque instant ces éloges donnés à la morale chrétienne par les ennemis même les plus déclarés du christianisme. Mais ces éloges sont-ils sincères? partent-ils du fond des cœurs? ne peut-on pas avec raison les regarder comme une manœuvre qui a pour but d'endormir au bruit des éloges la victime que l'on veut frapper? Est-il vrai que votre enthousiasme pour la morale de l'Evangile aille aussi loin que vous voulez le faire entendre? S'il en est ainsi, comment se fait-il que vos doctrines soient si peu conformes à cette morale? Vous divinisez la matière, et l'Evangile la foule aux pieds; vous préconisez sans cesse le plaisir, et l'Evangile prêche l'abnégation et la pénitence; vous trouvez une excuse à tous les égarements, et l'Evangile ordonne de les réprimer avec un courage inébranlable; vous exaltez le sentiment de l'orgueil, et l'Evangile prescrit l'humilité; vous posez comme fondement de votre morale l'amour de soi, l'égoïsme sous toutes ses formes, le principe de l'utilité privée, et l'Evangile enseigne l'esprit de sacrifice, le détachement des intérêts matériels, l'amour de Dieu et du prochain, l'immolation de soi pour le bien des autres; vous tournez en ridicule, vous révoquez en doute ou vous taxez au moins d'excessive rigueur la sublime vertu qui nous fait vivre de la vie des anges, et l'Evangile la conseille comme l'offrande la plus agréable aux yeux du Seigneur, comme le plus pur encens qui puisse monter du fond de notre âme vers le trône de l'Eternel?

Qu'y a-t-il de commun entre votre morale et celle

de l'Evangile ? La morale de l'Evangile formait des anachorètes, et la vôtre fait des cibarites ; celle-là réforma les mœurs du monde païen, et la vôtre corrompt les mœurs du monde actuel ; celle-là repoussa l'égoïsme pour élever à sa place le trône de la charité, et la vôtre, tout en proclamant une fraternité stérile, produit parmi les hommes un affreux isolement, exalte dans les cœurs les déplorables instincts de l'intérêt personnel ; la morale de l'Evangile organisa la famille, sanctifia le mariage, et la vôtre jette la perturbation au foyer domestique, brise ou relâche le lien conjugal. Partout où s'est introduite la morale de l'Evangile, on a vu s'accomplir un merveilleux changement ; ceux qui l'avaient embrassée faisaient divorce avec le vice ; partout où s'est introduite votre philosophie, les mœurs ont dégénéré d'une manière lamentable et la perversité croissait à mesure que vos doctrines étaient plus répandues.

Ouvrez les yeux, contemplez votre œuvre ; nous ne vous signalerons pas un point obscur, où vous pourriez alléguer que n'a pu pénétrer dans toute sa plénitude la lumière du flambeau philosophique ; nous ne voulons pas vous transporter chez un peuple barbare dont vous pourriez dire que la grossièreté n'a pu comprendre le sens de vos doctrines ; portez vos regards sur une ville riche, populeuse et florissante, siége des sciences et des arts, orgueil d'une grande nation, capitale du monde civilisé. Depuis un siècle environ votre philosophie y règne en souveraine, c'est là qu'ont vécu et que sont morts, c'est là

que vivent encore vos plus grands hommes, là que retentit chaque jour votre plus magnifique éloquence, là que vos idées ont trouvé plus de sympathie qu'en aucun autre lieu de l'univers ; c'est encore là que vous avez fait l'essai de vos théories et que vous avez arraché par la force des armes, ce que vous ne pouviez obtenir par la persuasion ; c'est là que la guillotine est venue au secours de votre logique et que le bruit du canon a doublé celui de vos journaux, là vous avez pleinement triomphé ; je puis donc vous le demander, sans doute : Qu'avez-vous fait de cette société ? qu'avez-vous fait de ce grand peuple ? Voulez-vous que nous écartions le voile qui couvre l'ignominie de vos œuvres ? Non, nous ne le ferons pas. Il nous suffira de rappeler un fait que vous ne pouvez contester, un fait public et qui dépose de la manière la plus concluante contre les influences de vos enseignements : A Paris, sur le nombre total des naissances, il en est un tiers d'illégitimes.

Allez maintenant et prêchez l'excellence de votre morale, dites, si cela vous plaît, qu'elle est conforme à celle de l'Evangile. Croiriez-vous par hasard que des préceptes de morale se formulent dans des affiches de police ? Croiriez-vous qu'il n'est pas de meilleure surveillance à exercer sur les mœurs que celle des tribunaux correctionnels ? Vous persuaderiez-vous que la civilisation se confond avec une instruction quelconque, que la perfection des lois marche de pair avec le progrès des arts, que le bon sens et la rectitude du jugement sont la même chose que le déve-

loppement des sciences, que la pureté de la vie consiste dans la finesse des formes? Pensez-vous enfin, que la corruption soit détruite, parce que vous l'avez recouverte d'un voile resplendissant?

Ce n'est pas là ce qu'enseigne la raison, ce n'est pas là ce que révèle la religion chrétienne; l'une et l'autre nous disent à haute voix, que pour réformer le cœur de l'homme et lui conserver ses vertus, il ne suffit pas de quelques règlements, il ne suffit pas de quelques livres, il ne suffit pas de déclamations plus ou moins sonores; il faut des moyens vifs, efficaces et qui pénètrent jusque dans le sanctuaire de la conscience, des moyens qui s'appliquent immédiatement à l'intelligence et à la volonté, qui brisent l'ascendant des passions, donnent un frein à leur impétuosité et déchirent le bandeau dont elles couvrent nos yeux! Pour obtenir de semblables effets, il est indispensable de mettre en jeu des mobiles supérieurs à tous ceux qui se trouvent dans la nature; toutes les combinaisons qui se fondent sur l'intérêt privé, sont impuissantes; car, du moment où l'intérêt est posé comme principe, la bride est lâchée à toutes les passions. Sans doute la religion et la raison reconnaissent de concert, que la saine morale et la pratique de la vertu ne sont pas opposées à l'intérêt privé bien compris; mais elles proclament en même temps que l'exercice de la vertu demande, exige dans mille circonstances le sacrifice des plaisirs du moment, de l'utilité présente et quelquefois même une immolation qui dure autant que la vie; elles proclament que

la morale, pour être ferme, solide, permanente, à l'épreuve des passions et de la faiblesse humaine, doit venir du ciel et remonter à sa source, qu'elle doit par conséquent porter ses vues au-delà du tombeau, sortir du temps et s'étendre jusqu'à l'éternité, dépasser le cercle étroit des créatures pour s'élever à la sublime sphère qu'habite le Créateur. Voyez si tel est l'enseignement renfermé dans vos livres, si telles sont les tendances imprimées par vos doctrines; descendez à l'examen détaillé de vos principes, pesez-en les conséquences, étudiez-en les applications. Vous ne parlez jamais que de la terre, ou si vous parlez des destinées de l'homme, ce n'est qu'en les circonscrivant dans les limites de cette vie; vous parlez sans cesse du genre humain, et jamais du Dieu qui l'a créé et qui veut être sa fin dernière. Si une fois ou autre, vous prononcez le nom de l'Etre suprême, si vos lèvres ou votre plume laissent échapper le mot Providence, on voit bien que vous rendez un stérile hommage à une divinité qui ne voit ni n'entend, et qui, solitaire dans les profondeurs des cieux, ne s'occupe pas des choses de la terre. Si une fois ou autre, vous parlez de cette destinée de l'homme qui s'étend par delà le tombeau, de cette immortalité qui nous attend dans des régions inconnues, ce n'est jamais qu'en passant, pour donner plus d'éclat à vos pages brillantes, pour rehausser l'autorité de votre parole, c'est enfin parce que vous n'ignorez pas que la tombe, l'immortalité, l'éternité renferment une sublime poésie, et que ces grandes et solennelles

pensées agrandissent et relèvent tout ce qu'elles touchent.

La philosophie anti-chrétienne s'égare et se perd dans les vagues régions du doute et du scepticisme, s'attache à des fictions ténébreuses, belles de loin, mais de près bien repoussantes et bien amères; elle ne se débarrasse de l'une que pour aller aussitôt se jeter dans une autre, qui la séduit d'abord pour la tromper à son tour. Elle varie sans cesse, elle se transforme à chaque instant, et c'est pour cela qu'elle veut que tout varie et se transforme avec elle. Ignorant sa propre faiblesse, son impuissance à trouver la vérité, elle s'élève dans son fol orgueil et se fait juge de toutes les religions, leur trace la voie qu'elles ont à suivre, leur montre les écueils qu'elles ont à éviter, mesure les degrés de force et de vie qui leur restent, pronostique d'un ton magistral le terme de leur durée, décide en dernier ressort que celle-là est déjà morte, que celle-ci est à l'agonie, que l'une a besoin de transformations, que l'autre est entièrement inutile et qu'il n'y a plus qu'à l'écarter du chemin, pour qu'elle n'entrave pas la marche des peuples. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil, a dit avec une profonde philosophie le texte sacré; et nous devons ajouter qu'ils ne sont pas nouveaux, non plus, cet orgueil insupportable et cette incompréhensible vanité de l'esprit humain. A d'autres époques déjà bien éloignées de nous, le christianisme fut également condamné comme absurde, comme criminel, comme contraire aux lois de l'empire, incompatible avec l'or-

dre public et l'existence même de la société, comme une religion méprisable, avilissante, uniquement suivie par des malheureux et des esclaves; et cependant le christianisme a vu les écoles philosophiques se dissiper en sa présence comme se dissipe un léger nuage fondu par les rayons du soleil; il s'affermit, il se propagea, il s'assit sur le trône des Césars et resplendit avec le Labarum des maîtres du monde, il soumit et civilisa les barbares, il triompha des musulmans et fonda l'Europe moderne.

Plus tard ce même orgueil de l'homme, tenant une Bible à la main, annonçait la chute de la Ville Eternelle, la fin de la Chaire de Pierre, avec la même assurance et la même précision que des astronomes signalent le moment d'une éclipse; et voilà que cette chaire est encore debout et qu'elle rend encore ses immortels oracles, voilà qu'elle est écoutée par des peuples innombrables et que la parole du Sauveur se trouve toujours vraie. Dans le dernier siècle enfin, quand le patriarche de Ferney régnait dans la plénitude de sa puissance philosophique, on disait qu'elle allait sonner, la dernière heure de la superstition et du fanatisme; et bientôt, en effet, une heure terrible avait sonné; mais c'était l'heure de la persécution, une heure semblable à celles que le temps avait marquées sous les Néron, les Dèce et les Dioclétien. C'était l'heure où Dieu voulait éprouver son Eglise, comme l'or est éprouvé dans le creuset, afin de la présenter plus belle et plus glorieuse aux yeux des nations, et de lui donner une victoire, un

triomphe de plus sur ses plus féroces ennemis. Elle allait reparaître avec une gloire nouvelle et s'attirer un amour d'autant plus vif, qu'étaient plus larges et plus profondes les blessures reçues dans le combat.

LA POPULATION.

(Deuxième Article).

Nous avons déjà dit que dans des matières comme celle que nous abordons pour la seconde fois, la manie de voir les choses en grand et de ne calculer les résultats qu'en opérant sur un grand nombre de données, a fait qu'on a dédaigné l'examen de ce qui se passe dans chaque famille. Nous avons dit aussi que ce dernier moyen, quoique plus simple et plus isolé, présente l'avantage d'être plus susceptible d'une observation exacte et détaillée; il peut même, en passant par les modifications voulues, conduire à des résultats généraux. Nous avons la conviction que les illusions produites par un trop grand attirail scientifique, font oublier et rejeter plus d'une fois les conseils de la prudence, de cette prudence commune et ordinaire, bien préférable le plus souvent aux conceptions de l'intelligence.

Si même on veut observer les choses avec soin, on verra que les raisonnements et les calculs des économistes en sont revenus presque toujours aux indications données, à toutes les époques, par le sens com-

mun. Demandez à l'homme le plus simple, s'il est bon que la population augmente, il vous répondra aussitôt que cela dépend des pays et des circonstances. Etes-vous dans un pays où se trouvent de vastes terrains à défricher et des capitaux à exploiter? il vous répondra par l'affirmative; il vous dira que les bras manquent, que si l'on ne peut en trouver dans le pays il faut en attirer du dehors; et vous voyez que c'est *l'immigration* qu'il vous conseille. Vous trouvez-vous sur une terre stérile, épuisée et comme saturée d'habitants? il vous répondra sans hésiter : Nous n'avons que trop de bras; que ferons-nous d'une population nouvelle, si déjà celle que nous avons a de la peine à vivre? Allez plus loin, adressez-lui d'autres demandes sur les conditions du grand problème de la population, et vous verrez qu'il ne vous répondra pas moins bien que le plus savant économiste.—Y a-t-il beaucoup de monde dans cette contrée?—Beaucoup; c'est que voyez-vous, comme c'est ici un terrain inépuisable...—Il ne doit pas y avoir autant de monde dans telle autre contrée?—Assurément non; et il n'y en a encore que trop; comme la terre ne produit presque rien... Et voilà qu'un simple paysan aura tout dit, aura résolu toutes les questions sur les avantages ou les désavantages de l'accroissement de population; il aura posé pour principe le rapport qui doit exister entre cet accroissement et les moyens de subsistance, par la pensée des calamités et des misères qui résultent d'un excès de population. C'est ce qui nous dispense de montrer, à grands renforts de

raisonnements, combien il importe que la science, surtout dans de semblables matières, ne s'écarte pas de ce sens commun, d'autant plus digne d'être écouté avec respect qu'il a formé ses convictions, non dans les trompeuses régions de la philosophie, mais sur le terrain de la pratique, avec les faits sous les yeux, sans amour-propre, avec bonne foi, uniquement mû par ce désir de rencontrer juste, que tout homme porte avec lui dans ce qui l'intéresse de plus près.

Mettons à profit ces indications, essayons, à ce point de vue, l'examen de la question qui nous occupe, sans dédaigner toutefois les lumières que peut nous offrir l'observation scientifique.

Proposons-nous avant tout de résoudre le problème qui se présente le premier, celui qui consiste à déterminer les avantages ou les désavantages de l'accroissement de population. Pour procéder avec plus d'ordre et de clarté, faisons différentes hypothèses. Transportons-nous au sein d'une famille extrêmement pauvre, qui n'arrive qu'avec peine à se procurer les plus indispensables moyens de subsistance. Peut-il lui convenir de voir augmenter le nombre de ses membres? Pour répondre, voyons ce qui devra nécessairement arriver dans ce cas. Il est d'abord évident que le nombre des consommateurs s'accroîtra d'une part, tandisque la production demeure stationnaire, si même elle ne diminue. Un enfant réclame pendant plusieurs années des soins assidus qui absorbent une partie du temps des personnes qui pourraient contribuer au capital, ce qui fait qu'il se trouve là une

quantité négative ; et par conséquent loin de porter quelque avantage matériel à la famille, cet accroissement lui cause un véritable préjudice. Il n'est pas facile d'apprécier d'une manière, même approximative, jusqu'où s'élèvera le temps perdu, en d'autres termes, quel est le travail qui aura été enlevé à la communauté ; mais il est certain que cette perte est réelle et qu'elle doit être tenue en grande considération.

Il faut ajouter à cela les frais d'entretien et d'éducation, toutes les dépenses nécessaires jusqu'à ce que l'enfant soit en état de travailler, ce qui s'élève beaucoup plus haut qu'on ne pourrait le croire. Le tendre amour des parents pour les enfants ne leur permet pas de calculer les continuels sacrifices qu'ils font pour eux ; mais la réalité n'en existe pas moins avec toutes ses conséquences. Dans les hospices du royaume des Pays-Bas, on a calculé que les dépenses à faire pour un enfant, depuis sa naissance jusqu'à l'âge de douze ou seize ans, pouvaient s'élever à 1110 piécettes. Pour prendre un nombre rond, mettons ces dépenses à 1000 piécettes ; il s'ensuit qu'une famille qui a élevé, par exemple, quatre enfants, aura dépensé un capital de 4000 piécettes ou de 16,000 réaux, capital qui, pour une famille pauvre, est bien considérable et duquel dépend toute une fortune dans cette classe de la société.

Supposons deux de ces familles, l'une n'ayant eu que deux enfants et l'autre en ayant eu six ; il est évident que pour les enfants et les parents eux-mê-

mes, la première situation est bien plus avantageuse que la seconde, puisque les 16,000 réaux qui auraient été absorbés pour l'éducation des quatre enfants ont été sauvés au profit des deux qui existent et ont servi en même temps au bien-être des parents.

Ces réflexions fondées sur des données aussi simples et aussi claires, montrent jusqu'à l'évidence que dans le cas où les moyens de subsistance se trouvent extrêmement limités, l'accroissement de population, loin d'offrir un avantage quelconque, est un préjudice réel porté aux deux générations qui se suivent.

On dira peut-être contre cela que si, pour un temps, cet accroissement est une charge véritable, plus tard les pertes sont compensées par des ressources plus abondantes, auxquelles l'enfant contribue aussitôt qu'il est en âge de travailler; car alors il ne gagne pas seulement le nécessaire pour lui-même, il réintègre au capital commun ce qui a été dépensé pour lui.

Il ne faut pas perdre de vue que lorsque un enfant arrive à l'âge de pouvoir gagner sa subsistance, il éprouve des besoins beaucoup plus grands qu'avant cette époque, et que ses besoins absorbent tout ce qui peut rester du fruit de son travail, après qu'on a pourvu aux dépenses indispensables. Sans nous jeter dans de grands calculs, nous n'avons qu'à voir d'un coup d'œil ce qui se passe autour de nous, pour nous assurer combien cette compensation est illusoire. Voulez-vous savoir ce qu'il y a de réel en tout cela? n'invoquez pas le témoignage des économistes, mais bien celui des pères de famille.

Si l'on veut néanmoins que cette question soit résolue au moyen du calcul, nous ne refuserons pas de la considérer encore sous cet aspect. Et pour qu'on ne puisse nous accuser d'exagération, nous prendrons pour base de notre calcul les hypothèses qui nous sont les moins favorables. Partageons l'âge d'un enfant de douze ans en trois périodes, composées de quatre années chacune. Supposons que pendant la première période, les dépenses ne s'élèvent pas à plus de 200 réaux par an, ce qui fait à peine un peu plus d'un demi réal pour jour. Personne ne dira que ce chiffre est trop élevé, puisque au contraire il paraît certain qu'en comptant la nourriture, l'habillement, les frais de maladie, la perte de temps et par conséquent de travail, la quantité supposée n'est pas suffisante, en appliquant même ce que nous disons aux soins donnés à l'enfance dans les familles les plus misérables. Dans cette hypothèse, à l'âge de quatre ans, l'enfant aura dépensé 800 réaux.

Il est évident que dans les quatre années suivantes, les frais auront considérablement augmenté, et s'il n'est pas aisé de dire le chiffre auquel ils s'élèveront, ni la proportion que cette augmentation devra suivre, parce que tout cela dépend de mille circonstances différentes, nous croyons toutefois qu'on ne nous trouvera pas exagéré si nous posons le chiffre de 400 réaux, ce qui donne un peu plus d'un réal pour jour.

Dans ce cas les dépenses faites depuis l'âge de quatre ans jusqu'à celui de huit, s'élèveront à 1600 réaux,

Pour des raisons analogues, nous pouvons supposer que l'enfant depuis l'âge de huit ans jusqu'à celui de douze, dépense pour sa subsistance et ses autres besoins, un peu plus d'un réal et demi par jour, ce qui porte la dépense annuelle à 600 réaux, et celle des quatre dernières années à 2400 réaux.

Réunissant maintenant toutes ces quantités ensemble, nous voyons que la dépense faite par un enfant depuis sa naissance, jusqu'à l'âge de douze ans, s'élève à 4800 réaux.

Nul ne songera sans doute à taxer d'exagération un semblable calcul; il est plus que probable, au contraire, qu'il se trouve de beaucoup au-dessous de la réalité, même en supposant toujours les ressources les plus exiguës et la famille la plus pauvre; il est à remarquer que ce calcul n'atteint pas le chiffre des dépenses établi dans les hospices que nous avons cités plus haut. Quoi qu'il en soit, nous n'avons pas à nous préoccuper d'une exactitude mathématique, parce que les raisonnements que nous avons à fonder sur ces chiffres, ne dépendent pas du plus ou moins de précision qui peut se trouver dans l'hypothèse, quoique nous soyons persuadé que, généralement parlant, elle pèche par défaut plutôt que par excès.

Voilà donc qu'un enfant, en terminant sa douzième année, a dépensé 4800 réaux; de douze à seize ans et, s'il apprend un état, durant le cours de son apprentissage, il gagne tout au plus sa nourriture; et nous prenons cela pour base, parce que c'est souvent la règle dans notre pays. L'enfant ne gagne alors

ni son habillement, ni ce qui est nécessaire pour les cas de maladie, ni plusieurs autres choses également indispensables; ce qui, réduit même à sa plus simple expression, dépassera bien certainement le chiffre de 200 réaux. Voilà donc une dépense de 5,000 réaux, faite par un enfant quand il arrive à la fin de sa seizième année.

A cet âge, en supposant même les circonstances les plus favorables, il ne peut avoir encore qu'un faible gain journalier; et l'on peut affirmer que pendant les deux ou trois années suivantes, le profit qu'il pourra faire sera bien léger, si l'on fait attention surtout à la quantité et même à la qualité d'aliments que cet âge réclame, ainsi qu'à la nécessité d'augmenter les autres dépenses d'entretien.

Nous n'avons donc jusqu'ici aucun moyen de compensation, et nous ne voyons pas comment peut être comblée cette dette de 5,000 réaux.

Si le travail ne manque pas, si le salaire est régulièrement payé, il est possible que, dans certains endroits, le journalier économise une partie du fruit de ses sueurs; mais bientôt vient l'âge des passions, un certain goût de luxe s'empare de l'esprit; à mesure que disparaissent les privations et la gêne des premières années, d'autres nécessités les remplacent, les caprices se multiplient; de sorte que, généralement parlant, ce sera beaucoup si le travailleur peut égaliser les recettes et les dépenses. Telle est l'histoire des premiers vingt-cinq ans de tout jeune homme appartenant à la classe pauvre; c'est ici la pure vérité,

c'est ce que l'expérience enseigne, et nous sommes sûr d'obtenir, sur ce point, l'assentiment de tous les hommes judicieux. La classe pauvre elle-même pourrait, beaucoup mieux que toute autre autorité, confirmer l'exactitude de ces calculs, en mettant sous nos yeux sa triste expérience.

Il résulte de tout cela, que lorsque un individu, dans de telles conditions, arrive à l'âge de vingt-cinq ans et qu'il songe à se marier, son existence laisse dans la famille, ou dans la communauté, un vide qui représente la valeur de 5000 réaux, vide que probablement il ne remplira jamais, à raison des frais que lui imposent les besoins de son nouvel état.

Il en résulte encore que lorsque un pays manque de ressources, l'accroissement de la population ne peut qu'augmenter la misère publique. Supposons que les naissances dépassent de beaucoup le nombre des morts; au bout d'un certain nombre d'années, il est fait à la prospérité publique une brèche que l'on peut calculer en multipliant 5000 réaux par le nombre des individus qui seront, dans cet intervalle, arrivés à leur majorité. Il serait inutile de dire que le travail de ces individus compensera les pertes éprouvées; car les nouveaux mariages et les enfants qui en naîtront, consumeront le fruit de ce travail et donneront successivement la disproportion que nous avons déjà signalée, et qui résulte de l'existence de consommateurs improductifs.

On tombe souvent à ce sujet dans une grave erreur, en supposant avec trop de facilité que pour pro-

duire de nouvelles ressources, il suffit d'avoir des bras, tandis qu'au contraire, il arrive presque toujours que les bras sont en très-grand nombre, et que l'on manque uniquement de capitaux ou d'autres conditions nécessaires pour la production et l'augmentation de la richesse. Jetons un coup d'œil sur ce qui arrive à la généralité des familles pauvres, et nous nous convaincrons de cette vérité. Nous voyons à chaque instant que, dans l'agriculture comme dans l'industrie, il est des familles dont trois ou quatre membres parviennent à grand'peine à se procurer les moyens indispensables de subsistance. Sont-ce les bras, par hasard, qui manquent? assurément non; ce qui manque, c'est l'occasion favorable de les occuper avantageusement, c'est le capital nécessaire pour féconder leur travail, ce sont les débouchés pour écouler utilement les produits. Voilà en petit ce qui se passe en grand dans la société. L'homme est condamné à manger son pain à la sueur de son front, et pour comble d'infortunes, il lui arrive bien souvent d'être forcé de l'arracher à un terrain qui, au lieu de froment seul, lui produit des ronces et des épines.

L'accroissement de la population dans un pays où manquent les moyens de subsistance, produit des résultats aussi douloureux que ceux que nous venons de voir dans la famille; ce qui a lieu sans même que se réalisent certaines conditions qui peuvent augmenter le malheur public, en contribuant à la destruction des ressources. Le calcul précédent est établi

sur la supposition que les nouveaux-nés arrivent à l'âge mûr, que par-là même la société acquiert au moins, à défaut d'autre chose, des bras qu'elle pourra plus tard employer, quand s'offrira une occasion favorable. Mais malheureusement cette condition ne se réalise pas aussi souvent qu'on pourrait le croire; car la misère augmente naturellement le nombre des maladies, et ces maladies ne pouvant être soignées d'une manière convenable, augmentent la mortalité parmi les enfants, et avec eux sont complétement perdues les dépenses faites pour leur éducation. En pareil cas, en supposant surtout que la vie des enfants se prolonge jusqu'à toucher presque l'époque où ils pourraient se rendre utiles par leur travail, nous voyons clairement que l'accroissement de la population est un véritable malheur, puisqu'il ne conduit qu'à multiplier les dépenses, et d'autant plus que le consommateur improductif a vécu plus longtemps.

Ces vérités seront encore plus aisément comprises, si nous les appliquons, d'après la marche que nous avons suivie, à une seule famille. Il est évident que le bien matériel qui peut résulter pour elle d'un grand nombre d'enfants, consiste à ce que ces enfants parviennent à l'âge mûr, car s'ils meurent avant ce temps, elle n'aura même plus l'espérance de rentrer dans les frais qu'elle a faits pour les élever. Il suit de là que si dans un pays, la population ne s'accroît que par l'augmentation du nombre des enfants et non du nombre des adultes, à cause des morts fréquentes qui frappent le bas-âge, un tel accroissement, loin d'être

un avantage, n'est qu'un malheur réel. Le nombre croissant des hommes compense le déficit causé par leur éducation, soit en fournissant des bras au travail, soit en recrutant les autres services publics qui, sans être un travail proprement dit, contribuent toujours aux mêmes résultats ; car la compensation s'établit, soit par l'augmentation directe des ressources communes, soit par le remplacement de ceux qui doivent y travailler. Au lieu qu'en supposant qu'un grand nombre des nouveaux-nés succombent dans le bas-âge, tout l'accroissement que portera la statistique d'une population, sera moins une marque de force et de richesse, que l'expression d'un nouveau besoin qui n'apporte avec lui aucune satisfaction possible.

C'est pour cela qu'il est indispensable de considérer, non-seulement le nombre des individus, mais encore les différentes classes qui forment une population ; nous serions sans cela, par rapport aux résultats généraux, dans la même ignorance que celui qui, sachant qu'une famille est composée de six personnes, ignore si ces personnes sont en état de travailler, ou s'il n'y a que des enfants et des vieillards.

Et qu'on ne croie pas que les différents âges soient toujours dans la même proportion, de sorte qu'en connaissant le nombre des individus qui forment une classe, on puisse en déduire, même par approximation, le chiffre de ceux qui composent l'autre. Comme il y a tant de causes qui modifient les conditions de la vie et qui peuvent influer sur le rapport des morts

et des naissances, on sait qu'il n'existe à cet égard aucune loi constante et que les différents pays présentent des différences très-remarquables. Les données recueillies par les économistes, sont venues confirmer en cela les conjectures de la raison. Il serait à désirer que les différents âges fussent distribués sur les nombreux degrés d'une grande échelle, et qu'on pût établir avec quelque approximation les rapports qui doivent nécessairement exister entre eux; mais comme un tel travail, pour offrir quelques garanties d'exactitude, exigerait beaucoup de temps, nous devrons nous contenter des éléments que nous possédons.

On a dressé des états comparatifs entre les individus de cinq ans et ceux qui ne sont pas encore arrivés à cet âge, et l'on peut voir par là l'énorme différence que ce rapport présente dans les différents pays.

	Individus de moins de 5 ans.	Individus de plus de 5 ans.
Grande-Bretagne (1821).	4,241	5,758,5
Irlande (1821).. . . .	4,108	5,895,5
Angleterre (1821).. . .	3,891	6,105,8
Angleterre et Pays de Galles (1813 à 1830). . . .	3,908	6,092,2
France (avant 1789).. .	3,121	6,879,
Belgique (1829).	3,332	6,668,
Suède (1820).	3,211	6,782,
Etats-Unis (1830).. . .	4,498	5,500,2

Cherchant maintenant le rapport entre les indivi-

dus des deux classes dans ces pays et les exprimant par des décimales, nous avons le tableau suivant :

Grande-Bretagne (1821).	1,36
Irlande (1821).	1,43
Angleterre (1821).	1,57
Angleterre et Pays de Galles (1813 à 1830).	1,56
France (avant 1789).	2,20
Belgique (1829).	2,00
Suède (1820).	2,11
Etats-Unis (1830).	1,22

Il résulte de ce tableau que les pays où, dans les époques respectives, le nombre des individus qui avaient passé cinq ans a été le plus considérable, sont la France, la Belgique et la Suède, et qu'en dernier lieu figurent la Grande-Bretagne et les Etats-Unis. En 1789, la France comptait 25 millions d'habitants, elle en compte maintenant plus de 34 millions. Ce serait néanmoins une erreur de penser que la force de sa population est aujourd'hui par rapport à celle de 89 comme 34 est à 25 ; il faudrait, avant de tirer cette conclusion, savoir dans quel rapport se trouvent les adultes et les enfants. Or comme il est probable que la différence serait en faveur de 89, il en résulterait qu'il faudrait beaucoup rabattre de la proportion offerte par ces nombres, quand on les considère abstraction faite de toute classification.

Dans tous les pays où la population a récemment subi un accroissement rapide, le nombre des enfants

et des adolescents doit être relativement très-considérable; c'est ce que nous voyons par l'exemple de l'Angleterre et des Etats-Unis. C'est au contraire le nombre des adultes qui doit être relativement plus considérable dans les nations où ce rapide accroissement n'a pas eu lieu ; et c'est ce qui arrive chez celles qui se sont trouvées placées dans des circonstances uniformes et régulières, et qui n'ont éprouvé aucune révolution industrielle ou sociale.

En nous en tenant toujours au même système d'observation, et sans perdre de vue les données recueillies par la science économique, nous remettrons une autre fois à l'étude un si important sujet.

DE LA MAXIME CATHOLIQUE :

HORS DE L'ÉGLISE POINT DE SALUT.

Nous nous proposons d'examiner la force de cet argument que les incrédules et les sceptiques nous opposent comme une arme invincible. Sans la foi, disons-nous dans le catholicisme, il n'est pas de salut ; et nul, s'il n'appartient à l'Eglise, ne peut entrer dans le royaume des cieux. Là-dessus nos adversaires poussent un cri de réprobation, en nous reprochant de faire de Dieu un tyran cruel qui punit l'ignorance comme un crime et qui se plaît à châtier l'innocence par des tourments éternels. En vérité, si cette accusation n'était pas dénuée de fondement, il n'en faudrait pas d'autre pour ruiner et anéantir notre religion, puisque rien ne serait plus fait pour la convaincre de fausseté. Une religion qui adore un Dieu injuste et cruel ne peut être la religion véritable. La justice et la bonté sont des attributs si essentiels de la divinité, tellement inhérentes à l'idée que nous nous en faisons, qu'on ne peut les en séparer sans détruire l'idée même de Dieu. Les disciples eux-mêmes de Manès, en admettant deux prin-

cipes, l'un bon, l'autre mauvais, rendent, à leur manière, hommage à cette vérité, alors même qu'ils semblent la combattre avec leur doctrine insensée. Ils admettent un principe cause de tout mal; mais savez-vous pourquoi? C'est parce qu'ils ne conçoivent pas que le principe bon, c'est-à-dire Dieu, puisse causer un mal, de quelque nature qu'il soit; c'est parce qu'ils corrompent et dénaturent les anciennes traditions concernant la chute de l'Ange, sa haine implacable contre tout bien, sa lutte impuissante et cependant acharnée contre un Dieu d'une bonté infinie et d'un amour ineffable. Si donc les incrédules parvenaient à nous prouver que nous adorons un Dieu injuste et cruel, ils nous auraient convaincus par-là même, que nous n'avons pas de Dieu. La religion catholique serait fausse, parce qu'elle serait absurde, et comme les autres religions qui rendent hommage à des divinités mensongères, elle serait impossible, parce qu'elle serait athée.

Voyons donc quel est le fondement sur lequel repose la terrible accusation dirigée contre nous; examinons cette accusation dans chacune de ses parties, en la soumettant à la plus rigoureuse analyse.

On nous dit en premier lieu, que Dieu ne saurait punir l'innocence, qu'il y a beaucoup d'hommes qui se trouvent dans l'impossibilité de connaître la religion catholique et qui par conséquent ne peuvent être condamnés pour ce défaut de connaissance. Cette difficulté, qui paraît si grande au premier abord, n'a cependant aucune valeur, puisqu'elle repose entiè-

rement sur une supposition fausse, sur la supposition que les catholiques professent une doctrine qu'il leur est au contraire défendu de professer. En effet, non-seulement les catholiques reconnaissent qu'il serait injuste de condamner un innocent, mais ils tiennent encore pour certain que l'infidélité purement négative n'est pas un péché, c'est-à-dire que ceux qui n'ont pas la foi, parce qu'ils n'ont aucune connaissance de la vraie religion, ne sont nullement coupables pour cela aux yeux de Dieu. On voit déjà que cette simple observation sape par la base la difficulté qui nous était présentée. On nous dit que Dieu est juste et qu'il ne saurait condamner l'innocent ; et nous disons, nous, que ce serait un blasphème de prétendre le contraire. On ajoute que celui qui se trouve dans une ignorance invincible de la religion ne peut être châtié à cause de cette ignorance ; et nous sommes tellement de cet avis, que nous condamnons celui qui oserait affirmer que l'infidélité négative est un péché. C'est donc à dire qu'on nous calomnie, puisque on nous attribue des erreurs que nous sommes les premiers à réprouver.

Pour une plus grande intelligence de ce que nous disons, il faut diviser l'ignorance d'une vérité en vincible et invincible, termes assez faciles à comprendre par eux-mêmes et qu'il n'est pas cependant inutile d'expliquer. L'ignorance vincible est celle dont l'homme peut délivrer son entendement, en prenant pour cela les moyens convenables ; et l'ignorance invincible est celle qu'il n'est pas au pouvoir

de l'homme d'éviter. Quand on manque à l'accomplissement d'un devoir par ignorance vincible, celle-ci n'excuse pas de péché ; sans cela rien ne serait plus facile que d'éluder toutes les obligations, il n'y aurait qu'à éviter volontairement de les connaître. C'est ici un principe fondé sur le droit naturel et reconnu par toutes les lois divines et humaines : en aucun temps, en aucun pays, en aucune sorte de société, on n'a cru que l'ignorance volontaire d'un devoir dispensât de l'accomplir et qu'elle rendît le transgresseur exempt de faute.

Au contraire, quand on transgresse un précepte, qu'on ignore d'une manière involontaire et invincible, on ne peut être coupable aux yeux de Dieu. La raison en est bien simple : c'est que le péché, comme l'enseigne saint Augustin, *doit être volontaire, de sorte que, s'il n'est pas volontaire, ce n'est pas un péché*. Or cette volonté n'existe pas, ne peut même se concevoir là où il y a défaut absolu de connaissance, là où le transgresseur n'a pas eu même la faculté de se procurer cette connaissance nécessaire, là où par conséquent il n'y a ni acte ni omission où l'on puisse supposer la volonté expresse ou tacite, ni même, comme parlent les théologiens, formelle ou virtuelle de transgresser une loi.

Faisant maintenant l'application de cette doctrine à la question qui nous occupe, nous dirons qu'il est entièrement hors de doute, qu'un infidèle qui ne connaît pas la religion chrétienne et dont l'ignorance est invincible, ne sera pas puni de Dieu pour ne l'a-

voir pas embrassée. Cette simple assertion renverse de prime abord la difficulté que les incrédules nous opposent d'un air si triomphant. Non, le Dieu des chrétiens ne punit pas l'innocence. Nous croyons sans doute que notre religion est la seule vraie, qu'en elle seule se trouvent les moyens de salut ; mais comme en même temps notre foi nous enseigne que Dieu est infiniment juste, nous regardons comme un horrible blasphème de dire qu'il puisse infliger un châtiment à celui qui n'est pas coupable, lors même qu'il s'agit de n'avoir pas embrassé la vraie religion.

Mais alors, nous dira-t-on, quel sort réservez-vous à tant de malheureux qui, ne professant pas la religion véritable, ne peuvent d'après vous-même entrer dans le royaume des cieux ? C'est ici un nouvel aspect sous lequel l'objection se présente; et nous la jugeons, ainsi posée, d'une si haute importance, que nous nous efforcerons de présenter la réponse avec toute la précision et la clarté dont nous serons capable. En premier lieu, le texte sacré nous dit expressément qu'aucun autre nom n'a été donné aux hommes pour y fonder l'œuvre de leur salut, si ce n'est le nom de Jésus-Christ. D'où il suit qu'il n'est possible d'entrer dans le royaume des cieux que par la foi au médiateur et que, par-là même, ceux qui n'auront pas cette foi ne pourront avoir part à l'héritage céleste. Après avoir établi cette vérité, qu'il n'est pas permis aux catholiques de révoquer en doute, examinons ce qui se passe par rapport à ceux qui se trouvent hors du bercail de l'Eglise. Pour plus de clarté, nous les divise-

rons en deux catégories, la première comprenant ceux qui ne sont pas parvenus à l'âge de raison, et dont l'intelligence n'a jamais eu le degré de réflexion et de volonté nécessaires pour commettre un péché grave et mériter, par conséquent, une châtiment éternel, et la seconde comprenant ceux qui sont parvenus à cet âge. Quant aux premiers, il est évident qu'ils ne seront pas condamnés pour n'avoir pas professé la foi; ils seront dans le cas des enfants qui meurent sans baptême et qui, s'ils n'obtiennent pas le bonheur du ciel, n'auront pas à souffrir les supplices de l'enfer. Quel sera l'état de ces âmes dans l'autre vie, quel sera le sort de cette multitude immense après la résurrection des corps, où devront-elles passer leur éternité? c'est ce que Dieu ne nous a pas révélé; des ombres épaisses enveloppent ces mystères dont Dieu s'est réservé la connaissance; on ne peut donc rien objecter de là contre la foi catholique, puisqu'elle ne nous dit rien à ce sujet et qu'elle se tient dans une prudente réserve. Elle affirme sans doute que ces âmes ne jouiront pas de la vision béatifique, c'est-à-dire, qu'elles ne verront pas Dieu face à face, qu'elles ne posséderont pas l'ineffable bonheur de connaître intuitivement l'essence divine; mais comme cette connaissance, comme cette vision sont entièrement au-dessus de la nature humaine, comme elles appartiennent à un ordre de choses auquel nous ne pouvons nous élever que par un don gratuit de la miséricorde infinie, il s'ensuit que l'homme qui n'obtient pas un si grand bienfait, faute de se trouver dans les

conditions établies de Dieu pour le posséder, ne peut rien objecter contre la justice divine. On ne saurait en effet accuser d'injustice celui qui refuse d'accorder ce qu'il ne doit en aucune manière. On ne peut l'accuser non plus d'avoir fait acception de personnes, puisque cela supposerait qu'il y en a qui se trouvent injustement évincées, tandis que d'autres leur seraient préférées sans titres légitimes et sans motifs raisonnables. L'homme n'a aucun droit, enfin, de dire qu'on lui fait subir un châtiment immérité ; car, abstraction faite de la peine que souffre le genre humain en raison de la prévarication primitive et dont il faut bien voir ici l'application et la conséquence, on ne peut dire qu'il y ait un châtiment spécial infligé pour des actes personnels ; il n'y a là que l'accomplissement d'une loi fondée par l'Eternel et dont aucune créature n'oserait assurément lui demander compte.

Il suit de ce que nous venons de dire, qu'une multitude immense d'individus qui meurent sans avoir professé la religion catholique ne sont pas pour cela condamnés aux peines de l'enfer. Dans ce nombre se trouvent compris non-seulement tous les enfants qui, parmi les chrétiens, meurent sans baptême, mais encore tous ceux qui meurent avant l'âge de raison dans l'univers entier.

Ici se présente une grave question qui, d'après la manière dont elle est résolue, peut donner sujet aux réflexions les plus importantes. Il existe des peuples, dans plusieurs régions du globe, dont l'intelligence est si peu développée que, même dans l'âge où elle

atteint le plus haut degré de son éclat et de son énergie, cette pure étincelle qui nous rapproche de la divinité est si faible et si vacillante, qu'on a cru pouvoir affirmer que ces hommes étaient d'une espèce différente de la nôtre et qu'ils établissaient comme une transition entre l'homme et la brute. Cette théorie est fausse, il est vrai, mais on comprend quelle en est la portée pour l'objet qui nous occupe. Au fond, on ne peut admettre cette hypothèse sans détruire la narration de la Genèse, et par conséquent sans miner par la base l'édifice de la Religion. La véritable philosophie, l'histoire de la nature et celle du genre humain, prouvent également la fausseté de cette assertion ; mais on ne saurait révoquer en doute le fait auquel elle se rattache, à savoir, le peu de développement de l'intelligence chez ces peuples malheureux, et la distance incalculable qui sépare notre état intellectuel de celui auquel ils sont réduits. Quand toute l'industrie de quelques-uns d'entre eux n'a su créer d'autre habitation que les rameaux des arbres courbés avec force et fixés sur la terre ; quand pour se procurer des aliments, ils ne savent que ramasser les fruits qui viennent d'eux-mêmes dans leurs contrées, ou tendre des embûches aux rhinocéros et aux éléphants pour en faire sécher les chairs au soleil, poursuivre les autruches, recueillir les sauterelles chassées par le vent ou bien les cadavres des crocodiles et des hippopotames rejetés par la mer, quel doit être l'état de leur entendement par rapport à l'ordre intellectuel et moral ?

Parmi nous, un enfant n'est regardé comme étant parvenu à cet ordre d'idées, que lorsque on voit se manifester son intelligence dans la plupart des actes qu'il exerce, et que les fautes mêmes qu'il commet accusent un degré de délibération qui permette à ses parents comme à ses maîtres de lui adresser des corrections utiles et sévères. Qu'on compare un enfant de quatre ou cinq ans qui déjà commence à lire avec assez de facilité, qui connaît les rudiments de la doctrine chrétienne et répond pertinemment aux demandes qui lui sont faites sur ses devoirs envers Dieu, envers ses parents, envers ses supérieurs et ses égaux, sur les récompenses et les châtiments réservés à l'homme après cette vie, suivant que sa conduite aura été bonne ou mauvaise, qu'on le compare, disons-nous, à l'un de ces sauvages que nous venons de peindre, et qu'on juge si l'on ne pourrait pas dire que, vu leur état d'abrutissement, la plupart d'entre eux n'ont que bien tard le degré de raison nécessaire pour se rendre coupables d'une faute grave aux yeux de Dieu ; et que par conséquent il serait difficile de déterminer avec quelque précision le nombre d'individus parmi eux qui pourraient être damnés pour leur infidélité, ou même le nombre de ceux qui peuvent absolument avoir l'usage complet de la raison, et si le plus grand nombre enfin ne vivent pas dans un état de stupidité dont nous aurions à peu près une image dans les divers degrés d'imbécillité qui affligent la nature humaine, même au sein de la civilisation. Ce que nous disons du défaut de connaissances par

rapport à la vraie religion, peut aussi s'appliquer à un grand nombre de péchés contre la loi naturelle; car celui-là est hors d'état de commettre un péché grave, qui n'a pas l'usage des facultés nécessaires pour délibérer et consentir.

Mais pour nous en tenir au point essentiel de notre discussion, qui roule sur le châtiment dont peuvent être menacés ceux qui ne professent pas la religion véritable, on voit au premier coup d'œil l'application des observations précédentes. Il est plus difficile en effet qu'un homme distingue la véritable religion qu'il ne l'est pour lui de savoir que, dérober, tuer et commettre d'autres actes semblables, sont autant de crimes condamnés par la conscience. De là nous concluons que les hommes dont nous avons parlé plus haut, ayant une intelligence si peu développée, nous ne devrons reconnaître chez eux qu'une infidélité purement négative et par conséquent exempte de péché. Qu'on ne nous reproche donc plus de les damner malgré leur innocence, puisque, au contraire, nous sommes les premiers à dire que des infidèles de ce genre ne peuvent être damnés à ce titre seul.

Si l'on nous demande maintenant quel devra être le sort de ces hommes, notre réponse est bien simple. Ou bien ils sont parvenus à l'âge de raison, ou bien ils n'y sont point parvenus. Dans ce dernier cas, ils sont assimilés aux enfants morts sans baptême et desquels nous affirmons qu'ils n'entreront pas dans le royaume des cieux, en nous gardant bien toutefois de dire que, pour le fait seul du péché ori-

ginel dont ils portent la tache, ils doivent être condamnés au supplice de l'enfer. Ils seront privés d'un grand bien, sans doute, de la vision intuitive de Dieu; mais jusqu'à quel point cette privation leur sera-t-elle pénible, quelle est la vie réservée à ces âmes immortelles, dans quelle condition seront-elles après s'être de nouveau réunies à leur corps? ce sont autant de questions que ne résout pas le dogme catholique, sur lesquelles l'Eglise garde le silence, laissant un libre champ aux opinions et aux conjectures.

Si ces hommes ont eu l'usage de leur raison au degré voulu pour pouvoir se rendre coupables d'un péché grave devant Dieu; ou bien ils l'ont commis en effet, ou bien ils ne l'ont pas commis : dans le premier cas et s'ils restent dans l'impénitence jusqu'à la mort, c'est pour ce fait qu'ils seront damnés, et non pour n'avoir pas professé la religion véritable, puisque nous supposons qu'ils n'ont pu la connaître; dans le second cas, nous rentrons dans la catégorie des enfants morts sans baptême, avec cette différence néanmoins, que l'absence du mal dans la vie d'un homme accuse toujours d'une manière ou d'une autre la présence d'un bien, puisqu'il aura rempli par là les devoirs dont l'omission constituerait un mal véritable. Que fera Dieu par rapport à cet homme? nous ne le savons pas d'une manière assurée. On connaît la parole célèbre de saint Thomas, qui prétend que Dieu ne laissera pas un tel homme dans l'ignorance, dût-il lui envoyer un ange pour lui faire connaître la

vérité. Cette illumination extraordinaire que le grand docteur représente par la mission d'un ange, s'est-elle quelquefois réalisée chez les infidèles? c'est ce qu'il n'est pas donné à un mortel de savoir; mais il serait bien imprudent de dire qu'elle n'a jamais eu lieu ou qu'elle ne peut avoir lieu que dans des occasions extrêmement rares. Qui sommes-nous pour poser des limites à la toute-puissance de Dieu et à son infinie miséricorde. Que pouvons-nous savoir touchant la profondeur de ses conseils et les moyens infinis qu'il possède pour arriver à des fins que notre petitesse jugerait inaccessibles? Tous les théologiens pensent d'un commun accord qu'un homme qui désire sincèrement recevoir le baptême, peut se sauver, et se sauve en effet si, dans l'impossibilité d'obtenir l'objet de son ardent désir, il offre à Dieu un cœur contrit et humilié. Quel droit avons-nous, après cela, de refuser à la divine miséricorde le pouvoir d'accorder un semblable bienfait à un nombre beaucoup plus grand d'infidèles que nous ne pouvons le penser? Ce sont là des secrets touchant lesquels nous devons nous tenir dans une prudente et sage réserve, évitant de nous jeter dans des affirmations extrêmes, et respectant le voile que le Très-Haut a placé devant nos yeux. Quoi qu'il en soit, ces mystères sont assez terribles; n'allons pas augmenter les salutaires terreurs qui les entourent; reconnaissons notre ignorance et notre faiblesse, adorons avec humilité les desseins du Très-Haut.

Revenant maintenant à la difficulté qu'on oppose

aux catholiques, et résumant en peu de mots ce que nous avons dit jusqu'ici, nous établirons quelques points de doctrine, que nous prions le lecteur de ne jamais perdre de vue, quand il s'agit de cette importante matière.

1° Il est faux que le dogme catholique prononce la damnation d'un homme innocent, à quelque titre que ce soit, pour aucun motif, sous aucun prétexte. Nous repoussons comme une calomnie le reproche qui nous est fait d'adorer un Dieu injuste et cruel. La justice et la miséricorde sont des attributs que nous déclarons inséparables de l'idée même de Dieu, attributs qui se manifestent d'une manière sublime dans le mystère de notre rédemption, où un Dieu, par l'effet de sa miséricorde infinie, meurt pour nous sauver et satisfait par sa mort à la justice infinie.

2° Les infidèles qui n'ont eu aucune connaissance de la religion catholique ne seront point damnés pour le fait seul de ne l'avoir pas professée. S'ils commettent des péchés graves, ils seront damnés pour cela et non pour n'avoir pas embrassé une foi qu'ils n'ont pu connaître.

3° L'infidélité volontaire est un péché très-grave, mais un péché soumis aux conditions de tous les autres et qui par conséquent ne peut être commis qu'avec connaissance, délibération et consentement.

4° La foi catholique ne détermine pas avec précision quand est-ce qu'un individu a l'usage de la raison nécessaire, pour être coupable du péché d'infidélité, et ne dit pas non plus quelles sont les circon-

stances où doit se trouver un individu pour être censé coupable de ce crime. Ce sont là des questions de morale pratique, étrangères au dogme et susceptibles d'autant de modifications que les causes mêmes dont elles dépendent.

5° Il suit de ce qui a été dit, que le dogme catholique bien considéré, enseigne une doctrine qu'aucun homme raisonnable ne peut attaquer. Il ne condamne l'infidélité, que lorsqu'elle est volontaire, et par conséquent coupable, c'est-à-dire qu'il applique à ceci son principe général de la responsabilité de l'homme, par rapport à tous les actes libres.

6° Quand il n'y a pas de faute dans l'infidélité parce qu'elle n'est pas volontaire, et quand l'infidèle ne s'est rendu coupable d'aucun péché grave aux yeux de Dieu, la foi catholique ne dit pas que cet infidèle sera puni des supplices de l'enfer. De quelle manière Dieu se comportera-t-il dans ce cas? Elle s'abstient de le dire, laissant néanmoins le champ libre aux conjectures des théologiens.

Qu'on médite sur cette doctrine et qu'on voie s'il y a quelque chose qui puisse redouter l'examen d'une saine raison.

LA POPULATION.

(Troisième Article.)

On dit communément que l'accroissement de la population suit une progression géométrique; or une proposition aussi générale n'a pas de sens, puisque la valeur d'une progression dépend de son rapport et peut varier à l'infini. Si nous formons une progression dont le premier terme soit 1 et la raison 2, nous aurons : ∺ 1 : 2 : 4 : 8 : 16 : 32 etc.; mais si la raison est 10 nous aurons : ∺ 1 : 10 : 100 : 1000 : 10000 : 100.000 etc.; de sorte que le premier terme étant le même, nous avons déjà au sixième terme, une différence aussi grande que celle qui existe entre 32 et 100.000. Quelle que soit d'ailleurs la raison de la progression que l'on annonce, nous ne pouvons croire qu'en cette matière on puisse rien établir de fixe et de déterminé; car les éléments qui se combinent dans ce problème sont si nombreux, il en est tant dont la connaissance nous échappe, qu'on ne saurait avoir toutes les données nécessaires pour le résoudre. L'émigration et l'immigration peuvent être facilement calculées; mais peut-on dire

la même chose des moyens de subsistance, de l'action du climat, de l'influence des lois et des mœurs? Ce sont là des données qui se modifient à l'infini par leur nature même; la première et la dernière en particulier changent très-fréquemment par rapport au même peuple.

Pour apprécier le véritable état des moyens de subsistance et de l'influence qu'ils peuvent exercer sur la population, suivant qu'ils augmentent ou diminuent, il est nécessaire d'examiner quelle est la richesse du pays, la manière dont elle est distribuée et les nécessités relatives du peuple qui fait l'objet de cette étude. Il servirait de peu de connaître la richesse totale du pays, si l'on ne connaissait en même temps la manière dont elle est distribuée; il est possible, en effet, que de deux pays dont les ressources sont très-inégales, celui-là eût moins de moyens de subsistance où la richesse serait plus abondante. Au premier abord ceci semblerait un paradoxe, tandis qu'on doit y reconnaître une vérité bien simple. Supposons que dans le pays A les revenus soient plus grands que dans le pays B; si dans ce dernier ils sont répartis d'une manière plus égale, s'il n'y a là ni rentiers qui accumulent, ni maîtres qui exigent au-delà du juste et du nécessaire, tandis que dans le premier les sueurs de l'ouvrier sont exploitées par des mains improductives, qui vont en dépenser le fruit loin de ce même pays, il est évident que les habitants du premier seront beaucoup plus dans l'abondance que ceux du second. En supposant main-

tenant que les revenus soient égaux de part et d'autre, ainsi que les moyens de subsistance, le résultat par rapport à la population peut encore différer d'après les nécessités des habitants. Les peuples sont, comme les individus, les uns plus délicats et les autres plus sobres; ce qui suffit aux uns laisse les autres dans la souffrance; ce qui serait regardé comme aisance dans un pays, pourrait n'être que le strict nécessaire dans un autre.

L'action elle-même du climat n'est ni aussi régulière ni aussi constante qu'on pourrait le penser; il est évident en effet que, suivant le degré de culture d'un pays, suivant le zèle du gouvernement par rapport à la salubrité publique, le développement de la population se trouve dans des conditions plus ou moins favorables, le rapport des naissances et des morts augmente ou diminue. L'expérience nous enseigne que plus d'une fois le desséchement d'un marais a produit des effets admirables sur la salubrité d'une contrée jusques-là dangereuse et malsaine; elle nous apprend encore que certaines mesures de propreté, des précautions plus grandes touchant la qualité des aliments font disparaître des infirmités et des maladies qu'on avait regardées comme l'effet inévitable du climat. Déterminer par conséquent l'influence du climat sur l'accroissement de la population, est un problème sujet à un grand nombre de données, toutes extrêmement variables; car il sera toujours très-difficile de discerner jusqu'à quel point le climat influe sur les bons ou mauvais effets

que l'on éprouve. Nous voyons en outre que certains pays autrefois très-peuplés, sont maintenant presque déserts, et que d'autres, au contraire, dont la population était antérieurement très-faible, se sont peuplés depuis d'une manière étonnante. La race humaine n'est pas comme celle de certaines plantes ou de certains animaux qui ne peuvent vivre que dans un certain degré de latitude; elle se propage dans le nord comme dans le sud, sur les glaces du pôle comme sous les ardeurs du tropique; car Dieu qui a fait l'homme roi de la terre, a voulu lui donner la liberté de s'établir où bon lui semblerait.

Il n'est pas moins difficile d'apprécier les influences des lois et des mœurs; il suffit, pour s'en convaincre, de jeter un coup d'œil sur les objets qu'elles embrassent. Ce ne sont pas seulement les lois économiques qui peuvent exercer une influence sur la population, ce sont encore les lois politiques; ce n'est pas seulement dans leurs rapports avec les principes moraux que les usages d'un pays peuvent avoir la même influence, c'est encore à d'autres points de vue aussi variés que nombreux.

Si nous revenons maintenant à la progression géométrique qu'on a voulu poser comme la loi suivie par le développement de la population, nous doutons beaucoup qu'on puisse asseoir une semblable opinion sur des bases solides. Où sont les raisons qui lui servent d'appui, les données qui la confirment?

Nous avons déjà dit que ceux qui parlent de progression géométrique ne disent absolument rien,

puisque le nombre de ces progressions est illimité comme celui des raisons qu'elles peuvent avoir, ou, ce qui est la même chose, comme celui des nombres par lesquels on peut multiplier les termes de la progression. Mais en admettant même comme établie une raison déterminée, chose qui n'est pas facile, on ne comprend pas encore bien clairement ce qu'on prétend dire, par un accroissement en progression géométrique; car il serait nécessaire de connaître le nombre des années auquel s'applique cette progression, le résultat devant être bien différent, suivant que ce nombre est plus ou moins considérable. Ainsi en prenant la progression géométrique ∺ 1 : 2 : 4 : 8 : 16 ou toute autre, il est évident que si les termes exprimés s'appliquent à des périodes de dix ans, de manière à ce que chaque terme soit rempli dans cet intervalle, le résultat sera bien plus favorable à la population que si les mêmes termes ne s'appliquaient qu'à des périodes de vingt ans, ou à des périodes encore plus grandes. Avec des périodes de dix ans, à la fin d'un siècle, nous serions au dixième terme de la progression, ou bien au chiffre 512, tandis qu'avec des périodes de vingt ans, nous ne serions qu'au cinquième, ou bien simplement à 16.

On a dit encore que l'accroissement de population et les moyens de subsistance étaient entre eux comme deux progressions, l'une géométrique et l'autre arithmétique, la première représentant l'accroissement de population et la seconde les moyens de subsistance. En admettant cela comme vrai, et prenant

pour raison de la progression géométrique le nombre 2, et 1 pour la progression arithmétique nous aurions :

Accroissement de population : ÷1:2:4:8:16:32:64.
Moyens de subsistance ÷1.2.3.4. 5. 6. 7.

Si nous prenons la raison 2 pour l'une et l'autre progression, nous aurons :

Accroissement de population ÷1:2:4:8:16:32:64.
Moyens de subsistance ÷1.3.5.7. 9.11.13.

Si nous leur donnons 3 pour raison, les résultats différeront encore davantage :

Accroissement de population ÷1:3:9:27:81:243.
Moyens de subsistance ÷1.4.7.10.13. 16.

Il est évident que les résultats peuvent varier à l'infini, suivant la raison qu'on prend, ou suivant que cette raison est la même ou n'est pas la même pour les deux progressions.

Comment peut-on déterminer ces conditions? Nous croyons que, vu le peu de progrès faits jusqu'à ce jour par la science, celle-ci devrait se tenir dans une prudente réserve et attendre d'avoir réuni un plus grand nombre de données pour produire ces raisonnements d'une manière plus plausible, avec plus de chances de succès. On a voulu appliquer le calcul au problème de la population; mais il est bien à craindre que dans les essais qu'on a faits, l'hypothèse n'ait pris que trop souvent la place de la réalité. Nul n'ignore qu'on peut faire produire au calcul le résultat qu'on voudra, si l'on permet au calculateur de choisir son hypothèse; seulement quand on

prouve qu'elle est défectueuse ou arbitraire, l'échafaudage croule aussitôt.

Monsieur Quételet prétend avoir découvert que la force de résistance ou la somme des obstacles, qui s'opposent au développement de la population, est représentée par le carré de la rapidité de sa marche progressive. Ce serait une chose vraiment remarquable que la loi qui dans le monde physique s'applique aux mouvements des corps, se réalisât aussi dans le mouvement de la population; malheureusement la beauté d'une analogie n'est pas une preuve de sa vérité.

D'après la loi indiquée, un pays où l'accroissement de la population serait comme 5, les obstacles à ce même accroissement seraient comme 25; et dans un pays où l'accroissement serait comme 10, la force de résistance serait représentée par 100. On a conclu de là que, connaissant la loi d'accroissement, on peut connaître la somme des obstacles, et réciproquement; car on n'a qu'à représenter par un nombre un terme quelconque de la progression, et l'on en forme le carré; on extrait la racine carrée dans le cas contraire. La rapidité avec laquelle la population tend à s'accroître est-elle 6, la somme des obstacles sera 36. La somme des obstacles est-elle 49, la rapidité sera 7. Tout cela est bien beau, bien simple par écrit; il est dommage que ce ne soit pas la même chose dans la pratique.

Quelles que soient les données et les combinaisons sur lesquelles se fonde une semblable théorie, don-

nées et combinaisons qui, pour le dire en passant, ne doivent être accueillies qu'avec une grande défiance, il suffit d'un coup d'œil pour voir que la prétendue loi est entachée d'un vice radical, qu'aucune modification ne pourrait corriger. On y distingue deux quantités qui, à la rigueur, ne peuvent pas être distinguées : la tendance et la résistance à l'accroissement. En effet, la tendance n'est ni ne peut être une quantité déterminée, indépendante de toute autre ; car, soumise qu'elle est aux circonstances favorables ou contraires, on ne peut la considérer comme une force distincte et isolée. Une des résistances les plus visibles, c'est le défaut de moyens de subsistance, et par contre, l'abondance des mêmes moyens est une condition favorable ; quand on considère donc la tendance à l'accroissement, on ne peut faire abstraction de l'abondance ou du défaut de ces moyens, car ce sont là des facteurs qui doivent entrer dans la formation du nombre qui représente cette tendance.

Si nous supposons que l'accroissement soit 8, quelle sera la tendance à l'accroissement ? si c'est encore 8 nous n'avons pas besoin d'imaginer de semblables lois, puisque la tendance étant égale à l'accroissement, quand on connaît l'un, on connaît l'autre. Il sera dès lors nécessaire de dire que l'accroissement est moindre que la tendance, à raison des obstacles qu'elle doit rencontrer ; et dans ce cas il nous restera à déterminer quelle est la valeur de la tendance. Mais comme nous ne pouvons pas la connaître à priori,

il faudra avoir recours aux tables de statistique, c'est-à-dire, que nous nous trouverons toujours en présence de la même difficulté. C'est par l'accroissement que nous chercherons à déterminer la tendance, sans savoir dans quelle proportion se combinent pour le former la tendance et les obstacles.

C'est là un de ces problèmes qu'on appelle indéterminés, dans lequel, pour déterminer une inconnue, on est obligé de supposer une valeur aux autres quantités. Ainsi le nombre 8, qui exprime l'accroissement, pourra résulter d'un nombre infini de combinaisons. Pour ne pas compliquer davantage cette question et pour la mettre à la portée de toutes les intelligences, nous appuierons nos raisonnements par des calculs sur des quantités positives et négatives, uniquement combinées par voie d'addition et de soustraction ; quoique ce ne soit pas là le mode d'après lequel elles se combinent, il n'en résulte aucune erreur pour l'objet que nous nous proposons et qui serait rendu plus évident, si nous avions recours à la multiplication et à la division. Supposons que la tendance soit 12 et la résistance 4, nous aurons $12—4 = 8$; supposons que la tendance soit 16 et la résistance 8, nous aurons $16—8 = 8$; supposons enfin la tendance 30 et la résistance 22, nous aurons encore $30—22 = 8$. Il est évident qu'en suivant la même marche et sans altérer le résultat, on peut avoir un nombre infini de combinaisons ; d'où il suit que connaissant la valeur 8 et sachant en outre qu'elle provient de deux éléments opposés, nous ne pou-

vons néanmoins connaître l'un sans avoir déterminé l'autre.

Il y a plus : si l'on veut supposer la tendance comme une valeur indépendante des obstacles, on pourra la considérer aussi comme indépendante des éléments favorables; toutes les circonstances alors, heureuses ou contraires, devront être mises en ligne de compte, ce qui compliquera beaucoup plus le problème.

On nous dira sans doute, que la tendance n'est pas une quantité abstraite, qu'elle est formée par la réunion de toutes les causes favorables; mais en cela on voit plus clairement encore combien nous sommes fondé à dire qu'il y a là une grande confusion d'idées. Les circonstances favorables en effet, réduites à une très-petite expression, deviennent des circonstances contraires, ou, ce qui est la même chose, se transforment en véritables obstacles; ainsi les moyens de subsistance, quand ils sont abondants, forment une circonstance favorable; sont-ils très-restreints, ils deviennent une circonstance contraire. Nous avons donc raison en disant que la tendance ne peut être considérée abstraction faite des obstacles, puisque il faut en tenir compte lorsqu'il s'agit de déterminer sa valeur.

Il n'y aurait qu'un cas où l'on pourrait considérer la tendance isolément, ce serait le cas où la nature nous offrirait une loi fixe qu'on pourrait prendre pour type et dont on se servirait comme de base pour le calcul. Mais cette loi n'existe pas et ne peut exister;

car la nature elle-même ne fait pas abstraction des circonstances pour les êtres qui se multiplient. Ce n'est pas de l'état social que vient l'extrême difficulté du problème de la population ; que l'homme vive en société, ou qu'il erre dans les forêts à l'état sauvage, il sera toujours bien difficile de déterminer la loi selon laquelle la population augmente ; disons mieux, ce sera toujours là un problème dans lequel entreront beaucoup de données variables et dont la détermination dépend d'une foule de circonstances locales, sur lesquelles il est bien hasardeux d'énoncer une proposition générale.

Qu'on ne nous dise pas que le phénomène du monde physique auquel on veut se rapporter renferme aussi beaucoup de circonstances dont il faut tenir compte quand on aborde un cas particulier, sans que cela puisse empêcher d'établir le théorème scientifique. Quand on dit que la résistance des milieux est le carré de la vélocité avec laquelle les corps les traversent, il est certain que l'application de cette règle générale dépendra de la diversité des milieux et de la vélocité des corps ; mais il est évident aussi que ces milieux et cette velocité sont des choses entièrement distinctes, indépendantes et qui n'ont de relations que lorsque leurs forces respectives viennent à se combiner ensemble. Le corps qui traverse un milieu, luttant avec la résistance que ce milieu lui oppose, est parti d'un point avec sa vélocité propre qui ne dépendait que de l'impulsion reçue ou de l'attraction subie. Quand cette vélocité lutte avec la résis-

tance du milieu, elle lutte par sa propre force, et ce qu'elle perd à cause de l'obstacle, elle le possédait indépendamment du milieu qu'elle traverse. Telle est, réduite à sa plus simple expression, la difficulté que nous avons proposée. Dans le phénomène physique, il existe une force primitive, déterminée, soumise à une loi; dans le phénomène social, rien de tout cela n'existe.

En proposant ces objections, nous ne cédons pas à la manie de susciter des doutes, de combattre l'opinion des autres; nous exprimons nos convictions les plus intimes avec le désir de voir progresser la science. Il faut reconnaître que l'économie politique, quelque importance qu'on veuille lui donner, n'est pas encore sortie de son enfance. Comme science proprement dite, elle est d'une invention très-récente; et il n'est pas dans l'ordre que cette branche des connaissances humaines ait un meilleur sort que les autres; il a fallu de longs siècles pour que celles-ci fissent quelques pas vers la perfection. Qu'on jette un coup d'œil dans le domaine des sciences, et l'on verra cette observation se vérifier d'une manière éclatante : ce n'est qu'à force de travaux et de sueurs que l'homme opère des conquêtes intellectuelles et réalise quelques progrès. Autour de lui se trouve la vérité, mais il ne parvient à la saisir qu'après avoir mille fois embrassé de vains et stériles fantômes. On dirait que la nature se plaît à nous cacher ses secrets, à les couvrir de cent voiles, à les garder sous cent verrous : juste châtiment de l'orgueil qui prêta l'oreille à cette perfide

parole : *Vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal.*

Les éloges accordés à la science produisent le même effet que ceux qu'on donne à l'homme ; ce qui du reste est bien naturel, puisqu'en définitive, c'est toujours l'homme qui les reçoit. Si, dès qu'on avance un principe, il est aussitôt accueilli comme certain et évident, celui qui le présente ne se donnera pas la peine de l'examiner de nouveau ; et ce qui n'est en réalité qu'une assertion arbitraire, passera pour un axiome qu'on ne doit plus discuter. Il en est de même d'un raisonnement ; s'il est d'abord reçu comme une démonstration inattaquable, celui qui l'aura produit ne soumettra pas sans doute à un nouvel examen les propositions qui le composent et la liaison qu'elles ont entre elles ; et, s'il le faut, ce sera le sophisme le plus grossier qui sera tenu pour un indestructible argument. Ce ne sont pas ceux qui n'admettent les principes et les déductions de la science qu'après mûre réflexion, qui doivent en être regardés comme les ennemis ; ils contribuent, au contraire, d'autant plus à ses progrès qu'ils l'obligent avec plus de rigueur à marcher sur un terrain ferme et dans le chemin de la vérité.

Quand il s'agit de résoudre un problème, il n'est pas toujours bon de s'enfoncer de prime abord dans de longs et difficiles calculs ; un œil exercé s'aperçoit à première vue que tous les calculs sont inutiles par la raison que le problème ne réunit pas assez de données pour conduire à la découverte de l'inconnue

ou des inconnues qu'on cherche. Dans ce cas, nul ne résout mieux le problème que celui qui déclare que le problème est insoluble.

Comment veut-on que nous nous montrions satisfait de ce qu'on enseigne touchant la population, quand les données manquent, quand celles que l'on a sont peu sûres et conduisent en outre à des résultats tout différents de ceux qui nous étaient annoncés? Puisque c'est sur les nombres qu'on s'appuie, appuyons-nous également sur les nombres et voyons ce que nous pourrons en déduire.

Si nous suivons la marche de la population en Angleterre durant l'espace de 130 ans, voici le tableau que nous aurons :

Années.	Population.
1700	5.134,516.
1710	5.066,337
1720	5.345,351
1730	5.687,993
1740	5.829,705
1750	6.039,684
1760	6.479,730
1770	7.227,586
1780	7.814,827
1790	8.540,738
1800	9.187,176
1810	10.407,556
1820	11.957,565
1830	13.840,751

Il suffit de jeter un coup d'œil sur ce tableau pour voir que les prétendues progressions arithmétique et géométrique n'existent pas même par à peu près. Dans la première période de 10 ans, la population diminue; dans la seconde elle croît en recouvrant d'abord ce qu'elle avait perdu, puis, dépassant d'un nombre assez considérable celui qu'elle avait atteint au commencement de la première période. Pendant un demi-siècle, la population ne s'accroît que d'environ 900,000 âmes, et cela sans règle fixe dans son développement; tandis que dans les vingt années qui suivent, l'augmentation est de 1,200,000 âmes et qu'elle augmente encore rapidement dans les dix années suivantes, sans qu'il soit possible encore une fois de voir quelque régularité dans sa marche.

Nous voudrions qu'on nous montrât ici quelqu'une des lois qu'on établit, et qu'avec le chiffre de l'augmentation, on trouvât celui des obstacles qu'elle a dû surmonter.

Voici un autre tableau non moins curieux sur le mouvement de la population dans les Etats-Unis :

Années.	Population.
1780	2.031,000
1790	3.929,326
1800	3.306,035
1810	7.239,703
1820	9.654,415
1825	10.438.000

L'accroissement de population que ce tableau pré-

sente est vraiement étonnante ; mais il est facile d'observer que le développement n'y suit pas non plus une loi constante. Dans la première période, la population est presque doublée ; dans la seconde, quoique l'accroissement soit encore très-considérable, il ne l'est pas autant que dans la précédente, et la proportion diminue de beaucoup dans celles qui suivent. En nous bornant à quelques années, nous ne pouvons découvrir aucune règle fixe ; que serait-ce dès lors si nous pouvions étendre nos observations à l'espace de plusieurs siècles?

Après les difficultés que nous avons proposées contre les règles générales et les propositions gratuites, il en est une plus forte que toutes les autres et qui doit inspirer sinon le découragement, du moins une grande défiance aux hommes qui aiment la vérité. Nous voudrions que les disciples de la science économique fussent persuadés de cette pensée, pour se résigner plus facilement au rôle de simples investigateurs, de simples ouvriers de la science destinés à préparer les matériaux qui serviront dans les âges futurs, à bâtir l'édifice dont ils veulent être dès ce moment les architectes. La difficulté dont nous parlons est celle de réunir les données suffisantes, d'une manière même approximative ; condition essentielle néanmoins si l'on veut poser les fondements d'une véritable science.

Malheureusement on éprouve une grande disposition à accepter comme exactes et positives toutes les données qu'on peut obtenir, n'importe leur origine ;

on s'épargne de la sorte la besogne la plus longue et la plus pénible, puis l'auteur se met à couvert sous la conscience des autres et parfois même sous sa propre conscience, marchant les yeux fermés et n'éprouvant pas même de remords ou de doute sur la marche qu'il suit. Qui ne voit la difficulté d'un semblable travail? un gouvernement atteint son but, quand il sait à quel chiffre la population s'élève; l'économiste doit aller beaucoup plus loin, il doit établir une foule de classifications qui ne sont nullement nécessaires au gouvernement, il doit comparer les époques entre elles, afin de ne pas s'exposer à prendre pour règle ce qui ne serait qu'une rare exception.

Ainsi, soit en ce qui concerne la population, soit par rapport aux autres éléments de la science, il faut que les économistes se résignent au rôle qui leur est fait par la force des choses. Cette science n'a pas encore la consécration des siècles, elle n'a pas été fécondée par les sueurs de plusieurs générations d'hommes illustres. Cette science offre de plus l'inconvénient de ne pouvoir se passer du secours des gouvernements; et plus l'administration publique sera bien organisée, plus il sera facile d'acquérir les données sur lesquelles doit reposer l'économie politique.

Il ne suffit pas enfin que les données soient recueillies chez deux ou trois nations seulement, il faut que l'expérience embrasse un grand nombre de contrées et que le problème soit étudié dans toutes les conditions et sous toutes les formes; sans cela, on retombe dans le danger de prendre l'exception pour

la règle. Ce travail est difficile, pénible, décourageant, cela est vrai ; mais telle est la loi de l'humanité, dans le champ de la science on sème aujourd'hui et l'on ne recueille les fruits qu'après plusieurs siècles.

PENSÉES DIVERSES.

La science est un flambeau qui nous fait apercevoir l'existence des abîmes, mais qui ne peut en éclairer le fond.

La difficulté n'est pas de connaître, mais d'aviser.

Les institutions sont une bonne chose, mais on les fausse ; ce qu'on peut y trouver de plus précieux, c'est un bon bouclier.

Nous comprenons mieux par intuition que par raisonnement ; l'intuition claire et vive, c'est le caractère du génie.

Nous prenons l'audace pour un signe de force, c'est pour cela qu'elle nous fait peur.

Il est des sages de profession, il en est que la nature a formés ; ceci s'applique à toute chose.

Pensée, image, sentiment, sensation, choses fort distinctes en elles-mêmes et dans leurs objets ; mais elles marchent si souvent unies qu'on prend facilement l'une pour l'autre.

« *Pensée délayée.* » Voilà une expression juste et belle ; j'aimerais mieux l'ingrédient tout seul.

Il y a le génie de l'entendement comme il y a le

génie de l'imagination et de la sensibilité ; ils ne vont pas toujours ensemble.

Un génie inclinera toujours au système des idées innées.

On parle beaucoup d'équilibre politique ; il n'y a pas d'équilibre là où il y a mouvement.

Il y a beaucoup d'amateurs de musique, mais bien peu de musiciens ; la même chose a lieu par rapport à la poésie.

Dans les lettres et les beaux-arts, le naturel est pour beaucoup ; mais ce qui est de convention y tient une plus large place qu'on ne pourrait le croire.

Beaucoup repoussent la foi, même dans la religion ; et la foi se trouve partout, même dans les sciences.

On trouve assez de têtes qui sont des livres et même des bibliothèques, mais on trouve peu d'intelligences.

Ceux qui ont mis en tête de leurs œuvres le nom de quelque personnage célèbre, connaissaient bien l'homme.

Celui qui s'étonnera du délire qui plaça sur l'autel la *déesse Raison*, a bien peu étudié le caractère de la raison humaine.

Le commun des hommes s'entend en politique, en art militaire et autres choses semblables, à peu près comme en calcul infinitésimal ; mais le calcul a sa

langue à part, les autres sciences se servent du langage vulgaire, et voilà pourquoi tout le monde parle de celles-ci et fort peu de celui-là.

Le sentiment nuit parfois à la raison, le plus souvent il lui fait défaut.

Dans toutes les parties de l'univers il y a beauté, harmonie, le point est de savoir la saisir. Notre cœur est un magnifique instrument, il faut savoir le préparer et le toucher.

Le génie de l'imagination est comme la nature, il produit ses richesses et ses beautés ; l'imagination, chez les autres hommes, est une toile plus ou moins bien préparée pour recevoir la peinture.

On enseigne difficilement l'art de bien penser à celui qui déjà ne pense pas bien ; c'est un cercle vicieux d'une espèce particulière.

La nature qui ne porte pas l'empreinte de la main de l'homme, n'en est que plus sublime.

Penser est un mystère, parler un autre mystère, et l'homme un abîme.

Il me semble que ce doit être une grande joie, dans l'autre vie, de voir quelle était la valeur de notre science actuelle.

Il ne suffit pas de connaître la morale, il faut encore la sentir, vivement et toujours ; la religion catholique montre en cela, comme en tout, sa profonde sagesse.

Les passions nous égarent souvent, nous avilissent,

nous corrompent ; souvent elles nous guident, nous inspirent, nous élèvent.

Le monde nous dit : Enorgueillis-toi, si tu veux, de ton mérite, mais sache au moins déguiser ton orgueil. Il y aurait là des réflexions bien délicates à faire sur l'humilité chrétienne.

Il y a nécessité pour l'homme d'aimer ; et le fonds de la religion, c'est l'amour.

Nous sommes avides de savoir, nous avons soif de vérité ; et la récompense que la religion nous promet, c'est la connaissance de la vérité infinie.

Les peuples enfants montrent de l'imagination, les peuples barbares des passions fortes, et les peuples civilisés, pourvu toutefois qu'ils suivent une marche régulière, montrent du génie ; les peuples civilisés, en révolution, montrent tout cela ensemble.

Si l'on prétend que l'unique ressort du cœur humain est l'intérêt propre, on devra reconnaître encore que la religion a frappé juste.

Le pouvoir social a perdu de sa force, la religion de son ascendant ; et voilà que le duel et le suicide ont reparu.

Quand le cœur a besoin d'une doctrine, l'entendement la lui fournit ; serait-ce en la forgeant lui-même.

Le génie est une fabrique, l'érudit un magasin.

Dans l'étude de la société, en la prenant même

telle qu'elle est, avec tout son appareil de froide analyse, il faut porter assez de poésie.

Une bonne logique serait un traité complet de l'homme.

L'universalité, l'entraînement et l'énergie du mouvement qui forma la première croisade, prouvent l'existence d'un esprit public; avec le peu de communications que les peuples avaient entre eux, d'où leur venait cet esprit ?

Dans le respect que nous avons pour l'antiquité, il y a quelque mystère.

Ce qu'on veut bien appeler passions politiques, n'est le plus souvent que passions ordinaires.

Il a été et il sera toujours bien difficile, sous un gouvernement quelconque, de punir les crimes qui procèdent de l'exagération des principes mêmes qui servent de base ou de masque à ce gouvernement. Ceci a des racines profondes dans le cœur même de l'homme, dans son entendement, et tient aussi à l'organisation que ce gouvernement a comme nécessairement adoptée dans toutes ses parties. Que de pouvoirs cette vérité tue !

De toute crise sociale naît un génie; l'Espagne est dans un état de crise, où est le génie ?

Celui qui s'attache beaucoup à des formes politiques et se montre enthousiaste de tel ou tel système, celui-là est un ambitieux ou un esprit borné.

La science moderne aime à considérer les choses

dans leur ensemble ; elle fait bien, ce n'est que dans leur ensemble que les choses peuvent être classées ; mais la difficulté est dans la faiblesse de l'entendement humain. Les grands talents sont peu aptes aux classifications, peu en état de composer des ouvrages élémentaires. C'est ce qui augmente la difficulté d'un bon plan d'instruction et celle de trouver de bons professeurs.

Dans un temps où les idées ont peu de force, elles peuvent être en désaccord avec les choses ; cela n'est plus possible quand les idées exercent une grande influence.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

Introduction. v
La Science et la Société. 1
De la Phrénologie. 19
Le mot Philosophie. 37
Un Fort et une Ville. 42
Situation de l'Espagne (Premier Article). 49
Albion. 64
Situation de l'Espagne (Second Article). 74
Le docteur Newmann. Le Puséisme. 89
Études historiques fondées sur la religion. 102
La Force du Pouvoir et la Monarchie. 127
De l'Instruction du Clergé. 148
De la Vie et de l'Influence des Curés de campagne. . 158
Le Jardin de Gethsémani. 169
L'Indifférentisme. 177
Alliances de l'Espagne (Premier Article). Alliance avec l'Angleterre. 195
Existence de Dieu. 209
Alliances de l'Espagne (Second Article). Alliance avec la France. 227
Situation du Clergé espagnol. Nécessité d'un Concordat. (Premier Article). 258

Situation du Clergé espagnol. Nécessité d'un Concordat. (Second Article). 278
La Population (Premier Article). 302
Un Christianisme étrange. 318
La Population (Deuxième Article). 341
De la Maxime catholique : Hors de l'Église point de salut. 356
La Population (Troisième Article). 370
Pensées diverses. 388

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

BESANÇON, IMPRIMERIE D'OUTHENIN CHALANDRE FILS.